

3 1761 07958086 6



HANDBOUND  
AT THE



UNIVERSITY OF  
TORONTO PRESS

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa





LA  
PAYSANNE  
PERVERTIE,  
OU  
LES MŒURS  
DES GRANDES VILLES.

---

*TROISIÈME PARTIE.*

---



LA  
PAYSANNE  
PERVERTIE,  
OU  
LES MŒURS

DES GRANDES VILLES:

[ MÉMOIRES DE JEANNETTE R\*\*\*;  
*recueillis de ses Lettres & de celles des  
personnes qui ont eu part aux principaux  
évènements de sa vie ;*

Mis au jour par M. NOUGARET.

---

---

TROISIÈME PARTIE.

---

---



A L O N D R E S ;

*Et se trouve à PARIS.*

Chez J. F. BASTIEN, Libraire, rue du  
Petit-Lyon, F. S. G.

---

M. DCC. LXXVII.

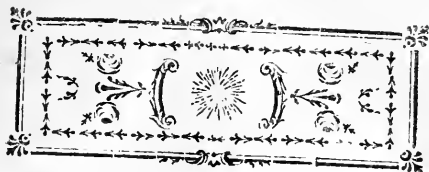
262621  
29/12/31

PQ

2015

N6P38

ptie. 3-4



LA  
PAYSANNE  
PERVERTIE,  
OU  
LES MŒURS  
DES GRANDES VILLES.

*TROISIEME PARTIE.*

LETTRE CX.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

**E**N vérité, mon cher Comte, vous  
êtes un charmant Précepteur ; il est  
*Troisième Partie.* A

impossible de ne point profiter de vos leçons. Pour moi, je me ferai toujours gloire d'y être bien docile, afin de mériter l'honneur d'être un de vos élèves. D'ailleurs, vous possédez le précieux talent de convaincre; la persuasion coule de vos lèvres aussi douce que le miel, & elle se trouve encore au bout de votre plume. Vous m'avez décidé; je balançais à lier connaissance avec la petite Julie, qui m'a fait une si vive impression au souper que vous nous avez donné; mais la lecture de votre Lettre m'a comme rempli d'un enthousiasme amoureuse. Le même jour que je l'ai reçue, j'ai volé à l'Opéra, me flattant d'y rencontrer cette belle enfant. Je ne me suis point trompé dans mon attente; elle dansait ce soir-là, & s'est montrée toute habillée sur le Théâtre, avant que le Spectacle commençât. Je l'ai abordée en rougissant; elle s'est apperçue de

mon embarras, & a daigné dissiper ma timidité par un tendre sourire ; un peu enhardi, je lui ai peint de mon mieux les sentimens qu'elle m'avait inspiré dès le premier instant que j'avais eu le bonheur de la voir. Elle paraissait m'écouter avec plaisir ; j'en concevais de douces espérances ; mais à peine finissais-je mon galant discours, qu'elle s'est mise à éclater de rire & s'est éloignée en repassant quelques pas de son entrée. Cette manière de me répondre m'a tout-à-fait déconcerté, & me semblait non-seulement impolie, mais annoncer encore une extrême indifférence pour ma personne. Cependant je n'ai point tardé à m'appercevoir qu'elle était l'indice de dispositions très-favorables, & que c'est ordinairement de la sorte qu'une danseuse, jeune & folâtre, fait entendre qu'elle est sensible à l'amour qu'on lui découvre. Comme j'étais resté à la

même place , piqué de la façon d'agir ;  
 la petite Julie est revenue auprès de  
 moi , toujours en sautant , & m'a dit ,  
 d'une voix basse : — „ Je n'ose , Mar-  
 „ quis , vous croire bien sincère , peut-  
 „ être ne cherchez-vous qu'à vous  
 „ jouer de ma crédulité : si je me  
 „ trompe , venez me voir chez moi ;  
 „ nous pourrons nous expliquer plus  
 „ commodément qu'ici. Ma demeure  
 „ est indiquée dans l'*Almanach des*  
 „ *Théâtres* ; le Rédacteur de ce petit  
 „ ouvrage s'intéressant beaucoup , sans  
 „ doute , aux plaisirs du Public. —  
 Elle m'a quitté à ces mots , en riant  
 comme une folle ; & j'ai connu avec  
 joie , combien j'avais été dans l'erreur.  
 Enchanté d'un bonheur auquel je ne  
 m'attendais point , & répétant sans  
 cesse en moi-même les gracieuses pa-  
 roles qui venaient de m'être adressées ,  
 je me suis placé dans l'un des balcons.  
 L'Opéra , quoiqu'assez intéressant , con-



tre l'usage, m'a fort ennuié, jusqu'à ce que la divinité de mon cœur ait paru. Elle a dansé son pas avec une précision & une grâce charmantes : qu'elle était belle ! que son port était noble ! quelle jambe fine & quel pied mignon ! comme j'admirais le développement de ses bras, ses attitudes variées & voluptueuses ! Tandis qu'elle charmaient tous les Spectateurs, mon âme nageait dans des délices inexprimables ; & les applaudissemens redoublés qu'on lui prodigua, me ravirent autant, que si on les eût adressés à moi-même. Je me disais : un jour peut-être je presserai de mes lèvres brûlantes cette bouche mutine, & je ferrerai dans mes bras cette taille mignonne. Le Spectacle a fini, que j'étais encore plongé dans une sorte d'extase : je suis sorti beaucoup plus amoureux de la jolie Nimphe, que je ne l'étais en me rendant à l'Opéra.

Je n'ai pas manqué, dès le lendemain, d'aller chez elle ; & c'est ce matin que j'ai fait cette intéressante visite. Je l'ai trouvée en peignoir, les cheveux flottans, & prête à se mettre à sa toilette. Elle m'a raillé sur l'heure à laquelle je venais la voir, & m'a dit malignement, qu'on s'appercevait bien que j'étais nouvellement débarqué de ma Province, puisque j'ignorais qu'à Paris les Dames ne sont visibles qu'à midi, au plutôt. Je lui ai répondu qu'elle devait attribuer mon empressement à la vive impatience que j'avais de lui jurer que je l'aimerais toute ma vie. La conversation s'est animée, sans que la présence d'une espèce de Femme-de-chambre nous ait aucunement gênés ; l'aimable créature m'a dit que je ne lui étais point indifférent, & m'a permis de venir très-souvent lui faire la cour. Tout en me parlant, elle riait, chantait, s'occupait

de sa coëffure , & jouait avec deux petits chiens qui se mordillaient sur ses genoux. Elle est d'une humeur vive , pétulante , elle change vingt fois de propos , ne rit point du bout des lèvres , mais se livre à la joie avec un transport qu'on ne peut se dispenser de partager : en un mot , vous savez , cher Comte , combien sa gaîté la rend aimable. Je suis résolu de m'attacher la petite folle , si la chose est possible ; mais avant de me lier plus particulièrement , je vous prie de me dire avec sincérité , si par hasard vous ne seriez pas mon rival ; parlez , & je renonce aux plaisirs que je me promets : je fais qu'il est peu délicat & très-mal-honnête de vouloir supplanter son ami ; j'espère qu'on ne me reprochera jamais ce mauvais procédé.

Je suis encore le maître de triompher de ma passion , qui , je l'avoue ,

est assez ridicule ; je ne peux m'empêcher de songer quelquefois à Jeanette , & de sentir combien l'innocence & la pudeur , ajoutent à la Beauté.

Que n'êtes-vous auprès de moi , mon cher Mentor ! j'ai tant besoin d'être éclairé par vos judicieux conseils ! Vous faites depuis quelque tems de si fréquens voyages à Versailles , qu'on ne vous rencontre presque plus à Paris : est-ce que vous ne renoncerez pas bien tôt à cette vie errante ?

Le Marquis de F \* \* \* .

*De Paris , ce 30 Novembre , 17....*



## L E T T R E . C X I .

*Jeannette R \* \* \* , à sa sœur  
Louise.*

*Ce 7 Décembre , à dix heures du  
matin.*

A H , ma Sœur ! où cacherais-je ma confusion & mon désespoir ? Je suis la plus malheureuse de toutes les créatures. . . . & je ne peux me dissimuler que c'est par ma faute. Une fatale crédulité m'a conduit dans le piège , & le trouble de mes sens acheva de causer ma perte. Hélas ! le voile est déchiré , l'illusion est dissipée ; je connais toute la profondeur de l'abîme où je suis. . . . lumière tardive & funeste ! . . . l'aurais-tu pensé , ma Sœur ? L'indigne Abbé T \* \* \* n'est qu'un

fourbe , un scélérat. . . . Eh ! qui aurait osé soupçonner la droiture de ses intentions ? Il avait l'air si naturel , si tendre , si passionné ! A peine puis-je croire. . . . Mais le monstre vient de me découvrir toute la noirceur de son projet ; il a eu le front de m'apprendre qu'il s'est toujours proposé de me séduire , & qu'afin de m'enlever au Marquis & au Comte , qui avaient formé le même dessein , il a su m'attirer dans la maison où je suis actuellement , qui n'est autre chose qu'un asyle consacré à la débauche ; la prétendue Tante en est la directrice , & les trois jeunes personnes qu'il appelait ses cousines , en sont les prêtresses. Comme il n'est point en état de m'entretenir plus longtemps , sa fortune étant trop médiocre , m'a-t-il dit , pour me faire jouir de l'opulence que je mérite , il veut me procurer un riche libertin , qui , si je suis docile , va me loger tout de suite dans

un Hôtel magnifique , & me donner un superbe carrosse. . . Je ne fais si le barbare a long-tems poursuivi son discours ; mes sens se sont comme glacés dès les premiers mots qu'il a prononcés ; saisie d'effroi & de douleur , plongée dans une tristesse muette , je l'écoutais sans avoir la force de l'interrompre , je n'avais que la faculté de répandre un torrent de larmes , que je sentais couler le long de mes joues : enfin , je suis tombée tout-à-coup sans connaissance aux pieds de l'infâme suborneur. Mon état l'a , sans doute , effrayé ; je pense qu'il a pris la fuite ; car quand je suis revenue à moi-même , je me suis vue seule ; j'en ai rendu grace au ciel , que j'ai prié avec ferveur de me pardonner mes premières faiblesses , & de ne point souffrir que je devinsse plus coupable. Cet acte de religion. . . : le seul que j'aie fait depuis long-tems ! a porté le courage & la consolation dans mon

âme, je me suis sentie assez de force pour r'écrire l'état affreux où je me trouve actuellement. Que mon sort est différent de ce qu'il était il y a quelques jours ! j'éprouvais les plaisirs passagers & trompeurs du vice ; maintenant j'en éprouve les peines & les remords. Voilà donc.... Mais j'entends plusieurs personnes monter précipitamment dans ma chambre..... Je r'achèverai le récit de mes infortunes, si le ciel conserve mes jours, & me rend à la vertu.

*A onze heures.*

J'en suis délivrée pour quelques instans, elles sortent de ma chambre, elles me laissent seule, en proie aux réflexions les plus déchîrantes. Les femmes qui habitent cette affreuse maison, se sont rassemblées autour de moi pour achever de me pervertir ;



une conversation qu'elles avaient cru nécessaire d'avoir avec ce malheureux Abbé T \* \* \*, les a empêché de monter plutôt. J'ai entendu ; malgré moi , toutes les fausses raisons qui engagent certains cœurs vicieux à regarder le libertinage comme une chose permise. Quand on s'est rendu coupable d'une faiblesse , m'ont-elles dit , il faut continuer à vivre dans le désordre , attendu que le repentir d'une seule faute , avérée & publique , ne fait point éviter le mépris général ; & que pensera-t-on de moi dans le monde ; lorsqu'on saura que pendant plusieurs mois j'ai été renfermée dans un asyle consacré aux plaisirs ? D'ailleurs , tout n'est que préjugé ; il n'y a pas plus de mal de faire le bonheur d'un amant , que celui de tous les hommes qui veulent rendre hommage à nos charmes ; & les fautes commises en secret , sont-elles moins blâmables que celles qu'on

ne songe aucunement à cacher ? Il est naturel de chercher son bien-être ; une fille , née sans fortune , peut se procurer un sort heureux par un moyen fort agréable..... Elles m'ont débité beaucoup d'autres sophismes pareils ou raisonnemens absurdes , que je ne te rapporterai point & que tu ne pourrais lire sans rougir : chacune d'elles disait son mot , ajoutait sa réflexion , & se flattait de me convaincre. Je les écoutais avec un mépris & une indignation qui ne pouvaient leur en imposer , parce qu'elles me regardent comme leur égale dans le vice : en vain je les ai priées de me faire grace de leurs odieux conseils ; elles avaient trop de plaisir à excuser leur vie licentieuse , en cherchant à m'entraîner dans le desordre , pour ne point donner une libre carrière à leur ridicule éloquence. Voyant qu'elles continuaient à louer le dernier excès du vice , j'ai pris le

parti de garder un silence obstiné. La vieille , me croyant à demi décidée , m'a détaillé le genre de vie qu'on menait dans sa maison.... O Dieu ! que ce tableau m'a pénétrée d'horreur ! Croirais-tu , ma Sœur que l'une des trois jeunes personnes est sa propre fille ? .... J'ai persisté à ne rien répondre , on m'a menacée des plus cruels traitemens , si je ne me décide pas dès aujourd'hui à suivre l'exemple de mes compagnes , & l'on m'a rappelé que je ne pouvais sortir , & que je n'avais aucun secours à espérer de personne. Après avoir épuisé les prières & les menaces , toutes ces créatures perverses , la honte de mon sexe , se sont enfin retirées , & j'ai entendu qu'on fermait la porte de ma chambre à double tours..... Que vais-je devenir ? .... pourrai-je me résoudre. .... je préférerais plutôt la mort.... Comment te faire savoir l'horrible tyran-

nie que j'éprouve & dont je ne serai point tout-à-fait la victime , puisqu'il est un moyen de m'en délivrer. . . . Je t'écris en tremblant & dans la crainte d'être surprise ; on m'ôterait alors mon encre & mon papier , seule consolation qui me reste , quoique j'ignore si cette Lettre te parviendra : l'Abbé T\* \* \* a lu toutes celles que tu as reçues ; jamais il ne souffrira que je te découvre ses indignes procédés & l'asyle où il me tient captive. . . . J'entends parler bas contre ma porte , on se dispose à l'ouvrir. . . . je n'ai que le tems de cacher ma Lettre. . . .

*A deux heures , après midi.*

O ciel , daigne toujours seconder mon courage , & puissai-je expier mes fautes par les indignités qu'on me fait souffrir ! A peine avais-je glissé , dans un tiroir , le papier sur lequel je t'ex-

prime mes douleurs, que j'ai vu entrer dans ma chambre la prétendue Tante de l'Abbé T \* \* \* ; son air était riant & satisfait , & elle était suivie d'un homme sec & maigre , vêtu magnifiquement , décoré de plusieurs ordres , qui paraissait fort âgé , & s'appuyait , avec peine , sur une grosse canne à pomme d'or. — » Soyez bien docile » aux volontés de Monsieur le Duc , » m'a-t-elle dit , en me montrant le » squelette , & votre sort sera digne » d'envie « . — Saisie de crainte , je n'ai fait que balbutier des mots sans suite ; mais j'ai repris toutes mes forces , en m'apercevant qu'elle s'apprêtait à me laisser seule avec le vieillard ; j'ai poussé des cris douloureux , j'ai tâché de la retenir , ou du moins de sortir avec elle ; je n'ai fait que d'inutiles efforts , elle m'a repoussée dans la chambre , dont elle a promptement fermé la porte. — » Ne craignez

„ rien , Mademoiselle , m'a dit , en  
 „ s'approchant de moi , le spectre  
 „ qu'elle avait amené ; je me propose  
 „ de passer avec vous une demi - heu-  
 „ re , pour laquelle j'ai payé là bas ,  
 „ dix louis d'or ; en voilà deux pour  
 „ vous ; si vous êtes aimable , je re-  
 „ viendrai quelquefois vous voir : vous  
 „ savez quelle est la complaisance que  
 „ j'exige „. — En me parlant , cet  
 amoureux décrépît me fourrait & cher-  
 chait à paraître agréable ; mais il n'en  
 était que plus hideux. — „ Ne m'ap-  
 „ prochez pas , m'écriai-je ; de mal-  
 „ heureuses circonstances , non ma  
 „ volonté , m'ont entraînée dans cette  
 „ indigne maison ; respectez une in-  
 „ fortunée , ou je trouverai des gens  
 „ qui vous feront repentir de votre  
 „ audace & de votre insensibilité „.  
 — Le vieillard changea de couleur ,  
 & je l'entendis marmoter entre ses  
 dents , que ma résistance n'était point

naturelle , qu'il était imprudent à lui d'être venu seul dans une pareille maison , & qu'on se proposait , sans doute , de l'assassiner. En proie à sa frayeur , il s'est aussi-tôt mis à frapper à coups redoublés , en criant qu'on lui ouvrît ; la vieille est accourue toute étonnée , & il lui a dit , en se hâtant de sortir , que j'étais une bégueule , qu'il fallait m'instruire des usages avant de compromettre d'honnêtes gens ; que cependant , comme j'étais jolie , il reviendrait savoir si j'avais profité des leçons qu'il conseillait de me donner. L'obligeante Dame lui a fait une très-profonde révérence , & l'a conduit jusqu'au bas de l'escalier. A peine a-t-il été parti , qu'elle est rentrée dans ma chambre , transportée de colère : —  
 » Voilà donc comme vous agissez ! s'est-elle écriée , en roulant les yeux d'une  
 » manière épouvantable ; vous chassez  
 » peut-être de chez moi ce riche Sei-

„ gneur, qui est très-libéral, contre  
 „ la coutume des Grands. Oh bien,  
 „ puisque la douceur n'y fait rien, je  
 „ aurai vous réduire par la force: je  
 „ vous déclare, Mamefelle la Lucrèce-  
 „ ce, que vous n'aurez que du pain  
 „ sec & de l'eau, jusqu'à ce que vous  
 „ soyez plus raisonnable: nous verrons  
 „ si votre forte vertu vous fera faire  
 „ meilleure chère ». — Elle s'est en-  
 allée, & un instant après on m'a ap-  
 porté pour mon dîner un morceau  
 de pain & une carafe remplie d'eau.  
 Mais quand j'aurais des mets excel-  
 lens, me serait-il possible de manger?  
 La nuit s'approche, & je n'ai point  
 encore été tentée de faire mon frugal  
 repas, non par dégoût, ni par excès  
 de délicatesse, mais parce que mon  
 cœur est tellement oppressé par la  
 douleur, que mon estomach ne fau-  
 rait recevoir aucune espèce de nour-  
 riture. Ma situation m'épouvante au-

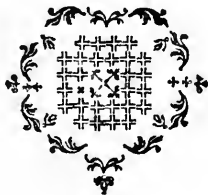


tant qu'elle m'afflige. Dans quel lieu suis-je renfermée ? Le vice veille autour de moi & se flatte de me voir bientôt au rang de ses victimes..... Plutôt mourir..... Lorsque la nuit sera venue , si j'essayais à descendre par ma fenêtre , à l'aide de mes draps ! elle est à la hauteur d'un second étage..... Je frémis , je n'oserai jamais..... Je devrais peut-être invoquer par mes cris le secours des passans ; mais un éclat pareil achèverait de me déshonorer ; tout Paris saurait que j'ai habité une maison où le libertinage triomphe..... O ciel ! quelle rhumeur entends-je ?.... c'est la voix de l'Abbé T\*\*\* & de sa prétendue Tante ; ils se querellent vivement. Autant que je puis comprendre , par quelques mots qui parviennent jusqu'à moi , la vieille lui demande de l'argent pour les frais de ma pension : il répond qu'il n'en a point , qu'il a

furieusement dépensé chez elle , & que si elle agissait plus modérément , elle me trouverait plus docile à ses volontés : l'infâme vieille réplique , qu'en laissant jeûner les animaux les plus féroces , on est sûr de les apprivoiser ; & qu'ainsi elle se flatte de me voir bientôt lui demander pardon de mon bégueulisme..... ( Je tromperai ses espérances , je te le jure , ma Sœur ). l'Abbé s'empporte , elle insiste sur l'argent , ils en viennent aux injures , M. T\*\*\* , d'un ton furieux , promet de se venger..... Je n'entends plus rien ; mon suborneur est sans doute parti : va-t-il effectuer ses menaces ? Dois-je m'attendre à de nouvelles persécutions ?..... Tout mon papier est rempli ; il ne reste de place que pour quelques lignes..... Il me vient une idée ; une pauvre femme se tient du matin au soir sous ma fenêtre , où elle demande l'aumône ; je vais lui

jeter cette Lettre , avec tout l'argent que j'ai sur moi , & lui crier de la mettre à la Poste..... Si je savais le nom de la rue où je suis , j'aurais pu écrire , par ce moyen , à Madame la Comtesse de C\*\*\* ; mais cette ressource m'est ravie ; il faut que je m'arme de courage , & que je n'attende que du ciel un secours qui m'est si nécessaire.

JEANNETTE R\*\*\*.



---

## LETTRE CXII.

*Le Comte de C\*\*\*, au Marquis  
de F\*\*\*.*

**N**ON, Marquis, je ne suis point votre rival ; je crois même la petite Julie libre de tout engagement, & vous ferez très-bien de la prendre, si elle vous convient. J'admire la sagesse de votre choix ; si vous n'étiez tout frais arrivé de la Province, il annoncerait un homme consommé dans l'histoire des filles entretenues, connaissance qu'il n'est pas facile d'acquérir. Le Hasard, digne frère de l'amour, puisqu'ils sont aveugles tous deux, vous a servi beaucoup mieux que le Seigneur & le Financier, qui se fient le plus souvent à ses bons offices

offices dans leurs aventures amoureuses. *Bravo ! bravo !* mon cher Marquis , vous allez marcher dans la route agréable du bonheur ; la jeune personne qui doit vous y conduire , est tout-à-fait propre pour ce charmant voyage. Elle n'est point encore assez célèbre pour prétendre à la gloire de ruiner quelque Milord , ou du moins un Seigneur Français ; & elle n'est pas non-plus une Beauté assez obscure , pour qu'il n'y ait une sorte d'honneur à se déclarer son amant. D'ailleurs , c'est une des Nymphes de l'Opéra ; & la moins illustre de ces Demoiselles , fût elle surnuméraire , est toujours à la mode. Je ne vous cacherai pas que Julie a pendant quelque tems eu le titre de ma maîtresse ; je l'aurais peut-être encore , si je n'étais assez riche , depuis que je jouis de tout mon bien , pour prétendre aux filles qui jouent le rôle le plus

*Troisième Partie.*

B

brillant dans le monde : vous savez que celle que j'ai honorée du mouchoir surpasse par son luxe & son faste l'orgueilleuse Duchesse & même Mesdames les Financières : elle me ruinera dans peu d'années , mais qu'importe ! J'éprouverai la satisfaction de faire parler de mes dépenses & de mes folies , & j'aurai sur-tout le plaisir , le suprême plaisir de faire enrager ma mère. Vous m'imiterez , Marquis , dès que vous serez majeur , ou que provisoirement quelqu'un de votre famille aura eu la complaisance de se laisser mourir , après vous avoir nommé son héritier ; vous quitterez les Beautés subalternes , & vous vous éleverez jusqu'aux déesses du premier ordre , telles , par exemple , qu'une G\*\*\* , ou A\*\*\* , ou bien encore une du T\*\*\* : il est vrai qu'il vous en coûtera un peu cher ; mais il vaut mieux s'occuper sans cesse d'une suite

non interrompue de fêtes , de dépenses , de prodigalités , que de végéter tristement tout seul au sein d'une ennuyeuse économie.

Adieu, mon cher Marquis ; nous ne pourons guères nous voir à Paris qu'en passant & par quelque rencontre heureuse : me voilà maintenant comme sédentaire à Versailles , à cause du devoir de ma charge. Que je vais mener une vie triste & monotone , tandis que vous goûterez des plaisirs de toute espèce ! Je vous invite à rester fidèle pendant quelques mois à cette friponne de Julie ; oubliez absolument votre Jeannette ; son souvenir ne servirait qu'à troubler le bonheur qui vous attend.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Versailles , le 5 Décembre , 17...*

---

---

## LETTRE CXIII.

*L'Abbé T \* \* \* , au Comte  
de C \* \* \* .*

**V**ous êtes bien étonné , Monsieur le Comte, que j'aie aujourd'hui l'honneur de vous écrire ; mais modérez votre surprise ; elle sera tout-à-l'heure beaucoup plus grande. Cette Lettre est pour vous féliciter des plaisirs dont vous devez avoir joui dans les bras de Mademoiselle Jeannette. Le galant le plus initié dans les ruses de l'amour , & que des triomphes nombreux ont couvert de gloire , n'est , auprès de vous , qu'un petit écolier , si vous avez su adoucir par degrés l'humeur trop farouche de notre jolie-Payfanne. Quand une jeune



personne est véritablement modeste ,  
 que la vertu fait ses uniques délices ,  
 & que sa pudeur s'allarme au moindre mot de tendresse , il n'est point facile de l'apprivoiser & de mettre l'innocence à même d'avouer que toutes les sensations agréables ne sont pas seulement le fruit de la sagesse. Voilà pourtant ce que vous faites chaque jour en vous jouant , & j'avoue que vous méritez avec la reconnaissance des Agnès dont vous avez la complaisance d'entreprendre l'éducation & d'éclairer l'esprit ; j'avoue , dis-je , que vous avez droit à l'estime & au respect de tous les partisans de la volupté , puisque vous les surpassez dans la science de vous rendre heureux. Où trouverait-on un amant plus adroit que vous , Monsieur le Comte , timide afin d'être hardi à propos , & qui sache persuader en même tems que plaître ? . . . . . Atten-

dez , je crois que je l'ai découvert ce fortuné mortel , & , pour ne pas vous tenir en suspens , je dirai que c'est moi , oui , moi-même. Il est juste de vous déduire les raisons qui me font penser aussi avantageusement sur mon propre compte. D'abord vous savez, Monsieur , qu'il n'est point vrai que vous ayez triomphé de la résistance & des préjugés de Mademoiselle Jeannette ; vous avez bien vu que le commencement de ma Lettre n'est qu'une plaisanterie , ou une ironie , tout comme il vous plaira de l'appeller. Celui qui a porté le trouble dans l'âme de cette Belle , & qui est l'heureux vainqueur , n'a point eu besoin de vos conseils. Apprenez les moyens que j'ai mis en usage pour m'emparer d'un bien que vous convoitiez depuis long-tems. Informé par vous-même que vous alliez au premier jour parvenir au comble de vos

vœux , je suis promptement accouru mettre obstacle à vos plaisirs , ou les goûter moi-même. C'est dans cette double vue que j'avais instruit mon élève de toutes les perfidies dont vous cherchiez à vous rendre coupable. Le Ciel a semblé vouloir seconder ma vengeance & mes amoureux projets ; la chaise où j'étais avec le Marquis versa dans un fossé ; j'en fus quitte pour la peur ; mon élève eut plusieurs contusions & le bras démis ; à son arrivée dans la Capitale , ne pouvant voler auprès de Jeannette , pour l'instruire de tout ce qu'il savait , il la fit prier de venir le trouver ; le Domestique chargé de cette commission m'était affidé , il me communiqua la missive dont il était porteur , & contribua à faire tomber en mon pouvoir la Belle qu'il allait chercher pour son Maître : cet homme si obligeant vient de passer en Angleterre , ainsi

qu'il se le proposait depuis longues années , & brave de là votre vaine fureur. Je vous dirai tout de suite , au sujet de mon départ de Paris , qu'il n'était qu'une feinte : j'avais en effet payé ma place dans la diligence de Lyon , & je m'y emballai , comme vous l'avez vu ; mais à quelques lieues de Paris , je prétextai d'avoir oublié un effet de conséquence , & , je retournai en poste d'où j'étais parti , & me rendis à l'endroit où j'avais déjà conduit Mademoiselle Jeannette. Cette seconde partie de ma narration a besoin de quelques détails ; les voici. Après avoir fait consentir , non sans quelques peines , l'objet de vos desirs & des miens à me suivre dans un asyle respectable , où je l'assurai que sa vertu serait en sûreté contre vos pièges , je la menai chez des personnes dont les services m'étaient vendus , & dont la société devait lui inspirer

l'amour du plaisir : pour vous achever ma confiance , je la conduisis dans une de ces maisons destinées aux tendres mystères ; la retraite que j'ai choisie n'est point ouverte à tout le monde , mais seulement à un petit nombre d'aimables libertins. La maîtresse du lieu est l'une de mes anciennes connaissances ; j'ai toujours entretenu avec elle un commerce épistolaire : pendant mon séjour au Château , elle me mandait les anecdotes scandaleuses de la Capitale. Vous sentez , Monsieur le Comte , que devant loger quelque part notre fière vestale , il était de ma politique de préférer la demeure de cette bonne Dame : j'étais sûr d'y pouvoir agir à ma fantaisie , & il faut être entièrement libre lorsqu'on entreprend de séduire une Beauté naïve & cruelle : c'est à quoi vous n'avez point pensé. N'étant aucunement gêné , me voyant ,

au contraire, secondé par toutes les personnes de la maison, je ne pouvais manquer de réussir ; d'ailleurs j'avoûrai ; ( car il faut être juste ) que vous aviez disposé à la tendresse le cœur de l'innocente créature. Quand je me suis apperçu que mes discours, & ceux des friponnes que j'avais chargées de perfectionner son éducation, joints à des lectures voluptueuses, avaient porté un feu subit dans tous ses sens, j'ai mis en usage un stratagème qui achève ordinairement de faire tourner la tête à toutes celles qui se piquent de sagesse : j'ai paru vouloir renoncer à mon état amphibie, à mon habit d'hypocrite, j'ai parlé de mariage. A ce mot respectable, la Belle s'est adoucie, la pudeur s'est envolée & l'amour & le plaisir ont sonné l'heure de ma victoire.

Si je vous mets si franchement à même de juger combien j'excelle dans

l'art de réduire la plus fière , n'allez pas m'accuser d'un ridicule orgueil ; mon but est de vous apprendre que le succès a couronné mes efforts , & que j'ai su déranger un peu vos projets , ainsi que je vous l'avais promis. Vous voyez que je tiens parole. Cette aventure vous rendra peut-être plus défiant dans vos galantes entreprises ; vous ne célébrerez vos triomphes qu'après les avoir remportés , & vous aurez moins de mépris pour le moindre de vos rivaux. Je prétends encore l'emporter sur vous , Monsieur le Comte , par un trait frappant de générosité. Lorsque vous avez cru que la belle Jeannette allait s'attendrir en votre faveur , vous avez rompu l'accord que nous avions fait ensemble , & au milieu de vos chants anticipés d'une victoire incertaine , vous m'avez durement signifié de chercher fortune ailleurs , & que vous vouliez garder

pour vous seul un bien dont je devais avoir ma part. Eh bien , moi , qui ne suis qu'un simple roturier , j'aurai des sentimens plus nobles , je daignerai partager mon bonheur avec vous ; je ferai même davantage , je vous l'abandonne tout entier. Oui , Monsieur , actuellement que ma vengeance est satisfaite , & que mon amour n'a rien à desirer , je vous cède la jolie Payfanne ; je vais la renvoyer avant qu'il soit vingt-quatre heures. Il vous reste encore une instruction très-nécessaire à lui donner : apprenez-lui que les riches & les grands Seigneurs sont comme les Fermiers d'une belle personne , pourvu qu'elle soit tout à la fois & tendre & intéressée.

Je fais que sans nul égard pour la restitution que je m'appête à vous faire , vous direz beaucoup de mal de moi. Mais si l'on savait le motif de votre colère , on serait tenté d'en



rire , & l'on ajouterait peu de foi à vos discours. Pour moi qui suis maintenant de sang-froid , je vous prie de croire que rien ne m'empêche , Monsieur le Comte , d'être bien sincèrement votre très-humble & très-obéissant serviteur

\* \* \* \*

*De Paris , ce 9 Décembre , 17...*

---

## LETTRE CXIV.

*Le même , à la Comtesse de*  
C \* \* \*

MADAME,

**D**ES raisons importantes m'obligent à vous taire mon nom ; mais aucune considération ne peut être assez forte pour m'empêcher de faire une

action honnête; de même, je l'avoue à ma honte, que l'amour de la vertu ne saurait être assez puissant pour modérer en moi l'attrait impérieux qui m'entraîne vers le plaisir : il semble que deux âmes, d'une nature toute opposée, m'animent tour-à-tour; l'une m'engage à pratiquer la sagesse, & l'autre me fait trouver mille charmes dans la volupté. Tyrannisé par les impulsions de cette dernière, j'allai chercher hier au soir à calmer le trouble de mes sens dans une de ces maisons que la pureté des mœurs devrait proscrire, mais que la crainte d'un plus grand mal oblige de tolérer. Après avoir encensé en rougissant l'idole de mes passions, je m'apprêtais à sortir, quand la maîtresse du lieu, voulant m'engager à lui rendre quelquefois visite, me dit qu'elle allait me montrer une jeune personne qu'on travaillait à guérir des

préjugés ridicules de l'enfance , & qui ne tarderait pas à devenir la compagne des Peautés complaisantes qu'elle avait rassemblées. Je la suivis par curiosité ; elle me conduisit dans un endroit écarté de sa maison , ouvrit une porte fermée à double tour , & j'apperçus..... jugez de mon étonnement en reconnaissant Mademoiselle R\*\*\* , que j'ai souvent vue chez vous, Madame. Ses larmes m'ont pénétré jusqu'au fond du cœur ; j'ai frémi sur les dangers de sa situation , & j'ai détesté pour lors sincèrement l'indigne femme qui osait employer la violence pour entraîner la vertu dans le crime. Je me suis promis de la secourir , & de faire succéder la confusion & le désespoir à la joie qu'éprouvent déjà les malheureuses qui se flattent de n'avoir plus à rougir devant elle. Voilà , Madame , les motifs qui me procu-

rent aujourd'hui l'honneur de vous écrire. Arrachez une infortunée à la demeure que le vice seul doit habiter, & dans laquelle elle ne peut être retenue que par la force. Mais hâtez-vous de voler à son secours, non dans la crainte qu'elle ne succombe aux persécutions; mais afin de la délivrer promptement d'une situation qui doit être pour elle plus cruelle que la mort, & qui, vu la délicatesse de son tempérament, met sa vie en danger. L'infâme maison où elle est renfermée depuis trop long-tems, est située dans le Marais, près du Boulevard, rue..... & la maîtresse de ce lieu d'iniquités se nomme la Dame.....; l'une & l'autre ne sont point encore connues de la Police, parce qu'elles ont tout l'extérieur de l'honnêteté, & qu'elles ne sont consacrées qu'à un petit nombre de personnes. Mais le voile est actuel-

lement déchiré, punissez le vice enveloppé du manteau de l'hypocrisie ; il eut l'audace de donner des fers à la vertu ; qu'il languisse à son tour dans un honteux esclavage.

\* \* \* \* \*

*Le 9 Décembre, 17...*

## L E T T R E C X V.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

**J**E suis de plus-en-plus enchanté de la petite étourdie ; elle fait des extravagances qui me divertissent singulièrement , & qui achèvent de la rendre adorable : elle ne saurait rester un quart-d'heure dans la même place, elle va , elle vient , sans savoir pour-

quoi , renverse les chaîses , brise tout  
 ce qu'elle touche , éclate de rire ,  
 comme si elle venait de faire la meil-  
 leure action du monde. Qu'on éprou-  
 ve un plaisir délicieux en aimant de  
 pareilles folles ! leur pétulence les em-  
 bellit & leur donne quelque chose  
 de vif & de piquant , qui nous en-  
 flamme davantage qu'un air tendre &  
 langoureux : d'ailleurs , changeant plu-  
 sieurs fois par jour de caractère , elles  
 cessent , pour ainsi dire , d'être à cha-  
 que instant la même personne ; & cette  
 agréable variété fait trouver dans un  
 seul objet les grâces qu'un inconstant  
 ferait tenté d'aimer ailleurs. Cette  
 étourderie & cette gâité sont quel-  
 quefois moins l'effet du caractère que  
 du manège adroit de la coquetterie ;  
 mais qu'importe , pourvu qu'elles  
 nous plaisent , en paraissant produites  
 par la nature. Je ne crois pas que  
 l'enjoûment & la vivacité de Julie ne

soient qu'une affectation ; elle s'y livre de trop bon cœur. J'ai faisi un moment où son humeur avait quelque chose de sérieux , pour lui répéter combien je l'aimais, & pour la presser de me rendre le plus heureux des hommes. Elle m'a répondu , d'une manière assez posée , que j'étais encore trop gauche avec les femmes ; qu'il fallait que pendant quelque tems je fisse auprès d'elle une espèce de noviciat , & qu'ensuite elle verrait à me récompenser de ma docilité à recevoir ses leçons. Il y a toute apparence qu'elle veut réaliser cette plaisanterie ; car je n'ai pu obtenir que de légères faveurs. Mais je suis certain que je ne lui suis point indifférent ; j'ai souvent surpris ses grands yeux noirs me fixer avec une expression de tendresse & de langueur ; elle m'aime ; que mon sort est digne d'envie ! Cette charmante personne est

loin d'être aussi intéressée que la plupart de ses compagnes, dont on m'a conté les scandaleuses aventures ; ce n'est qu'avec beaucoup de peines que j'ai pu l'engager à recevoir quelques bagatelles , consistant en pompons & en bijoux : il s'en faut bien que la mère ait les sentimens estimables de la fille ; elle saisit toutes les occasions qui se présentent pour me jeter dans de nouvelles dépenses ; je crois même m'appercevoir qu'elle me regarde de travers , parce que mes visites ne portent aucun profit à la maison. Je sens qu'il est important de gagner ses bonnes grâces ; mais je ne fais où trouver l'argent qui me ferait nécessaire. Ne pensez pas , mon cher Comte , que je vous prie de m'en le prêter ; ce serait me faire une cruelle injure ; je vous déclare même que si vous m'ouvriez votre bourse , je refuserais vos secours & ne vous parlerais plus avec



la confiance qu'exige l'amitié. Je ne vous déçois mon embarras, qu'afin que vous m'indiquiez les moyens d'en sortir : en un mot, j'ai trop de délicatesse pour demander à mon ami, autre chose que des conseils.

Le Marquis de F \* \* \*.

*De Paris, ce 8 Décembre, 17....*

---

## L E T T R E C X V I.

*La Comtesse de C \* \* \*, à la  
Marquise de F \* \* \*.*

**E**NFIN, mon amie, nous devons bannir la tristesse & nous livrer à la joie ; Jeannette est retrouvée ; oui, cette chère enfant ne vous causera plus d'inquiétudes, elle est chez moi depuis

hier au soir. Transportée du plaisir de la revoir, après tous les chagrins qu'elle m'a causé, je ne peux me lasser de la regarder & de lui faire mille caresses. Elle jouit d'une bonne santé; les roses de son teint ont seulement moins d'éclat, & tout ce qu'elle a souffert, lui a donné un air de langueur qui lui sied à merveille. Vous êtes sûrement impatiente de savoir ce qui lui est arrivé, & par quel bonheur elle est revenue auprès de moi. Je vais vous satisfaire sur ce dernier article; Jeannette, qui vous écrit au même instant, se charge de vous instruire du malheureux évènement qui nous en a privées, & de ses suites cruelles. Je n'ai point voulu sortir hier, malgré les instances qu'on m'avait faites d'aller à la première représentation d'une Pièce nouvelle; je commençais à m'ennuyer du bavardage de la vieille Marquise de.....,

ce bel esprit femelle qui n'a que du jargon, & qui aurait bien moins d'admirateurs, sans ses quarante-mille livres de rente ; les criailleries du gros Duc de..... m'excédaient aussi à tel point, que j'en avais la migraine, lorsque mon Suisse m'apporta une Lettre qui venait de lui être remise par un inconnu. Jugez, ma chère amie, des transports de ma joie, quand j'y appris l'endroit où je pourrais trouver notre aimable enfant. Je ne fis attention qu'aux lignes qui me donnaient une indication que j'avais tant désirée ; je passai légèrement sur ce que sa situation avait d'affreux. Je vous l'envoie cette Lettre intéressante ; il vous sera facile de vous former une idée de la vive émotion que j'ai dû ressentir, en la relisant de sang-froid. Vous vous appercevrez aussi, sans qu'il soit nécessaire de vous le faire observer, qu'elle paraît être de quelqu'un

qui a déguisé son écriture. Je ne fais si je me trompe , il me semble que ce caractère ne m'est pas inconnu, malgré le soin qu'on a pris de le contrefaire. mais ce n'est point de cela qu'il s'agit actuellement; je vais achever ma narration. Je n'eus pas plutôt lu cette missive inattendue, que je fis mettre mes chevaux à mon carrosse, & priant les personnes qui étaient chez moi de m'excuser si je sortais pour un moment, j'acceptai l'offre du gros Duc qui voulut m'accompagner, & me rendis promptement chez le Commissaire de mon quartier, que je conjurai de voler, avec main-forte, dans la maison de l'infâme créature qui avait osé m'enlever une jeune personne que je regardais comme ma fille. Cet Officier seconda ma juste impatience, il envoya tout de suite plusieurs escouades de Guet, avec ordre d'entourer, sans bruit, la maison que je désignais;

afin

afin de l'y conduire moi-même , je l'engageai à monter dans mon carrosse , & le descendis à l'entrée de la rue où devait se passer une scène dont j'étais curieuse d'être témoin. Postée de loin comme un Général d'armée , qui , d'un lieu avantageux , observe tout ce qui se passe dans la chaleur d'une action , & toujours accompagnée du gros Duc de . . . . , que j'avais eu bien de la peine à retenir , attendu que , pour me montrer son zèle , il prétendait voler sur le champ de bataille , je n'eus guères le tems de m'ennuyer ; l'honnête Commissaire parut bientôt , tenant par la main notre fille , notre chère Jeanette. La voir , me précipiter dans ses bras , & la combler des plus tendres caresses , fut l'ouvrage d'un seul instant ; je confondis délicieusement mes larmes avec celles de l'aimable orpheline , qui , ne pouvant résister à l'excès de sa joie , pencha sa tête contre

mon sein , & perdit connaissance. Les eaux & les sels que je porte toujours sur moi , la rappellèrent à la vie , & ma félicité n'en fut que plus vive , après avoir été interrompue par quelques instans d'inquiétudes ; je voyais , je n'entendais que ma chère enfant ; occupée d'elle seule , je ne fis nulle attention aux malheureuses qui avaient prétendu la séduire , & que l'on entraîna , liées & garottées , dans la demeure du libertinage : j'aurais cependant été bien charmée de jouir du spectacle de leur désespoir , d'entendre leurs cris de rage & de douleur , & d'être témoin de leur ignominie.

Ainsi vos vœux & les miens sont satisfaits ; l'objet de notre tendresse nous est rendu ; livrez-vous à toute l'allégresse que va vous inspirer cet heureux évènement ; & soyez bien sûre qu'elle ne saurait surpasser la mienne. Adieu , mon amie , je cesse de vous

écrire pour aller embrasser de nouveau cette estimable Jeannette. Comment pourrons-nous lui faire oublier les maux qu'elle a souffert?..... Mais c'est moi seule qui en suis cause, par le dessein que je formai de l'amener à Paris, ville trop souvent funeste à la vertu !

La Comtesse de C \* \* \*.

*De Paris, ce 10 Décembre, 17...*

## LETTRE CXVII.

*Jeannette R\*\*\*, à la Marquise  
de F\*\*\*.*

MADAME,

**M**E voilà donc délivrée de la plus cruelle oppression ! quels indignes conseils j'ai reçu pendant près d'un mois,

& par quels mauvais raisonnemens a-t-on voulu me forcer à suivre les pernicioeux exemples que j'avais sous les yeux ! Heureusement que la confiance & la vertu ne m'ont point abandonnée. Vous allez juger, Madame, s'il m'était facile d'éviter le piège que l'on m'a tendu.

M. le Marquis, dès le lendemain de son arrivée à Paris, m'ayant écrit qu'il avait à me communiquer des choses d'une extrême conséquence, qui intéressaient même mon honneur, & qu'il me priait de me rendre tout de suite dans l'appartement qu'il occupait, où plusieurs contusions le retenaient au lit, occasionnées par la maladresse d'un postillon qui avait versé sa chaise ; je crus devoir à moi-même, & au fils de ma bienfaitrice, la démarche qu'il me pressait de faire. Je suivis Picard, son fidèle domestique ; mais au-lieu de monter dans la voi-



ture qu'il m'avait amenée , je me jetai étourdiment dans un autre carrosse ; les chevaux partirent aussi-tôt avec une rapidité surprenante. Le cocher ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'il se fut arrêté devant la maison de la personne qu'il croyait conduire. Je le priais de me remettre à l'Hôtel de Madame la Comtesse de C \* \* \* , quand une vieille Dame , qui paraissait très-respectable , sortant de la maison devant laquelle j'étais , me conjura d'entrer me reposer un instant. Pouvais-je former aucun soupçon ? sa physionomie était noble & intéressante , & ses manières achevaient de prévenir en sa faveur ; d'ailleurs , pouvais-je prévoir l'abîme où cette misérable vieille cherchait à m'entraîner ? Il était tout simple que je fusse duppe des apparences , & que je ne connusse de quoi le crime est capable , qu'après avoir fixé son visage hideux. Je crus

devoir répondre aux politesses, dont on me comblait; je mis le pied dans un lieu dont la vertu n'avait jamais approché, & le vice me regarda comme une victime qui lui était dévouée. Je trouvai dans une salle trois jeunes personnes qui réunissaient la modestie à un air extrêmement coquet; elles m'embrassèrent affectueusement, & m'invitèrent à prendre du chocolat avec elles; je n'osai les refuser; ma complaisance parut les pénétrer de joie; en déjeûnant elles se récrièrent sur mes grâces, sur mon esprit. Moi, de mon côté, j'admirai leur enjouement, l'art qui paraissait régner dans leur parure & dans le soin de relever l'éclat de leurs charmes; il me semblait n'avoir point encore rencontré des personnes aussi aimables. J'étais enchantée, ravie du hasard qui me procurait une telle connaissance; mais la scène changea tout-à-coup. Lorsque

je me disposais à me retirer , la vieille prit un air sévère , & , me saisissant par le bras , s'écria brusquement que je ne devais point songer à sortir de chez elle , qu'il fallait que je contribuâsse au bien-être de la maison , qu'elle me donnerait un amant , & que je ne m'avivâsse pas sur-tout de faire la cruelle. Mes larmes , mes prières , mes menaces , rien ne fit impression sur ce monstre , accoutumé à tout sacrifier à l'intérêt & au libertinage. On me renferma dans une chambre écartée , où mes cris ne furent entendus de personne ; on osa m'exposer aux insultes d'hommes avilis par leurs mœurs , que ma résistance couvrit de confusion , sans leur inspirer l'amour de la sagesse..... Mais je me hâte d'effacer de ma mémoire des persécutions dont la seule idée me fait encore frémir ; il me suffira de vous dire , Madame , que les plus mauvais traitemens succé-

daient aux plus tendres caresses de la part des femmes qui s'irritaient de ma vertu ; un jour elles m'accablaient de soins & d'attentions , & le lendemain elles refusaient de pourvoir à ma nourriture. Enfin , reléguée dans ma prison , menacée des dernières violences par mes persécutrices , je me promettais de mourir plutôt que de consentir jamais à mon déshonneur , quand Madame la Comtesse , semblable à un Ange tutélaire , est venue me rendre à la vie , en me rendant à la vertu.

Voilà , Madame , le récit fidèle de ma funeste aventure. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût dans le monde , dans le sein d'une ville policée , des gens aussi méprisables , aussi odieux ; & cependant je ne fais quel charme me retient au milieu de la Société ; j'éprouve actuellement autant de répugnance pour le Cloître , que j'avais autrefois d'envie de m'y consacrer. La

raison d'un tel changement ne proviendrait-elle pas de ce que je suis accoutumée à vivre dans le tourbillon du monde, & de la peine que j'aurais à me séparer des personnes qui me sont chères, principalement de ma bienfaitrice, qui pourrait m'accuser d'opiniâtreté & d'ingratitude ? Quoiqu'il en soit, ce ne fera jamais d'un Couvent que celle à qui vous avez permis de vous donner le doux nom de mère, vous assurera de son éternelle reconnaissance & de l'attachement sincère & respectueux avec lequel elle fera jusqu'au dernier soupir, &c.

JEANNETTE R\*\*\*.

*De Paris, ce 11 Décembre, 17..*



---

---

## LETTRE CXVIII.

*Le Comte de C\*\*\*, au Marquis  
de F\*\*\*.*

C OMMENT donc, Marquis! vous faites chaque jour des progrès étonnans dans la Capitale; à vous voir agir & à vous entendre raisonner, on ne soupçonnerait jamais que vous forriez à peine du fonds de la Province. Il faut avouer que vous êtes né avec d'heureuses dispositions, & je ne doute pas que vous ne donniez bientôt dans d'agréables travers, qui vous rendront un homme charmant & tout-à-fait célèbre. Eh! pourquoi craindriez-vous de marcher sur mes traces & sur celles de nos aimables libertins? Le plaisir ne doit-il pas être le partage

de tout Être doué d'organes sensibles & délicates ? Quel est le sort de celui qui n'ose le goûter ? Il languit , il végète , il meurt sans avoir connu l'unique félicité qui ait été destinée à l'espèce humaine. D'ailleurs , le prodigue , celui qui se ruine pour une jolie femme , fait un bien meilleur usage de ses revenus , que s'il les accumulait dans son coffre-fort : quelle quantité d'ouvriers , d'artisans , de marchands de toute espèce , n'enrichit-il pas par ses dépenses , qui font tant crier le vulgaire stupide , assez borné pour ne pas sentir qu'un Seigneur ou qu'un Financier économe ne ferait d'aucune utilité ? J'en conclus , mon cher Marquis , que vous ferez très-sagement de vous divertir & de manger tout votre bien , quand vous en ferez le maître. Vous ne débutez pas mal avec la petite Julie ; je suis aussi fort content des

procédés que vous vous proposez d'avoir avec sa mère : tout cela même prouve que vous vous instruisez à merveille des usages du monde. Il y a cependant de certaines choses à reprendre dans votre conduite, qui nous annoncent que vous n'avez point encore jeté autour de vous un œil assez observateur. Se peut-il, mon cher Marquis, que vous n'ayez pas fait attention que les gens titrés ont le privilège de contracter des dettes à l'infini, & de n'en payer jamais aucune ? Eh quoi, vous craignez de puiser dans la bourse de vos amis, parce que vous appréhendez, sans doute, l'embarras de rendre ! Vous montrez des scrupules, de la délicatesse ! . . . . si donc ! on vous prendrait pour un petit Bourgeois. Croyez-moi, mon cher, on emprunte de toutes mains ; on commence par ses amis intimes, on finit par les personnes



qui nous connaissent à peine , telles que les Marchands d'étoffes , les Bijoutiers , les Tailleurs , &c. &c. & c'est par de belles paroles , de magnifiques promesses , que l'on s'acquitte avec tout ce monde-là..... Il me semble m'appercevoir que vous répugnez absolument à employer de pareils moyens. Oh ! vous vous défendez de cette retenue puérile. En attendant que vous vous foyez aguërris , comme tant d'autres , je vous dirai qu'il est mille expédiens très-licites pour avoir de l'argent dans Paris : d'honnêtes usuriers ont l'humanité de prêter à des fils de famille , sur de bons gages , ou bien seulement sur leurs billets , & se contentent d'un modique intérêt de cinquante pour cent : il est d'autres Juifs , non moins honnêtes , qui ne vous donnent point d'argent , mais qui vous procurent des marchandises , soit draps , étoffes ,

pièces de vin, que de zélés agioteurs s'empressent de vous vendre, & sur lesquelles vous perdez souvent plus de moitié. Je me suis maintefois adressé à plusieurs de ces Messieurs; si vous voulez, mon ami, je vous en ferai connaître quelques-uns : ils pourront vous être utiles. Adieu, je compte aller demain à Paris : j'aurai le plaisir de vous y voir.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Versailles, le 11 Décembre,*  
17...



## L E T T R E   C X I X.

*Jeannette R \* \* \* , à sa Sœur  
Louise.*

C E n'est plus de l'horrible demeure du vice que ta Sœur t'écrit ; elle est libre , elle cesse d'avoir à rougir & de la maison qu'elle habitait , & des personnes qui vivaient avec elle. Quelle heureuse destinée succède aux horreurs que je viens d'éprouver ! Je me vois transportée comme par miracle au milieu de cette même Société brillante & distinguée , dont je me croyais séparée pour toujours ; j'habite dans un hôtel respectable ; & je jouis de l'entretien & des bonrés d'une Dame aussi illustre par ses vertus que par son rang & sa nais-

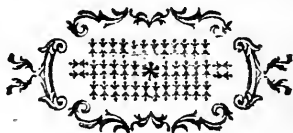
fance : encore une fois , quel changement subit se fait consécutivement dans ma destinée ! C'est Madame la Comtesse qui a brisé mes fers ; un inconnu l'avait instruite de ma cruelle situation ; & cette généreuse Dame s'efforce , par de nouvelles attentions , de me consoler des maux que je viens de souffrir. Cependant , que je suis loin d'éprouver un bonheur parfait ! Hélas ! ma félicité n'est qu'apparente : le sourire est sur mes lèvres , & le trouble & le remords déchirent mon cœur..... Malheureuse ! plus de tranquillité , plus de contentement pour moi , depuis ma coupable faiblesse. Perfide T\*\*\* , vil suborneur , jouis de ton triomphe ; en séduisant ma vertu , tu as détruit le repos de ma vie. Jusqu'à quel point le crime nous dégrade ! Je me suis vue réduite à mentir en écrivant à Madame la Marquise ; je lui ai fabriqué une

longue histoire au sujet de ma captivité..... Ainsi , pour prix de ses bienfaits , des soins qu'elle a eu de mon enfance , je lui déguise la vérité , je lui parle avec dissimulation..... Mais je n'en impose pas seulement à ma chère Protectrice ; je m'efforce d'inspirer à tout le monde la plus haute idée de ma sagesse ; j'ose écrire & prononcer le mot de vertu , moi qu'un infâme suborneur a séduite & déshonorée !..... Ce ne sont pas là les seuls reproches que je mérite. O ma sœur ! croirais-tu que je soupire encore en songeant à Monsieur le Marquis , & que l'image du Comte de C\*\*\* s'offre quelquefois à ma pensée ? Je ne fais quand je goûterai le plaisir de revoir l'un & l'autre ; Madame la Comtesse a banni son fils de sa présence ; ce n'est donc qu'au hasard que je devrai la satisfaction de le rencontrer ; il ne me reste que

l'espérance de jouir souvent de la compagnie du jeune Marquis ; & c'est lui que je devrais fuir avec soin, parce que je le desire le plus vivement. Mais je n'aurai jamais la force de l'éviter. Que les passions sont à craindre quand nous leur laissons prendre quelque empire sur notre cœur !,..... Si mes faiblesses excitent ton indignation , tu cesseras de m'aimer ..... tu ne pourras au moins refuser de me plaindre.

JEANNETTE R\*\*\*.

*De Paris , ce 12 Décembre , 17...*



---

---

## L E T T R E C X X.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

**J**E l'ai revue cette aimable personne à qui mon cœur doit les premières émotions de l'amour ; je l'ai revue celle qui , me tirant du néant de l'indifférence , m'inspira d'abord l'attachement qu'un frère ressent pour sa sœur , & me fit éprouver par degrés le sentiment le plus vif & le plus tendre : oui , mes regards enchantés viennent encore de fixer ma chère Jeannette ; & j'ai joui de ce bonheur suprême à l'instant que je m'y attendais le moins. O Dieu ! qu'elle m'a paru belle ! il semble que ses charmes aient repris un nouvel éclat ; une

expression de langueur répandue sur  
 sa jolie physionomie , donne à ses  
 traits des grâces infiniment touchan-  
 tes. Je venais rendre visite à Madame  
 votre mère ; jugez de ma surprise  
 & de mon trouble , quand j'ai ap-  
 perçu auprès d'elle l'objet de qui dé-  
 pend toute ma félicité. Je suis de-  
 meuré immobile de joie & d'étonne-  
 ment ; peu s'en est fallu , qu'en re-  
 prenant mes esprits , je ne me sois  
 jeté à ses pieds , afin de lui montrer  
 tous les transports d'un amant , qui  
 voit cesser une absence longue &  
 cruelle ; j'ai dissimulé , non sans  
 peine , des sentimens que la sévère  
 Comtesse aurait condamnés , & j'ai  
 affecté la froideur de l'amitié , tandis  
 que je brûle de tous les feux de  
 l'amour. Une chose m'a consolé de  
 la contrainte où j'étais ; il m'a sem-  
 blé que Jeannette éprouvait un trou-  
 ble pareil au mien , & qu'elle s'effor-



çait aussi de le cacher. Elle m'aime, je n'en saurais douter..... Ah ! me restera-t-il désormais des vœux à former pour mon bonheur ? S'il est si flatteur d'attendrir une belle personne qui ne reçoit de nous qu'un hommage passager, quelle est donc la félicité réservée à l'aimant qui triomphe de l'objet qu'il adore !..... Mais suis-je digne de cette heureuse destinée, moi qui viens de jurer à une autre le plus tendre attachement ?... Mon cœur n'a point été parjure ; ma bouche n'a fait qu'exprimer des sentimens que je ne peux avoir que pour une seule femme, & qu'il est d'usage de paraître éprouver pour toutes. Julie est nécessaire à mes plaisirs, sa compagnie ne me sera peut-être pas également toujours chère ; au lieu que je voudrais consacrer à Jeannette tous les instans de ma vie ; l'une flatte mes sens, l'au-

tre enchante mon âme ; & , pour achever de vous peindre la singulière situation où je me trouve , mon bonheur dépend de toutes les deux ; mais la privation de l'une me ferait surtout extrêmement sensible : en un mot , m'oubliant quelquefois moi-même dans les bras de cette Julie , dont la mine friponne & l'œil brillant appellent les ris badins & les amours folâtres , j'encenserai avec elle l'autel de la volupté ; rendu ensuite aux charmes d'une union aussi pure que légitime , l'estimable Jeanette reprendra tous ses droits , & tombant à ses pieds , je rendrai le plus sincère hommage à la vertu. Voilà le plan que je me propose de suivre ; je me flatte , mon cher Comte , qu'il obtiendra votre suffrage.

Je me suis transporté hier chez l'honnête Usurier dont vous m'avez

parlé ; j'ai trouvé un gros homme comme enfoncé dans son embonpoint énorme , & plus vermeil encore que ces riches fainéans qui s'engraissent en paix dans le sein de l'oïiveté. A peine m'a-t-il apperçu , qu'il s'est mis à se lamenter sur la misère du tems , & à déplorer les pertes qu'il faisait chaque jour. Enfin , après m'avoir impatienté par ses doléances , il m'a compté les mille écus que je lui demandais , & je lui ai fait un billet de douze-mille livres ; cette opération a établi la concorde entre-nous ; il m'a comblé de politesses , auxquelles j'ai riposté par d'autres ; tout en lui rendant courbettes pour courbettes , je me suis approché de la porte , & le nouvel Harpagon m'a quitté en m'assurant qu'il m'avait pris un intérêt modique , parce qu'il me traitait en ami. Grand merci de son désintéressement ; il me paraît à moi fu-

rieusement Juif & Arabe , mais peut-être que ses procédés me révolteraient moins , si j'avais fait connaissance avec tous messieurs les confrères. J'avoue qu'il est bien commode pour les jeunes gens de famille qui veulent se ruiner , & même pour ceux que de fâcheuses circonstances forcent à trouver de l'argent , à quelque prix que ce soit ; j'avoue , dis-je , qu'il est quelquefois agréable de recourir aux sang-sues qui s'engraissent du malheur d'autrui , & qui vendent si prodigieusement cher leurs services ; cependant , je ne peux m'empêcher d'être surpris qu'on tolère de pareils gens dans une ville policée : que de maux n'occasionnent-ils pas ! que de libertins auraient , sans leurs funestes secours , moins de désordres à se reprocher ! Il me semble qu'il serait facile , par un sage établissement , de remédier aux nombreux

abus

abus qui résultent de l'insatiable avidité des prêteurs sur gages ou des agioteurs, & de procurer des ressources promptes & peu coûteuses au Citoyen qui cherche à remédier à des embarras imprévus..... Mais je crois que je moralise ! Eh ! laissons vite ces lugubres idées pour songer à mes mille écus , & pour m'occuper du plaisir de les dépenser , au gré de la maman grondeuse & intéressée qu'il a plu au Ciel de donner à la charmante Julie.

Adieu , Monsieur le Comte : n'oubliez pas vos amis de Paris , plus affectionnés que ceux de Cour.

Le Marquis de F \* \* \*.

*De Paris, ce 12 Décembre, 17...*



## L E T T R E   C X X I.

*Le Comte de C\*\*\*, au Marquis  
de F\*\*\*.*

**F** O R T - bien , Marquis ; on voit que vous profitez à merveille de votre séjour dans la Capitale ; non-seulement vous quittez l'air campagnard , vous polissez encore votre esprit en même-tems que vos manières. J'admire les progrès que vous avez déjà fait , & je vous prédis , je crois pour la seconde fois , que vous irez loin , mais très-loin , si vous continuez à vous écarter des principes gothiques dont vous avait imbu Madame votre mère , & si vous vous montrez toujours docile à suivre mes leçons. Comment donc , deux maîtresses à la fois !

l'une pour la réalité de l'amour , & l'autre , pour se repaître auprès d'elle de ces chimères qu'on appelle sentimens Platoniques. Ainsi vous tromperez tour-à-tour les deux Belles qui se flattent , chacune séparément , de posséder votre cœur : vous mêlez les roses de la volupté avec les épines de la sagesse ; vous adoucissez ce que l'une a de trop sauvage , & vous tempérez le trop vif éclat des autres : quand vous serez excédé de l'ennui qu'inspire la compagnie d'une froide Vestale , vous irez vous égayer avec les Jeux & les Ris , & quand votre âme ne pourra plus se prêter à leur aimable délire , vous retournerez attendre près de votre prude , l'impérieux besoin d'un doux amusement. Vous voyez que j'ai bien saisi le plan que vous me tracez ; je l'approuve avec d'autant plus de transports , que l'examen que j'en ai fait , m'a mis

à même de sentir combien il est agréable. Vous allez tromper tout à la fois deux jeunes personnes qui , par la manière dont elles se conduisent à votre égard , croient être certaines de vous fixer pour jamais ; la folâtre Julie se flatte de vous enchaîner par le plaisir , tandis que la sévère Jeanette , conduite par d'autres principes , s'imagine que sa résistance & sa vertu , vraie ou affectée , vous attacheront sans cesse à son char ; & vous n'êtes fidèle ni à l'une , ni à l'autre : tant il est vrai que les femmes n'ont aucuns moyens de remédier à notre inconstance ; mais qu'elles ne s'en affligent point ; elles sont dans ce monde pour contribuer aux plaisirs des hommes en général ; si un amant soupirait toute sa vie pour le même objet , il frustrerait ses rivaux d'un bien qui leur est dû , & dont chacun d'eux doit jouir à son tour , selon le vœu de la



Nature ; qui a produit la Beauté afin qu'elle reçût l'hommage de tous ceux qui la verraient : de même que l'éclat & le parfum des fleurs ne sont point seulement destinés à charmer une seule personne.

Toutes les vérités que je vous découvre , mon cher Marquis , fortement gravées dans votre mémoire , serviront à vous éclairer , & feront disparaître les préjugés de l'éducation & de l'enfance , à mesure que l'occasion s'en présentera ; car l'homme , livré à lui-même , n'est qu'un enfant , depuis l'instant de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Guidé par mes judicieux avis , vous sentirez qu'il serait absurde de vouloir posséder exclusivement une jolie femme ; ainsi vous trouverez tout simple d'avoir des rivaux , & même de leur céder quelquefois la place. Je pense que vous avez trop d'esprit pour n'avoir

pas goûté mon système , fondé sur la Nature & sur l'usage. Les nouvelles lumières que vous avez acquises , & la pratique des mœurs de la Ville , vous disposeront à recevoir sans étonnement la confiance que je vais vous faire. Les charmes de Mademoiselle Jeannette étant la perfection même , & nullement l'ouvrage du prestige & de l'illusion , il est tout simple qu'ils soient admirés de tous ceux qui ont le bonheur de la voir , & il est tout naturel que cette admiration conduise à l'amour. Vous m'entendez sans que j'en dise davantage ; peu s'en faut que je ne sois amoureux de cette charmante créature ; & , comme sa vertu ne m'a point ôté l'espérance de l'humaniser quelque jour , j'ai appris avec chagrin les sentimens qu'elle vous inspirait. Un rival tel que vous , élevé depuis l'enfance avec l'objet de sa tendresse , m'a paru très - dange-

reux ; j'ai senti que son triomphe éloignait nécessairement le mien dans un cœur qui aurait bien de la peine à se permettre une seule faiblesse. Cependant mon amitié ne s'est nullement démentie ; j'ai attendu que les circonstances me permissent de me mettre sur les rangs ; je me suis dit que le caprice ou l'inconstance pourrait vous porter vers un autre objet , & qu'alors je serais peut-être favorablement écouté de la Belle délaissée. C'est conformément à mes vues , que je vous ai procuré la connaissance de la petite Julie , dans un tems où je pensais qu'il fallait tâcher de vous faire oublier celle dont je desirais d'être aimé , & dont l'absence me semblait favorable à mes vœux secrets ; je ne doutais pas qu'on ne parvînt à la découvrir à force de recherches ; & que je me félicitais d'avoir conçu l'heureuse idée de vous

rendre infidèle ! La vive impression qu'ont fait sur vos sens la gaîté folle & l'air mutin de la séduisante Danseuse , redoublait mes espérances & ma joie ; mais l'arrangement bizarre que vous vous avisez de prendre , les détruit sans retour , & me laisse la confusion de n'avoir point réussi dans un projet aussi-bien imaginé que finement conduit. Tout en pestant contre le plan que vous vous proposez de suivre , je ne peux m'empêcher de l'approuver ; il est digne d'un jeune homme produit par moi dans le monde. Mais si vous étiez , mon cher Marquis , aussi juste que je suis sincère , vous vous feriez scrupule d'enlever tout à la fois deux jolies femmes à la société ; vous vous contenteriez d'en garder une seule , & vous me céderiez celle qui contribue le moins à vous rendre la vie agréable ; c'est-à-dire Mademoiselle Jean-

nette. Raillerie à part, quoique j'aie perdu tout espoir de lui plaire, je serais pourtant charmé de jouir quelquefois des douceurs de son entretien. Pourquoi la sévérité mal-entendue de ma mère m'a-t-elle forcé à quitter la maison, & à me loger en mon particulier ! J'avais le plaisir d'être tous les jours auprès de cette charmante personne ; mes yeux lui exprimaient ce que ma bouche n'osait lui dire. Que vous êtes heureux, mon cher Marquis ! vous pouvez la voir chaque jour ; peut-être même le hasard vous fournit-il l'occasion de l'entretenir en particulier ? Jouissez de votre bonheur, je ne prétends point le troubler ; je sacrifie à mon ami les espérances incertaines que me donnait l'Amour ; je lui ferais même de plus grands sacrifices ; mais il me serait impossible de ne plus revoir cette charmante créature ; je vais met-

tre en œuvre un moyen que je crois infailible pour me procurer cette faveur innocente , qui , je l'espère , ne vous causera aucun ombrage.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Versailles , ce 17 Décembre ,*  
17....

## LETTRE CXXII.

*Le même , à M. de Fontenor.*

**J'**IGNORE où vous en êtes avec ma mère ; que dit-elle au sujet de votre mariage ? Il devrait être à la veille de se terminer , puisque tout était conclu & que vous aviez fait vos présens avant la singulière éclipse de Mademoiselle Jeannette. Actuellement qu'elle est retrouvée , rien

n'empêche qu'on ne se rende à vos vœux ; le plutôt qu'on peut terminer un mariage projeté est toujours le meilleur : il faut peu de réflexions de part & d'autre. Pressez donc la Comtesse , ne croyez pas à ses discours ; vous savez qu'elle est d'une humeur grondeuse , & qu'il est bien difficile que les choses aillent à sa fantaisie. Gardez-vous aussi d'écouter les prétendues raisons de la belle Jeanette : les jeunes personnes n'osent convenir de l'envie extrême qu'elles ont de se marier ; il faut leur faire une douce violence. Ne vous prêtez donc à aucune espèce de délais ; cela ferait à ne jamais finir ; écrivez à la Marquise de F\*\*\* , & priez-la de vous être favorable : cette Dame est beaucoup plus traitable que ma mère.

Quand je vous exhorte si vivement à prendre la qualité d'époux , c'est que je pense qu'on doit songer à faire

une fin , mon cher Monsieur Fontenor. Vous êtes d'un âge où l'on commence à préférer les plaisirs tranquilles ; & vous avez eu assez de maîtresses ; il est bien tems que vous ayez une femme légitime. Le titre respectable de mari achèvera de vous faire considérer dans le monde , attendu que vous n'êtes point un petit Bourgeois , & que vous vous mariez en homme de condition , c'est-à-dire , non-seulement pour vous , mais afin de contribuer aux plaisirs de la Société. Conformément à l'usage , vous allez augmenter la dépense de votre maison ; Madame aura son appartement éloigné du vôtre ; elle y recevra ses amis , ses connaissances , & vous aurez soin de n'y paraître que rarement , & comme à la dérobée : il n'est pas de la bienfiance qu'un époux se montre avec sa chère moitié ; en les voyant ensemble on se



formerait de certaines idées ; & c'est ce qu'on veut éviter. Pour moi qui pourrai , sans conséquence , me montrer en public avec Madame , j'aurai quelquefois l'honneur de faire sa partie , & je me dédommagerai d'avoir été privé si long-tems de la présence de cette belle Orpheline. Pour parler enfin sérieusement , vous êtes trop amoureux pour retarder davantage l'instant de votre bonheur. Livrez-vous donc à votre juste impatience ; devenez au plutôt l'heureux époux de l'adorable Jeannette.

Le Comte de C \* \* \* .

*De Versailles , ce 18 Décembre ,*

17...



## LETTRE CXXIII.

*Le Marquis de F\*\*\*, au  
Comte de C\*\*\**

**O** DIEU ! quelle confiance m'avez-vous faite ! vous aimez Mademoiselle Jeannette ; & c'est vous-même qui me l'apprenez ! Voilà donc tous mes soupçons confirmés ! Qu'il est affreux de trouver un rival dans son ami ! Mais une chose me console , vous n'êtes que faiblement amoureux ; si vous éprouviez une passion telle que la mienne , vous ne me la découvririez pas sans nécessité , & vous ne pourriez vous résoudre à céder l'objet de votre tendresse : jamais l'amitié n'a fait de tels sacrifices. Je donnerais tout mon bien , ma fortune , mon

existence ; mais consentir à perdre ma maîtresse ! on m'arracherait plutôt la vie. Tout m'assure que vous n'aimez point , & tout me prouve que mon ardeur s'accroît chaque jour. Ainsi je vous verrai sans chagrin chercher les moyens de rencontrer quelquefois dans le monde ma chère Jeannette ; je suis d'autant plus tranquille sur l'accomplissement de vos desirs modérés , qu'il est très-difficile que vous trouviez l'occasion de parler à l'estimable personne que j'adore , puisqu'elle ne sort qu'avec Madame la Comtesse ; & que vous n'allez guères dans les sociétés de Madame votre mère. Moi-même je ne puis lui rappeler mon amour , que par quelques mots glissés furtivement. Que je serais heureux , si mon cœur n'éprouvait , comme le vôtre , que de légères impressions ! .... Où m'emporte le sentiment intime de ma ten-

dresse ! en croirez-vous mes discours  
 & mes sermens , quand je parais  
 m'être rendu coupable d'une infidélité ? Cruel ami ! vous me prouvez  
 trop bien mes torts envers une per-  
 sonne qui doit régner seule sur mon  
 âme ; cet endroit de votre Lettre m'a  
 fait entendre la voix du remords ,  
 & mes larmes ont coulé. Oui , l'on  
 peut m'accuser d'inconstance.....  
 O Dieu ! que deviendrais-je , si Jean-  
 nette en était informée..... Cepen-  
 dant je ne suis coupable qu'en appa-  
 rence ; toutes mes affections sont  
 pour Jeannette , & un seul instant  
 de la journée est consacré à Julie....  
 Ah ! l'amusement que j'ai cru pou-  
 voir me permettre , & dont je me  
 suis fait une habitude , vous a fait  
 penser que je n'aimais qu'avec froi-  
 deur ; & vous avez cru que j'accep-  
 terais sans peine l'échange que vous  
 me proposez. Mais que vous étiez

dans l'erreur ! S'il faut opter entre Julie & sa rivale , mon choix fera bientôt fait ; je m'oblige à ne plus aller chez l'aimable Danseuse . . . . Il m'en coûtera peut-être . . . . . N'importe ; vous croiriez remplacer dans mon cœur une personne qui me fera toujours chère , & , me taxant d'infidélité , vous vous déclareriez mon rival , sans craindre de manquer à l'amitié. Ces différentes considérations me décident ; si vous persistez dans l'alternative que vous m'offrez , je ne balance plus.

Le Marquis de F \* \* \* .

*De Paris , le 19 Décembre , 17 . . .*



---

## LETTRE CXXIV.

*M. de Fontenor , à Jeannette*  
*R \* \* \* .*

**J**E n'ai point encore osé, Mademoiselle, vous reparler de notre mariage, qui, comme vous savez, était sur le point de se conclure, lorsqu'une fâcheuse & singulière aventure vous enleva pour quelque tems à vos amis. Je me suis contenté jusqu'à présent de partager la joie qu'inspire le bonheur de vous avoir retrouvée; comme j'étais l'un de ceux qui s'affligea le plus de votre perte, il était naturel que je partageâsse la satisfaction qu'éprouve Madame la Comtesse. Mais ce sentiment une fois satisfait, mon amour reprend toute

son activité..... Que dis-je mon amour ! cette expression est trop faible pour exprimer ce qui se passe dans mon âme ! Vous avez fait naître en moi les tendres sentimens d'un père ; ce n'est point un amant ordinaire qui vient vous jurer une ardeur que le tems doit éteindre , c'est un ami qui vous offre sa fortune , & qui , pour ne se séparer jamais de vous , desire qu'un lien éternel l'enchaîne pour toute la vie. Daignez donc combler mes vœux , en fixant le jour qui doit nous réunir l'un à l'autre. Sur-tout , Mademoiselle , ayez quelques égards pour ma vive impatience ; hâtez l'instant où il me sera permis de vous appeller du doux nom de mon épouse , ou du moins ne vous opposez pas à la bonne volonté de Madame la Comtesse. Serez-vous insensible à la prière de celui qui ne

cessera jamais de se dire , avec autant  
de vérité que d'affection ,

M A D E M O I S E L L E ,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur.

D E F O N T E N O R ,

*Paris , ce 20 Décembre , 17...*

---

## L E T T R E C X X V .

*Le Comte de C\*\*\* , au Marquis  
de F\*\*\*.*

**E**H ! mon pauvre Marquis , vous  
prenez au tragique une simple plai-  
fanterie. Je ne vous ai point proposé  
sérieusement l'échange qui vous cause  
tant d'alarmes. J'ai vécu autrefois avec



la petite Julie , je l'ai aimée environ deux grands mois , & j'ai dépensé pour elle une douzaine de mille francs ; c'est bien assez pour une Beauté subalterne de l'Opéra ; j'ai pris d'autres arrangemens , je l'ai quittée sans retour : ainsi je vous l'abandonne , gardez - là , je l'exige. Je ne forme non-plus aucune espèce de prétention sur Mademoiselle Jeanette ; je voulais vous dire seulement qu'elle me paraît jolie , que j'aurais été charmé de lui faire ma cour , mais que puisqu'elle a un faible pour vous , & que vous êtes comme arrangés ensemble , je renonçais héroïquement à l'espoir que j'aurais pu former de lui plaire aussi ; car les femmes sont si capricieuses , si coquettes ! Une autrefois , je vous le répète encore , ne prenez point mes expressions à la lettre. Où en serions-nous s'il fallait écrire & parler d'après ce

que l'on pense ? rien ne serait si stérile que nos missives & nos discours. On exagère ce que l'on veut dire, de même qu'il est d'usage d'affecter plus de sagesse que l'on n'en a, & de se former une grande idée de son petit mérite. Combien de jeunes personnes par le monde sont regardées comme des modèles de vertu, qui ont plus d'une faiblesse à se reprocher ! Il dépendrait de moi de vous démasquer une prétendue Vestale ; mais la discrétion a toujours été mon fort..... D'ailleurs, je serais trop confus si je vous révélais..... Le maudit homme ! me jouer un tour aussi noir, à moi qui me flattais de le surpasser en finesse. Oh ! si jamais j'ai le bonheur de le rencontrer, il apprendra que la vengeance m'est aussi douce que l'infidélité en amour. L'aventure est unique, elle est même plaisante..... Adieu,

voilà tout ce que vous en ferez ,  
mon cher Marquis. Comme doréna-  
vant je ne vous parlerai que le sim-  
ple langage de la vérité , dans la  
crainte que vous ne preniez encore  
le change , vous pourrez ajouter une  
foi entière à tout ce qui sera con-  
tenu dans mes Lettres , à commen-  
cer par celle-ci.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Versailles , ce 21 Décembre ,*  
17....



## LETTRE CXXVI.

*Le Marquis de F\*\*\*, au Comte  
de C\*\*\*.*

P uisqu'on ne peut vous voir ni à Paris , ni à Versailles , je prends le parti de vous écrire. Vous voilà , mon cher Comte , très-sérieusement occupé à recevoir & à rendre des visites. Comme la plupart des complimens de la nouvelle année , ne font qu'une fausse démonstration d'amitié , & qu'on déteste souvent au fond du cœur celui que l'on embrasse avec le plus de transport , j'imagine que ce sont Messieurs les Courtisans qui ont établi ce singulier usage. Vous apprenez à la Cour l'art de déguiser vos sentimens & de tromper la personne

sonne que vous caressez davantage. C'est, sans doute, dans cette école de la dissimulation que vous vous êtes instruit à ne point écrire tout simplement ce que vous pensez. Je vous conjure, mon cher Comte, de renoncer quelquefois en ma faveur à cette coutume bisarre, à laquelle je ne saurais me faire. Pour moi, je n'exprime toujours que mes sentimens, & je ne m'en trouve pas plus mal. J'assure ma chère Jeanette, quand j'en trouve l'occasion, qu'elle est l'idole de mon âme; la folâtre Julie ne m'entend point lui jurer que je l'adore; elle ne voit en moi qu'un homme enchanté de ses manières enjouées & de la vivacité de son caractère. Toutes deux me traitent avec beaucoup d'égards, & même, j'ose le dire, avec la plus grande amitié : il semble que l'une & l'autre cherchent à me récompenser.

*Troisième Partie.*

E

fer de mon humeur sincère & franche. Je n'ai donc point à me plaindre de dédaigner l'exagération : vous qui en êtes le partisan enthousiaste , si vous étiez à ma place , qu'auriez-vous de plus que moi ?

Vous persistez donc , Monsieur le Comte , à ne vouloir point me détailler cette aventure *unique* qui vous est arrivée , & qui vous tient au cœur , quoique vous ne puissiez vous empêcher d'avouer qu'elle est très-plaisante ? Eh bien , je me contente des demi-mots qui vous sont échappés , je ne vous presserai plus d'achever une confidence que vous ne pourriez me faire en entier sans mortifier votre amour-propre. Qu'ai-je besoin , d'ailleurs , de connaître la fausse prude dont vous me parlez ? Je me doute que c'est une de vos anciennes maîtresses : je ne crois pas avoir jamais occasion de me trouver avec elle.

On vous a supplanté, la Belle a préféré peut-être un de vos amis. Eh ! mon cher Comte, rien ne doit être si commun que de pareilles aventures.

Le Marquis de F\*\*\*.

*Paris, ce 3 Janvier, 17.....*

---

## LETTRE CXXVII.

*Le Comte de C \* \* \* , à  
M. P \* \* \* .*

UN projet de mariage dont je m'occupe depuis quelque tems pour un de mes amis, m'a fait naître une foule de réflexions singulières, que je vais vous communiquer, Monsieur, afin que vous ayez la complaisance de m'en dire votre avis. Les Législateurs n'ont-ils pas trop

présumé des vertus humaines , lorsqu'ils ont décidé qu'un homme & une femme vivraient ensemble jusqu'à la fin de leurs jours ? En portant cette loi , ils ont sans doute cru que le sentiment de l'amour ne s'éteignait jamais , ou qu'on trouvait dans le rapport des caractères , ou dans les convenances de fortune , des raisons assez fortes pour triompher du dégoût. Ils se sont furieusement trompés dans leurs spéculations , puisqu'on peut dire avec vérité qu'il n'y a peut-être pas un seul ménage dans toute l'Europe qui ne soit en proie à une espèce de guerre civile. La seule différence qu'il y ait entre les époux mécontents de leur sort & ceux qui paraissent être heureux , c'est que les uns ont la bonne foi de se plaindre tout haut , & que les autres ont la politique d'enrager tout bas. S'il est démontré que les principes qui ont



établi l'union conjugale, sont faux & insoutenables, il s'ensuit qu'elle est autant contre l'ordre civil que contraire à la Nature. En effet, l'habitude de se voir chaque jour, l'obligation où l'on est de ne plus se quitter, amènent bientôt le dégoût & la tristesse; on se haït, on se déteste, parce qu'on est comme forcé à se plaire, & parce que le sentiment ne se commande point. Pourquoi l'un des deux conjoints s'appliquerait-il à réformer son mauvais caractère, quand il est certain que l'autre ne peut pousser que des plaintes inutiles; quand il fait que la mort seule le séparera de l'objet qu'il tourmente? Aussi combien le mariage a-t-il fait de malheureux, qui, semblables à ces vils criminels condamnés à la chaîne, traînent, en gémissant, les fers dont ils se sont eux-mêmes chargés! C'est l'erreur d'un moment, c'est la séduction

de leurs sens qui les a plongés dans un abîme d'où ils ne peuvent plus sortir , & qui a produit le libertinage & toutes les calamités qui désolent les habitans des Villes. L'homme qui ne peut trouver la paix dans sa maison , & qui s'apperçoit trop tard que son caractère ne saurait sympathiser avec celui de sa moitié , cherche par les plaisirs à se distraire de ses chagrins , & finit par donner dans les derniers désordres. Soyons bien sûrs que les torts d'un époux ou de sa femme , viennent toujours de la faute d'un des deux conjoints , qui manque ou de douceur ou de conduite. Voyez cette jeune personne dont les traits sont altérés par la douleur , & qui s'efforce d'étouffer ses soupirs & d'arrêter ses larmes , prêtes à couler malgré elle ; on ignore la cause de sa vive affliction ; & de cette langueur mortelle qui détruit ses grâces & ses appas ; comme un

soleil brûlant sèche & flétrit la fleur  
 qui charma nos regards : hélas ! cette  
 jeune personne est une des infortunées  
 victimes d'une union malheureuse ;  
 tandis qu'elle brûle d'un feu secret ,  
 son mari l'abandonne , & porte ail-  
 leurs un hommage dont elle est si di-  
 gne ; ainsi cette tendre & vertueuse  
 épouse qui pourrait donner des ci-  
 toyens à la Patrie , consume ses jours  
 dans le chagrin & dans une triste  
 viduité. .... Mais , me direz-vous  
 peut-être , le nœud indissoluble dont  
 vous vous plaignez , a subsisté dans  
 tous les siècles , chez toutes les Na-  
 tions ; il n'en impose qu'aux gens du  
 peuple ; les riches & les Grands ,  
 qu'aucun frein n'arrêta jamais , en ont  
 fait un véritable nœud-coulant , puis-  
 qu'ils se séparent de leurs moitiés  
 quand bon leur semble , & que cha-  
 cun va vivre de son côté. Je répondrai  
 que l'ancienneté d'un abus ne prouve

rien pour sa défense, & qu'on doit le supprimer dès qu'il est funeste à la plus nombreuse partie de la Société. Un gouvernement sage est sur-tout intéressé à réformer ce que le mariage a de nuisible & de dangereux. Dans la crainte de révolter les petits esprits je n'ose dire qu'il devrait l'abolir tout-à-fait, &, par une nouvelle institution, réparer le mal que l'ancienne a fait à la population & aux bonnes mœurs. Mais si on veut la laisser subsister, il s'offre un moyen de remédier à ce qu'elle a de défectueux ; moyen souvent proposé, adopté parmi quelques Peuples, & jusqu'à présent rejeté en France, quoiqu'il puisse opérer les plus grands avantages. Vous voyez, Monsieur, que je veux parler de la loi du divorce. Il suffirait de la mettre en vigueur pour faire régner la paix & l'union dans tous les ménages : l'époux qui saurait que sa com-

pagne a le droit de se séparer de lui , s'il la contraint d'en venir à cette extrémité par son humeur & ses mauvais procédés s'appliquerait davantage à montrer toujours un caractère égal & la même tendresse ; la femme , de son côté , mettrait tous ses soins pour plaire & pour être aimée : il suffit qu'un bien puisse nous être ravi , pour qu'il ait toujours des charmes à nos yeux : voilà pourquoi un amant & une maîtresse se chérissent avec la plus vive ardeur , pendant un grand nombre d'années. Si la raison ne démontrait point assez l'utilité de mon système , je l'appuierais sur l'autorité de l'Histoire : on fait que le divorce ayant été permis à Rome , il n'y en eut qu'un seul dans l'espace de cinq-cens ans. Non - seulement nous jouirions du même avantage , mais nous verrions moins de désordres , moins de familles ruinées , la fidélité conjugale celle-

rait d'être une chimère, & l'exemple des époux influerait sur les jeunes gens. La population de l'Etat augmenterait en même-tems que la pratique de toutes les vertus ; n'étant plus effrayés par l'aspect d'une chaîne éternelle, les célibataires rougiraient de leur inutilité ; moi-même j'aurais honte de la mienne, & me ferais un devoir de devenir père de famille. Le divorce une fois établi, plus de ces maris infortunés, liés avec des mégères ou des femmes dégoûtantes, & qui se privent de la douceur d'avoir des enfans : plus de ces alliances malheureuses qui plongent dans les larmes & le désespoir des épouses jeunes & charmantes, & qui, privant l'Etat d'une postérité nombreuse, les condamnent aux langueurs d'un célibat forcé. Eh ! différera-t-on encore longtemps à se procurer des biens aussi réels, à faire la félicité des malheu-

reux qui gémissent dans le plus affreux esclavage , & à préserver les races à venir de cette tyrannie cruelle ? De quelle gloire se couvrirait le nouveau Législateur ! comme son nom serait à jamais béni d'âge en âge !

Tels sont, Monsieur, les réflexions & les raisonnemens que m'ont fait faire les approches du mariage d'un de mes amis , & dont vous avez sûrement entendu parler ; c'est celui de M. de Fontenor avec Mademoiselle Jeannette R \* \* \*. Je vous prie de me mander ce que vous pensez de mes graves dissertations & de mes idées profondes , & d'avoir la complaisance de m'éclairer , si je suis tombé dans quelques erreurs.

Je suis avec une parfaite considération , &c.

Le Comte de C \* \* \*.

*De Versailles , le 26 Janvier , 17...*

## LETTRE CXXVIII.

*La Comtesse de C\*\*\*, à M. de Fontenor.*

**J**E me félicite, Monsieur, de l'agréable nouvelle que je vais vous apprendre. J'ai fait enfin consentir notre chère Jeannette à vous épouser vers la fin du mois de Mars, au plus tard; encore n'a-t-elle demandé un aussi long délai, que pour donner le tems à la Marquise de F\*\*\*, de se trouver à son mariage. Je fais que mon amie desire vivement d'assister à une cérémonie qui la pénétrera de joie, & qu'elle n'attend que le retour de la belle saison, pour se rendre à Paris. Nous ne doutons pas, la Marquise & moi, que vous n'ayez résolu de faire



le bonheur de notre chère fille , & nous sommes bien persuadées que vous ne l'épousez qu'afin de lui assurer toute sa vie une heureuse destinée , dont sa vertu & la bonté de son caractère , la rendent aussi digne que son extrême beauté. Si nous n'étions certaines de votre honnêteté & de la délicatesse de vos sentimens , vous n'auriez éprouvé qu'un refus de notre part ; jamais le rang ni la fortune ne nous auraient porté à sacrifier une jeune personne que nous regardons comme notre fille. Jeannette pense avec autant de désintéressement , & mettra tous ses soins à vous récompenser , non de l'opulence dont vous la ferez jouir , mais des égards & de la tendresse que vous aurez pour elle. Le chagrin que lui a causé sa séparation forcée d'avec moi , n'est point encore dissipé ; elle a perdu l'appétit , elle ne mange plus que par caprices & des

choses de fantaisie; elle tombe même quelquefois dans de profonds évanouissemens. J'espère que cette incommodité n'aura point de suites fâcheuses, & que sa félicité continuelle lui fera oublier l'affreuse situation où elle s'est trouvée.

La Comtesse de C \* \* \*.

*De Paris , ce premier Février , 17...*

---

## LETTRE CXXIX.

*M. P \* \* \* , au Comte de C \* \* \*.*

MONSIEUR,

**L**ES affaires multipliées dont je suis comme accablé, m'ont empêché de m'occuper jusqu'à présent de la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de

m'écrire le 26 Janvier dernier. Je m'empresse de répondre à la confiance que vous avez en mes lumières , & je vais tâcher de détruire les raisons spécieuses que vous allégués contre une institution sacrée. A ne considérer le mariage que sous un certain point de vue , je conviendrai que son aspect est peu favorable , & qu'il paraît contraire au but qu'il se propose , qui est de faire le bonheur des hommes , & d'assurer une nombreuse population. Mais si l'on approfondit davantage le motif qui l'a fait recevoir d'une voix unanime par tous les Peuples policés , on ne pourra s'empêcher d'applaudir à la sagesse des différens Législateurs. Ce que je dis ici , montre assez que j'entends parler de cette institution divine , qui nous oblige à vivre avec une seule femme. Je l'appelle *divine* , parce qu'elle fut d'abord l'ouvrage de Dieu même , qui ne donna qu'une

seule compagne au premier homme ; Une telle origine & son admission dans presque toutes les parties de la terre habitée , devraient prouver combien elle est respectable. Mais nous sommes dans un siècle où l'on ne peut convaincre que par des raisonnemens ; laissons donc l'évidence , & dissertons sur une vérité qui se démontre d'elle-même. L'espèce humaine est tellement inconstante dans ses passions , qu'il a fallu la fixer pour lui faire goûter le bonheur. Eh ! quel moyen plus sûr & plus agréable pouvait-on imaginer , que d'établir une loi qui prescrivît à l'homme de s'attacher à l'aimable compagne dont les grâces & les vertus , ou la douceur du caractère , lui assurent des jours heureux , & qui fixât , près de celle-ci , l'amant le plus à même de lui procurer une vie fortunée ? Si nous n'étions retenus par ce lien indissoluble , nous promènerions

de tous côtés nos desirs inquiets & toujours renaissans ; la mort nous surprendrait , cherchant encore une félicité chimérique. C'est ainsi qu'il a fallu nous rendre heureux malgré nous-mêmes , en mettant un frein à notre inconstance naturelle. Mais comme on ne saurait remédier à l'ingratitude , qui est un des vices dominans du cœur humain , au lieu d'admirer la sagesse profonde des Législateurs , nous osons nous élever contre un de leurs plus parfaits ouvrages. Eh ! qu'arriverait-il si les vaines clameurs de quelques prétendus Philosophes étaient écoutées ? Rejetés au milieu des orages que suscitent les passions , nous serions en bute à toute leur impétuosité , sans pouvoir trouver un port où nous soyions à l'abri de leur violence : nous serions semblables au vaisseau qui , sans boussole & sans pilote , voguerait dans une

mer immense & orageuse. Ce n'est pas tout encore , le mariage assure le bonheur de la génération présente , & il prépare en même-tems celui de la génération future , puisqu'il fixe l'état de nos enfans , & les fait jouir , sans procès & sans troubles , du bien des auteurs de leur naissance. Quelle serait l'incertitude de leur sort , s'il n'avait été réglé par les Loix & par la Religion ! Supposons un instant que le nœud le plus saint puisse être dissout au gré de l'inconstance & du caprice , qu'en résulterait-il ? le désordre & la confusion règneraient dans la Société ; des époux infidèles & perfides , abandonneraient à chaque instant une compagne belle & sage , qui n'aurait que ses larmes pour les rappeler : d'un autre côté , une femme volage ou méchante , quitterait un mari honnête & chargé d'une nombreuse famille. Mais voyons des suites encore plus funestes :

nos enfans feroient obligés de se détacher des objets les plus chers , & de prodiguer le nom de père & de mère , à des êtres étrangers ; le sentiment filial s'éteindrait dans leur cœur ; nous perdriens la volupté la plus douce que la Nature nous ait réservée , en cessant d'aimer les innocentes créatures qui nous doivent le jour , & en nous privant de leurs innocentes caresses. On me répondra , peut-être , qu'avant de former de nouveaux nœuds , on ferait le partage des enfans & du bien qui doit leur revenir , & qu'ainsi ils ne tomberaient point sous une dépendance étrangère. Eh ! vivraient-ils moins avec des êtres auxquels ils feraient tout-à fait indifférens ? Vous ne leur destinez pas seulement un beau-père , souvent injuste , ou une marâtre ordinairement cruelle , vous les condamnez à voir renouveler à l'infini

leurs affreux tyrans. Malheur au cœur systématique qui serait insensible à cette observation ! ... Mais on m'objecte que le mariage étant institué pour faire le bonheur du genre-humain, & manquant presque toujours son but, doit être aboli ou du moins modifié, puisqu'il est si loin de remplir les vues sages des Législateurs. Je me flatte de répliquer d'une manière aussi victorieuse que concise, car il est tems de finir. Ce n'est pas l'institution en elle-même qui est défectueuse, c'est toute l'espèce humaine, qui ne saurait profiter du bien suprême dont on voudrait la faire jouir ; & l'on peut avancer qu'il serait impossible aux meilleures lois de la rendre véritablement heureuse.

Voilà, Monsieur le Comte, ma réponse à vos singuliers raisonnemens sur le mariage, & à l'idée que vous



vous êtes formée de l'utilité dont ferait le divorce. Je désirerais que mes occupations m'eussent permis de traiter plus à fonds une matière aussi intéressante.

Au reste, je n'aurai garde d'imiter quelques-uns de nos Philosophes & de nos Moralistes, qui ne se piquent pas toujours de penser ce qu'ils écrivent, & de pratiquer les vertus qu'ils recommandent; je suis trop honnête homme pour ne point rougir du titre de célibataire; je vais bientôt en porter un plus noble & plus sublime, celui d'époux, & c'est avec l'estimable & charmante sœur de Mademoiselle Jeannette que j'aurai le bonheur de me marier: des arrangemens de famille ont retardé jusqu'à présent ce jour à jamais fortuné pour moi. Je le vois enfin s'approcher au gré de mon impatience, & je suis certain d'éprou-

ver tout ce qu'a de délicieux une union légitime & constante.

Je suis avec un respectueux attachement, &c.

P \* \* \*.

*De Paris, ce 2 Février, 17....*

---

## LE T T R E C X X X.

*Le Marquis de F \* \* \* , à  
Jeannette R \* \* \*.*

**Q**UE viens-je d'apprendre ! vous allez vous marier, vous avez pu vous résoudre à m'ôter la vie ! Est-ce donc là le prix du plus sincère amour , d'un attachement aussi pur que légitime ? N'en doutez pas , cet hymen n'aura jamais lieu , ou vous me verrez me poignarder à vos yeux , après avoir

immolé le rival qui croit toucher bientôt à l'instant de son bonheur. C'est de lui-même que je fais cette nouvelle accablante : j'ai par hasard entré ce matin chez M. de Fontenor ; je l'ai trouvé dans un accès de joie qui m'a surpris ; j'allais lui en demander la cause , lorsqu'il est accouru vers moi les bras ouverts , & me sautant au cou : — » Ah , mon cher Marquis !  
 » s'est-il écrié , félicitez moi , je suis  
 » au comble de mes vœux , le mois  
 » prochain j'épouse la charmante Jean-  
 » nette ; je viens d'en être assuré par  
 » une Lettre de Madame la Com-  
 » tesse «. — Frappé comme d'un coup de foudre , je suis demeuré immobile , sans avoir la force de prononcer une seule parole. Le maudit Financier ne s'est point apperçu de mon trouble & de ma douleur ; il a continué de se livrer à l'allégresse , & de me rendre témoin de ses odieux transports : n'y

pouvant plus tenir , craignant de faire  
 connaître votre perfidie , je l'ai quitté  
 brusquement..... Quoi , je vous ver-  
 rais dans les bras d'un autre ! Mon  
 amour se changerait en haine ! .....  
 Avez-vous pu le croire ! ..... Moi  
 qui trouve une volupté si douce dans  
 le seul plaisir de vous aimer ! .....  
 Et je vous perdrais ! ..... Non , je  
 mourrai plutôt que d'y consentir...  
 Ah ! je vois quelle est la cause de mes  
 malheurs ; le hasard m'a fait naître  
 dans un rang distingué ; & il faut que  
 j'en sois la victime ; parce que , sans  
 me consulter , la fortune m'a donné  
 un nom illustre & des richesses , je  
 ne puis prétendre à la seule faveur  
 que j'aurais voulu en recevoir ; celle  
 de passer ma vie avec l'objet que j'a-  
 dore. Est-ce qu'un amour mutuel n'est  
 pas la meilleure convenance ? L'inté-  
 rêt doit-il être préféré aux plus ren-  
 dres sentimens ? .... Préjugé barbare  
 qui

qui conduit les familles ! Fatale nécessité de briller dans le monde ! Vous faites oublier que la paix & la satisfaction du cœur l'emportent sur tous les biens. Pourquoi ne suis-je pas né dans la classe estimable des laboureurs, qui nourrit le riche orgueilleux dont elle est méprisée ! ou plutôt, ma chère Jeannette , pourquoi le ciel ne vous a-t-il pas fait naître dans un rang dont votre beauté & vos vertus vous rendent si digne ?..... Mais l'amour ne connaît point les distinctions frivoles inventées par la vanité des hommes ; il semble que les tendres sentimens qu'on éprouve, donnent à l'objet aimé la naissance & les richesses qui lui manquent. Dois-je moins vous chérir que M. de Fontenor ? Il ne craint point de se mésallier en unissant sa destinée à la vôtre..... Eh bien, j'ai la même façon de penser, puisque j'ai le même amour.... Que dis-je, quel cœur vous

*Troisième Partie.*

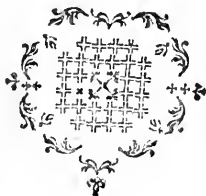
adore comme le mien ? C'est donc à moi seul qu'il convient d'exécuter un projet qui ne peut être que formé par un amant ordinaire ; Fontenor en conçut l'heureuse idée ; mais moi seul je suis digne de la remplir. Oui, la tendresse qui nous réunit, nous égale l'un à l'autre : le hasard de la naissance n'est qu'une chimère ridicule ; ce sont les sentimens plus ou moins rapprochés, plus ou moins sublimes, qui font la différence des états. Pénétré des vérités que je vous développe ici, je jure, ô mon adorable Jeanette ! de vous épouser dès que j'aurai vingt-cinq ans : je prends le ciel à témoin de la sincérité de ma promesse. Ma mère applaudira la première à notre mariage : elle a pris la douce habitude de vous appeller sa fille. Si elle me refusait son consentement, j'oserais résister à sa volonté..... Il en coûterait cependant à mon cœur..... mais

[ 123 ]

non, cette mère si tendre ne voudra point me livrer au désespoir. . . . . Je ne puis soutenir l'idée de lui désobéir, ni celle de vous voir épouser mon trop heureux rival. Songez, Mademoiselle, que mon bonheur & même ma vie, dépendent de la réponse que vous allez me faire.

Le Marquis de F \* \* \*.

*De Paris, ce 3 Février, 17. . . .*



## LETTRE CXXXI.

*Jeannette R \* \* \*, à la Marquise  
de F \* \* \*.*

MADAME,

**V**ous voulez que j'épouse M. de Fontenor; je m'empresse de répondre à vos desirs : eh dois-je opposer la moindre résistance à tout ce que daignera me prescrire ma chère & respectable bienfaitrice ? Je suis persuadée que mon bonheur est sans cesse l'objet de ses vœux ; ainsi je vois dans tout ce qu'elle me commande, une nouvelle certitude d'être heureuse. Vous m'avez empêchée, Madame, de me jeter dans un Cloître, & d'y prendre le voile : je connais maintenant que mon zèle était peu réfléchi, & que le Ciel



ne m'a point destinée à vivre dans une retraite. Les charmes & les plaisirs du monde ont enchanté mon cœur; il me ferait difficile de les quitter; mais tout en m'y livrant, je ne m'écarterai jamais de mes devoirs. Le mariage que je vais faire, achèvera de m'attacher aux uns & aux autres. M. de Fontenor m'élève à un rang & me prodigue une fortune auxquels je ne pouvais prétendre; d'ailleurs, il est un fort honnête homme, & son caractère paraît très-propre à rendre une femme heureuse. Cependant croiriez-vous, Madame, que quelqu'un qui s'intéresse vivement à mon sort, désapprouve cette alliance, & veut même y mettre opposition? Cet ami si zélé n'est autre que Monsieur votre fils; il m'a écrit une Lettre, & me presse de lui faire une réponse, que je diffère sous différens prétextes, & qu'il ne recevra que lorsque vos sages remontrances l'au-

ront rendu sensible à la voix de la raison. Il éprouve encore pour moi le plus violent amour ; dans l'accès de sa passion , il se propose de m'épouser , & mourra , dit-il , si je ne suis favorable à ses vœux.... Qu'il m'en coûte pour vous découvrir sa tendresse & ses projets ! ..... Oserai-je vous l'avouer , Madame ? Je brûle en secret des mêmes feux qu'il allumait autrefois dans mon cœur. Mais je rougis de ma faiblesse , & je tâche de la surmonter : jugez de mes efforts pour remporter la victoire sur moi-même , en me voyant décidée à donner ma main à M. de Fontenor. Je fais que M. le Marquis ne doit point s'abaisser jusqu'à moi ; je ne me suis jamais aveuglée sur l'extrême distance qui nous sépare l'un de l'autre pour toujours. J'aurais tâché de le rappeler seule aux sentimens d'honneur dont son illustre naissance doit le pénétrer ; je lui aurais

représenté la honte dont il se couvrirait s'il élevait une simple payfanne , au rang de son épouse ; mais je connais la bonté de votre âme , & j'ai pensé qu'il était nécessaire qu'il entendît vos remontrances pleines de douceur. Venez donc , Madame , venez , ô ma chère bienfaitrice ! dissiper le trouble de ses sens. Pourra-t-il résister aux reproches & aux caresses de la meilleure des mères ?

Je suis avec un profond respect , &c.

JEANNETTE R\*\*\*.

*De Paris , ce 9 Février , 17...*



## LETTRE CXXXII.

*La Marquise de F \* \* \* , à  
son Fils.*

**J'**APPRENDS, mon fils, que, sans ma participation, vous avez dessein de vous marier, & que vous faites un choix que je ne puis approuver. Je croyais que mes procédés à votre égard, vous auraient engagé à me regarder comme votre amie, & que du moins vous m'aùriez consultée. Vous savez que je n'ai jamais fait parler l'autorité maternelle, & que c'est toujours par la douceur & la persuasion que je vous ai corrigé de vos fautes. Que n'ai-je pas fait enfin pour avoir des droits sur votre cœur, indépendamment de ceux que me don-

nait la Nature ! Vous voyez quelle est  
 la récompense que j'en reçois. Sans  
 doute, Monsieur, que vous ne croyez  
 pas être coupable d'ingratitude ; exa-  
 minez votre conduite & la mienne,  
 & jugez qui peut avoir tort ou de  
 vous ou de moi. Mais je veux bien  
 vous épargner la confusion d'un re-  
 tour sur vous-même. Mariez-vous sans  
 mon aveu , faites-moi mourir de cha-  
 grin , & puissiez vous être heureux !  
 Je suis prête à vous rendre compte de  
 votre bien , ou plutôt du fruit de mes  
 épargnes. Votre père avait laissé beau-  
 coup de dettes, la plupart de ses terres  
 étaient saisies ; je frémis sur votre situa-  
 tion à venir, mon fils ; douée de quel-  
 ques attraits , & dans un âge où je  
 pouvais prétendre encore aux meil-  
 leurs partis , je me retirerai à la campa-  
 gne , vous emportant dans mes bras ,  
 comme ma plus précieuse richesse ;

retirée dans une espèce de solitude ; j'ai eu le courage d'y vivre pendant près de dix-huit ans ; là , me livrant toute entière à l'œconomie & aux soins de mes affaires domestiques , j'ai liquidé les dettes de votre père , & je suis encore parvenue , depuis plusieurs années , à épargner au moins la moitié de nos revenus. C'est pour vous seul , mon fils , que je me suis sacrifiée ; je me disais que votre tendresse me récompenserait de toutes mes peines. Quoique je me sois cruellement trompée , je ne me repens point de vous avoir assuré un bien-être : j'aurai du moins la consolation d'avoir rempli à votre égard tous les devoirs de mère. Quand vous aurez atteint l'âge fixé par les loix , pour vous marier sans le consentement de votre famille , je ne me réserverai qu'une pension modique , & je me retirerai dans un Couvent ,

où je prirai le Ciel de vous faire jouir  
du bonheur que vous m'avez ôté, &  
de vous rendre meilleur père que vous  
n'avez été bon fils.

Je ne vous représenterai point que  
les mariages formés par la seule incli-  
nation, sont presque toujours mal-  
heureux. Il est bien naturel que les  
suites en soient ordinairement très-  
fâcheuses : on se laisse emporter à la  
fougue de ses passions; on s'imagine  
que l'amour qu'on éprouve est un senti-  
ment héroïque qui ne s'éteindra ja-  
mais; on méprise les sages conseils de  
la raison & de l'amitié; mais à peine  
les desirs sont-ils satisfaits, que l'ivresse  
se calme, le bandeau de l'illusion se  
déchire, on apperçoit, en frémissant,  
la faute que l'on a commise, & le  
dégoût arrive suivi du repentir; alors  
des reproches, des froideurs, de mu-  
tuelles haines succèdent à ces ten-

dressees qui devaient être éternelles  
 Pour comble de maux , nous sommes  
 privés des plus douces consolations ;  
 les auteurs de nos jours nous ont abandonnés ,  
 peut-être même déshérités ,  
 toute notre famille nous fuit ; il ne  
 nous reste que le désespoir , & le seul  
 plaisir d'aggraver nos peines , jusqu'à  
 ce qu'une mort lente ait enfin terminé  
 les jours de l'un des deux époux infortunés..... O mon fils , quelle horrible image ! Va , tu n'éprouveras que  
 la douleur de t'être méfalié , & de  
 voir des femmes estimables dédaigner  
 la compagnie de ton épouse ; elle a  
 toutes les vertus , mais il lui manque  
 la noblesse , & jamais on ne voudra  
 l'oublier dans le monde. Pour moi ,  
 je ne rendrai pas ton sort plus déplorable ;  
 ne pouvant survivre aux chagrins que tu te prépares , j'aurai du moins la consolation de ne pas te voir



malheureux , & tu ne pourras quelque jour refuser des larmes à ma mémoire.

La Marquise de F\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, le 13 Février,*  
17...

## LETTRE CXXXIII.

*Jeannette R\*\*\*, au Marquis  
de F\*\*\*.*

**Q**UEL étrange Lettre m'avez-vous écrit, Monsieur le Marquis, & quelle réponse attendez-vous de moi ! Non, je ne serai jamais votre femme, je ne manquerai jamais à ce point-là à ma chère bienfaitrice, à la Dame respectable à qui je dois une seconde vie. Quand vous m'avez proposé de vous donner la main, m'avez-vous bien

connue? Avez-vous rendu justice à mes sentimens? Ah, Monsieur! vous me faisiez la plus sensible injure, si vous me croyiez capable de me laisser éblouir par votre offre brillante. Eh quoi! Madame la Marquise m'aurait tirée de la poussière & de la dernière indigence, & pour prix de ses bienfaits, je lui enfoncerai un poignard dans le cœur, j'abrègerai peut-être ses jours, en consentant à une alliance qui déshonorerait son fils! Non, non, jamais une telle ingratitude n'entrera dans ma pensée. Si vous continuez à me parler d'un projet qui révolte justement mon cœur, je prendrai le parti de vous fuir, je me priverai du plaisir que j'éprouve en vous voyant. . . Cette dernière ligne, que ma plume a tracée presque malgré moi, ne vous apprend que trop combien vous m'êtes encore cher. . . . Oui, je vous aime, & je vous aimerai toujours; mais quelle

que soit la force de ma passion, elle ne m'aveugle point assez pour me faire oublier ce que je me dois & ce que vous vous devez à vous-même. D'après ce qu'on m'a conté des jeunes personnes sans naissance & sans fortune, qui ont épousé en secret de grands Seigneurs, j'aurais pu me croire autorisée à consentir à l'honneur que vous vouliez me faire; mais j'ai senti que vous vous déshonoriez en cherchant à m'élever; & je ne suis point encore assez imbue des mœurs funestes de la Capitale, pour n'être pas révoltée du projet que vous aviez formé d'unir à votre sort une simple payfanne. Songez à ce que je suis; songez à ce que vous êtes; la Patrie attend de vous des enfans dignes du sang dont vous fortez, & qui puissent parvenir sans taches aux premières charges de l'Etat.... O Dieu! on leur reprocherait donc quelque jour la naissance obscure

de leur mère. .... Ah ! cette seule idée doit vous montrer combien il est cruel de se méfallier ... Mais suis-je plus digne de M. de Fontenor ? Oui , je puis prétendre à sa main & à sa fortune ; son nom est moins illustre que le vôtre , & depuis sa jeunesse il s'est occupé des affaires & des calculs de Finance. Il peut prodiguer à son gré des richesses qui sont le produit de l'intrigue & de la cupidité ; au-lieu que la naissance est un don de la Nature ; don respectable & sacré , que l'on doit transmettre à ses descendans, tel qu'on l'a reçu.

Vous desiriez une réponse , la voilà : soyez bien persuadé , Monsieur le Marquis , que tout ce qu'elle contient est l'expression fidelle de mes vrais sentimens , dans lesquels je persisterai jusqu'à mon dernier soupir. Suivez mon exemple , faites-vous un effort douloureux ; renoncez à des

nœuds charmans , mais qui ne sauraient être fortunés , puisque la vertu ne les approuverait point. Contentons-nous de la douceur légitime de nous aimer sans remords.

JEANNETTE R\*\*\*.

*Ce 17 Février.*

## LETTRE CXXXIV.

*Le Marquis de F\*\*\*, à la  
Marquise, sa mère.*

MADAME,

**V**ous m'avez percé le cœur , en m'accusant d'être un fils ingrat & dénaturé. En quoi ai-je donc pu mériter des reproches aussi cruels ? Je me proposais , il est vrai , d'épouser à

vingt-cinq ans Mademoiselle Jeannette. Mais cette personne estimable n'est-elle pas digne du plus haut rang ? Offrant un juste hommage à sa vertu & à sa rare beauté, quel homme ne s'honorerait d'être son mari ? Vous-même, Madame, vous en faites un cas particulier, vous n'avez rien négligé pour son éducation, vous m'avez permis de l'appeller ma sœur, & vous la chérissiez comme si elle était votre fille. Ai-je donc commis un crime impardonnable en l'aimant, & en voulant suivre l'exemple de M. de Fontenor qui, né Gentilhomme, dit-on, & jouissant de la considération que lui attirent ses immenses richesses, se croit trop heureux d'épouser cette charmante personne ? Voilà pourtant quels sont tous mes torts. J'ignore qui vous a instruit de mes projets ; je ne les ai révélés qu'à Mademoiselle Jeannette ; mais

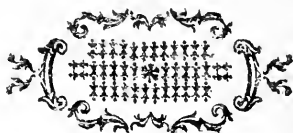
avant de me juger tout-à-fait coupable , n'était-il pas de l'équité d'entendre mes défenses ; ou plutôt , ma très - chère mère , ne deviez-vous pas essayer sur moi le pouvoir des représentations & de vos judicieux avis ? Fallait-il me croire si légèrement un fils indocile & digne de votre haine ! . . . . C'en est donc fait , j'ai perdu toute la tendresse de ma mère ! Je la chérirai toute ma vie ; & je lui paraîs un monstre dénaturé , qui voudrait lui causer les plus sensibles chagrins , & abréger ses jours ! . . . . Ah , Madame ! reprenez pour moi cet amour maternel sans lequel je ne saurais vivre. Vos moindres desirs seront toujours une loi qu'on ne me verra jamais enfreindre. Vous voulez que je renonce à l'espoir d'épouser un jour Mademoiselle Jeanette . . . . eh bien , vous êtes obéie . . . cette estimable personne m'excite aussi

à l'effort généreux & pénible que vous exigez. . . . . O Dieu ! que ce sacrifice déchire mon âme ! . . . . Je sens couler mes larmes . . . . mais je vous prouve mon obéissance & mon tendre attachement ; j'obtiens le retour de votre affection , qui peut-être même deviendra plus vive.

Je suis très-respectueusement , &c.

Le Marquis de F \* \* \*.

*De Paris , ce 18 Février , 17 . . .*





## LETTRE CXXXV.

*Jeannette R \* \* \* , à sa sœur  
Louise.*

**T**U vas frémir & pleurer sur le fort de ton infortunée Sœur, dont la confusion & la honte ne peuvent s'exprimer.... O Ciel ! plus de bonheur , plus de bonheur pour moi : le désespoir & l'ignominie , voilà mon seul partage.... être si malheureuse quand je me croyais au comble de la félicité , quand j'étais à la veille de contracter une alliance honorable ! Hier encore M. de Fontenot était à mes pieds , & me parlait du magnifique carrosse & de toutes les richesses que j'aurais en prenant le titre de son épouse. On

n'attendait plus que la présence de Madame la Marquise , qui doit arriver au premier jour ; peut-être même est-elle en chemin .... Quelle sera sa douleur en apprenant l'ignominie dont je suis couverte .... Eh ! que vont penser tous ceux qui me connoissent ; Fontenor , le Marquis , en découvrant que je suis la plus méprisable des créatures ? .... Ils en feront donc tous informés ! & je serai un objet d'horreur , ou d'une honteuse pitié .... Toi-même , ma Sœur , tu vas me haïr , & me repousser avec indignation , quand je voudrais pouvoir me cacher toute entière dans ton sein .... aurai-je la force de t'informer du juste sujet de ma douleur & de mon désespoir ? .... En vain je cherche à éluder ce funeste aveu , je ne peux te taire ce que tout Paris va savoir ..... Ressouviens-toi de l'Abbé T\*\*\* , de ce monstre qui

devait m'épouser ; j'eus pour lui un instant de faiblesse.... Que les suites en sont terribles ! Je suis grosse de plus de trois mois. Voilà donc la cause de ce mal-aïse que j'éprouvais , & de mes dégoûts continuels ! Aujourd'hui je n'ai presque rien mangé à dîner , selon ma coutume ; j'allais sortir de table , quand je me suis trouvée mal. Des évanouïssemens aussi fréquens , la perte de l'appétit , mes fantaisies journalières pour des mets bisarres , tout cela , joint à d'autres indices , a donné des soupçons à Madame la Comtesse ; elle m'a fait porter dans ma chambre ; ses femmes m'ont déshabillée en sa présence , tandis qu'elle attendait un Médecin , qui n'a pas plutôt paru , qu'elle a fait retirer tout le monde , & lui a dit de m'examiner , & de déclarer si ses doutes étaient fondés. Le Médecin , après quelques instans d'observations , s'est écrié brusquement que j'é-

tais grosse de trois mois & demi. A ces mots, tout mon sang s'est glacé, j'ai retombé dans un évanouissement profond. Revenue à moi-même, je n'ai vu près de mon lit que Madame la Comtesse, qui m'a reproché ma mauvaise conduite, & m'a pressée de lui nommer le suborneur qui m'avait déshonorée. Je ne lui ai répondu que par mes larmes ; la honte m'empêchait de parler, & m'ôtera, je crois, la force de prononcer jamais le nom de cet indigne T\*\*\*. Voyant toutes ses instances inutiles, elle s'est livrée à son humeur violente & sévère, s'est emportée contre moi d'une manière étonnante, & m'a quittée en me menaçant d'une punition proportionnée à ma faute. Cette Dame, que rien ne peut adoucir une fois qu'elle est irritée, va divulguer toute ma honte... Ah ! si tel est son dessein, qu'elle me fasse plutôt perdre la vie. Je suis retenue

nue

nue prisonnière dans ma chambre ; l'entrée n'en est permise qu'à une des femmes de la Comtesse, fille fort âgée , qui paraît s'attendrir sur mon sort. . . . . Cette aimable surveillante m'interrompt , & me prie de l'écouter : que se propose-t-elle de me dire !

*A neuf heures du soir.*

Je ne me trompais point, ma chère sœur , j'ai trouvé dans la vieille femme-de-chambre toute la douceur & la commisération que je pouvais désirer. Elle blâme Madame la Comtesse de son excessive rigueur ; elle s'intéresse tellement à moi, qu'elle me permet d'écrire à qui je voudrai , & s'offre de faire parvenir mes Lettres à leur adresse. Dans les transports de son zèle, voici le singulier discours qu'elle m'a tenu. — « Vous avez eu grand  
» tort , Mademoiselle , de ne point

» vous douter de l'état où vous pou-  
 » vriez être ; quand on a eu de certai-  
 » nes complaisances pour les hommes ,  
 » on doit s'attendre à de pareils déf-  
 » agrémens. Je n'aurais jamais cru que  
 » la simplicité de la Province fût une  
 » chose aussi étonnante. Vous deviez  
 » du moins mettre quelqu'un dans  
 » votre confidence ; si vous m'aviez  
 » choisie , je vous aurais enseigné les  
 » moyens de cacher votre grossesse ;  
 » moyens pratiqués tous les jours à  
 » Paris , par des Demoiselles de bonne  
 » famille , qui savent passer pour des  
 » Vestales. Je suis instruite de toutes  
 » les ruses des Prudes & des fausses  
 » Agnès. Je me fais un sensible plaisir  
 » d'obliger les jeunes personnes , &  
 » j'ai toujours observé que leurs fai-  
 » ble<sup>tes</sup> ne sont rien quand on les  
 » ignore, mais qu'elles sont d'une ex-  
 » trême conséquence lorsqu'elles de-  
 » viennent publiques. La vertu de

» notre sexe est si fragile , ainsi que  
 » celle des hommes , qu'on ne saurait  
 » lui refuser un peu d'indulgence «. —

J'ai remercié , comme je le devais ,  
 l'obligeante femme-de-chambre , &  
 elle m'a permis de continuer à t'écri-  
 re..... Je suis seule , livrée à moi-  
 même , il semble que la lumière qu'on  
 m'a donnée , jète une clarté plus pâle  
 que de coutume ; le désespoir qui m'a-  
 gite ; s'accroît dans l'ombre & le si-  
 lence..... Malheureuse ! qu'ai-je fait ?  
 j'ai ajouté foi aux sermens trompeurs  
 d'un perfide qui ne cherchait qu'à  
 triompher de ma vertu , j'ai dédaigné  
 les douceurs constantes de la sagesse ,  
 & j'en suis cruellement punie. Je me  
 flattais que ma faute serait toujours  
 ignorée ; mais le ciel vengeur ordonne  
 qu'elle ne soit méconnue de personne :  
 ainsi tout se découvre , & le remord  
 ou la publicité , tourmente la faiblesse  
 & le crime..... Je n'oserai plus lever

les yeux ; je fuirai la compagnie des personnes vertueuses , dans la crainte que la rougeur de mon front ne leur apprenne ma honte , & combien je suis indigne de les approcher..... Et toi , créature infortunée , à qui je dois donner le jour , pourrai-je t'accueillir avec la tendresse d'une mère ?..... Ah ! ton seul aspect me reprochera mon opprobre & mon ignominie..... Les larmes que cette idée me fait répandre en abondance , inondent mon papier , & m'empêchent de poursuivre..... Adieu , ma Sœur ; c'est de toi seule que j'attends quelque consolation.

JEANNETTE R\*\*\*.

*De Paris , ce 15 Mars , 17...*

P. S. Je pense que Madame la Comtesse me fera rendre ta réponse ; mais n'y mets rien qui puisse faire connaître l'auteur de mes peines,



## LETTRE CXXXVI.

*Louise R \* \* \*, à sa Sœur  
Jeannette.*

C E qui t'arrive me cause beaucoup de chagrin , ma Sœur. Je t'avais bien dit qu'il fallait toujours te tenir sur tes gardes , & ne te permettre aucune privauté avec les hommes. Tu as méprisé mes conseils , tu as pris plaisir aux cajoleries des amans ; les fêtes & les belles choses de la Ville, t'ont seules occupées ; tu t'es rempli l'esprit de vanité , au-lieu d'avoir toujours présent à la mémoire que tu n'es qu'une pauvre payfanne. Et voilà que tu t'es perdue , que tu as cessé d'être une honnête fille. Vraiment, c'est tout simple, ça ; du moment que tu as oublié les

leçons de Madame la Marquise, & celles de feu notre pauvre mère, Dieu veuille avoir son âme ! tu devais manquer à la vertu, & finir par être très-malheureuse. Je le suis autant que toi, ô ma chère Sœur ! non que j'aie rien à me reprocher du côté de la sagesse ; mais c'est que je ne puis te voir souffrir sans partager ta peine. Tes fautes empêchent-elles que tu ne sois ma Sœur, & puis-je renier mon sang ? Du depuis que je fais combien tu es à plaindre, je ne fais que pleurer & sangloter ; la bonne mère Michelle ne peut parvenir à me consoler, & pleure & gémit avec moi ; car je n'ai pu lui cacher le sujet de ta douleur ; elle veut que je lui lise tes Lettres, à mesure que je les reçois. Si tu avais vu avec quel air riant & satisfait elle se préparait à entendre la lecture de ta dernière ! Mais les premiers mots l'ont fait changer de visage, & elle m'inter-

rompait souvent , pour s'écrier : ah , mon Dieu ! ah , la pauvre enfant ! Ensuite elle s'est jetée à genoux avec moi , & , tout en pleurant , nous avons prié Dieu de te pardonner , & d'avoir pitié de toi. Que j'ai besoin aussi de sa miséricorde , moi , que tu avais prévenue de tes faiblesses , & qui t'aurais peut-être empêchée d'en faire de plus grande , si j'avais averti Madame la Marquise de tout ce que je savais ! Hélas ! j'ai craint de te faire de la peine , en déclarant ce que tu m'avais confié , & j'ai craint encore de fâcher contre toi cette bonne Dame à qui tu as tant d'obligations. Que je me repens de n'avoir osé parler ! j'en demanderai toute ma vie pardon au ciel , & me regarderai comme la cause de tes péchés & de tes chagrins. Que tu serais heureuse si tu n'avais jamais quitté le Château de Madame la Marquise , ou si tu étais venue demeurer chez la

mère Michelle ! Tandis que tes fautes te font éprouver un si grand nombre d'afflictions , je serais toujours bien contente , sans la part que je prends à ce qui t'arrive ; avant que tu m'en eusses informée , je chantais en travaillant du soir au main ; rien ne m'inquiétait , je n'avais d'autres soucis que de faire mon ouvrage ; & avec quelle gaîté j'allais aux champs , & faisais mon fromage & mon beurre ! Une camifole neuve , un jupon d'une belle laine rouge , & un bouquet de roses me pénétraient de joie. Oh ! que la pratique de la sagesse est une chose agréable ! celle qui la chérit en tout tems , mène une vie douce & tranquille : elle ressemble à un jour pur & serein. Cependant prends courage , ne te laisse pas trop aller à ton affliction , Madame la Comtesse s'adoucira , elle plaindra ta jeunesse séduite , & ne t'abandonnera point dans la situation :

[ 153 ]

où tu te trouves. Songes encore que Madame la Marquise va bientôt se rendre à Paris , & qu'elle sera pour toi aussi bonne & aussi généreuse , qu'elle l'a toujours été. Espère en la miséricorde du Seigneur , si tu te repens de tes fautes , & que tu mènes , par la suite , une meilleure conduite.

LOUISE R \*\*\*.

*Du Village de S\*\*\* , le 19 Mars ,  
17...*



## LETTRE CXXXVII.

*Jeannette R\*\*\*, au Marquis  
de F\*\*\*.*

**V**ous me croyez sûrement à la veille d'épouser M. de Fontenor ; eh bien , apprenez Monsieur le Marquis , que j'en suis plus éloignée que jamais. Mon mariage est absolument rompu. Mais n'en espérez rien de favorable pour vous ; je persiste dans les sentimens que je vous ai fait connaître ; si je ne les avais point eu autrefois , les circonstances où je me trouve , me forceraient de les avoir. Je suis indigne du rang où vous vouliez m'élever ; je dois même renoncer à l'espoir de me marier avec qui que ce soit. Hélas ! je ne songe plus qu'à traîner , dans

quelque retraite obscure , les restes d'une vie infortunée. Je veux fuir M. de Fontenor , la maison de Madame la Comtesse, & sur-tout Madame votre mère. Vous n'apprendrez que trop tôt quelles sont les raisons qui me font redouter leur présence. Je devrais aussi vous éviter vous-même , Monsieur le Marquis; mais l'extrémité cruelle où je me vois réduite , de chercher un asyle où je sois inconnue, m'engage à vous confier mes peines , & à vous prier de me faire préparer une demeure solitaire , où je puisse me dérober à tous les yeux. Si je n'avais consulté que mon amour , -vous n'auriez point aujourd'hui cet important service à me rendre ; l'honneur me faisait une loi de ne plus vous revoir ; mais étrangère dans cette Ville , ignorant ces professions qui assurent à mon sexe les besoins de la vie ; à qui pouvais je m'adresser ? J'ai pensé que vous join-

driez au titre de mon amant, celui d'honnête homme, & que vous ne seriez jamais tenté d'abuser de ma situation : je me suis dit encore que je saurais surmonter mon penchant, & que la raison ferait plus forte en moi que la vertu. Suis-je digne actuellement de posséder votre cœur !

Quand vous m'aurez déterré l'asyle que je vous demande, écrivez-le moi promptement, & adressez votre Lettre à Mademoiselle Lafrance; elle est autant dans vos intérêts que dans les miens; elle me remettrait les missives que vous m'adressiez du Château de F\*\*\*. Le hasard a permis que Madame la Comtesse, très-vive & très-colère, ayant jugé à propos de me renfermer dans ma chambre, à la suite d'une querelle assez vive, m'ait mis sous la garde de cette obligeante personne. Ainsi je compte qu'il ne me sera pas difficile de m'échapper de ma



prison , dès que vous m'aurez fait savoir le lieu où je dois me retirer , & dans lequel je ne vous ferai à charge que le moins qu'il me sera possible. Je chercherai le moyen de subsister du travail de mes mains ; si je ne peux me soutenir par mes ouvrages à l'aiguille , je prendrai le parti d'aller partager les peines & les fatigues de ma Sœur. Que m'importe où je vive ! pourvu que je pleure mes fautes , & l'amour que je conserve encore , malgré les inconféquences de ma conduite.

JEANNETTE R \* \* \*.

*Ce 18 Mars.*



---

## LETTRE CXXXVIII.

*Le Marquis de F \* \* \* , à  
Jeannette R \* \* \* .*

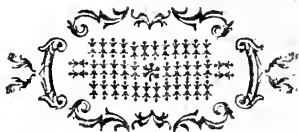
**E**ST-CE un songe ? Je crains de me livrer à une douce illusion. Quoi, je peux être utile à ma chère Jeannette ! Elle me prie, elle me conjure de lui rendre service ! Ah ! qu'elle ordonne, & je sacrifierai ma vie pour elle. J'étais loin de m'attendre qu'il se présenterait une occasion de lui prouver, non mon amour, mais la tendre amitié qu'elle m'inspire. Pourquoi mon bonheur est-il troublé par les peines qu'elle éprouve ? Ma chère Jeannette, faut-il que je ne sois heureux qu'aux dépens de votre tranquillité ? Vous n'épouserez

pas Monsieur de Fontenor ? Quelque peine que me fût ce mariage, je voudrais qu'il fût à la veille de se conclure , s'il devait contribuer à votre félicité. Quel changement imprévu ! Il n'y a que peu de jours que vous paraissiez au comble de la joie ; & maintenant Madame la Comtesse vous traite avec indignité , vous outrage , vous renferme ; vous êtes saisie du plus violent chagrin , vous parlez de fuir , d'abandonner tout le monde. Eh ! d'où peut provenir tant d'emportement d'une part , & une douleur aussi touchante de l'autre ? Je le vois , l'humeur violente de la Comtesse trouble la sérénité de vos jours. Ah ! quittez cette femme emportée & trop sévère ; venez dans l'asyle que je vous ai préparé ; c'est à l'hôtel de Bourgogne, rue de . . . ; tout est prêt pour vous y recevoir ; la bonne Lafrance voudra bien vous aider à

fortir de prison : je me propose de la récompenser amplement de tous les services qu'elle vous aura rendus. Si vous craignez que je ne me montre trop souvent dans la nouvelle demeure que vous allez embellir , je vous promets de ne m'y présenter que lorsque vous me l'aurez permis. Ne vous affligez donc pas , & surtout foyez persuadée que ma mère ni moi ne vous abandonnerons jamais.

Le Marquis de F \* \* \*

*Ce 19 Mars.*



## LETTRE CXXXIX.

*Jeannette R \* \* \* , à sa sœur  
Louise.*

AURAI-S-TU pensée , en lisant ma dernière Lettre , que j'aurais encore de nouvelles infortunes à t'apprendre ? Hélas ! à chaque instant la destinée qui me poursuit devient plus affreuse. Ce n'est plus de la chambre où me retenait Madame la Comtesse que je t'écris aujourd'hui ; cette prison était trop honorable pour moi ; je suis actuellement reléguée dans une Maison où l'on renferme les jeunes personnes qu'on veut punir de leurs faiblesses. Ainsi me voilà l'objet du mépris de tous ceux qui me connaissent : en me voyant confondue avec des filles qui ont perdu jusqu'à

l'habitude de rougir , soupçonnera-t-on que je ne suis coupable que d'un seul moment d'erreur ; croira-t-on qu'une seule faute m'attire un châtiement continuel , qui me couvre d'infamie le reste de mes jours ?.....

O vous parens , ou trop zélés amis , qui cherchez , par une correction salutaire , à ramener la jeunesse dans les sentiers de la vertu , dont ses passions l'avaient écartée , craignez que trop de sévérité ne la révolte , & n'allez pas l'enchaîner avec le vice ou le crime , qui ne pourrait qu'achever de la pervertir.... La cruelle Comtesse a été insensible à mes larmes & à mes prières ; après m'avoir laissé languir quatre jours entiers dans la chambre où elle m'avait renfermée , elle a paru ce matin se ressouvenir de moi , lorsque j'allais trouver le moyen de me mettre en liberté ; elle est entrée brusquement , & me parlant

d'un air sévère, elle m'a ordonné de lui avouer quel était celui qui m'avait subornée. Tremblante, interdite, je me suis jetée à ses pieds, & je lui ai fait l'humiliant aveu de tout ce qui s'était passé avec Monsieur l'Abbé T\*\*\*. Mais elle a traité mon discours de mensonge grossier, prétendant qu'il était absurde de vouloir lui faire croire qu'un homme qu'elle avait vu partir de Paris dans une voiture, était resté dans cette même ville, à l'insu de tout le monde. Elle est ensuite sortie furieuse, sans vouloir rien approfondir, refusant de m'entendre davantage, & me laissant étendue sur le parquet. J'étais dans la même attitude, noyée dans mes larmes, & poussant des gémissemens sourds & douloureux, lorsque je l'ai vue rentrer. — » Levez-vous, Mademoiselle, m'a-t-elle dit; puis- » que vous persistez à me taire le nom

„ d'un vil séducteur , & que vous  
 „ avez recours au mensonge , votre  
 „ cœur est encore très-corrompu ; je  
 „ vais vous conduire moi-même à  
 „ Sainte-Pélagie ; c'est une Maison  
 „ Religieuse , destinée à servir de pri-  
 „ son à toutes celles qui oublient  
 „ combien la vertu est préférable au  
 „ vice : le séjour de l'Hopital vous  
 „ aurait peut-être corrigée davantage ;  
 „ mais il est réservé aux filles tout-  
 „ à-fait perdues de débauches „ . —

A ces terribles paroles , je joignis les  
 mains , & m'efforçai en vain d'arti-  
 culer quelques mots de prières & de  
 supplications , je ne pus faire enten-  
 dre que des soupirs & des sanglots.  
 Enfin , que te dirai-je , ma Sœur ,  
 l'impitoyable Comtesse me fit porter  
 dans un carrosse de place , qu'elle  
 avait ordonné qu'on tint prêt , s'assit  
 froidement à mes côtés , défendit à  
 aucun de ses gens de la suivre ; &



commanda au Cocher de se rendre dans un certain quartier de Paris ; là elle prit une nouvelle voiture , afin , me dit-elle , que personne ne fût le lieu de ma retraite forcée ; ménagement qu'elle ne manqua pas de me faire valoir , & dont je fus comme contrainte de la remercier. Nous arrivâmes enfin à la porte du Couvent qui devait me servir de prison ; Madame la Comtesse demanda la Supérieure , me remit entre ses mains , en lui disant que j'avais besoin de faire pénitence ; que je lui avais été recommandée par la Marquise de F \* \* \* , sa meilleure amie , & qu'elle priaït qu'on ne me laissât écrire qu'à une sœur que j'avais dans le village de S \* \* \* . Elle s'est ensuite tournée de mon côté , & m'a dit que quand je serais repentante , on me traiterait avec indulgence. Je pleurais , & ne m'étais point apperçu du départ de cette Dame inhumaine

& barbare, quand la Supérieure, laissant le ton doux & tendre qu'elle avait pris d'abord, m'avertit, d'une voix terrible, qu'il fallait me rendre dans la solitude que je devais habiter. . . . Je suis dans cette demeure triste & lugubre. . . . Ma chère Sœur ! si tu t'en formais une idée, que tu gémirais sur mon sort ! . . . O Dieu ! c'est donc ici l'asyle destiné à une jeune personne faible & timide, & que l'on veut rappeler à la vertu ? . . . Ah ! c'est plutôt l'horrible prison d'une criminelle rejetée avec indignation de la Société. . . . Où suis-je ? Dans un Couvent, où des Vierges, consacrées au culte du Dieu des miséricordes, ne nous présentent, en venant d'embrasser ses autels, que des fronts sévères & menaçans ; des visages tristes qui ne peuvent qu'augmenter la douleur où nous sommes plongées. Ici tout nous dit que les faiblesses d'une jeune personne sans expérience, ne sont jamais plaintes, & qu'on les punit avec une barbarie qui

peut faire naître le désespoir. ... Hélas ! l'horreur que m'inspire ma situation, me la montre, peut-être, plus affreuse qu'elle ne l'est en effet. ... Mais enfin, les Religieuses qui m'entourent, nous chargent de chaînes, & joignent souvent d'indignes traitemens aux menaces qu'elles ont presque toujours à la bouche. Mon sexe, si doux & si compatissant, est-il fait pour ce cruel ministère ? ... Les gémissemens qui retentissent à mon oreille, l'air farouche de ces Vierges du Seigneur, me feraient oublier que je suis dans une maison élevée par la piété & la Religion, sans les cilices & les croix dont je suis environnée. .... Je suis donc dans un Cloître ! Je desirais autrefois si ardemment d'y trouver un asyle ! .... Mais je voulais m'y réfugier comme dans un port assuré, d'où l'innocence & la Sagesse bravent les dangers de la vie mondaine & les passions qui nous agitent. Au-lieu d'élever vers le Ciel les vœux d'un cœur

pur & innocent, je ne lui adresse que les cris de la douleur & du désespoir. . . . Eh ! pourquoi suis-je plongée dans une espèce de cachot, où une fenêtre grillée, laisse pénétrer à peine une faible lumière ? L'enfant auquel je vais donner le jour, ne devrait-il pas m'attirer des égards, ou du moins de la pitié ? Est-il rien de plus respectable que le titre de mère ? . . . Que dis-je ! la Société voue au mépris toutes les jeunes personnes qui, avant la cérémonie du mariage, osent remplir ce premier vœu de la Politique & de la Nature : elle condamne d'une part ce qu'elle approuve de l'autre. On les déclare coupables, déshonorées pour jamais, & on leur ôte la possibilité de cacher l'embarras où elles se trouvent. L'enfant qui devrait être la consolation de sa mère, est destiné à faire le tourment & la honte de sa vie. Quelle alternative cruelle ! le déshonneur d'un côté, ou le

le crime de l'autre !.... Ces réflexions déchirantes t'annonceront , ma chère Sœur , le trouble violent de mon âme.... Je ne me connais plus , je voudrais que la mort attaquât dans mes entrailles l'enfant à qui je vais donner le jour..... Il est seul cause de mes maux & de mon ignominie... Si je pouvais..... Pardonne , grand Dieu ! au délire du désespoir , des idées barbares que je repousse en frémissant..... Ah ! ma chère Sœur , que deviendrais-je si je n'étais soutenue , en ce moment , par les vérités saintes de la Religion , qui ne sont point encore effacées de ma mémoire ?..... mais je ne vois autour de moi que des images funèbres , rendues plus effrayantes par l'ombre & le silence de la nuit , qui pénètrent mes sens d'horreur , tandis qu'ils invitent les gens vertueux au repos. Adieu , ma

Sœur, je n'ai plus la force de t'écrire : la seule consolation que je puisse éprouver , c'est de me dire que je ferai couler tes larmes & celles de la bonne mère Michelle.

JEANNETTE R \*\*\*.

*De Paris , dans Pélagie , ce 20 Mars , à deux heures après minuit.*



## L E T T R E CXL.

*La Comtesse de C \* \* \* , à la  
Marquise de F \* \* \* .*

**V**OIL A ce que c'est d'obliger des gens indignes de nos bienfaits ! on fait ou des ingrats , ou des méchants. La misère & l'obscurité sont très-fagement le parrage du menu-peuple ; tirez-le de là , vous ne trouvez que des cœurs grossiers , indociles à la vertu , & qui se ressentent toujours de la bassesse de leur origine. Toutes ces maximes , que vous auriez dû savoir , ma chère Marquise , ou du moins ne jamais oublier , sont pour vous préparer aux fâcheuses nouvelles que je vais vous annoncer. Votre élève tant chérie , cette mer-

veilleuse Jeannette , a mené la conduite la plus repréhensible : vous auriez bien mieux fait de laisser cette petite Payfanne végéter dans quelque misérable chaumière. La sagesse dont elle a donné de faibles preuves n'a point été de durée ; elle ne cherchait peut-être qu'à mieux vous en imposer. Félicitez-vous de tous vos soins & de l'éducation qu'elle a reçue sous vos yeux ; c'est , vraiment , une fille fort estimable : elle est grosse de près de quatre mois. N'allez-pas me traiter de visionnaire ; c'est par mon Médecin que je suis instruite de son état. Ne vous imaginez pas non-plus que j'aie négligé de veiller sur sa conduite ; elle ne sortait qu'avec moi , elle ne parlait à personne qu'en ma présence ; mais peut-on vaincre le mauvais naturel ? Je ne fais comment elle a trompé ma vigilance ; peut-être son enlèvement avait-il été



concerté, & peut-être n'a-t-elle pas dit tout ce qui s'est passé dans l'infâme maison d'où je l'ai retirée. Elle refuse de nommer l'objet de ses honteuses faiblesses ; afin de faire prendre le change , elle a recours à des mensonges absurdes. Croiriez - vous qu'elle ose accuser l'Abbé T\*\*\* , que j'ai vu partir de mes propres yeux dans la Diligence de Lyon ? Quel est son amant favorisé ? c'est ce qu'on ne peut savoir que d'elle - même , quand elle se piquera d'être sincère. Je suis sûre que ce n'est point mon fils ; pendant qu'il était au logis avec elle , j'épiais trop bien ses actions , pour qu'il ait trouvé le moyen de l'entretenir en particulier. Le tems seul nous dévoîlera cet odieux mystère. Mais en attendant l'éclaircissement que je brûle d'avoir , j'ai prévenu vos desirs , j'ai senti qu'il était nécessaire de punir sévèrement votre

Jeannette, afin que la crainte la maintienne dans son devoir, si elle avait encore envie de s'en écarter par la fuite. Je l'ai fait renfermer à Sainte-Pélagie, maison où l'on met assez souvent des femmes qui sont d'une meilleure famille que celle de notre Orpheline. Je pense que vous m'approuverez, & je me félicite d'avoir agi comme vous auriez fait à ma place. Une seule chose m'inquiète ; je ne fais trop comment me débarrasser de Fontenor ; je lui ai dit qu'un petit mécontentement que j'avais eu de Jeannette, m'avait obligé de la mettre dans un Couvent ; il me presse, il me conjure de lui permettre de l'aller voir. Quoique son mariage ne doive plus avoir lieu, je crois qu'il ne faut pas l'instruire du déshonneur de Jeannette. Mais cet homme m'excede, & je voudrais bien qu'il me laissât tranquille. J'attends votre ré-

[ 175 ]

ponse , pour lui déclarer qu'il doit oublier ses tendres amours , & pour le configner à ma porte. Adieu , Marquise ; je vous embrasse , & suis toujours votre fidelle amie.

La Comtesse de C \* \* \*.

*De Versailles, le 21 Mars, 17..*

---

## L E T T R E   C X L I.

*M. P \* \* \* , à Louise R \* \* \*.*

M A D E M O I S E L L E ,

**D'**APRÈS ce que m'a écrit mon frère le Curé , que vous consentiez enfin à faire mon bonheur , en devenant mon épouse , je me suis empressé d'obtenir les dispenses néces-

fares , pour hâter cet heureux moment si long-tems attendu. Je compte que dans quinze jours , au plus tard ; je me ferai rendu au village de S\*\*\*. Ce sera mon digne frère qui nous donnera la bénédiction nuptiale ; il a désiré d'avoir cette satisfaction ; je suis enchanté de pouvoir la lui procurer ; & je me flatte , Mademoiselle , que vous partagerez le plaisir que j'éprouve.

Je suis allé ce matin chez Madame la Comtesse de C\*\*\* , qui est actuellement à Versailles ; j'avais dessein d'informer Mademoiselle votre sœur de mon prochain mariage. Mais Madame la Comtesse m'a dit qu'elle l'avait mise au Couvent pour des raisons particulières , & que personne ne pouvait la voir. Je me doute qu'il s'est passé quelque chose entre Mademoiselle Jeannette & cette Dame.

qui m'a paru très-irritée , & que j'ai vainement tâché de fléchir ; car son humeur est des plus sévères ; un rien lui fait ombrage , & il est ensuite très-difficile de la calmer. Cependant il n'est point impossible de la ramener à des sentimens de douceur ; ainsi la disgrâce où est tombée Made. noiselle Jeannette ne saurait durer longtemps.

J'espère que cet événement ne reculera point mon mariage ; tout est réglé ; Dimanche prochain on publiera le premier & le dernier banc ; ma famille vous attend avec impatience : que penserait elle si de nouveaux délais différaient encore le plaisir qu'elle se promet d'avoir ? Nous partirons pour Paris dès le lendemain que j'aurai obtenu le titre de votre époux : dans cette Capitale vous mènerez une vie digne de vos vertus,

[ 178 ]

& vous montrerez que les grâces s'embellissent encore avec l'innocence & la sagesse.

Je suis pour jamais, avec le plus tendre attachement, &c.

P \* \* \*.

*De Paris, ce 23 Mars, 17...*

---

## LETTRE CXLII.

*Le Marquis de F \* \* \*, au  
Comte de C \* \* \*.*

**J**E comptais vous rencontrer à l'Opéra, selon la promesse que vous m'aviez fait. Mais je vois, mon cher Comte, que vous vous piquez aussi peu de tenir parole à vos amis qu'à vos maîtresses; ce procédé-là n'est

pas d'un loyal Chevalier : on peut fausser sa promesse envers la Dame que l'on adore ; mais jamais à l'égard de son ami. Pour moi , je suis bon Français , j'espère que vous n'aurez que quelques infidélités à me reprocher : docile à vos leçons , on ne peut que tourmenter les femmes & jouir de l'estime des hommes. Je crois que Madame votre mère a résolu de faire enrager les deux sexes ; elle vous a forcé de déguerpir de chez elle , vous qui êtes son fils , vous qui n'avez d'autres défauts que de préférer une jolie personne à tous les biens de la terre , & qui aimez singulièrement à changer l'or , ce vil métal , contre des plaisirs délicieux : l'intraitable Comtesse met le comble à sa méchanceté , en faisant renfermer ma chère Jeannette dans un Couvent , dont elle refuse de dire le nom. Que peut lui avoir fait cette

aimable & douce créature ? Si la Comtesse était plus jeune & moins dévote, je croirais qu'elle était jalouse des charmes de ma petite Sœur.... Ma foi, je vous avoue que je ne saurais deviner le motif de sa violente colère ; tout ce que j'entrevois, c'est que sa malice naturelle l'aura portée sans sujet à faire répandre des larmes aux plus beaux yeux du monde. Encore si elle avait tardé seulement un jour à se satisfaire, j'aurais eu le bonheur, le suprême bonheur de déranger quelque chose à ses projets..... Un moment, n'en disons pas davantage ; j'ai mes secrets aussi, moi, Monsieur le Comte, comme vous avez les vôtres..... La maudite Comtesse ! elle triomphe ; elle désespère, elle humilie une personne charmante, digne de l'hommage de tout ce qui respire. Mais cet outrage fait à la Beauté se réparera bientôt ;



la Comtesse rougira de son emportement , & viendra demander grace à l'innocente créature qu'elle a persécutée. Cette idée me console & m'invite presque à lui pardonner. Pour le pauvre Fontenor , il est au désespoir ; je crois , Dieu me pardonne , que je l'ai vu pleurer. Il a cependant assez de maîtresses qui devraient l'engager à prendre patience. Moi , je n'ai que la fémillante Julie , & elle me console de tous mes chagrins , excepté de la perte de Jeannette ; car il me faut ces deux belles personnes pour être parfaitement heureux.

Le Marquis de F \* \* \*

*De Paris , le 24 Mars , 17...*



## LETTRE CXLIII.

*Louise R \* \* \* , à sa sœur  
Jeannette.*

OFFRES au Seigneur toutes tes peines , & repens-toi de tes fautes ; sois sûre qu'alors tu trouveras grace devant un Dieu plein de bonté , & que tout le monde t'estimera comme ci-devant. C'est pour te corriger de tes mauvais penchans que l'on agit avec tant de sévérité ; Madame la Comtesse ne peut que se proposer de faire ton bien , toute méchante qu'elle te paraît ; & il est nécessaire , dans une ville comme Paris , qu'il y ait une & plusieurs maisons telles que celle où tu es. Les bonnes Religieuses qui se chargent

des jeunes personnes que l'on veut rendre sages , se font sûrement violence pour prendre une humeur fêvère ; elles plaignent au fond du cœur les malheureuses dont elles voient couler les larmes , & ne se consolent de leur rigueur que dans l'espoir du bien qu'elle opérera. Plus le traitement que tu éprouves te semble affreux , & plus tu dois sentir combien le vice est désagréable , puisqu'il t'expose à des choses qui te font tant de peine. N'est-il pas vrai , ma Sœur , que si tu avais toujours mené une conduite régulière , tu ne ferais pas aujourd'hui dans une aussi triste situation ? Mais je ne veux point renouveler tes chagrins ; je me propose , au contraire , de les faire cesser. Comme tu n'es retenue dans ton espèce de prison , que parce que Madame la Comtesse doute de ta sincérité , je vais aller trouver Madame

la Marquise , qui devait partir au premier jour pour Paris , afin de se trouver à tes noces ; je lui conterai tout ce que je fais ; & mon témoignage prouvera que tu as dit la vérité. Je suis toujours bien charmée de pouvoir être franche & sincère : il n'est point d'une brave fille de parler différamment qu'elle ne pense. Je vois avec peine que quand je serai la femme de M. P\*\*\* , de cet honnête Avocat , il me faudra lui mentir à ton sujet ; car je ne dois pas l'informer de ta grossesse , ni lui découvrir jamais l'endroit où Madame la Comtesse t'a fait renfermer : & cependant ça n'est pas bien de cacher quelque chose à son mari. Voilà ce que c'est aussi d'être lié avec des personnes vicieuses ! il n'y a rien de bon à gagner ; & quoiqu'on ne fasse pas comme elles , on se rend coupables de leurs fautes , en feignant de les

ignorer. Ce que je te dis-là, ma chère Sœur, ne doit te causer aucun chagrin; c'est seulement pour te faire entendre que je ne conterai rien à M. P\*\*\* de ce qui te regarde. Tu vois encore par là que je vais bien-tôt me marier. Monsieur notre Curé & la bonne mère Michelle m'ont tant sollicitée, que je consens enfin à la demande de ce Monsieur qui est Avocat; il m'a paru un fort galant homme, j'espère que je serai heureuse avec lui; il m'aime beaucoup, & moi je crois que je l'aimerai quand je serai sa femme. C'est ici que se fait la noce; & dès le lendemain nous partons pour Paris, où j'aurai le plaisir de t'embrasser. Tu feras alors racommodée avec Madame la Comtesse; ainsi rien ne troublera ma joie. Cependant je crains de demeurer dans cette grande Ville;

[ 186 ]

si j'allais y cesser d'être sage ! ... Oh ,  
non , jamais , jamais.

LOUISE R\*\*\*.

*Du Village de S\*\*\* , le 24 Mars ,  
17...*

---

## LETTRE CXLIV.

*Le Comte de C\*\*\* , au Marquis  
de E\*\*\*.*

**P**ARBLEU ! Marquis , vous êtes  
un singulier personnage , avec vos sen-  
timens héroïques. J'ai ri de bon cœur  
des belles choses que vous débitez  
au commencement de votre Lettre ;  
tout cela est fort bien dit , mais n'est  
guères bien pensé. Où diable avez-  
vous pris cette bizarre différence que

vous établissez entre les femmes & les amis. Eh ! mon cher , apprenez de moi qu'on ne doit pas être plus fidèle aux uns qu'aux autres. Un ami n'est guères plus respectable qu'une maîtresse ; il nous trompe , & nous le trompons. Que ferait la vie sans cette circulation continuelle d'agréables perfidies , de charmantes noirceurs ? On se prend quand on se convient , on se quitte dès qu'on se déplaît ; dans le sein de l'union la plus intime on se trahit sourdement , quand cela peut amuser ou nous être utile : l'amour , l'amitié ont la même façon d'agir ; une Belle nous caresse en se proposant de nous préférer un rival ; l'ami le plus tendre songe de même à nous supplanter auprès d'une jolie femme. Voilà des vérités toutes simples , de ces événemens ordinaires , qu'il est honteux d'ignorer. Tout cela n'empêche pas que je ne

croie à l'amitié ; elle existe telle qu'elle doit être parmi les hommes policés. Ainsi je n'ai garde de ne point chérir un sentiment qui a ses douceurs, quoiqu'on en dise ; mais qu'on ne doit éprouver qu'à son aise. J'ai manqué Vendredi à ma parole , parce que je fus retenu dans une maison où j'eus beaucoup plus de plaisir qu'à l'Opéra. Je vais vous confier l'aventure qui m'est arrivée. Le vieux Duc de..... veut que je sois toujours chez lui, il me regarde , dit-il, comme un second lui-même. Ce qu'il y a de plaisant , c'est que sa galante moitié , a semblé prendre ces paroles à la lettre ; elle a doucement écouté mes tendres propos , & a fini par me traiter avec autant de complaisance que M. son époux : Vendredi dernier j'eus avec elle le plus charmant tête-à-tête. L'aventure n'est-elle pas unique ? Vous voyez que je me fie à votre discrétion ;



ainsi ne contez cette historiette à personne.

Voilà donc la belle Jeannette perdue pour la seconde fois ; & vous , tout désolé , de la redemander aux échos. Je vous plains , mon pauvre Marquis ; nos preux Paladins eurent moins de peine auprès de leurs divines Infantes. Mais si vous êtes malheureux dans vos amours platoniques , vous êtes , en revanche , très-fortuné dans vos inclinations libertines. Comment est-il possible que vous refusiez d'avouer que ces dernières amours sont de beaucoup préférables à celles qui se repaissent de sentimens & de soupirs ? nourriture trop légère , qui bientôt vous les exténue.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Versailles , le 25 Mars , 17...*

## L E T T R E CXLV.

*La Marquise de F \* \* \*, à la  
Comtesse de C \* \* \*.*

Q'AVEZ-VOUS fait, trop cruelle amie ! Etait-ce le traitement le plus rigoureux que vous deviez mettre en usage ? Vous cherchez , fans doute , à garantir de nouvelles faiblesses cette chère & malheureuse enfant ; il fallait donc la plaindre des suites qu'avait eue sa première faute , & la ramener à la vertu par la douceur. Je vous l'ai toujours dit , c'est par la persuasion qu'on se fait écouter , & non pas en employant la crainte. Vous pensez que ma Jeannette vous cache le nom de son suborneur ; elle ne vous a rien dissimulé , j'en suis certaine ; sa Sœur ,

dans le sein de laquelle elle dépose tous ses secrets , vient de me confirmer tout ce qu'elle vous a dit. Eh ! pourquoi voudriez-vous que cette pauvre enfant joignît l'audace au mensonge ? Elle n'est point aguérie dans le crime : distinguez une femme coupable d'une suite de désordres , de la jeune personne qui rougit & se désespère d'une seule faute. Je n'entreprends point de l'excuser , ma chère Orpheline , dont vous parlez en termes si méprisans ; mais vous auriez dû voir que , jeune & sans expérience , il lui était bien difficile de résister à la séduction ; d'ailleurs , elle est d'un caractère à prendre aisément toutes les impressions qu'on voudra lui donner ; son âme innocente & douce , n'a point assez d'énergie pour s'élever au-dessus du sentiment d'autrui , & pour se faire une façon de penser particulière : de

même qu'elle a reçu sans résistance l'empreinte des vertus, elle peut être susceptible d'être enflammée par toutes les passions. La Nature a donc le premier tort ; c'est mal s'y prendre pour réformer son ouvrage , que de chercher à le détruire : lorsque dans votre jardin on veut courber quelque arbre ou un arbruste , l'habile Jardinier ploie insensiblement les branches , & ne parvient à son but qu'à force de patience. Est-il possible que vous ayez oublié un exemple qui est chaque jour sous vos yeux ? Elle m'est toujours présente cette utile leçon ; & pour continuer à la mettre en pratique , je prends dès aujourd'hui la route de Paris , je vais délivrer l'infortunée Jeannette de son honteux esclavage , & je la ramènerai tout de suite dans mon Château , où j'espère , à force de bons soins & de caresses , la consoler

[ 193 ]

toler des mauvais traitemens qu'elle  
vient de recevoir, & ranimer dans  
son âme l'amour de la vertu.

La Marquise de F\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, ce 25 Mars,  
17. . . .*

---

## LETTRE CXLVI.

*Le Comte de C\*\*\*, à M. de  
Fontenor.*

**F**AUT-IL vous le répéter sans cesse ?  
Je suis très-fâché du parti violent  
qu'a pris ma mère ; je prends même  
plus de part que je ne peux vous l'ex-  
primer à la disgrâce de Mademoi-  
selle Jeannette. Je suis , comme  
vous , fort étonné d'un pareil évène-  
*Troisième Partie.*

ment , & j'avoue qu'avec toute la pénétration de mon esprit, je ne puis en imaginer la cause. Quoi , l'intraitable Comtesse s'opiniâtre à ne vous rien confier ! voilà une femme bien mystérieuse & bien taciturne ! Faut-il qu'un tel phénomène , qu'on voit si rarement , se renouvelle exprès pour nous faire enrager ! Vos recherches , vos courses dans Paris sont donc inutiles ; vous ne pouvez découvrir le Couvent qu'habite votre chère recluse. Pour moi , je n'ai aucun indice à vous donner ; je ne parle point à ma mère , quoique nous vivions presque sous le même toit ; je la rencontre vingt fois par jour dans les appartemens , & je la salue comme une simple connaissance. Et quand je serais son cher fils , ( honneur que je n'ai jamais eu ) vous sentez bien qu'elle ne m'apprendrait pas une chose qu'elle cache à tout le

monde. Ainsi votre mariage est encore différé. J'admire la fatalité qui en recule si souvent l'heureux jour, & se complaît à détruire mes projets. Le plus chéri de tous, celui qui flattait le plus mon cœur, était de vous voir bientôt l'époux de la belle Jeannette. Mon espérance est continuellement trompée lorsque je m'y attends le moins. Je m'en indigne, tout mon sang bouillonne quand je songe à tant d'obstacles..... Mais vous, amant tranquille, vous n'éprouvez ni l'impatience ni l'agitation de votre ami; vous étourdissez votre douleur au milieu des plaisirs. C'est fort bien fait; continuez de vous livrer à tous les amusemens que procure l'opulence. Je vous avertis que vous allez perdre à l'Opéra la réputation que vous avez acquise d'homme très-généreux, & dont les manières font on ne peut pas plus no-

bles : la jolie G\*\*\* se plaint hautement que vous ne lui avez encore donné que pour trente-mille livres de vaisselle & de diamans, depuis six mois que vous vivez avec elle. Est-ce que vous ménagez déjà pour vos enfans ? Attendez donc qu'il soit prouvé que vous soyez capable d'en avoir. Passez-moi cette mauvaise plaisanterie, & profitez de mon conseil.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Versailles, le 26 Mars, 17....*





## LETTRE CXLVII.

*La Marquise de F\*\*\*, à la  
Comtesse de C\*\*\*.*

**J**E les ai brisé ces indignes fers dans lesquels gémissait ma charmante Orpheline, & , dédaignant le séjour d'une Ville qui a causé toutes ses infortunes, je l'ai ramenée en triomphe dans mon heureuse retraite. Avant d'en reprendre la route, je me suis rendue chez le Vicomte de L\*\*\*, menant avec moi la belle prisonnière que je venais de délivrer. Mon fils a jeté un cri de joie en nous voyant paraître l'une & l'autre. Il l'aime encore; son émotion, les transports qu'il a fait éclater, tout sert à m'en convaincre. Mais puis - je

blâmer un attachement que mon exemple autorise ? Eh ! qui ne serait comme forcé d'aimer ma chère Jeanette ? D'ailleurs , je connais la pureté des sentimens que le Marquis a pour elle ; après la victoire que j'ai remportée sur lui par mes caresses & mes instances , victoire dont je ne vous ai jamais parlé , parce que j'ai craint vos clameurs & la sévérité de vos principes , qu'ai-je à redouter de sa conduite ? Je lui ai dit de m'accompagner à Versailles , où je me promettais de vous voir en passant ; mais il m'a appris que vous étiez décidée à faire un petit voyage dans une de vos terres , afin de vous dérober aux sollicitations de M. de Fontenor. Ne voulant point m'arrêter à Paris , j'en suis repartie tout de suite , malgré les instances du vieux Vicomte de L\*\*\* , pour me retenir quelques jours chez lui.

Ma chère Jeannette était malade : dans quelle inquiétude n'aurais-je pas été , si j'avais tardé à reprendre la route de ma paisible demeure. Cette pauvre enfant est arrivée mourante ; elle n'a fait que pleurer pendant tout le chemin , quoique j'aie fait mes efforts pour dissiper sa tristesse. Le sentiment de ses fautes & de la manière inhumaine dont vous l'avez traitée , oppresse & déchire son âme. J'espère la consoler peu-à-peu & calmer son désespoir , par les tendres égards & les attentions délicates que je ne cesserai d'avoir pour elle. Je l'ai déjà vue sensible à la précaution que j'ai prise de ne la confier qu'aux soins de la bonne Goton. Cette fille est la seule qui entre dans sa chambre ; je lui ai recommandé d'en avoir soin comme de moi-même. Sous prétexte d'une maladie de langueur , qui exige du repos & de la solitude , personne

ne la verra , jusqu'à ce qu'elle ait fait  
 ses couches , dans le plus grand secret.  
 Et moi , tremblante à chaque instant  
 sur l'état de sa santé , je lui tiendrai  
 fidèlement compagnie , j'essuierai ses  
 larmes en lui représentant qu'elle n'é-  
 tait point un Ange exempt des fai-  
 bleesses humaines ; qu'elle a pu com-  
 mettre une faute , pour s'élever ensuite  
 au-dessus de la fragilité de son sexe ,  
 & se livrer avec plus d'ardeur à la pra-  
 tique de toutes les vertus. Ce discours  
 & mes caresses opéreront l'effet que  
 j'en attends , & je ferai moi-même  
 consolée de la peine extrême que  
 m'ont fait ses malheurs & sa profonde  
 tristesse.... Non , je n'oublierai jamais  
 l'état déplorable où je l'ai trouvée  
 dans sa prison ! Je voulus goûter le  
 plaisir de la faire passer tout-à-coup ,  
 de l'esclavage à la liberté ; j'entrai  
 dans le Couvent , on me conduisit à  
 sa triste demeure..... O Dieu ! elle

était étendue sur la terre , pâle , échelée , sans mouvement , les yeux fermés , poussant des sanglots étouffés , & répandant un torrent de larmes. En proie à la plus violente douleur , elle n'entendit point le bruit que je fis en m'approchant d'elle , & dédaigna de jeter les yeux sur moi. C'est ta meilleure amie , m'écriai-je en pleurant , ne me reconnais-tu plus. Ma voix parut la rappeler à la vie ; mais elle ne m'eut pas plutôt fixée , qu'au lieu de se livrer à la joie , comme je m'y attendais , elle poussa un cri douloureux , & fut saisie d'un nouvel accès de désespoir. — „ Ah ! votre vue , me „ dit-elle , n'est le comble à mes in- „ fortunes ; je comptais mourir sans „ entendre vos reproches “. — Qu'il me fut difficile de porter la consolation dans cette âme affligée ! Enfin , je parvins à la tranquiliser un peu , en lui répétant que j'allais l'amener avec

moi. Tandis qu'elle réparait le désordre de sa parure , je promenai mes regards dans le réduit obscur qu'elle habitait..... Je frémis encore quand j'y pense. Sa chambre avait l'air d'un cachot, le jour n'y pénétrait que par une lucarne ; une chaise, une petite table, un misérable grabat, un crucifix & une tête de mort, en composaient tout l'ameublement ; l'humidité de l'endroit était cause que des filets d'eau , coulaient le long des murs & détrempaient la terre qui servait de parquet..... Avez-vous pu la traiter si durement ! Ignorerez-vous donc toujours que c'est par la douceur qu'on corrige les passions humaines, & non par la sévérité, qui n'est propre qu'à faire naître la dissimulation & l'hypocrisie ? Que de pères n'auraient point à pleurer la perte de leurs enfans , s'ils leur avaient inspiré , par de douces remontrances, par de tendres caresses,

L'amour de la Vertu ; & de tous les devoirs ! Combien de malheureux coupables deviendraient d'honnêtes gens, s'ils échappaient à l'horreur des supplices ? Souvent une fatale circonstance entraîne l'homme vertueux dans le crime : il frémit de l'énormité de sa faute , après l'avoir commise ; mais lorsqu'il se repent & qu'il aurait peut-être racheté par de bonnes actions , un moment de faiblesse , la même fatalité qui le rendit coupable , le fait tomber entre les mains de la Justice : que lui servent alors le cri de sa conscience , ses larmes , les vertus qu'il brûlait de pratiquer ? Il est condamné , il périt sur un échafaud , victime de la Loi , qui ne pardonne jamais.

Les idées tristes dont je suis remplie , m'ont conduite insensiblement à l'abus dont gémit le plus l'humanité. Mais j'en reviens au sujet de ma Lettre. .... ou plutôt je cours auprès

de ma chère fille, dont je suis éloignée depuis trop long-tems. Adieu, Comtesse; elle vous pardonne tous les maux que vous lui avez faits, & moi je me hâte de suivre son exemple.

La Marquise de F\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, le 6 Avril,  
17....*

---

## LETTRE CXLVIII.

*Jeannette R\*\*\*, à sa sœur  
Louise, épouse de M. P\*\*\*,  
Ayocat.*

**T**E voilà donc mariée, ma chère Sœur; & moi je suis couverte de honte & d'opprobres: tu jouis d'un état honnête; moi je me suis rabbaissée, par ma mauvaise conduite, au rang



le plus vil & le plus abject : tu fais le bonheur d'un homme qui t'adore , que son mérite rend cher à tous ceux qui le connaissent : moi je dois renoncer à tout homme qui a des sentimens , ou le tromper d'une manière indigne ; je ne puis même prétendre au dernier Artisan. Oh , que la vertu est un trésor inestimable ! Sa possession fait goûter un solide bonheur ; elle console des adversités de la vie , & conduit souvent au comble de la fortune & de la gloire. Ton âme pure & innocente , t'a procuré des jours tranquilles ; tu as constamment pratiqué la sagesse ; t'en voilà récompensée aujourd'hui. Sois heureuse , ma Sœur , tandis que le remords déchirera mon âme , & que l'infamie sera mon partage. Ah ! qu'il me tarde de pouvoir me jeter dans un Cloître , & d'expier , dans les austérités de la pénitence , mes coupables faiblesses. En

vain tout semble me promettre un heureux avenir; les bontés de Madame la Marquise ne se sont point démenties; elle fera toujours pour moi une bienfaitrice tendre & compatissante. Si tu voyais avec quelle humanité elle me prodigue ses soins, & tâche d'adoucir, par ses caresses, l'amertume de mes douleurs! dans la crainte qu'on ne s'apperçoive de ma grossesse, elle permet que je ne sorte point de ma chambre, & daigne passer des journées entières avec moi. Le Marquis est actuellement au Château, & sollicite la permission de me voir; elle lui est refusée, sous prétexte d'une maladie grave, qui me met hors d'état de parler à personne. M. de Fontenor s'est aussi présenté plusieurs fois, & il a reçu les mêmes excuses. Dès que je serai rétablie, il espère, dit-il, que je consentirai à l'épouser. Ainsi, comme rien ne transpirera de ma mau-

vaïse conduite , par les précautions que prend Madame la Marquise , il ne tiendrait qu'à moi de jouer le rôle le plus brillant dans le monde , & de passer pour une honnête femme..... Mais loin de moi une pareille idée ! Il faudrait tromper M. de Fontenor , & aggraver mes fautes. Non , je n'aurai point cette audace dont on accuse quelques personnes de mon sexe ; les reproches de ma conscience me couvriraient à chaque instant de confusion , & la destinée la plus agréable , deviendrait un supplice pour moi. Je dois m'occuper sans cesse du mépris que je mérite. Hélas ! je ne l'ai point attiré sur moi seule ; une innocente créature va le partager aussi ; en lui donnant le jour , je fais tomber sur elle , & l'infortune & l'infamie ; une épithète injurieuse avilira son existence ; tous les hommes lui seront étrangers ; elle ne connaîtra ni parens ,

ni famille , & , ce qui achève de me percer le cœur , elle sera privée de la douceur de nommer son père ; elle ne pourra songer à moi qu'en rougissant , à moi qui ne devint sa mère que par une faiblesse honteuse. .... Ah ! si quelque jour cet enfant malheureux peut être témoin de mes larmes , il ne me reprochera jamais sa naissance criminelle. . . . Heureuse Sœur ! tu es destinée à vivre sans trouble & sans remords , & à te voir mère tendre & respectable. Pourquoi me suis-je privée d'une telle félicité !

JEANNETTE R \* \* \* .

*Du Château de F \* \* \* , le 12  
Avril , 17 . . . .*



## LETTRE CXLIX.

*La Comtesse de C \* \* \* , à la  
Marquise de F \* \* \* .*

AH ! vous me pardonnez. Vous avez, en vérité, trop d'indulgence, & beaucoup trop ; car vous faites grâce à des personnes qui ne vous la demandaient point, & qui croient que c'est vous plutôt, mon amie, qui avez besoin d'être excusée. Lorsque j'ai appris votre précipitation à défaire tout mon ouvrage, j'ai d'abord été tentée de rompre avec vous ; mais une connaissance aussi ancienne que la nôtre, qui date, je crois, de trente ans au moins, m'a retenue, & m'a fait penser que votre procédé annonçait une bonté excessive, & non peu d'atta-

chement pour moi. Cette considération a calmé ma colère, & m'a donné la force de vous pardonner. Oui, Marquise, c'est moi qui veut bien oublier ce qui vient de se passer. Ne croyez pas cependant en être tout-à-fait quitte; je vais avoir le plaisir de vous gronder comme vous le méritez, & vous faire sentir l'inconséquence de votre conduite. Il était absolument nécessaire de laisser votre Jeannette dans la maison de Force où je l'avais mise; elle y aurait fait ses couches sans bruit & sans scandale, au-lieu qu'en la gardant chez vous dans l'état où elle est, vous avez beau prendre des précautions, vous l'exposez à un déshonneur certain, en rendant sa faute publique, sans compter l'embarras que vous vous attirez de gaieté de cœur. Mais, me direz-vous, la pauvre petite pleurerait, s'abandonnerait au désespoir : voyez le grand dom-

mage ! ne fallait-il pas la féliciter d'avoir cessé d'être une honnête fille ? J'ai suivi les conseils de la prudence & de la raison , qui disent qu'on doit employer toutes sortes de moyens pour corriger un cœur vicieux : trop de complaisance , flatant les passions d'une jeune personne , l'encourage à se livrer à ses funestes penchans. Eh ! que deviendraient les bonnes mœurs & les principes de morale , si par une utile sévérité , on ne retenait les hommes dans le devoir ? Pourquoi voit on tant de jeunes gens libertins & mauvais sujets ? c'est qu'ils ont été gâtés par leurs parens ou par leurs instituteurs. On ne m'accusera pas d'avoir laissé corrompre le bon naturel de mon fils par une lâche condescendance ; j'ai usé à son égard de toute la rigueur possible ; son amour pour le libertinage a résisté à tous mes efforts : je n'ai pas du moins de reproches à

me faire. Il vient souvent à ma porte ; mais j'ai donné des ordres si précis , qu'on refuse toujours de le laisser entrer : je ne prétends le voir que lorsque sa conduite sera régulière. Que me veut-il ? J'apprends qu'il mène la vie la plus déréglée. Il vient , sans doute , me prier de payer ses dettes ; mais s'il entretient actuellement des femmes sans pudeur , que ferait-il donc si j'avais la sottise d'augmenter ses revenus ? J'espère que le désordre qu'il va bientôt mettre dans sa fortune , lui prouvera la nécessité d'être sage. Alors je viendrai à son secours , & lui rendrai peut-être mon amitié. Voilà comment on doit agir ; & non pas avec votre douceur ridicule & dangereuse. Si on vous croyait , il n'y aurait que des libertins & des scélérats dans le monde. Pouvez-vous ignorer que , de même qu'une correction paternelle corrige les enfans &



la jeunesse emportée par ses passions ; les supplices épouvantent le crime , & maintiennent l'ordre dans la Société ? Mais sans traiter ici cette importante question , qui n'est point du ressort d'une femme , je vous dirai que votre procédé pour Jeannette , fait croire que vous approuvez sa mauvaise conduite ; car enfin , vous vous opposez à la juste punition qui lui était infligée , vous l'amenez chez vous toute grosse qu'elle est , vous la plaignez , vous la comblez de soins & de bienfaits : que feriez-vous de plus si vous lui aviez conseillé de mépriser la faiblesse ? Vous voyez à quoi trop de bonté nous expose ; elle donne lieu de croire que nous avons une façon de penser peu rigide , ou que nos propres fautes nous engagent à pardonner celles des autres. Mais vous êtes bien connue ; on ne vous accusera que de n'avoir point réfléchi aux

conséquences de votre extrême douceur. Pour moi , qui suis votre sincère amie , je serai la première à vous blâmer & à vous rendre justice.

La Comtesse de C \* \* \*.

*De Versailles, le 15 Avril, 17..*

---

## L E T T R E C L.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \*.*

**J**E viens de passer quinze jours au Château de F \* \* \* : vous vous doutez bien du motif qui m'y amenait ; mais ce que vous ne savez pas , c'est que j'ai été trompé dans mes espérances ; il ne m'a point été permis de voir ma chère Jeannette ; fa

porte est toujours fermée à la clef; il n'y a que ma mère & la vieille Goton qui aient le privilège de lui tenir compagnie; une langueur continuelle & une fièvre lente, que le repos seul peut guérir, l'empêchent de sortir de sa chambre; les tentatives que j'ai faites pour m'y introduire, ont été toutes inutiles, & n'ont servi qu'à me procurer un long sermon de la part de ma mère, sur l'obéissance filiale & sur le sacrifice généreux de ses passions.... O mon cher Comte! j'ai resté quinze jours auprès d'elle, dans la même maison; je fais qu'elle est très-malade; & je n'ai pu jouir du bonheur de la voir un seul instant! Peignez-vous tout ce que j'ai souffert, & peignez-vous la douleur à laquelle je suis actuellement en proie.... Mais daignerez-vous me plaindre, vous qui m'avez marqué dans une de vos Lettres, que l'amitié n'était qu'une chimère, ou qu'un fen-

timent qui n'a ni vivacité ni durée ?  
 Vous vous êtes fait , mon cher Comte ,  
 une singulière façon de penser , qui  
 marque en vous peu de connaissance  
 de la saine morale ; & beaucoup plus  
 d'esprit que de sensibilité. D'après le  
 tableau naïf que vous m'avez tracé de  
 votre cœur , je vous avoue qu'il est  
 imprudent de vous confier ses peines ,  
 & de vous admettre dans le sein  
 d'une famille honnête : vous ne vous  
 feriez aucun scrupule de trahir l'ami  
 le plus intime , & de manquer aux  
 devoirs les plus saints. Qu'est-ce qui  
 peut vous paraître sacré dans la Société ?  
 Combien de secrets n'avez vous  
 pas révélés sans scrupule ? combien de  
 personnes vertueuses ne vous êtes vous  
 pas fait un jeu de séduire ; & combien  
 de chastes épouses n'avez - vous pas  
 cherché à rendre criminelles , exprès  
 pour avoir le plaisir de publier la honte  
 du mari ? Je vous fuirais , Monsieur le  
 Comte ,

Comte, si je ne vous croyais honnête homme, malgré tous vos vices; mais vous joignez à cette précieuse qualité les défauts d'un petit-maître inconséquent & frivole; union vraiment bizarre, & qu'on remarque presque toujours dans l'homme du monde. Songez que le premier de vos titres a seul mérité ma confiance, & ne me faites jamais repentir d'avoir apperçu en vous ce que des yeux clair-voyans auraient eu peut-être de la peine à découvrir. Adieu, mon cher Comte; je vous aurais fait grace de ma morale, si j'avais été de meilleure humeur: le ton de ma Lettre est conforme à la tristesse de mon âme..... Celle que j'aime plus que ma vie est bien mal; on me prive de sa présence; & je pourrais n'être pas accablé d'inquiétudes & de douleur!

Le Marquis de F \* \* \* \*.

*De Paris, ce 26 Avril, 17...*

*Troisième Partie.*

K

## L E T T R E C L I.

*La Marquise de F \* \* \* , à  
la Comtesse de C \* \* \* .*

**J**E vous l'avourai, ma chère Comtesse, vos Lettres & vos procédés me surprennent de plus-en-plus; j'y cherche en vain cette douceur & cette humanité que la Religion devrait vous inspirer. Quoi! vous affectez une dévotion extrême; vous courez avec empressement entendre les meilleurs Prédicateurs; vous vous occupez à chaque instant des vérités saintes, qui vous rappellent sans cesse que la charité & le pardon des injures sont les premières des vertus: & vous vous montrez toujours sévère & inflexible pour les fautes de votre Pro-

chain ! vous êtes même dure & barbare envers votre fils unique ! Ah ! permettez-moi de vous le dire , si vous étiez bien persuadée de ces vérités terribles & consolantes tout à la fois , vous auriez plus d'indulgence pour les faiblesses trop ordinaires à la nature humaine. Le mépris que vous inspirent ceux qui s'écartent d'une sagesse austère , ne proviendrait-il pas d'un orgueil trop exalté , qui s'applaudit avec excès d'une vie sans reproche ? Faites-y réflexion , Comtesse , vous & vos pareilles. Pour moi qui pratique tout simplement les devoirs de ma Religion , & qui suis loin de m'en prévaloir pour tourmenter le malheureux pécheur , qu'on doit plaindre & chercher à ramener doucement dans le bon chemin , je me suis fait un vrai plaisir d'excuser l'infortunée Jeannette , & de la combler de nouveaux bienfaits ; non que

j'approuve les fautes qu'elle a commises, mais parce que je veux la consoler du regret de s'en être rendue coupable, & l'empêcher de devenir tout-à-fait criminelle par désespoir. Telle est la conduite que vous devriez tenir à l'égard de votre fils. Je vous conjure de reprendre pour lui des entrailles de mère, ou si c'est exiger de vous un trop grand effort, je vous prie d'avoir seulement pour lui cette pitié qu'on ne refuse pas même aux personnes qui nous sont inconnues. Devez-vous lui faire un crime de se livrer à ses passions? Il faudrait être au-dessus de la nature humaine, pour vivre d'une manière irréprochable. Ressentez en vous-même la plus vive douleur de ses égaremens; à la bonne-heure; mais n'annoncez la peine qu'ils vous causent, que par de tendres reproches & de nouvelles marques d'amitié;



mettez - le dans le cas de s'accuser d'ingratitude , en menant une conduite si peu digne des bontés de la meilleure des mères. Par ce moyen vous le ramènerez insensiblement à connaître le prix des bonnes mœurs. Hélas ! qu'avez-vous fait pour le préserver du danger des mauvais exemples & de la séduction de ses sens ? Vous avez toujours mis en usage une sévérité rebutante , une rigueur implacable ; vous avez caché votre tendresse , au lieu de la faire éclater. Actuellement même , quand il voudrait revenir vers vous , quand le remord de ses fautes passées l'engage peut-être à se rapprocher de vous & à mériter votre amour avec votre estime , vous le repoussez durement , vous le fuyez comme s'il était un ennemi odieux , tandis qu'il est l'objet qui doit vous être le plus cher ; en un mot , c'est votre fils. Eh ! que

prétendez-vous en agissant de la sorte ? Craignez de le réduire au désespoir , de causer sa ruine totale , & de le voir donner dans les derniers excès du libertinage. Il a , dites-vous , contracté des dettes qu'il cherche à vous faire acquitter ! Eh bien , satisfaites ses créanciers , & saisissez cette occasion pour lui représenter doucement ses torts. J'espère , ma chère Comtesse , que vous aurez quelques égards pour les prières d'une véritable amie , & qu'en pardonnant à votre fils , vous assurerez son bonheur & le vôtre , & me procurerez la plus vive satisfaction que je puisse ressentir.

La Marquise de F\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, le 27 Avril ,*

17...



## L E T T R E   C L I I.

*La même , au Comte de C\*\*\*.*

N'EST-IL pas vrai , Monsieur le Comte , que la vie agréable que vous menez , vous ennuie quelquefois ? On ne peut pas toujours être auprès de ses Maîtresses , ni employer les nuits à des soupers charmans , ou bien à des parties de jeu ruineuses. L'âme , après s'être laissée emporter au tourbillon des plaisirs , tombe dans la langueur & dans la tristesse ; elle s'accoutume aux agitations qu'elle éprouve ; il faut des secousses violentes pour la tirer de son abattement. Eh bien , je viens vous ren-

dre à des amusemens plus tranquilles ; & qui , par conséquent , peuvent être plus continus. Renoncez à ces Fêtes multipliées & bruiantes , à ces prodigalités nombreuses qui épuisent votre bourse , & vous font dépenser dans un an le revenu de dix années ; cessez de croire qu'on peut manquer de foi envers ses créanciers ; sentez enfin le danger d'aimer des femmes intéressées , qui ne vous payent jamais de retour , dont toutes les caresses sont feintes , & qui ne songent qu'aux moyens de vous ruiner promptement ; en un mot , connaissez tout le prix d'une conduite régulière ; & vous serez alors vraiment heureux. Soyez sûr , mon cher Comte , que les plaisirs d'une vie honnête sont beaucoup plus délicieux que ceux qu'on goûte dans le sein du libertinage. Une épouse belle & ver-

tueuse, s'applique sans cesse à faire votre bonheur; vous avez la douceur de devenir père, & de recevoir les innocentes caresses de vos enfans; sans troubles & sans remords, au milieu de votre famille, vous éprouvez la satisfaction d'être content de vous-même, & de jouir de l'estime générale. Vous obtiendrez aisément une telle félicité, si vous êtes docile à mes conseils. Présentez-vous chez Madame votre mère; elle n'a plus aucune raison pour se faire céler; je pense qu'elle sera charmée de vous revoir; convenez de vos torts; demandez-lui pardon du passé; priez-la d'acquitter vos dettes, & vous la trouverez disposée à tout faire pour un fils soumis & repentant. Vous essuïerez peut-être une petite mercuriale; mais ce léger désagrément sera bientôt effacé par la félicité qui doit le suivre. Qu'il me

fera doux, mon cher Comte, d'y avoir contribué, & de pouvoir me dire que j'ai rendu un fils à sa mère!

La Marquise de F\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, le 29 Avril,  
17...*

## LETTRE CLIII.

*La Comtesse de C\*\*\*, à la  
Marquise de F\*\*\*.*

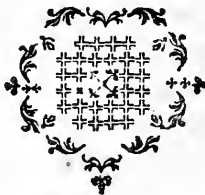
C E n'est donc point assez que de contrarier mes sentimens, & de vous être opposée à la juste punition que je voulais infliger à votre Orpheline; vous prétendez encore me contraindre de pardonner à mon fils, c'est-à-dire,

à un libertin décidé , que j'ai toujours traité avec une rigueur extrême, parce qu'il a toujours montré le plus mauvais naturel. Ecoutez , mon amie , je vous laisse agir chez vous comme bon vous semble ; permettez-moi donc de me conduire à ma fantaisie. Me préserve le ciel de suivre votre exemple , & d'adopter jamais vos pernicieuses maximes ! Il faut de la sévérité pour réprimer les désordres de la jeunesse ; trop de complaisance flatte ses passions criminelles , & l'encourage à donner dans les plus grands excès. Persuadée de la sagesse de ces principes , je veux encore éloigner mon fils de chez moi , afin d'observer toutes ses actions , & d'être bien sûre de son changement de conduite , lorsqu'il viendra me dire qu'il est tout-à-fait corrigé. Par ce moyen je ne risque point d'être trompée , & j'aurai quelque jour la consolation de le voir tel

que je le desire. Au-lieu que vous, ma chère Marquise, avec toute votre bonté, vous ne ferez que des cœurs vicieux, & vous serez aussi coupable que ceux dont vous occasionnerez les fautes. Je suis fâchée que vous me forciez à vous écrire des vérités aussi dures. Mais je n'en suis pas moins votre sincère amie.

La Comtesse de C \* \* \*.

*De Versailles, le 12 Mai, 17....*





---

 LETTRE CLIV.

*Le Comte de C \* \* \*, à la  
Marquise de F \* \* \*.*

MADAME,

**O**N ne peut être plus sensible que je le suis à toutes vos bontés; daignez en recevoir mes remerciemens, & foyez persuadée que ma reconnaissance doit durer autant que ma vie. Vous avez cru qu'il était possible de me raccommo-der avec ma mère; le traité de paix que vous projet-iez, vous a paru très avan-tageux pour moi, & votre zèle n'a rien négligé pour le faire réussir. Malheureuse-ment le suc-ès n'a point ré-pondu à vos généreux efforts: vous allez voir, Madame, si

la faute peut m'en être imputée. Frappé des vérités que vous m'avez écrites, m'avouant que je m'ennuiais en effet dans le sein des plaisirs, & desirant d'une manière confuse de rendre ma conduite plus régulière, j'ai voulu savoir si ma destinée m'appellerait à mener la vie d'un Caton, après avoir joui de celle d'Epicure. Afin de m'éclaircir tout de suite du rôle que j'allais jouer désormais, je me suis présenté à la porte de Madamé la Comtesse de C\*\*\*, ainsi que vous me l'avez conseillé; jugez de ma surprise en apprenant encore que le Suisse avait des ordres positifs de me refuser l'entrée. Je ne me suis pourtant pas rebuté, j'ai pensé que ma constance leverait tous les obstacles; & comme je m'étais promis de vous mander le résultat de mes courses & de vos bons offices, il m'a fallu me priver jusqu'à présent de l'honneur de vous écrire.

Enfin , lorsque je m'y attendais le moins , & , qu'à vous dire la vérité , je faisais une dernière tentative , le Suisse m'a dit gracieusement ce matin , que je pouvais monter , que ma mère était visible. Enchanté de cette permission si long-tems attendue , & qui me paraissait de bon augure , je me suis empressé d'en profiter. Mais que la réception de Madame la Comtesse a bien vite modéré ma joie ! Sans prendre garde à l'air timide & décontenancé que j'avais , sans trop savoir pourquoi , elle m'a lancé des regards furieux ; & , fronçant les sourcils , elle m'a demandé , du ton le plus brusque , ce que je lui voulais. — » Je » viens vous prier , Madame , lui ai-je » répondu , d'oublier mes égaremens ; » j'ai formé le projet de me comporter , par là suite , en homme raisonnable ; vous trouverez en moi un » fils sage & respectueux. Mais j'ai

» contracté quelques dettes ; je vous  
 » supplie , ma très-chère mère , de  
 » vouloir bien les acquitter. — Je con-  
 » çois votre ruse , s'est-elle écriée alors ;  
 » vous vous êtes imaginé que j'aurais  
 » la simplicité de vous croire & de  
 » payer vos dettes , afin de vous met-  
 » tre à même d'en faire de nouvelles.  
 » Mais je ne ferai point votre duppe ;  
 » retirez-vous , & ne paraissez devant  
 » moi que lorsque vous aurez satisfait  
 » tous vos créanciers «. — Il m'a fallu  
 sortir ; j'ai regagné mon carrosse les  
 yeux baissés , l'air confus ; mais riant  
 en moi-même de la bisarre démarche  
 que je venais de faire.

Vous voyez , Madame , que ma  
 visite n'a pas été bien longue , & que  
 ma mère est laconique dans ses com-  
 plimens. Je me suis soumis à tout ce  
 que vous avez exigé , peut-être même  
 ferais-je devenu un modèle de sagesse ;  
 ma destinée en ordonne autrement. ll

ne me reste qu'à prendre mon parti,  
& qu'à vous remercier du rôle édifiant  
que vous vouliez me faire jouer dans  
le monde.

Je suis avec respect, &c.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Versailles, le 27 Mai, 17...*

---

## LETTRE CLV.

*Le Marquis de F\*\*\*, au  
Comte de C\*\*\*.*

**L**A santé de Jeannette se rétablit  
de jour en jour. Cette agréable nou-  
velle, que ma mère me mande à  
l'instant, dissipe la mélancolie dans  
laquelle j'étais plongé. L'humeur noire  
qui me dominait, paraissait si visible-

mênt, malgré tous mes efforts pour la cacher, que Julie m'en a souvent raillé avec son enjouement ordinaire. Si elle en avait su la cause, à quels reproches n'aurais-je pas eu lieu de m'attendre ! Car enfin, je ne puis douter qu'elle m'aime, & que la connaissance de mes vrais sentimens ne la pénétrât de douleur. Elle croit qu'elle est la seule qui m'ait rendu sensible ; tandis qu'une autre possède toute ma tendresse, & que je ne l'ai choisie que pour me distraire des chagrins qu'éprouve quelquefois un tendre amant. . . . . Cependant, l'avourai-je ? je sens qu'elle m'est beaucoup plus chère que dans les premiers jours de notre liaison. Est-ce que j'aime Jeanette avec moins d'ardeur ? Non, mon amour est toujours aussi vif, aussi sincère. S'il fallait absolument perdre l'une ou l'autre, il n'y a pas de doute que je ne préférâsse d'être privé de

Julie. Mais tant que je pourrai les conserver toutes deux , elles seront nécessaires à ma félicité.... Quelle est donc cette bisfarrerie du cœur humain , de soupirer , de brûler pour une personne charmante , & d'être en même-tems entraîné vers une autre Beauté qui nous fait moins d'impression ? La situation où je me trouve , n'a rien d'extraordinaire , elle est l'effet naturel des différentes passions qui nous agitent : elle excite pourtant en moi le remords. Je ne peux me dissimuler que je paraïs coupable d'inconstance envers celle qui m'est plus chère que la vie ; & , tout en m'accablant de reproches , j'achève de me rendre criminel. Adorable Jeannette , ravissante créature ! loin de mériter d'attendrir ton cœur , je suis indigne de t'aimer..... Ah ! pardonne une faiblesse involontaire , qui ne doit être que trop commune aux jeunes gens ; tu

en es bien vengée par la peine qu'elle me cause. D'ailleurs , les charmes de cette Julie sont si peu comparables à toutes ses perfections , qu'elle ne doit te causer aucun ombrage. . . . . O mon cher Comte ! pourquoi me l'avez-vous fait connaître ? . . . . Mais puisque je l'aime sans être parjure à mes premiers sermens , je veux continuer de la voir & me consoler auprès d'elle d'une absence qui me désespère. Je crois qu'il est à propos de lui faire de nouveaux présens ; je me suis aperçu qu'elle serait charmée d'avoir de belles girandoles : j'irai retrouver l'usurier que vous m'avez indiqué ; j'en ferai quitte pour payer cent pour cent d'intérêt , vu qu'il faut qu'il attende que je sois majeur , & ce n'est pas trop cher , selon ce que j'ai entendu dire . . . . . Mais je crains que tant de dépenses ne soient sues de ma mère , & qu'elle n'en conçoive une juste indi-



gnation ; ma mauvaise conduite la pénétrerait de chagrin , & ses reproches me couvriraient de honte , en même-tems qu'ils rempliraient mon cœur d'amertume.... O ciel ! j'offense la meilleure des mères ; elle se flatte que je l'aime trop pour avoir jamais à rougir devant elle : & j'abuse de sa confiance ! Comment oserai-je soutenir ses regards ! Ah ! ses bontés , qui m'encharmaient autrefois , me rappelleront mon ingratitude & tous mes torts ; je fuirai ses caresses , dont je serai forcé de m'avouer indigne..... Mon unique consolation est de me dire qu'elle ignorera peut-être toujours combien je m'écarterai de ses judicieux avis , combien je mériterai peu son estime & sa tendresse..... Si je vous voyais plus souvent , mon cher Comte , vous dissiperiez peut-être une partie de mes allarmes , qui

vont vous paraître bien pusillanimes  
& bien ridicules.

Le Marquis de F \* \* \*.

*De Paris, le 11 Juin, 17....*

## L E T T R E   C L V I.

*Le Comte de C \* \* \* , au Marquis  
de F \* \* \* .*

OUI, mon pauvre Marquis, vos préjugés sont tout-à-fait étonnans, & vous auriez grand besoin que je vous répétasse sans cesse mes leçons. Faut-il toujours vous le redire? les femmes sont faites pour plaire & pour être trompées, & doivent, ainsi que nous, se piquer d'inconstance. Rien de plus ennuyeux que la Société, si

les amans étaient d'une fidélité à l'épreuve; on verrait régner des plaisirs monotones , qui deviendraient bientôt insipides; au-lieu que le changement de maîtresses , les soins qu'on se donne pour s'en procurer de nouvelles , le manège , les agaceries des coquettes , le dépit des jaloux , la joie d'avoir mis à fin une galante aventure , tout cela fait régner dans le monde un désordre charmant , une aimable vivacité , d'où résulte le comble du bonheur. Quoi ! parce que vous soupirez langoureusement pour une Belle qui se pique d'afficher la sagesse , vous vous reprochez de tendres écarts , dont personne ne s'est encore avisé de se faire le moindre scrupule ! Eh , mon cher , c'est dans les circonstances où vous êtes , qu'il est le plus nécessaire de varier ses plaisirs ! Conservez votre enfance , puisqu'il vous est encore impossible

de la quitter , mais cherchez à vous dissiper , par une inclination moins sérieuse & plus agréable.

Je vous ferai sur-tout la guerre au sujet de la crainte que vous avez d'être blâmé de Madame votre mère : pouvez-vous croire que votre conduite lui soit encore soumise , & ne savez-vous pas qu'il est un âge où l'on brave l'autorité des parens ? Lorsque vous étiez confiné dans le gothique Château de vos ancêtres , & que vous étiez imbu des vertus rustiques de la campagne , je conçois que vous ayez pu ignorer le plus précieux privilège de tout être né libre ; mais , qu'introduit par moi dans le monde , & guidé par mes leçons , vous teniez encore à des erreurs aussi puériles , c'est ce qui m'étonne & me confond. Je crains bien , Marquis , de ne faire de vous qu'un très - mauvais élève. Cependant , mes bontés seront toujours

jours les mêmes ; je m'efforcerai de vous ôter le bandeau du préjugé , quoique vous sembliez vouloir le laisser sur vos yeux. Pour continuer à vous parler en sage Mentor , ou en homme instruit des vérités que le Vulgaire ignore , je vous dirai qu'il ne tient qu'à vous d'être jusqu'à soixante ans l'humble esclave de votre famille : les parens renoncent le plus tard qu'ils peuvent à la tyrannie qu'ils exercent sur nous dans notre enfance. Lorsque nous tremblons sous la férule , ils exigent de nous une extrême docilité & une obéissance sans bornes ; ils osent prétendre le même empire quand nous sommes des hommes faits , & ils nous recommandent encore une pureté de mœurs , qui est presque impossible dans l'âge des passions. Je vous le demande , Marquis , n'est-ce pas le comble de l'injustice ? Vous croyez peut-être qu'eux-

*Troisième Partie.*

L

mêmes ont donné l'exemple de cette sagesse qu'ils veulent absolument trouver en nous. Détrompez-vous, mon ami, la plupart d'entr'eux ont aimé le plaisir quand ils étaient jeunes ; s'ils revenaient à notre âge, ils se livreraient de nouveau aux agréables folies qu'ils nous reprochent avec tant de sévérité. N'est il donc pas visible que l'envie seule les fait déclamer contre nos amusemens, & qu'ils enragent d'en être privés pour toujours ? Ils ressemblent à ces grossiers Epicuriens qui, en sortant d'un magnifique banquet, s'aviseraient de vouloir empêcher de manger des gens remplis d'appétit. Ce que je dis ici n'est pas pour vous faire entendre que la conduite de Madame votre mère ait jamais été suspecte ; j'avoue que la médifance a respecté sa vertu. Mais combien de pères & de mères eurent tous les vices qu'ils condamnent dans

leurs enfans ? Je suis donc en droit de conclure qu'ils ont le plus grand tort de chercher à nous rendre meilleurs qu'eux-mêmes , & de vouloir vaincre les forces de la Nature. Il est clair aussi que nous ne leur devons point une entière obéissance , puisqu'ils exigent des choses impossibles , & que c'est souvent leur faute si nous donnons dans les plus grands désordres. Du moins ma mère m'a-t elle contraint à me livrer à la fougue de mes passions , pour m'étourdir sur les chagrins que m'ont causé ses rigueurs & ses mauvais procédés. J'aurais peut-être été moins libertin & moins heureux sans elle ; peu s'en est fallu même ces jours passés que je n'aie embrassé une triste réforme ; mais elle a résisté aux sollicitations de Madame votre mère , une visite que je lui ai faite n'a pu la toucher , elle m'a de nouveau banni de sa présen-

ce : j'en rends grace à mon destin ; je continuerai à mener une vie délicieuse. Que je suis fortuné ! la joie & le plaisir m'environnent sans cesse. L'âme remplie d'idées toujours riantes, je me déclare l'amant le plus idolâtre de toutes les femmes ; celles qui sont douces & complaisantes obtiennent sur-tout mon tendre hommage. Entendez-vous, Marquis ? je préfère les Beautés faciles & humaines : mettez-vous bien dans l'esprit que les scrupuleuses & les bégueules ne sont bonnes qu'à faire éprouver une froide admiration , & à faire périr d'ennui leurs respectueux adorateurs. Afin d'abréger le long cérémonial de la tendresse , & d'éviter cette résistance simulée qu'employent par politique nos honnêtes femmes, & qui les impatiente tout autant que nous , je m'adresse à ces Nymphes séduisantes & sensibles , qui vous ai-



ment d'autant plus que vous les payez davantage. Leurs caresses & leur amour, disent de graves Philosophes, ne sont que grimaces & qu'apparences menfongères.... Eh ! que m'importe à moi , pourvu que je sois trompé sans m'en appercevoir ? tout n'est-il pas illusion & chimère dans le monde ? Les objets nous charment ou nous déplaisent , nous réjouissent ou nous affligent , selon l'idée que nous nous en formons. Ainsi , mon cher ami , moquez-vous des sermons d'une mère trop rigide , comme je me suis toujours ri des rigueurs de la mienne ; n'ayez plus le bizarre scrupule de n'oser joindre une inclination passagère à un amour véritable ; & dans le choix d'une maîtresse , accordez la préférence à celle qui doit vous conduire plus promptement au plaisir , unique but au-

L ;

quel aspirent tous les amans , quoi qu'ils en disent.

Cette Lettre est d'une longueur énorme ; elle aurait été plus courte , sans une légère indisposition qui me force à rester aujourd'hui chez moi : j'en profite pour vous écrire toutes les idées que m'a fait naître votre dernière missive. Adieu , mon cher Marquis ; car il faut que je finisse.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Versailles, le 19 Juin, 17...*



## L E T T R E C L V I I .

*Madame P \* \* \* , à Jeannette  
R \* \* \* , sa sœur.*

**M**E voilà donc à Paris ! loin d'en éprouver du plaisir, je voudrais bien-encore être dans mon village. Mais l'état de mon mari l'oblige à ne passer tous les ans que quelques mois à la campagne. Il faudra me résoudre à demeurer ici ; je ne suis plus libre actuellement de mes volontés , je dois sacrifier mes goûts & tout ce qui m'est cher. Qu'il m'en coûte d'être privé de la bonne mère Michelle , & de ne plus habiter une simple chaumière ! Que je regrette la vie tranquille que je menais en soignant mes brebis & mes génisses !

L +

Aussi je ne desirais point de devenir une grande Dame ; non , j'aurais été satisfaite en me voyant la femme d'un honnête Laboureur. Cela ne veut point dire que mon mari me soit indifférent ; il est de mon devoir de l'aimer ; je sens qu'il me sera facile de me soumettre à l'obligation que l'on m'impose : M. P\*\*\* est si doux , si rempli de prévenances ! Que ne pouvez - vous être témoin , ma chère Sœur , des attentions qu'il a pour moi ! Il m'apprend à me présenter dans le monde , me donne des leçons d'ortographe , & corrige les fautes que je fais contre la langue. Ainsi ne foyez pas surprise , ma Sœur , si , par la suite vous trouvez mes Lettres un peu meilleures. Avant de quitter le Village de S\*\*\* , je devais avoir déjà fait quelques progrès ; car M. le Curé , frère de mon mari , avait la bonté de

cultiver ce qu'il appelait mes heureuses dispositions. M. P\*\*\* ne négliger rien pour achever de m'instruire ; ce n'est point par vanité qu'il veut me rendre digne de ce que je suis actuellement ; plus il me connaît , dit-il , & plus il se persuade qu'on ne saurait blâmer son choix ; les leçons qu'il me donne n'ont d'autre motif que mon propre avantage , & que l'envie qu'il a de m'attirer une entière considération.

Vous voyez combien je serais heureuse , si je n'étais à chaque instant affligée par le souvenir de votre situation. O ma sœur ! continuez de vous repentir & d'intéresser Madame la Marquise ; vous goûterez encore le bonheur , en revenant à la vertu.

La satisfaction que j'éprouverais , est aussi troublée par l'ennui d'habiter ce superbe Paris , dont ceux qui ne

l'ont jamais vu , publient tant de merveilles. Bon Dieu ! quel bruit , quel vacarme dans les rues : des carrosses , des voitures qui menacent d'écraser les passans , ou qui les couvrent de boue ; une foule perpétuelle qui s'agite & se pousse. Voilà les objets qui se présentent journellement aux yeux. Je croyais d'abord que quelque fête extraordinaire attirait tant de monde , & je ne puis concevoir comment dans un tel cahos il n'y a pas chaque jour plusieurs personnes d'estropiées ou de tuées. M. P\*\*\* m'a mené dans ces endroits où l'on rit & l'on pleure , en voyant des choses qui ne sont pas vraies ; j'aime mieux jouir du spectacle de la campagne , & d'un soleil levant : mon mari dit que j'ai raison ; & cela me fait beaucoup de plaisir. Mais quand je m'amuserais ici , je n'y saurais demeurer sans inquiétudes ; je

me représente toujours combien les hommes y sont méchans , & combien il est rare d'y trouver des femmes sages ; je frémis quand je songe au nombre des jeunes personnes qui s'y sont perverties , & quand je me rappelle sur-tout ta déplorable histoire. On employe tant de moyens de séduction , le séjour de cette Ville est si funeste à la vertu , que je tremble quelquefois pour moi-même..... O mon Dieu ! daignez préserver ma jeunesse & mon innocence ; vous connaissez la pureté de mon âme , faites-moi mourir , si je dois être capable d'oublier mon devoir. C'est à toi , ma chère Sœur , que j'aurai obligation des précautions que je vais prendre pour veiller sur ma conduite ; ton exemple m'effraye , & j'aime mieux me rendre estimable en imitant la sagesse dont tu donnas autrefois tant de preu-

ves, qu'en pleurant, comme toi, mes  
fautes & mes égaremens.

LOUISE R\*\*\* P\*\*\*.

*De Paris, ce 24 Juin, 17...*

---

## LETTRE CLVIII.

*Jeannette R\*\*\*, à Madame  
P\*\*\*, sa sœur.*

**D**EPUIS quinze jours ton infortunée sœur est devenue mère, après avoir souffert des douleurs horribles. Je ne croyais point accoucher encore, puisque je n'étais grosse que de sept mois. Hélas! pourquoi ne suis-je pas morte au milieu des maux cruels que je viens d'éprouver, & qui n'étaient



point adoucis par la consolation d'être mère ? Le ciel prolonge , sans doute , ma vie , afin qu'une longue pénitence expie davantage mes criminelles faiblesses. Si tels sont ses décrets , je m'y résigne avec la plus entière soumission. Puisse l'innocente créature que j'ai mise au monde , être plus heureuse que moi ! C'est d'une fille que je suis accouchée , & je sens qu'elle me sera chère , quoique sa naissance atteste mon déshonneur. . . . . Mais cette enfant qui aura quelque jour tant de reproches à me faire , ne m'accusera du moins jamais de lui refuser ma tendresse. Eh ! comment serais-je assez barbare pour la haïr ? Est-elle cause de la corruption de mon cœur ? Hélas ! l'infortunée n'aura que moi pour l'aimer ; elle doit trouver en moi seule tous les sentimens qui animent des parens estimables , puisque je lui tiendrai lieu de famille. Oserai-je lui

faire l'aveu de ma honteuse faiblesse ? Je rougirais trop en me déclarant sa mère ; je paraîtraï seulement une généreuse & tendre amie. Par les précautions que l'on a prises, elle ne connaîtra jamais les vrais motifs que j'aurai de la chérir ; Madame la Marquise avait retenu secrètement une nourrice, éloignée du Château, d'environ dix lieues ; le lendemain de mes couches, la bonne Goton, cachant soigneusement l'enfant, a monté dans la calèche de mon illustre bienfaitrice, & s'est rendue en diligence auprès de cette femme, à qui elle a dit de ne se montrer au Château, que lorsqu'on lui retirerait le nourriçon, dont la mère venait de mourir, & auquel Madame la Marquise ferait toujours du bien, mais sans que personne le sache, attendu qu'elle se plaisait à cacher ses bonnes-œuvres. Comme l'humanité de Madame de F \* \* \* est connue dans

tout le pays , la Payfanne n'a rien  
 trouvé d'extraordinaire dans le dif-  
 cours de Mademoifelle Goron ; elle a  
 promis de fe conformer à tout ce qui  
 lui était prefcrit , & de fe contenter  
 d'écrire , quand elle aurait quelque  
 chofe à faire favoir au fujet de l'en-  
 fant. Ainfi l'on ignorera toujours ma  
 malheureufe aventure ; ma fille elle-  
 même n'en fera point inftruite. Que  
 de graces j'ai à rendre à ma généreufe  
 protectrice ! Mon fort eft encore adouci  
 par l'amitié d'une Sœur compatiffante ,  
 qui , loin de fe refroidir à mon égard ,  
 ou de me méprifer , me plaint & me  
 confole.

JEANNETTE R\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\* , le 17 Juillet ,*  
 17...



## L E T T R E C L I X.

*La même, à la même.*

QUELLE triste nouvelle viens-je d'apprendre !... un torrent de larmes inonde mon papier..... O ciel ! ma fille est morte : cette innocente créature n'a vécu que seize jours.... Mais dois-je être si sensible à sa perte ? Qu'aurait-elle éprouvé dans la carrière de la vie ? des peines, des adversités, des souffrances en tout genre. Loin de nous affliger de la mort des personnes qui nous sont chères, nous devons, au contraire, nous en réjouir, puisqu'elles cessent alors d'être exposées aux inquiétudes, aux embarras & aux maladies, qui sont tellement le partage de l'espèce humaine, qu'on peut dire

qu'elle n'existe que pour être infortunée. Le comble du bonheur est donc de voir périr son être , pourvu qu'une âme pure, une conscience tranquille nous fassent envisager sans craindre les approches de notre dernier moment. Ces tristes vérités calment un peu ma douleur, & me font presque remercier le ciel, d'avoir fait descendre ma fille au tombeau, même avant qu'elle ait connu le malheur de vivre. Ma situation est semblable , en quelque sorte , à celle de ces époux plongés dans l'indigence , qui sont réduits à desirer de n'avoir point d'enfans, & qui, se consolants d'être seuls en bute à l'extrême misère , voient , sans répandre une larme , mourir les fruits de leurs déplorables amours..... Cependant mon cœur est oppressé par la tristesse; victorieuse de tous les raisonnemens, la Nature me fait en-

rendre sa voix , & je pleure un enfant  
dont j'avais à rougir d'être la mère.

JEANNETTE R\*\*\*.

*Ce 18 Août.*

---

## LETTRE CLX.

*La même , à la même.*

**Q**UE dois-je faire ? accepterai-je la brillante fortune qui se présente, ou bien passerai-je le reste de mes jours dans la honte & dans les larmes ? Je ferais bientôt décidée sur mon choix, si ma bienfaitrice ne voulait m'engager à préférer le parti qui peut, en apparence, me rendre très-heureuse. Ainsi, je me vois dans l'alternative

cruelle, ou de me préparer de nouveaux remords, ou de me couvrir d'une nouvelle infamie, ou de déplaire à celle que je regarde comme ma mère, en allant m'enfvelir dans un Cloître... Daigne m'éclairer par tes sages avis, ma chère Sœur, toi, dont le trouble des sens n'a jamais séduit la raison ; dois-je épouser M. de Fontenor ; ne suis je pas indigne de l'honneur qu'il songe à me faire ? Il est actuellement dans son Château, situé à deux lieues d'ici ; voyant qu'il ne pouvait réussir à me voir, malgré ses vives instances, il a pris le parti de m'écrire. Je t'envoie, ma Sœur, la Lettre que je viens d'en recevoir ; elle m'a couvert de confusion, par les louanges qu'elle contient de ma vertu, & que je suis si loin de mériter (\*). Madame la Marquise,

---

(\*) Nous n'avons pu recouvrer cette Lettre.

qu'il a persuadée de la sincérité de ses sentimens , veut que je lui fasse l'avou de ma honteuse faiblesse , & des suites qu'elle a eue , & que je l'épouse , s'il m'aime encore après cette fatale confiance ; mais elle croit que je dois taire le nom de mon suborneur , étant inutile de le déshonorer en m'avouant coupable. Je ne fais si j'aurai la force d'avouer à un homme qui m'adore , combien je suis digne de mépris. Il va me fuir avec horreur , & toute mon infamie lui sera connue. Puis-je me résoudre à la rendre publique ? Eclairre-moi , ma Sœur , par tes judicieux avis , & sois sûre que je m'empresferai à les suivre. Je te prie d'apprendre à M. P\*\*\* ma malheureuse histoire , & de lui dire que j'implore les conseils de sa prudence & de sa sagesse : puisque je me suis couverte d'opprobre , il est juste que je rougisse à l'aspect des personnes qui me sont



les plus chères..... Mais M. de Fontenor doit-il être instruit de cet odieux secret?..... Faudra-t-il que je lui fasse l'aveu le plus humiliant?..... N'est-il pas vrai que quand une jeune personne a eu le malheur d'oublier un seul instant la vertu, elle doit cacher sa honte au fond d'un Cloître, & qu'elle est indigne de porter le titre sacré d'épouse & de mère?

JEANNETTE R\*\*\*.

*Ce 19 Août, 17...*



## L E T T R E   C L X I.

*La Marquise de F \* \* \* , à la  
Comtesse de C \* \* \* .*

MES inquiétudes & mes embarras sont finis; ma chère Jeannette est heureusement accouchée au bout de sept mois. J'avais pris des mesures pour que son enfant fût nourri sans que l'on en connût jamais la mère; il vient de mourir; tout ce qui me console, c'est que l'aimable Orpheline est entièrement rétablie, & que la joie semble renaître en elle, en même tems que la santé. Ses larmes ont assez expié sa faute involontaire: elle peut s'en occuper moins douloureusement, & croire que le Ciel la lui pardonne. Je suis enchantée d'avoir porté le calme

& la consolation dans un cœur livré au désespoir. Ah ! je suis bien récompensée de la bonne action que j'ai faite ; je vois la satisfaction briller dans les yeux de ma protégée , & le plus vif incarnat succéder à la pâleur de son teint ; je l'entends chaque jour me bénir & former des vœux pour mon bonheur. Que ferait-il arrivé si j'eusse cherché à la punir par de mauvais traitemens ? Le chagrin & la douleur l'auraient minée par degrés , & je l'aurais vue mourir en prononçant mon nom avec horreur , & en maudissant l'instant de sa naissance . . . . .

Que le tableau qui s'offre à mes regards est bien plus agréable & bien plus digne de l'Humanité ! Cette chère enfant va désormais être heureuse ; Fontenor l'aime toujours , & me presse de conclure enfin son mariage. Il est vrai qu'il ignore la faiblesse dont elle

s'est rendue coupable ; mais comme elle est plus infortunée que criminelle , j'ai conseillé à l'aimable créature , de lui tout avouer , sans nommer cependant le suborneur , que la publicité d'une telle action ferait paraître trop odieux , & qu'il est d'ailleurs fort inutile de faire connaître. J'espère que M. de Fontenor sentira que ma Jeannette a été la victime d'une funeste crédulité & du manège d'un Tartuffe , entraîné , peut-être , par une passion impérieuse , qu'il s'efforça vainement de surmonter. Le mariage tant différé , ne s'en fera pas moins , & rien ne troublera le bonheur de ma chère fille , qui ferait toute sa vie agitée de remords & des plus cruelles appréhensions , si elle dissimulait à son époux , les fautes qu'elle a commises dans un malheureux moment. Je pense , mon amie , que vous applaudirez à ma fa-  
çon

çon de penser, & que vous ferez des vœux pour la félicité de notre belle Orpheline.

Je vous embrasse, & vous prie de m'écrire plus souvent que vous ne le faites : est ce que vous m'auriez oubliée ?

La Marquise de F \* \* \* ,

*Du Château de F \* \* \* , le 19 Juillet, 17...*

## LETTRE CLXII.

*Madame P \* \* \* , à Jeannette  
R \* \* \* , sa Sœur.*

**J**E l'avouërai, ma chère Sœur, ta situation est embarrassante ; il s'agit de te déshonorer dans l'esprit d'un homme qui te croit très-estimable, ou de te

*Troisième Partie.*

M

mettre dans le cas, en le trompant, de n'être jamais heureuse avec lui. L'une ou l'autre de ces deux choses, doit également te faire de la peine ; & cependant il faut faire un choix, quelque désagréable qu'il soit. Je te connais trop pour ne pas me douter du parti que tu prendras, & je t'en félicite d'avance. Mais avant que je te dise plus clairement quel est mon avis, je crois qu'il est à propos d'examiner s'il convient que tu épouses M. de Fontenor. Madame la Marquise te presse de consentir à ce mariage avantageux : n'importe, son amitié pour toi, la trompe peut-être : ainsi, sans manquer à cette Dame respectable, je me permettrai de considérer si, avec des sentimens honnêtes, tu peux te croire digne d'une pareille alliance. Tu l'as très-bien dit à la fin de ta dernière Lettre, une fille coupable de faiblesses, ou secrètes, ou continues, est

loin de mériter jamais *le titre sacré d'épouse ou de mère*. Cependant elle peut se repentir; & alors pourquoi ne jouirait-elle pas de tous les droits que lui donnait la sagesse? Selon ce que je vois par ton exemple, il est bien difficile de ne pas commettre quelques fautes; c'est ce qui me fait trembler pour moi-même, & qui me porte à penser que le comble de l'injustice est de mépriser toujours une fille, revenue de ses erreurs. Ne peut-on pas dire encore qu'elle est beaucoup plus propre à donner une bonne éducation à ses enfans? Elle connaît tout le danger des passions, & doit trembler davantage pour les objets de sa tendresse. Je crois aussi que sa conduite est beaucoup plus régulière que si elle n'avait rien à se reprocher, & que sa vertu ne se dément jamais par la suite: plusieurs raisons m'engagent à penser de la sorte. D'abord elle est instruite

des moyens qu'employent les libertins, pour séduire une honnête femme; leurs discours & leurs ruses, ne produisent sur elle aucun effet: en second lieu, il est tout simple qu'elle cherche à regagner l'estime que ses actions passées lui ont fait perdre, & à mériter la confiance de son mari. Je parle des personnes de mon sexe, qui sont douées d'un excellent caractère, & n'ont succombé que parce qu'elles ont été trompées; car pour celles qui sont nées naturellement méchantes ou vicieuses, elles sont souvent incorrigibles, & se pervertissent même de plus en-plus. Mais toi, ma Sœur, tu possèdes les meilleures qualités. Tu peux donc épouser M. de Fontenor, s'il a pour toi les mêmes sentimens, après que tu lui auras fait l'aveu de tes fautes. Tu le vois, je suis persuadée que cette confiance est absolument nécessaire, & voici les raisons



qui me le confirment. Tout se découvre tôt ou tard ; le hasard , des circonstances imprévues , font enfin connaître les choses les plus cachées : ainsi le mieux est de les apprendre soi-même aux personnes que cet aveu intéresse , qui peuvent en être informées quelque jour , & qui ne sauraient s'empêcher de vous savoir gré de cette marque de confiance. Dans quelle crainte continuelle ne ferait pas une femme qui aurait caché les secrets de sa vie à son époux ? au-lieu qu'elle s'affure qu'il ne fera jamais en droit de lui reprocher le passé , quand son amour s'éteindra , ou bien au milieu des querelles qui s'élèvent quelquefois dans le ménage. Mais , me diras-tu peut-être , qui me répondra qu'une telle confiance ne rebutera point celui qui se propose de m'épouser , parce qu'il croit que j'ai toujours été sage ; & alors que n'ais-je pas à redou-

M ;

ter de son indiscretion ? Ecoute, ma chère Sœur, il est à présumer que ton futur est un honnête homme ; cela posé, l'avou que tu lui feras, prouvant la délicatesse de tes sentimens, ne peut que l'engager à t'estimer, & il sentira qu'il serait honteux de trahir ta confiance. Que rien ne t'arrête donc, exécutes le projet louable & généreux que tu as formé : quel que soit l'évènement, tu auras du moins la consolation d'avoir fait ton devoir.

LOUISE R \*\*\* P \*\*\*.

*De Paris, ce 22 Juillet, 17...*

*P. S.* Tu t'appercevras, sans doute, que mon mari a corrigé, en bien des endroits, le style de cette Lettre : il voudrait me rendre aussi savante que lui ; ce qui n'est pas possible. Mais je vois les mots que l'on doit éviter,

soit en parlant, soit en écrivant; cela suffit, j'en saurai bientôt assez. Je te dirai encore que M. P\*\*\* n'est point de mon sentiment au sujet du conseil que je te donne, comme tu le verras par sa Lettre, que je t'envoie avec la mienne. Adieu, ma chère Sœur, sois certaine que je n'ai pas changé du depuis que je suis une Dame; je t'aimerai toute ma vie.

---

## LETTRE CLXIII.

*M. P\*\*\*, à Jeannette R\*\*\*.*

**J**E suis très-flatté, Mademoiselle, de la confiance que vous avez en moi; je la mériterai par la tendre amitié que j'aurai toujours pour vous, & que je vous ai vouée en épousant Mademoiselle votre Sœur. Vous me deman-

dez si vous devez découvrir à M. de Fontenor la séduction qui vous pénètre de honte & de douleur : je pense que vous devez la lui cacher avec le plus grand soin. Je ne hasarde de vous dire mon avis sur une matière aussi délicate, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Considérez, Mademoiselle, que, selon toute apparence, les choses demeureront éternellement secrètes ; il est donc inutile d'apprendre à votre époux futur, ce qu'il ne saurait jamais. D'ailleurs, cet aveu peut avoir des suites très-fâcheuses. Il vous expose d'abord à voir succéder l'indifférence, ou même le mépris, à l'amour qu'on a pour vous ; & qui vous répondra de la discrétion d'un amant piqué d'avoir trop estimé l'objet de sa tendresse ? Je veux, pour un moment, qu'emporté par sa passion, il termine un mariage dont le préjugé éloignerait, peut-être, tout autre ; croyez-vous être alors véri-

tablement heureuse ? Ah ! détrompez-vous d'une erreur qui vous rendrait à jamais infortunée : vous seriez l'humble esclave d'un homme qui s'imaginerait vous avoir fait les plus grands sacrifices ; soumise à toutes ses volontés , vous trembleriez à la moindre apparence d'humeur. Il ne tarderait point à avoir pour vous les plus mauvais procédés ; un amour violent est celui qui dure le moins ; & alors vous vous trouveriez en bute aux reproches & aux persécutions d'un époux qui ne serait animé que par le sentiment du déshonneur dont il se croirait couvert. Mais vous ne pourriez imputer qu'à vous même votre triste situation , puisque vous l'auriez causée par un aveu toujours indiscret & toujours dangereux. N'est-ce pas assez d'avoir à rougir d'une faiblesse ? Faut il se mettre dans le cas d'avoir encore à en rougir vis-à-vis des autres ? L'homme qui

veut vous épouser est vivement persuadé que votre sagesse ne s'est jamais démentie : pourquoi lui ôter l'illusion qui fait tout son bonheur ? Ah ! loin de lui préparer pour l'avenir un tourment inexprimable , en déposant dans son cœur la plus cruelle confiance , qui , telle qu'un funeste poison , doit le miner insensiblement , & devenant plus terrible qu'un mortel breuvage , étendre son activité jusqu'à l'âme ; éloignez de lui tous les soupçons au sujet du passé ; que votre conduite détruise les bruits qui pourraient s'élever , & fasse prendre pour de noires calomnies , de tristes vérités , propres à vous plonger dans la douleur & dans les larmes , si on leur ajoutait quelque foi , & à détruire la félicité de votre mari. Hélas ! peut-on se former une idée de l'horrible supplice qu'éprouve un tendre amant , en apprenant que celle qu'il adore , est indigne de

son estime , & qu'un autre a joui de ces précieuses faveurs qu'il croyait devoir être le prix de la pureté de ses feux . & la récompense d'un saint hyménéé ? La fougue de ses passions le rend quelquefois peu sensible à cette fatale lumière ; mais lorsque ses sens viennent à se calmer , sa douleur reprend le dessus ; l'angoisse , pour ainsi dire , qui dormait au fond de son âme , se réveille plus poignante que si elle l'eût déchiré dans le premier instant ; il est d'autant plus à plaindre , qu'il aime & qu'il hait tout-à-la-fois l'objet de sa passion malheureuse : il voudrait le fuir ; ses efforts sont aussi vains que douloureux : semblable à celui qui , frappé d'une flèche , ne parvient à se l'arracher , qu'en déchirant sa blessure. Je fais que le monde est rempli de gens qui font indifféremment une telle découverte , & rient de ceux que tourmente une trop juste

sensibilité ; laissons ces cœurs froids & blâsés , se livrer à des demi-passions , & méconnaître les sublimes transports de la Nature ; s'ils ont moins de peines , ils ont aussi bien moins de plaisirs. Mais , direz-vous peut-être , tromper l'homme que j'épouse en paraissant vertueuse à ses yeux , n'est-ce pas me rendre coupable d'une nouvelle faute ? Non , vous n'en commettez aucune ; il ignore ce qui s'est passé ; tant mieux ; ne détruisez point son bonheur & le vôtre. Quand vous avez eu la faiblesse de combler les vœux d'un séducteur , qui vous abusait par une promesse de mariage , vous étiez maîtresse de votre volonté ; nul serment ne vous liait encore à l'amant devenu depuis votre époux : ce n'est donc point à lui que vous avez manqué , mais à vous-même , mais à ce sentiment d'honnêteté qui fait la gloire & la félicité suprême des jeunes per-



sonnes qui le conservent dans toute sa pureté. Ainsi pleurez en secret votre égarement , & n'en rendez compte qu'à vous seule , puisque vous n'avez succombé que lorsque vous étiez libre de vos actions.

Voilà, Mademoiselle & très-chère Sœur , les conseils que me dictent l'amitié , & l'étude réfléchie que j'ai faite du cœur humain. Je vous ai parlé avec cette franchise dont tout homme honnête doit faire profession. Je serais d'autant plus charmé que vous adoptassiez mes sentimens, que je suis persuadé qu'ils contribueraient à votre félicité. Cependant j'applaudis d'avance au parti que vous allez prendre; il ne pourra vous être inspiré que par la vertu.

P \* \* \* .

*De Paris , le 22 Juillet , 17...*

## L E T T R E   C L X I V .

*La Comtesse de C \* \* \* , à la  
Marquise de F \* \* \* .*

C O U R A G E ! persistez dans vos sentimens débonnaires & ridicules ; soyez injuste à force d'être indulgente. Vous acquiescez donc au mariage de votre hypocrite Jeannette ! Ainsi vous voulez que le vice , au lieu d'être puni , soit comblé des faveurs de la fortune. Une fille honorée de vos bontés & des miennes , s'en rend indigne , se laisse enlever , fait un enfant ; & avant qu'elle ait expié ses fautes par une longue pénitence , elle trouve un parti aussi riche que distingué , auquel une jeune personne estimable & vertueuse aurait à peine osé

prétendre : bel exemple pour la jeunesse liberrine ! Mais ne voyez-vous pas que Fontenor n'est si follement entiché de cette petite Payfanne , que parce qu'il la croit extrêmement sage. Prétendez-vous être aussi dupe que lui ? Est-il besoin de vous dire que votre protégée ayant perdu l'honneur , le seul bien qu'elle pût avoir en dot , ne mérite que le mépris de tout homme sensé , & n'a rien de mieux à faire que de se jeter dans un Couvent , afin d'y passer le reste de ses jours ? Soyez sûre que quand Fontenor saura les faiblesses de celle qu'il regarde comme un prodige de mérite & de vertu , il renoncera bien vite à l'envie de l'épouser. Aussi je n'approuve le bisarre conseil que vous donnez à la tendre Jeannette , que parce que l'aveu de ses fautes renversera ses espérances & les vôtres , fera manquer le mariage projeté , &

remettra les choses dans l'ordre , en la couvrant à jamais de honte & de confusion : car enfin , le vice ne doit point triompher.

Je vous aime toujours , ma chère Marquise ; je ne vous écris pas plus souvent à cause des fréquens voyages de la Cour tantôt à Marli , tantôt à Choisi , ou bien à la Muette ; nous sommes sans cesse par voie & par chemin ; aussi toutes mes affaires sont dans une telle confusion , que j'ai de la peine à me reconnaître. N'imputez donc mon silence qu'à l'embarras continuel où je me trouve. Quoique nous soyons presque toujours d'un sentiment différent , notre amitié n'en est pas moins vive. Tout en blâmant votre excessive indulgence , j'avoue que vous avez de bonnes qualités.

La Comtesse de C \* \* \*.

*De Marli , ce 24 Juillet , 17...*

## L E T T R E   C L X V .

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

**V**ous êtes infatigable , mon cher Comte. Quoi ! vous ne vous êtes pas jeté sur votre lit , pour goûter au moins deux heures de repos ! Comme vous nous avez quitté brusquement vers les sept heures du matin ; j'ai cru que vous alliez vous coucher ; mais , en me retirant , je me suis présenté à votre porte , & j'apprends , avec une surprise mêlée d'admiration , que vous ne vous êtes arrêté qu'un instant , & que vous venez de partir pour Marli , afin de vous trouver au lever..... Voilà ce qui s'appelle faire succéder le devoir au plaisir. Vous

êtes-vous bien amusé, Monsieur le Comte ? Pour moi je suis encore plongé dans un ravissement inexprimable. A peine m'a-t-il été possible de vous dire deux mots. Je ne fais si je vous ai raconté la mauvaise humeur de ce vieux fou de Vicomte ; il prétend que, demeurant chez lui & lui ayant été recommandé par ma mère, je dois l'informer de mes actions. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il est fermement persuadé que je ne peux aller nulle part sans sa permission, & qu'il s'est avisé d'enjoindre à son Suisse de l'avertir quand je rentrerais à heure indue. Il n'a pas manqué de savoir que j'avais passé la nuit hors du logis, & il me guétait ce matin, pour me faire une mercuriale, qui, tout à la fois, m'a fort ennuié & m'a beaucoup fait rire. Comment trouvez-vous de pareils procédés ? ne sont-ils pas tout-

à-fair extraordinaires ? ne semble-t-il pas que le Vicomte de L\*\*\* soit mon Gouverneur, ou mon proche parent ? Je sortirais aujourd'hui de sa maison, si je ne craignais de chagriner ma mère ; elle est si bonne, que, quoique vous en disiez, je ne me pardonnerais jamais de lui déobéir ouvertement. Le meilleur parti que j'aie à prendre, c'est de laisser prêcher le Vicomte, & de saisir toutes les occasions de m'amuser. Vous avez bien raison, le plaisir est de mon âge, & ce serait me couvrir du dernier ridicule, que d'affecter à dix-huit ans la gravité & la sagesse d'un Caton. A l'exemple de la Nature, qui partage l'année en quatre saisons égales, fixons dans la vie un tems pour des occupations agréables, & destinons l'autre à des objets utiles : cueillons des fleurs dans le Printems, & des fruits dans

l'Automne. J'adopte vos principes, comme vous le voyez : ils sont si conformes au goût général ! J'avoue que j'ai eu tort d'avoir tant fait différer la charmante orgie où vous vouliez que je jouâsse un rôle ; je craignais de mettre le pied dans ces maisons consacrées au culte de l'amour, & que l'on m'avait dépeintes avec les couleurs les plus affreuses. Mais que je les ai trouvées différentes de l'idée que s'en forme les gens trop scrupuleux ! J'ai vu l'asyle de la liberté & de l'aimable folie ; j'ai vu les Grâces ne s'occuper que du soin de plaire & de rendre heureux leurs nombreux adorateurs ; je les ai vues ne point se parer d'une fausse vertu, ignorer le droit funeste que s'est arrogé la Beauté, de tourmenter ceux qui l'adorent : peut-être paraissent-elles d'abord avoir un peu trop d'effronterie ; mais c'est qu'on est accou-



tûmé à la réserve & au maintien  
 composé des femmes qu'il est d'usage  
 d'appeller honnêtes. Que je suis en-  
 chanté de la nuit délicieuse que nous  
 venons de passer ! Vous avez eu de  
 la peine à nouer la partie ; enfin elle  
 s'est liée , & vous devez être très-  
 content. Le Duc de \*\*\*\* était d'une  
 humeur charmante ; le Prince de \*\*\*\*  
 ne m'a jamais paru si gai ; & toutes  
 nos Demoiselles étaient autant d'ai-  
 mables enchanteresses : ah ! la vo-  
 lupté est bien plus piquante lorsqu'elle  
 naît au milieu des ris & des jeux ,  
 que quand elle vient à la suite des  
 soupirs & des tendres langueurs ! Les  
 trois classes de femmes avec lesquel-  
 les je me suis trouvé en diverses cir-  
 constances , & les sensations diffé-  
 rentes qu'elles m'ont procurées , m'ont  
 fait faire cette observation : les hon-  
 nêtes femmes nous causent des plai-  
 sirs froids ou trop uniformes , & sont

trop graves dans leur maintien & dans leurs discours : celles qui sont entre le vice & la vertu , commencent à nous émouvoir d'une manière agréable , leur conversation est légère & brillante : enfin celles qui se sont décidées à faire le bonheur de tout ce qui les approche , ont une vivacité qui nous charme ; leurs rivales sont belles , estimables ; mais elles sont jolies & piquantes ; & tel est le pouvoir de leurs grâces & de leur esprit , qu'elles font oublier combien l'on est peu satisfait d'une félicité trop aisément obtenue , & combien leurs caresses sont dangereuses. Telles étaient les Syrènes près desquelles vous nous avez conduit ; aussi les heures se sont écoulées d'une rapidité étonnante , & le jour nous a surpris le verre à la main , chantans des hymnes à Bacchus & à l'Amour. Ce qui a mis le comble aux plaisirs

de cette nuit mémorable , c'est que nous avons joui des douceurs de l'*incognito* ; nos Nymphes nous ont pris pour de simples particuliers ; elles n'étaient point gênées par les égards qu'elles auraient eu pour notre rang , & nous ne pouvons croire leurs caresses aussi intéressées qu'elles l'auraient peut-être été ; si nous en avions été connus : elles nous ont excité à la joie , afin de contribuer à nous rendre heureux , & elles ont ensuite partagé de bonne-foi nos transports..... Mais il est tems de finir ma Lettre. Je suis encore plongé dans une délicieuse ivresse ; mes idées n'ont peut-être pas toute la justesse qu'elles auraient , si mes sens étaient plus calmes : vous en conclûrez du moins que je me suis livré sans réserve à tous les plaisirs de notre folâtre société..... Mais quelle inquiétude vient troubler la douceur que j'éprouve !

Ah ! mon cher Comte , que personne ne fache nos charmants écarts ; on ne voudrait point voir qu'il est quelquefois louable d'égayer les peines de la vie : ma mère m'accablerait de sermons & de reproches , & , je l'avoue , j'y ferais extrêmement sensible : Julie m'accuserait d'infidélité , & je ne pourrais soutenir les regards de Jeanette..... Oh , mon ami ! vous ferez discret. Cet espoir me console , & me laisse la liberté de repasser en moi-même les agréables folies que nous avons faites.

Le Marquis de F \* \* \*.

*Ce 24 Juillet.*



LETTRE

## LETTRE CLXVI.

*La Marquise de F\*\*\*, à la  
Comtesse de C\*\*\*.*

**J**E l'avais bien prévu, ma chère enfant s'est décidée à tout déclarer à M. de Fontenor. Ah ! que cet aveu lui a coûté, non que la vertu ne lui en fît un devoir, mais parce que la pudeur & la honte l'empêchaient de prendre une ferme résolution. Je n'avais fait que lui indiquer le parti le plus honorable, & la laissais maîtresse de choisir celui qui lui plairait davantage. Je suis d'autant plus contente de la victoire qu'elle a remportée sur elle-même, qu'elle a vivement combattu ses préjugés & ses craintes : enfin, l'honneur & le devoir ont été les

*Troisième Partie.*

N

plus forts. Elle m'exprimait combien était difficile la confiance qu'elle allait faire , je l'encourageais , & ne pouvais m'empêcher de la plaindre , quand M. de Fontenor est arrivé. Il venait encore la presser de fixer le jour de son mariage : qu'il était loin de prévoir ce qu'on allait lui annoncer ! A sa vue , Jeannette pâlit , & je frémis sur la situation cruelle où se trouvait cette chère enfant. L'amoureux Financier s'aperçut qu'il se passait en elle quelque chose d'extraordinaire , & la pria de lui dire si elle avait quelque sujet de tristesse. » La constance de  
 » mes sentimens vous déplâtrait-elle ,  
 » s'écria-t-il , & vous affligeriez-vous  
 » de la prière que je vous fais de con-  
 » sentir enfin à mon bonheur » ? —  
 » Ah ! Monsieur , ( répondit ma pauvre  
 Jeannette , d'une voix tremblante )  
 » rendez-moi la justice qui m'est due ,  
 » oubliez une infortunée , qui n'est

„digne que de vos mépris & de  
 „votre haine. — Quel étrange dis-  
 „cours ! reprit Fontenor ; moi cesser  
 „de vous aimer ! ah ! je vous adore-  
 „rai toute ma vie , & ne me féli-  
 „citerai de ma fortune , que quand  
 „je l'aurai partagée avec vous „ —  
 En achevant ces mots , il allait se jeter  
 aux pieds de notre belle Orpheline ;  
 mais elle le retint , & lui dit en fon-  
 dant en larmes : — „ Je vais dissiper  
 „la prévention où vous êtes , & me  
 „couvrir de la confusion que je mé-  
 „rite : vous me croyez estimable ; ap-  
 „prenez que j'osai renoncer à la fa-  
 „geste &.....“ — Elle ne put ache-  
 ver , les forces lui manquèrent , elle  
 tomba sans connaissance dans mes  
 bras. Effrayée de cet accident , j'ap-  
 pellai mes femmes , on la porta dans  
 sa chambre , on s'empressa de la ren-  
 dre à la vie ; les différens moyens  
 qu'on mit en usage , parvinrent à la

tirer de cet état de mort ; mais comme elle était extrêmement faible , je la fis mettre au lit. Tandis qu'elle goûtait un peu de repos , je redescendis dans le salon ; j'y retrouvai M. de Fontenor , qui , plongé dans une profonde rêverie , se promenait les bras croisés & la tête baissée. Je sentais qu'il fallait achever la fatale confidence , & je vous promets , ma chère Comtesse , que j'eus besoin de toute mon amitié pour Jeannette. Je lui représentai que les jeunes personnes , faute d'expérience , étaient souvent exposées à devenir les victimes de la séduction , & que sous l'espoir du mariage , des hommes pervers leur préparaient des remords éternels. J'ajoutai que telle était l'histoire de Jeannette , ainsi que de plusieurs autres infortunées ; & je lui découvris qu'elle avait eu un enfant , qui était mort huit jours après sa naissance. J'ajoutai



tout de suite que le repentir devait  
 faire excuser une première faute , &  
 que l'aveu auquel s'était décidé la cou-  
 pable , attestait son retour à la vertu.  
 J'ai terminé mon discours par lui faire  
 envisager combien il aurait lieu de se  
 louer d'une femme honnête & recon-  
 naissante , à laquelle il aurait fait les  
 plus grands sacrifices. Il m'a écouté  
 sans m'interrompre ; envain je m'arrê-  
 tais par intervalles , afin de le mettre  
 à même de prendre la parole , & de  
 me laisser pénétrer ce qu'il pensait ;  
 il a continué de garder le silence ; &  
 me quittant tout-à-coup très-brusque-  
 ment , il a balbutié quelques mots que  
 je n'ai pu comprendre ; je l'ai vu re-  
 gagner à grands pas son carrosse & s'y  
 jeter avec un air de très-mauvaise hu-  
 meur.

Deux jours se sont déjà passés sans  
 qu'il soit revenu au Château , & sans  
 qu'il ait envoyé savoir des nouvelles

d'une personne qui devrait encore lui être chère. O mon amie ! je ne conçois que trop ce que signifie un tel procédé. Quoique ma Jeannette ait dû s'y attendre, son âme sensible en est extrêmement affectée ; je crains bien qu'elle n'y puisse survivre : toutes ses peines & tous ses remords se sont renouvelés ; une fièvre brûlante la dévore & menace ses jours..... Peignez-vous les inquiétudes & les chagrins auxquels je suis en proie ; & refusez de me plaindre, si vous le pouvez..... Mais songez que vous êtes la seule personne au monde dont j'attends quelque consolation.

La Marquise de F\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, le 24 Juillet ,  
17....*

## LETTRE CLXVII.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

CH A Q U E jour je suis plus enchanté de la petite Julie ; à chaque instant je découvre en elle de nouvelles grâces , & des qualités qui m'avaient échappé. Son caractère est excellent, elle est aussi douce qu'un agneau , malgré son air mutin & toutes ses espiègleries ; je vous assure même qu'elle réunit à l'inconséquence & à la légèreté , un esprit éclairé & une raison solide. Mais ce qui va vous surprendre davantage , elle est très-désintéressée : exemple bien rare à l'Opéra ! Pourrez-vous croire , mon cher Comte , qu'elle a refusé de magnifiques girandoles de

diamans , qui m'ont coûté trois-mille livres ? Rien cependant de plus véritable : la meilleure preuve que j'aie à vous en donner , c'est que je suis à même de vous les faire voir , & que je les dois encore..... Friponne de Julie ! vous m'aimez donc bien sincèrement , puisque mes prières , mes instances , n'ont pu vous engager à recevoir de légères marques de mon attachement..... Ah ! sans l'amour que m'inspire une fille accomplie , la délicatesse de vos procédés m'engagerait à vous préférer à toutes les femmes : vous êtes du moins , après celle que j'adore , l'objet le plus nécessaire à mon bonheur..... Vous rirez peut-être , Monsieur le Comte , de ma singulière apostrophe , si bisarrement placée au milieu de la Lettre que je vous écris : attendez , ne condamnez pas mon enthousiasme sans en bien connaître la cause. Plongé dans une douce

ivresse , le cœur palpitant encore des plaisirs que je viens de goûter , je brûle de faire éclater à vos yeux toute ma félicité ; mais puisque vous ne pouvez lire dans mes regards satisfaits combien je suis heureux , que mes expressions enflammées vous retracent l'agitation délicieuse que j'éprouve. O mon ami ! la fémillante Julie s'est tout-à-coup attendrie dans mes bras ; nous étions seuls ce matin ; je répétais les mêmes caresses qu'elle avait coutume de recevoir , d'un air folâtre , & qui n'aboutissaient qu'à lui faire naître l'idée de s'échapper en éclattant de rire ; je me suis aperçu que sa bouche mutine se détournait moins de mes baisers ; une tendre langueur s'est répandue sur sa physionomie , ordinairement animée & maligne ; enfin , un soupir a trahi le trouble de son cœur , & a été le signal de ma victoire..... Félicité inexprima-

ble!... Que ferait-ce donc si la belle Jeannette couronnait mon amour!... Ces vœux formés au milieu de l'ivresse même du plaisir, prouvent que je ne suis point infidèle : je chéris dans les autres femmes , les grâces de l'objet de ma tendresse , & je cherche à m'amuser en intéressant faiblement mon cœur. Ma conduite me fera-t-elle accuser d'inconstance ? Eh quoi ! faut-il vivre à mon âge dans la seule contemplation de la Beauté qu'on adore ?

Le Marquis de F \* \* \*.

*De Paris, le 25 Juillet, 17...*



## LETTRE CLXVIII.

*La Comtesse de C \* \* \* , à la  
Marquise de F \* \* \* .*

**P**AR quelle fatalité me vois-je donc toujours contrainte à vous quereller, moi qui ne voudrais que vous répéter sans cesse les assurances de mon amitié ! Mais le moyen d'y tenir, quand votre bonté vous expose chaque jour à faire de nouvelles sottises ! Je vous ai représenté dans ma dernière Lettre, que votre Orpheline ne pouvait plus prétendre à se marier avec un honnête homme, & qu'il ne lui restait d'autre parti à prendre que de se faire Religieuse : vous n'avez eu aucun égard pour les choses judicieuses que je vous ai dites. Qu'en est-il arrivé ? que vous

avez conseillé la plus haute imprudence à Mademoiselle Jannette , & que Fontenor s'est dégoûté pour jamais de l'alliance mal-affortie qu'il allait former. Je vous avais prédit tout cela, & me réjouïs de voir mes conjectures s'effectuer, quoique vous en ayez beaucoup de chagrin : il est bien juste que les faiblesses des jeunes personnes portent avec elles leur punition , en leur faisant manquer d'excellens partis. Si vous étiez moins prévenue , vous penseriez comme moi ; loin d'avoir besoin de consolation , vous voudriez , au contraire , qu'on vous félicitât d'avoir mis au Couvent votre chère Jeannette , à qui vous ne devez plus que cette dernière marque de bonté.

La Comtesse de C \* \* \*.

*De Choisi , le 27 Juillet , 17.. .*



## LETTRE CLXIX.

*M. de Fontenor , à Jeannette*  
*R \* \* \* .*

MADemoiselle ,

**J'**EN conviendrai de bonne-foi, l'étrange confidence que vous m'avez faite, m'a très-étonné; je me suis retiré comme étourdi d'un coup violent; j'étais incapable de rien entendre, je ne pouvais être sensible qu'à la douleur dont vous m'aviez pénétré. Cependant, un peu revenu de mon extrême surprise, j'ai pu réfléchir avec moins d'émotion sur ce que j'avais entendu; je me suis rappelé les raisons & les judicieux conseils de Madame la Marquise; il m'a semblé vous

voir encore , belle Jeannette , versant un torrent de larmes , & demi-morte de confusion & de désespoir , en avouant une malheureuse faiblesse , & en éprouvant tout ce que le remords a de déchirant. Alors mon premier mouvement a été de vous plaindre , & j'ai rougi de honte d'avoir eu la bonhomie de tant m'affecter d'une chose si communé dans le monde , à laquelle on est même convenu de ne plus faire attention. Si l'on était trop difficile sur le choix d'une épouse , me suis-je dit quand j'ai pu raisonner avec moi-même , s'il ne fallait se fixer qu'à des Beautés froides , indifférentes , dont le cœur n'eût jamais aimé , où se flatterait-on de trouver ce phénix ? Il en existe , j'en conviens , j'en veux le croire ; mais n'est-on pas excusable d'abréger les recherches ? D'ailleurs , combien de femmes ont mené la vie la plus édifiante , après avoir eu

dans leur jeunesse quelques faux pas à se reprocher ? Eh ! puis-je douter, Mademoiselle, que l'humiliante confiance que vous m'avez faite, sans y être forcée, car il dépendait de vous de me laisser ignorer un secret qui doit être à jamais enseveli dans un profond silence ; puis-je douter qu'une pareille démarche n'atteste votre repentir & une ferme résolution de ne donner à l'avenir que des exemples de vertu ? Ces différens motifs réunis, & , j'ose l'avouer, mon amour ardent & sincère, bien plus fort que toutes les considérations ensemble ; en un mot, tout me fait une loi de briguer le titre de votre époux, & d'attendre un fort fortuné. Ainsi, Mademoiselle, je tombe à vos pieds, & vous conjure de croire que je ferai assez généreux, ou plutôt assez juste, pour oublier le passé ; pardonnez-moi d'avoir hésité d'abord ; c'est qu'il est de certaines

choses qui nous étonnent toujours un peu, & auxquelles de vieux préjugés nous empêchent de nous faire tout de suite. Mais c'en est fait, je reviens aux maximes générales, & me flatte qu'il n'est guères d'hommes mariés qui n'aient quelques raisons de m'approuver. Vous ferez dans huit jours ma femme. Peut-être que vos scrupules & votre vertu s'opposeraient actuellement à ce que je veux faire pour vous; mais je vous avertis, Mademoiselle, que votre résistance serait inutile; tout en l'admirant, je ne vous épouserais pas moins, puisque j'ai pour moi le consentement de Madame la Marquise, & la satisfaction de faire la meilleure action possible. Oui; dites, écrivez, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne vais pas moins tout disposer pour que dans huit jours je sois l'homme le plus heureux. Il est bon que vous sachiez aussi qu'il serait même

fort inutile que vous prîssiez la peine de me répondre; car lorsque vous recevrez ma Lettre, je ferai dans ma chaise de poste, à courir de toute la vitesse de mes chevaux vers Paris, où je vais me rendre bien promptement; afin d'obtenir dispense des trois bancs, & de faire dresser notre contrat de mariage, par lequel je vous assurerai dix-mille livres de rente, & reconnaîtrai que vous avez apporté une dot de cinquante-mille livres, due aux bontés de votre illustre bienfaitrice; Madame la Marquise de F \* \* \*. Après avoir tout réglé, je reviens sans perdre un seul instant, & ferai charmé que nous recevions la bénédiction nuptiale dans la Chapelle du Château de cette estimable & généreuse Dame qui vous a tenu lieu de mère..... Adieu, Mademoiselle, je ne puis vous en dire davantage; on m'avertit que ma chaise est prête; je

parts, je vôle, & suis tout à vous  
pour la vie.

DE FONTENOR.

*Ce 26 Juillet.*

---

## LETTRE CLXX.

*Le Comte de C\*\*\*, au Marquis  
de F\*\*\*.*

OUI, Marquis; vous avez raison; l'amour est un sentiment délicieux, qui ne doit jamais faire le tourment de notre vie; quand il nous cause le moindre chagrin, il dégénère & n'est plus cette passion agréable, destinée à mettre le comble à la félicité de tout ce qui respire. Ainsi vous faites bien de ne point soupirer sans cesse pour Mademoiselle Jeannette: on se dissipe d'un attachement trop langoureux &

trop platonique, par un attachement fondé sur le plaisir; les délices qui suivent l'un, consolent des peines que l'on éprouve dans l'autre, & le rendent, en quelque sorte, excusable. Je croirais même que l'on aime beaucoup plus la Beauté sensible & complaisante, que celle qui tourmente presque tous ses amans par une excessive rigueur. Mais qu'elle soit douce ou cruelle, il faut bien se garder d'être son esclave; on ne doit porter que des chaînes faciles à rompre. Sans vous répéter les choses vraies & judicieuses que l'on a dites en faveur de l'inconstance, je vous rappellerai seulement qu'elle est le charme de la vie, & que rien ne serait plus monotone que de languir toujours auprès du même objet. Plusieurs personnes se forment une fausse idée de l'amour; elles s'imaginent que c'est un sentiment aussi pur que légitime, & qui dure autant

que la vie ; elles devraient cependant s'appercevoir que les sens le font naître , & que tout dans la Nature prescrit le changement. Vous ne vous êtes point fait , mon cher Marquis , une façon de penser aussi ridicule , qui combat l'expérience & les exemples qu'on a tous les jours sous les yeux : votre conduite actuelle nous annonce quel est votre systême ; & je vous en félicite. Vous méritez la victoire que vous venez d'obtenir sur la séduisante Julie , & , vu la sagesse de vos principes , je vous prédis que vous ferez très-heureux dans vos tendres liaisons , si vous apprenez à vous défier des femmes ; car elles sont aussi légères , aussi trompeuses , que le plus rusé petit-maître. Commencez par n'être point la duppe du prétendu désintéressement qu'affecte à votre égard la jolie Danseuse ; je soupçonne qu'elle ne vous montre des sentimens



si nobles & si généreux, que dans le dessein de tirer de vous des présens considérables, en vous piquant d'honneur. Prenez-y garde, mon ami, les demoiselles de la classe de Julie ne paraissent jamais si désintéressées, que lorsqu'elles sont le plus avides de notre bien. Vous avez du moins l'agrément d'être traité avec une distinction flatteuse; au-lieu que moi on me ruine sans chercher tant de façons. Vous savez que j'entretiens, depuis quelques mois, la Du\*\*\*, dont la taille haute & dégagée, ressemble à celle des Déeses de la Fable: eh bien, cette Nymphé moderne me jète chaque jour dans des dépenses extravagantes; ses demandes, ses besoins, ses prétentions, ses caprices, ne finissent point; ma vanité est extrêmement satisfaite du rôle brillant qu'elle joue dans le monde; mais je ne vous cacherai pas que mes affaires se dé-

rangent à mesure que les siennes deviennent meilleures; je vais, peut-être, avoir la destinée des Soleils, qui, selon certains Philosophes, à force de lancer leurs feux pour donner de l'éclat à tout ce qui les environne, finissent par se consumer & par devenir de misérables Comètes. Vous seriez étonné, mon cher Marquis, si vous saviez tout ce que me coûte le luxe énorme de l'Enchanteresse qui règne sur mes sens. Il est vrai que je ne paye qu'une partie des dettes qu'elle me fait contracter; mais je suis environné d'une foule de créanciers impitoyables, & mon éloquence se fatigue souvent à leur persuader que des promesses & des politesses d'un homme de mon rang, valent autant que de bonnes Lettres de change. Ce n'est pas sans peine que je parviens à leur faire entendre raison, j'ai lieu de craindre qu'ils ne prennent un jour de

l'humeur..... Eh ! que nous importe l'avenir ? il n'existera peut-être jamais pour nous : songeons à jouir du présent.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Marli , ce 27 Juillet , 17....*

## LETTRE CLXXI.

*Madame de Fontenor , à Madame P\*\*\* , sa sœur.*

**T**U ne t'attends sûrement point , ma chère Sœur , à la bonne nouvelle que je vais t'apprendre ; réjouis-toi , félicite-moi , depuis deux jours je suis l'épouse de Monsieur de Fontenor. Ce mariage s'est fait si vite & d'une manière si imprévue , que je n'ai pu t'avertir qu'il allait se faire. Eh ! de-

vais - je me flatter d'un pareil bonheur, dont je n'ai jamais cessé de me croire indigne ? J'avais bien reçu une Lettre dans laquelle il m'était offert, avec promesse d'oublier la faute que j'avais confessée ; mais je la regardais comme une défaite honnête, quoique Madame la Marquise en conçût les plus flatteuses espérances. Je l'avais même oubliée, & me livrais dans ma chambre à toute la tristesse qui, depuis long-tems, était mon partage, lorsque j'ai vu entrer mon illustre bienfaitrice, suivie de Monsieur de Fontenor ; elle s'est jetée à mon cou, m'a ferrée dans ses bras ;

„ — Remerciez, m'a-t-elle dit en  
 „ pleurant de joie, remerciez l'homme  
 „ le plus généreux du monde, qui  
 „ vient partager sa fortune avec vous,  
 „ en vous élevant au titre de son  
 „ épouse, & qui aura la délicatesse  
 „ de ne vous parler jamais du passé.

„ J'approuve

» J'approuve tout ce qu'il a fait pour  
 » assurer son bonheur & le vôtre, &  
 » demain matin vous serez sa fem-  
 » me. « — La surprise m'ôta la force  
 de répondre ; mon silence paraissant  
 un refus, Monsieur de Fontenor me  
 conjura de céder à ses instances, &  
 à celles d'une personne qui avait tout  
 pouvoir sur moi. Tandis qu'il me  
 pressait de la sorte, je baissais les  
 yeux & réfléchissais à ce que j'avais  
 lieu d'attendre d'un homme qui me  
 donnait tant de preuves d'amour ;  
 enfin, je lui balbutiai que j'étais trop  
 reconnaissante de l'indulgence qu'il  
 me témoignait & de l'honneur qu'il  
 voulait me faire, pour ne pas con-  
 sentir à devenir sa femme. Ah, ma  
 Sœur ! comment t'exprimer les trans-  
 ports de sa joie ? Il ne se calma que  
 pour me faire accepter des diamans  
 plus beaux & plus riches que ceux  
 qu'il m'avait remis autrefois, & qui

*Troisième Partie.*

O

lui ont été rendus par Madame la Comtesse de C\*\*\*. Il avait aussi fait apporter des robes superbes, des dentelles, un grand nombre de bijoux, & généralement tout ce qu'il me fallait pour paraître avec l'éclat convenable dès le jour de mes noces..... Que te dirai-je ? notre mariage s'est fait avant-hier, à quatre heures du matin, & je suis enchantée des procédés & du caractère de mon époux. Toute la Noblesse du voisinage s'est trouvée au repas qu'a voulu donner ma chère bienfaitrice, qui, dans cette occasion, s'est montrée la mère la plus tendre : le soir on m'a conduite, en grand cortège, dans le Château de mon mari. Les quinze jours que je vais passer ici s'écouleront dans des fêtes continuelles ; nous nous rendrons ensuite à Paris, où je me verrai au comble de la félicité, par la satisfaction que j'aurai de vivre

auprès d'une Sœur qui m'est infiniment chère. En attendant je vais me livrer à tous les plaisirs que chacun s'empresse de me procurer. Si tu voyais comme on se réjouit de ma brillante destinée !..... Ma malheureuse histoire n'a donc pas transpiré ; je n'ai donc pas perdu l'estime de ceux qui me connaissent ! Je saurai conserver l'idée avantageuse que l'on a de moi ; je veux que ma conduite détruise tous les bruits défavantageux qui pourraient se répandre , & que la vérité même passe pour un odieux mensonge. En me conduisant sans cesse comme une honnête femme, je m'acquitterai de ce que je dois à mon époux , & j'éprouverai cette douceur inexprimable qu'on goûte en aimant la vertu. Cependant , je ne veux point renoncer aux agrémens ni aux délices qui suivent la richesse ; je suis destinée à vivre dans le mon-

de , & non au sein des austérités d'un Cloître. Si j'affectais des mœurs trop sévères , ce ferait me couvrir de ridicules ; & je fais que le ridicule est le vice que l'on pardonne le moins. On trouve déjà que j'ai l'art de me mettre avec beaucoup de goût ; il m'est enfin permis de relever ma parure par l'éclat des diamans : quand je serai à Paris , tu avoûras , ma chère Sœur , qu'ils ajoutent singulièrement à mes grâces naturelles.

JEANNETTE R\*\*\* DE FONTENOR.

*Du Château d'Islefonds , le 7 Août ,*  
17...





## LETTRE CLXXII.

*M. de Fontenor, au Comte de  
C\*\*\*.*

**E**H bien, Monsieur le Comte, je triomphe enfin, la charmante Jeanette est à moi ; oui, elle est à moi, & pour toute la vie encore. Je crois, en vérité, que je serais mort de chagrin, si elle avait toujours refusé de combler mes vœux : alors on aurait vu un amant, peut-être pour la première fois, mourir réellement pour les beaux yeux d'une inhumaine. Par bonheur que je n'ai point été contraint d'en venir à cette extrémité fâcheuse ; je me suis contenté, comme tant d'autres, de perdre la vie par métaphore : j'étais si amoureux,  
O ;

ou plutôt la résistance qu'on m'opposait m'avait tellement enflammé, que je ne répons point des folies que j'aurais été capable de faire. Peu s'en est fallu que l'inconcevable personne ne mît le comble à sa cruauté; elle m'alléguait des raisons.... oh ! des raisons tout-à-fait singulières.... Parbleu ! jamais femme n'a donné de telles preuves de vertu ; j'en pourrais citer un exemple extraordinaire & fort bisarre..... Mais brisons là-dessus, & pour cause : il me suffira de vous dire que Jeannette a une façon de penser unique ; je l'admire autant que je l'aime.... Cessons de l'appeller Mademoiselle Jeannette ; elle est actuellement Madame de Fontenor. Grâce à mon heureuse étoile, tous les obstacles sont levés ; une cérémonie respectable, dont les suites sont très-amusantes, jusqu'à ce qu'elles deviennent insipides, me rend pour tou-

jours le maître de cette adorable créature. La plupart des maris ne se rappellent qu'ils sont époux , que pour tourmenter leur infortunée compagne ; moi je veux sans cesse faire le bonheur de la mienne , & lui devoir toute ma félicité. N'allez pas croire , je vous prie , que je me propose d'être amoureux de ma femme ; Dieu me préserve de tomber dans un ridicule pareil , qui m'attirerait les railleries de tous les gens sensés. J'ai dessein seulement de vivre en honnête homme avec ma jolie moitié ; c'est-à-dire , que je ne prendrai point d'humeur contr'elle , & qu'elle ne s'apercevra jamais des maîtresses que je pourrai avoir. N'est-ce pas comme cela qu'il faut faire ? Allez , Monsieur le Comte , vous verrez que je connais l'usage , & j'aurai soin que ma femme fasse seule les honneurs de chez moi. J'espère que vous nous rendrez visite très-sou-

vent ; je ferai dans quinze jours à Paris , le centre de la bonne compagnie & de tous les plaisirs ; je vais doubler , tripler ma dépense ; je veux rassembler dans ma maison une société brillante ; on y jouera gros jeu , on y fera une chère délicate ; mes Concerts deviendront d'autant plus agréables , que Madame de Fontenor y chantera ; vous savez qu'elle est excellente Musicienne , & que sa voix flexible est très-mélodieuse : quand elle n'aurait que cette précieuse qualité , ne serait-elle pas digne de tout ce que j'ai fait pour elle ?

Je suis avec un sincère attachement , &c.

DE FONTENOR.

*Du Château d'Islefonds , le 8 Août ,*

17....

## LETTRE CLXXIII.

*Le Comte de C\*\*\*, au Marquis  
de F\*\*\*.*

AH! mon cher Marquis, je nage dans la joie, j'éprouve la plus vive satisfaction, mon cœur brûle de s'épancher dans le sein de l'amitié, & de vous faire partager mes transports. Depuis quelque tems je réussis dans tous mes projets; c'est avec tant d'art & de ruses, que j'agite les ressorts que je mets en mouvement, qu'on est forcé d'arriver à mon but, sans s'en appercevoir. Aussi je me flatte d'amener à fin une de mes plus belles entreprises amoureuses. Je me suis vu long-tems arrêté par différens obstacles; un fourbe, plus malin que moi, m'a

même joué un tour abominable ; mais je me suis consolé des difficultés sans nombre qu'on m'opposait , par le plaisir que je me promettais d'en triompher un jour. Heureusement encore que j'étais moins animé par l'amour , que par l'espoir de faire une nouvelle conquête , & qu'à mon âge la volupté a toujours des charmes , soit qu'elle se fasse attendre ou qu'elle couronne d'abord nos desirs. Enfin , je la vois s'approcher , conduite & embellie par le mystère. Peut-être est-il imprudent à moi de vous en faire la confidence ; mais vous pensez différemment qu'autrefois , vous m'avez ; j'ose le dire , quelques obligations , & vous êtes homme d'honneur : vous serez donc incapable de me trahir & d'abuser de mon secret. D'ailleurs , j'aime les actions bisarres , extravagantes : il est donc tout simple que j'en fasse une de plus aujourd'hui. Après des raisons

aussi fortes , je vais vous parler comme à mon meilleur ami , quoique vous soyez , peut-être , un peu mon rival. La figure noble & intéressante de Mademoiselle Jeannette , a fait depuis long-tems sur mon cœur , l'impression qu'ont dû ressentir tous ceux qui l'ont vue ; mais j'ai caché mes tendres sentimens , sous l'apparence de la politesse & des égards ; j'attendais que les circonstances me permîssent de me déclarer avec quelque certitude , & me promettais bien de profiter du premier moment de faiblesse que je pourrais entrevoir ou faire mître. Je me flattais que j'aurais le suprême bonheur d'apprendre à cette aimable personne , quelle est la principale destination de la Beauté : qu'il m'était doux de me croire à la veille de donner d'aussi charmantes leçons ! Mais une maudite fatalité a renversé tous mes projets , a même tourné contre moi

les précautions que j'avais prises pour entraîner dans le piège l'innocente créature , & m'a ravi l'espoir le plus cher à mon cœur..... Il faut s'en consoler , & ne vous entretenir que des mesures qui ont eu un plein succès , ainsi que je me le suis proposé en commençant ma Lettre. C'est avec chagrin que j'ai découvert votre amour pour la belle Jeannette ; j'ai craint la préférence que vous pourriez obtenir , soit à cause de votre mérite personnel , soit parce que vous avez , dès votre enfance , employé auprès d'elle les moyens de plaire , & qu'on s'attendrait sans peine pour l'amant qu'on est dans l'habitude de voir tous les jours. J'ai pensé que l'expédient le plus sûr pour vous éloigner , était de vous rendre infidèle ; & c'est en conséquence de ce raisonnement , que je vous ai fait connaître la petite Julie. Vous n'avez pas manqué de la trouver char-



mante ; j'apperçois même qu'il ne vous fera point facile de rompre les liens de fleurs avec lesquels on vous enchaîne. Mais cet avantage n'étoit encore que bien peu de chose , sur-tout après que j'eus quitté la maison de ma mère , puisque je ne pouvais parler un seul instant à cet objet que je convoitais en secret. Mon imaginative & mon esprit de ruses m'ont fait franchir des obstacles qui auraient peut-être arrêté tout autre que moi ; je m'avisai de persuader à Fontenor qu'il devait épouser la jolie Orpheline : quelque extravagant que paraisse ce mariage , j'ai eu l'adresse de le faire réussir ; j'en apprends l'intéressante nouvelle. Vous sentez , mon cher Marquis , tout l'excès de ma joie ; je suis l'intime ami du Financier ; il croit m'avoir de grandes obligations : j'aurai donc chaque jour la liberté de voir sa femme. Peut-être n'êtes-vous point assez épris

de Julie , pour applaudir au plan que je me propose de suivre. En ce cas-là , vous auriez tort de prendre de l'humeur contre moi : c'est moins l'amour qui me fait rechercher le commerce des femmes , que le desir de m'amuser ; ainsi je suis un rival peu dangereux.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Versailles , ce 12 Août , 17...*



## LETTRE CLXXIV.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

QUE venez-vous de me confier, perfide ami ! eh quoi, vous aimez l'objet de mon plus tendre attachement, celle que j'adore depuis mon enfance ! ou plutôt, pour ne point prêter à vos sentimens une délicatesse dont vous convenez vous-même qu'ils sont peu susceptibles, vous cherchez à la séduire, afin de la déshonorer ensuite. Avez-vous pu me faire un tel aveu ! Cessez de vous applaudir de m'avoir rendu infidèle ; c'est mal me connaître, que de me croire aussi volage, aussi trompeur que vous l'êtes. Je ne vois dans Julie

qu'une aimable personne, & je trouve dans ma Jeannette le mérite uni aux grâces & à la vertu. Pourquoi l'indignation que me cause votre triomphe ne m'engage-t-elle pas à rompre des liens tissés par le plaisir, & qui n'ont point la solidité de ceux que donnent l'estime & la conformité des caractères ? Je les aurais déjà brisés, quelqu'effort qu'il m'en coûtât, si je ne considérais qu'ils n'ôtent rien à la sincérité de mon amour. Hélas ! cette ardeur vive & durable, est donc destinée à faire le malheur de ma vie. Ce n'était point assez de me découvrir que vous êtes mon rival, il fallait encore me déchirer le cœur, en m'apprenant que celle qui m'est plus chère que mon existence, m'est ravie pour toujours..... O ciel ! un autre a le bonheur de la posséder..... Cette cruelle idée me fait souffrir mille morts..... Que vous êtes heureux de

Paimer aussi légèrement ! Vous la voyez sans peine passer dans les bras d'un autre ; vous vous réjouissez même d'un évènement qui me réduit au désespoir. Oui , vous avez raison , vos sentimens ne doivent point m'allarmer , vous êtes un rival peu dangereux. Eh ! que pourrez-vous obtenir d'une femme qui résiste à l'amour le plus tendre ? Brigueriez-vous ses faveurs avec cette constance & cette activité qui désarment quelquefois la plus insensible ? Je l'avertirais de se garantir de vos pièges , si vous étiez un véritable amant ; mais ce serait lui faire injure que de la croire capable de se laisser séduire par vos discours. Ainsi je garderai un profond secret sur votre confidence : la vertu de Madame de Fontenor me rassure contre vos projets.

Le Marquis de F \* \* \*.

Ce 13. Août.

## LETTRE CLXXV.

*Le même, à M<sup>me</sup> de Fontenor.*

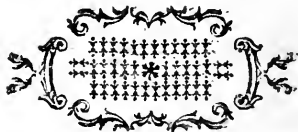
**V**ous ne vous attendez pas, sans doute, Madame, que je vous félicite sur votre mariage; la vue seule de ces caractères, vous annonce les reproches que je suis en droit de vous adresser, & vous frémirez en jetant les yeux sur ma Lettre. .... Mais que dis-je! le remord peut-il entrer dans votre cœur? Ah! je ne reconnais plus en vous cette Jeannette si naïve & si franche, dont la candeur & l'innocence ajoutaient un nouveau prix aux grâces naturelles: l'imposture & la perfidie ont remplacé toutes vos vertus. Si vous étiez encore l'estimable personne qui fut digne de mon attachement, auriez-vous oublié

vos promesses de m'aimer toujours ; auriez-vous épousé un homme que vous haïssez peut-être , & dont les richesses vous ont éblouie ? Etais-ce pour me trahir avec tant de noirceur , qu'étalant les plus beaux sentimens, vous m'avez fait renoncer au dessein d'être votre mari ? J'avais bien voulu vous sacrifier un espoir d'où dépendait ma félicité , non que je me proposasse d'éteindre mon amour , mais afin de vous montrer l'empire que vous aviez sur moi. Eh ! quelle récompense me réserviez vous pour un effort aussi douloureux ? A peine l'avez-vous obtenu , que vous m'accablez d'une cruelle indifférence , & que je vous perds pour jamais. Puisque vous avez cru pouvoir épouser M. de Fontenor , deviez-vous craindre de m'accorder un jour votre main ? Il est riche & de naissance , comme moi ; je n'avais de plus que lui que mon amour. Où sont les sen-

timens tendres & défintéressés qui  
me charmaient en Jeannette?.... Ah,  
Madame, que n'ai-je un cœur sembla-  
ble au vôtre!..... Soyez heureuse....  
si vous pouvez l'être: le comble de  
mes infortunes serait d'apprendre que  
vous ne jouissiez pas du bonheur dont  
vous vous êtes flattée.

Le Marquis de F\*\*\*.

*De Paris, ce 13. Août, 17...*





## LETTRE CLXXVI.

*Le même, au Comte de C\*\*\*.*

L'AFFREUX spectacle que je viens de voir ! il m'a pénétré de douleur, & l'impression qu'il m'a faite ne s'effacera jamais de ma mémoire. Vous ne pourrez, Monsieur le Comte, vous empêcher de partager ma juste sensibilité, quand vous en connaîtrez la cause. Je me proposais, depuis quelques jours, d'aller rendre une visite au Prince de\*\*\*, avec qui nous avons fait cette partie de plaisir qui m'a paru si délicieuse. Je l'ai trouvé dans un état épouvantable, livide, décharné, & n'ayant plus qu'un souffle de vie. Interdit de le voir semblable à un spectre, & de l'entendre jeter des cris

douloureux , lui qui avait autrefois toute la fraîcheur de la jeunesse & de la santé , & qui était toujours d'une gaîté charmante ; je l'ai prié de me dire quel était le genre de sa maladie. Alors poussant un profond soupir , il m'a parlé de la sorte d'une voix mourante : — » Que mon exemple vous ar-  
 » rête sur le bord du précipice , mon  
 » cher Marquis ; il n'est que trop ordi-  
 » naire aux jeunes gens de chercher  
 » des plaisirs faciles , mais dont les  
 » suites sont malheureusement bien  
 » cruelles. Entraîné par des libertins  
 » de mon âge , que j'aurais dû fuir  
 » avec horreur ; j'ai fréquenté ces mai-  
 » sons où triomphe le vice ; j'ai dé-  
 » gradé mon rang & ma naissance ;  
 » en vain des maux légers m'avertis-  
 » saient d'en craindre de plus grands.  
 » Hélas ! j'ai achevé de perdre ma  
 » santé dans l'odieuse demeure où le  
 » Comte de C\*\*\* vous avait amené.

„ Dès le lendemain de cette nuit ,  
 „ que nous passâmes dans des plaisirs  
 „ qui me coûtent si cher , j'ai ressenti  
 „ des douleurs inouïes ; elles ont fait  
 „ en peu de jours des progrès effrayans ,  
 „ & j'ai découvert trop tard mon dé-  
 „ plorable état. C'en est fait , la mort  
 „ s'approche à pas lents. .... O Dieu ,  
 „ que ne se hâte-t-elle ! .... Je meurs  
 „ dans d'horribles souffrances , quand  
 „ je commençais à peine à jouir de la  
 „ vie , qui aurait été pour moi si déli-  
 „ cieuse , si j'avais connu le prix de la  
 „ sagesse. .... “ — L'infortuné Prince  
 de \*\*\* m'en aurait peut-être dit davan-  
 tage ; mais un torrent de larmes lui  
 coupa la parole , & l'arrivée de ses  
 Médecins me contraignit à me reti-  
 rer , le cœur oppressé par une vive af-  
 fliction.

Ne la partagez-vous pas , Monsieur  
 le Comte ? Refuserez-vous de pleurer  
 sur le sort d'un ami qui descend au

tombeau à la fleur de son âge ? . . . . .  
 Que cet exemple est effrayant ! Je me  
 suis exposé comme lui . . . . . O Dieu !  
 si j'allais être la proie des maux cruels  
 & ignominieux qui le consomment ! Je  
 frémis , & je vais être tourmenté par  
 d'affreuses inquiétudes. Voilà donc ce  
 qui succède aux plaisirs goûtés dans le  
 libertinage ! des craintes, des remords,  
 une maladie douloureuse . . . . . Ah !  
 Comte, où m'avez-vous conduit ? Que  
 j'envie la volupté pure & inaltérable  
 d'une vie sans reproche !

Le Marquis de F\*\*\*.

*De Paris , ce 14 Août , 17...*

Fin de la troisième Partie.

LA  
PAYSANNE  
PERVERTIE,  
OU  
LES MŒURS  
DES GRANDES VILLES.

---

*QUATRIÈME PARTIE.*

---

THE NATIONAL

ANTHROPOLOGICAL

ARCHIVES

OF THE

SMITHSONIAN INSTITUTION

LA  
PAYSAUNNE  
PERVERTIE,  
OU  
LES MŒURS  
DES GRANDES VILLES:

*MÉMOIRES DE JEANNETTE R\*\*\*;  
recueillis de ses Lettres & de celles des  
personnes qui ont eu part aux principaux  
évènements de sa vie ;*

Mis au jour par M. NOUGARET.

---

---

QUATRIÈME PARTIE.

---

---



A L O N D R E S ;

*Et se trouve à PARIS,*

Chez J. F. BASTIEN, Libraire, rue du  
Petit-Lyon, F. S. G.

---

M. DCC. LXXVII.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1921

1921

1921

1921

1921

1921

1921

1921

1921

1921





LA  
PAYSANNE  
PERVERTIE,  
OU  
LES MŒURS  
DES GRANDES VILLES.

---

QUATRIÈME PARTIE.

---

LETTRE CLXXVII.

*Madame de Fontenor, au Mar-  
quis de F\*\*\*.*

P OURQUOI m'avez-vous écrit !  
votre Lettre a troublé la félicité dont  
Quatrième Partie. A

je jouïssais ; je me croyais heureuse ,  
& vous m'arrachez à l'illusion dont  
j'étais enchantée. Quel trouble violent  
élevez-vous dans mon cœur ! La femme  
qui veut être honnête , qui se livre aux  
soins de son ménage , à ses devoirs ,  
qui tâche d'aimer uniquement son  
époux , n'est donc pas toujours satis-  
faite d'elle-même , & ne peut trouver  
au fond de son âme la force dont elle  
a besoin pour vaincre ses passions !  
C'est vous , cruel , qui m'apportez cette  
affreuse lumière..... Mais je triom-  
pherais d'un amour que je croyais pres-  
que éteint ; je ne perdrai jamais de  
vue les charmes de la Vertu ; je n'aurai  
plus à rougir.... Oui , mon mari doit  
m'être cher , l'honneur m'en fait une  
loi : pourrais-je oublier tout ce qu'il a  
fait pour une infortunée , qui ne mé-  
ritait point d'être élevée jusqu'à lui ?  
Laissez-moi donc , Monsieur , cessez  
de m'accabler de vos reproches. Je

fuis plus à plaindre que vous ne le pensez, J'ai dû vous représenter à quoi vous obligent votre nom & votre naissance : une simple Payfanne était-elle digne de devenir un jour votre femme ? Soyez sûr qu'il m'en a coûté, non pas pour exiger un<sup>l</sup> el sacrifice, mais pour renoncer au bonheur d'être aimée de vous. M. de Fontenor étant d'un âge mûr, maître de ses actions, & appuyé du consentement de Madame votre Mère, tout le monde m'aurait blâmée si j'avais opiniâtement refusé sa main & sa fortune. Ne me condamnez donc plus, Monsieur, & tâchez de ne songer à moi qu'avec indifférence : il ne vous fera même peut-être pas difficile de me haïr.... Mais, sur-tout, si mon repos vous était cher, suiez-moi, ne me revoyez jamais.

JEANNETTE R\*\*\* DE FONTENOR.

*Du Château d'Islefonds, le 17 Août,*

17....

## LETTRE CLXXVIII.

*La Comtesse de C \* \* \* , à la  
Marquise de F \* \* \* .*

CET étrange mariage a donc réussi ; vous êtes au comble de vos vœux , Madame la Marquise ; votre Jeanette est devenue , contre toute raison , l'épouse de Fontenor. Il faut avouer que c'est un singulier homme , que ce Financier. Mais on rencontre tous les jours dans le monde des personnages si extraordinaires , & l'on voit arriver tant de choses auxquelles on ne s'attendait pas , qu'on doit apprendre à ne s'étonner de rien. Je viens de recevoir la visite des nouveaux époux , & je crois actuellement à leur mariage : comme vous n'aviez

point daigné m'en donner avis , sans doute dans la crainte que je ne recommençasse mes judicieuses observations , j'avais jusqu'à présent refusé d'ajouter foi aux bruits qui s'en étaient répandus. Mademoiselle Jeannette , ou plutôt Madame de Fontenor , était vêtue magnifiquement & couverte de pierreries ; mais ce qui m'a fait beaucoup de plaisir , j'ai remarqué qu'elle avait l'air très-moderne , & que la honte du passé l'empêchait de lever les yeux. Pour son cher mari , il paraissait l'homme le plus satisfait du monde. Je lui conseille de se féliciter , puisqu'il croit en avoir sujet. Il est vrai qu'il s'imagine que personne ne fait les faiblesses de sa tendre moitié , & j'avoue que ceux qui les ignorent , seraient tentés d'applaudir à la folie qu'il a faite. Mais moi , qui suis instruite des événemens , je le blâme très-fort , & je vous désapprouverai toujours d'avoir contribué

à la haute sottise qu'il ne tardera point à se reprocher. Votre orpheline, après avoir cessé d'être sage, était indigne de la brillante destinée que vous lui avez procurée. Oui, ma chère Marquise, vous avez beau dire, ce mariage me paraît d'un très-mauvais exemple : il semble autoriser les jeunes personnes à ne point craindre de commettre des fautes. Mais j'espère que le procédé du Financier, ne trouvera jamais d'imitateur.

Tandis que je m'occupe d'objets qui me mettent presque en colère, je vais vous parler de votre fils. Il est extrêmement lié avec le Comte de C\*\*\* : vous sentez qu'un tel ami ne peut que lui donner des conseils pernicieux, & l'entraîner dans les plus grands désordres. Vous avez dû recevoir une Lettre du Vicomte de L\*\*\*, par laquelle il vous informe de sa mauvaise conduite. Croiriez-vous que le

libertinage a déjà tant de charmes pour lui, qu'il vit avec une fille de l'Opéra ? C'en est fait de ses mœurs, si vous n'interposez promptement votre autorité. Pourriez-vous encore prodiguer une aveugle tendresse à un fils aussi coupable ? Adieu, Marquise, je vais prier le Ciel de le rappeler à la sagesse, ou de vous rendre moins bonne & moins indulgente.

La Comtesse de C \* \* \*.

*De Paris, ce 30 Août, 17...*



## LETTRE CLXXIX.

*Le Comte de C \*\*\* , au Mar-  
quis de F \* \* \* .*

**Q**UE signifie cette humeur sombre qui vous domine depuis quelques jours ? Vous fuiez tous les plaisirs que je cherche à vous procurer. Est-ce donc ainsi que vous mettrez à profit mon séjour dans la Capitale ? Vous voilà tout aussi rêveur qu'un grave Philosophe ; vous ne riez pas plus qu'un grand Seigneur qui songe à payer ses dettes. Eh ! mon cher Marquis, ignorez-vous qu'un Français doit être gai , vif , étourdi , & que rien n'altère jamais en lui ces aimables qualités. Regardez-moi , ( & vous ne feriez pas si mal de me prendre toujours pour mo-



dèle) ma mère me tracasse, une foule de Créanciers me harcèle, me persécute, je suis amoureux, une coquette me ruine; eh bien, je ne m'inquiète nullement de tout cela, je ne m'en divertis pas moins, & je serais très-fâché de m'affecter de quelque chose : nous ne devons être sensible qu'au plaisir. — Mais, me répéterez-vous encore, j'ai la douleur de voir ma maîtresse mariée, un autre jouit d'un bonheur dont seul j'étais digne. — Y songez-vous, Marquis, de vous désespérer pour des choses qui arrivent tous les jours? Vous continuerez vos doléances, selon votre coutume, & vous me répliquerez, avec la larme à l'œil, que la cruelle de Fontenor semble oublier qu'il n'y a pas long-tems qu'elle était la tendre Jeannette; elle m'évite, me direz-vous, & me reçoit avec une froideur accablante. — Tant mieux, dit le heureux mortel; ces procédés

qui vous défolent font une preuve que l'on vous adore & qu'on s'efforce de combattre son penchant. La belle de Fontenor sent le danger de vous revoir, & dissimule sa façon de penser à votre égard. Cherche-t-elle tant de précautions pour recevoir mes visites? Qu'elle soit seule ou en compagnie, je suis toujours le bien-venu. Que je voudrais lui paraître un peu plus dangereux!..... Mais puisqu'elle a tant de sécurité, je saurai en faire mon profit. N'ayez aucun ombrage d'un rival tel que moi; vous avez pour vous l'amour: moi je n'aurai en ma faveur que les circonstances & le caprice: il est vrai que ce sont quelquefois des moyens infailibles pour réussir auprès d'une jolie femme. — Jeannette est mariée, vous écriez-vous sans cesse d'un ton de Jérémie: quelle espérance puis-je concevoir? Jeannette est mariée! — Eh, morbleu! loin

de vous en affliger , réjouissez - vous , au contraire. Nos bons ayeux étaient assez simples pour regarder le mariage comme un lien respectable , auquel ils se seraient fait scrupule de porter la moindre atteinte. Nous sommes plus raisonnables dans ce siècle éclairé ; de ce nœud qui devait durer toute notre vie , nous avons trouvé le moyen de faire un nœud coulant , qu'on serre & qu'on relâche à volonté : le mariage est actuellement une convention tacite , que fait toute femme instruite des usages , de favoriser en secret tous ses amans , puisqu'elle ne sera plus retenue par une infinité de craintes & de préjugés. C'est ainsi que nous savons même tourner à notre avantage les devoirs pénibles & désagréables que nous jugeons à propos de nous imposer en apparence. Voilà ce que personne n'ignore. Faudra-t-il que je sois sans cesse obligé de vous apprendre de

choses généralement connues ? Mon amitié pour vous me forcera-t-elle donc toujours de vous instruire, même à mon préjudice ? Il est bien étonnant, bien inconcevable, que vous soyez encore amoureux de Mademoiselle Jeannette, tandis que la fémillante Julie, avec son petit nez retroussé, vous a fait la plus vive impression. Je commence à croire cependant que cette dernière l'emportera bientôt sur sa rivale : j'ai souvent étudié la marche des passions humaines, malgré ma frivolité ; oui, les circonstances vont amener de grands changemens : vous aurez beau dire & beau faire, mon pauvre Marquis, je lis beaucoup mieux que vous-même dans votre propre cœur.

Le Comte de C\* \* \*.

*Paris, ce 2 Septembre, 17...*

## LETTRE CLXXX.

*Madame de Fontenor , à Madame P \* \* \* , sa sœur.*

**E** H quoi, ma Sœur, je n'arrive pas plutôt à Paris, que tu t'en éloignes pour suivre ton mari à la campagne; & cette nouvelle séparation va durer, m'as-tu dit, pendant près de deux grands mois! quand je me réjouissais d'habiter avec toi la même Ville, & de goûter chaque jour le plaisir de te voir, tu trompes mon espérance, tu vas directement dans l'endroit que je quitte. Le Village de S \* \* \* fera témoin de la félicité dont te fait jouir un époux qui t'adore. Si j'avais prévu ce voyage, j'aurais eu moins d'empressement à me rendre dans la Capitale. Mais l'ab-

sence ne saurait refroidir notre tendre amitié ; nous aurons du moins la consolation de nous écrire , & de n'avoir rien de caché l'une pour l'autre , comme s'il nous était possible de nous communiquer de bouche nos plus secrets sentimens. Continuons à nous confier nos peines & nos plaisirs , en dépit de la fatalité qui semble se plaître à nous séparer.

Je m'étais promis de fuir avec le plus grand soin , M. le Marquis de F \* \* \* ; le trouble que j'éprouve en songeant à lui , ne m'apprend que trop combien il m'est cher , malgré tous mes efforts pour vaincre une passion que mon devoir condamne ; mais c'est sans affectation que je devais l'éviter , dans la crainte de faire soupçonner à M. de Fontenor qu'il fût l'auteur de ma malheureuse faiblesse. J'avais trouvé le moyen de ne le recevoir deux ou trois fois , que lorsque j'étais en com-

pagnie. Précaution inutile ! Un seul instant a détruit l'ouvrage de ma prudence & de ma vertu. J'étais ce matin dans mon cabinet de toilette, on m'a annoncé le Marquis de F\*\*\* ; j'allais ordonner qu'on lui dise qu'il ne me serait possible de le voir que dans l'après-dîné ; mais il ne m'en a pas donné le tems, & a paru comme le domestique achevait de prononcer son nom. — » J'ai su, m'a-t-il dit, qu'il » était jour depuis long-tems chez » vous, Madame, & je me suis em- » pressé de venir apprendre l'état de » votre santé. Il est cruel d'avoir à » vous parler de choses très-impor- » tantes, & de ne pouvoir jamais vous » trouver seule «. — Ma Femme-de-chambre, à ces mots, s'est retirée, sans que j'y aie pris garde, tant j'étais troublée. Alors le Marquis, voulant profiter de l'occasion qui se présentait, s'est brusquement jeté à mes

pieds , & m'a renouvelé l'aveu de son  
 amour. Je n'ai point cessé, dit il , de  
 lui être chère ; il songe toujours à moi ,  
 quelque dissipation qu'il ait cherché  
 à se procurer ; & la vie lui est insup-  
 portable , si je continue à le désespé-  
 rer par mon indifférence..... Ah , ma  
 Sœur ! tu ne saurais te former une  
 idée de la situation où j'étais , tandis  
 que je voyais à mes genoux l'homme  
 que j'adore & que je m'efforce d'ou-  
 blier ; j'éprouvais un sentiment tout-  
 à-la-fois agréable & douloureux ; je  
 voulais m'emporter contre sa har-  
 diesse , & la parole expirait sur mes  
 lèvres ; enfin , je l'ai conjuré de se  
 lever , & d'être persuadé que si mes  
 faibles attraits avaient mérité son  
 amour , ma conduite obtiendrait son  
 estime. J'ai prononcé ces mots avec  
 toute l'apparence de la froideur ; mais  
 qu'il m'en a coûté pour l'empêcher de  
 lire dans mon âme ! Heureusement que



nous avons entendu approcher M. de Fontenor; ce qui a obligé le Marquis de se retirer, après avoir baisé ma main; faveur légère, que je n'ai point songé à lui refuser. Il s'est éloigné d'un air triste qui m'a percé le cœur; il croit que la fortune a changé mes sentimens, & que je le haïs depuis que je jouis d'une brillante destinée. Ah! que ne peut-il apprendre que mon cœur est toujours le même, & que je suis la triste victime du devoir que je m'impose! Ne me félicite point, ma chère Sœur, de la victoire que j'ai remportée aujourd'hui sur moi-même; elle est l'effet des combats les plus violens &..... te l'avoûrai-je? ..... Une autrefois peut-être je serais incapable de triompher du funeste penchant qui m'entraîne. Aussi, j'y suis décidée, je ne le verrai plus qu'en présence de mon mari, ou, du moins, que lorsqu'il y aura grande compagnie dans

mon appartement : que ne m'est-il permis de lui refuser même l'entrée de ma maison !

JEANNETTE R\*\*\* DE FONTENOR.

*De Paris , ce 4 Septembre , 17...*

## LETTRE CLXXXI.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

**V**ous m'avez rassuré , mon cher Comte ; je croyais qu'une femme mariée ne songeait à s'occuper que de son ménage & de ses devoirs. Je m'étais encore formé une autre idée non moins bizarre du lien conjugal ; je m'imaginais bonnement qu'il était la chose la plus respectable. Je connais

mon erreur, grace à vos savantes leçons : oui, ce sexe aimable, dont la beauté est le partage, n'oublie jamais qu'il est né pour plaire & pour contribuer à nos plaisirs ; & Messieurs les époux ont grand tort de prétendre jouir seuls de leurs tendres moitiés ; c'est un vol qu'ils voudraient faire à la Société : heureusement qu'ils ne s'accordent pas tous ce privilège exclusif. Mais Madame de Fontenor n'est peut-être pas prête à se défaire des préjugés de l'enfance ; puis-je me flatter de dissiper ses craintes chimériques, & d'arracher de ses yeux le bandeau de l'illusion ? Encouragé par vos sages avis, j'ai fait aujourd'hui une tentative qui n'a point répondu à mon attente. Je cherchais depuis long-temps l'occasion de l'entretenir sans témoin ; j'ai eu le bonheur de la trouver, & je n'en ai recueilli que des marques de froideur ; elle m'a seulement permis de lui

baïser la main , lorsque je me retirais pénétré de tristesse ; & cette faveur délicieuse a fait circuler dans mon cœur une nouvelle flamme , qui a redoublé la vivacité de ma passion. C'est vous déclarer que mon amour est loin de se ralentir. Cessez donc de me répéter que Julie me rendra tout-à-fait infidèle ; elle devient chaque jour plus nécessaire à mes plaisirs ; mais que le sentiment que j'éprouve est différent d'un attachement sincère & durable !

Le Marquis de F \* \* \* .

*Paris , ce 4 Septembre.*



## LETTRE CLXXXII.

*Le Comte de C\*\*\*, à Madame  
de Fontenor.*

**T**RAITEREZ-VOUS donc sans cesse de plaisanterie le plus tendreamour? Eh quoi, Madame! parce que je vous exprime avec gaîté mes sentimens, doivent-ils vous paraître moins réels, & les prendrez-vous toujours pour un simple badinage? Est-ce en pleurant que l'on doit dire à une jolie femme qu'on l'adore, & faut-il l'ennuier pour lui prouver qu'on est sincèrement épris de ses charmes? Non, les fadeurs, les plaintes & le désespoir, sont bannis depuis long-temps de l'empire amoureux. Mon caractère est d'être gai, agréable, amusant, & je n'en

suis pas moins tendre & fidèle. Mais si vous desirez , Madame , que l'on soit l'être le plus maussade & le plus lugubre , pour avoir l'air bien passionné , je vais dorénavant m'efforcer de prendre le sérieux d'un grave pédagogue , je ne vous aborderai que la larme à l'œil , & qu'en poussant de gros soupirs. Lorsque je me ferai soumis à ces bisarres conditions , j'espère que vous ne donnerez point dans le ridicule de vous parer d'une sagesse qui n'est plus de mode ; la petite Bourgeoise est seule persuadée qu'il est de la bienfaisance de résister trois ou quatre jours. M'alléguerez-vous éternellement ce que vous croyez devoir à votre mari ? S'il vous a comblée de richesses , n'en est-il pas récompensé par le bonheur d'avoir une femme charmante , qui réunit les grâces aux talens , & qui est sur-tout grande Musicienne , précieuse qualité dont il est

idolâtre ? D'ailleurs , est-il possible que vous ne foyez belle que pour un seul homme ? Vous avez droit à l'hommage de tous ceux qui vous voient , & vous devez distinguer dans la foule celui dont l'hommage vous flattera le plus : vous n'avez d'autres obligations à remplir , que celles qu'exigent les bienséances d'usage. En un mot , suivez l'exemple de tant de Dames titrées , qui se permettent d'avoir un , deux , & même trois amans , & qui n'en sont pas moins respectées. Malgré tout ce que je viens de vous dire , si vous croyez devoir une extrême reconnaissance à M. de Fontenor , je vous représenterai que , sans ingratitude , vous ne pouvez m'en refuser la plus grande partie , puisque je suis la principale cause de votre fortune. Ces raisons ne suffisent-elles pas , pour vous engager à me traiter avec douceur ? En voici une autre , à

laquelle il vous fera peut-être difficile de résister : si je paraïs indiscret, n'en attribuez la faute qu'à vous, Madame, qui me forcez à tirer avantage de la mauvaise conduite de mon ami, ou plutôt jugez de l'excès de ma passion, par l'effort que je fais de manquer à la délicatesse de mes sentimens. Vous seriez excusable, en quelque sorte, d'être fidelle à votre mari, s'il se piquait de vous rendre la pareille ; mais apprenez, puisque j'y suis contraint, qu'il entretient avec faste la C\*\*\*, Actrice de la Comédie Italienne, qui, en jouant supérieurement dans une Pièce nouvelle, vient de déployer tout-à-coup des talens qu'on ne lui soupçonnait point. Il prodigue chaque jour de nouveaux dons à cette Syrène enchanteresse, tandis qu'il vous refuserait un carrosse plus riche, plus élégant que celui qui vous est destiné. Eh bien, Madame,



dame, vengez-vous de l'injure faite à vos charmes : une jolie femme peut se venger d'une manière fort agréable des infidélités de son volage époux. Je m'offre de contribuer au plaisir que vous aurez , & je vous promets que vous serez contente de mon zèle à punir votre parjure. Il ne nous sera pas difficile de trouver l'instant favorable : l'ami de la maison a de grands privilèges , & je saurai adroitement en tirer parti. Mais ne m'accusez point de manquer à l'amitié & à la confiance que me témoigne M. de Fontenor : il est si naturel de s'attacher plus tendrement à la femme qu'au mari ! J'ajoute encore que je remplirai ma destination avec la dernière exactitude : mener à sa guise un bon-homme d'époux , dont on adoucit en secret la sensible moitié , c'est être dans toutes les règles l'ami de la maison.

Il ne me reste plus qu'à vous répéter

*Quatrième Partie.*

B

que je vous adore, Madame, & qu'à vous conjurer d'abrégér le tems de mon martyre. Vous voyez que je commence à prendre un ton bien sérieux.

Le Comte de C\*\*\*.

*Paris, ce 5 Septembre.*

---

## LETTRE CLXXXIII.

*Madame de Fontenor, à Madame P\*\*\*, sa sœur.*

**F**ÉLICITEZ-MOI, ma chère Sœur, je suis la plus heureuse des femmes, un cercle d'adorateurs m'environne, & tout le monde s'efforce de me plaire. Mon mari est toujours rempli d'attentions, il prévient mes moindres desirs, rien n'est trop cher lorsqu'il s'agit de satisfaire mes caprices. Il ne

m'est pas tout-à-fait fidèle , selon le bruit public ; il m'en a même dit quelque chose : mais que m'importe d'en être aimée , pourvu qu'il ne cesse jamais d'avoir pour moi des égards & des complaisances ? Son humeur me paraîtrait , peut-être , moins égale & moins agréable , si j'étais l'unique objet de sa tendresse. Il me laisse libre de toutes mes actions , je reçois qui bon me semble , je rends des visites quand l'envie m'en prend ; j'en vais aux spectacles avec les personnes que je choisis ; enfin , je joue & je perds sans qu'il y trouve à redire. Je le crois seulement un peu jaloux du jeune Marquis de F\*\*\* ; il le soupçonne d'être l'auteur de ma malheureuse faiblesse , & je m'apperçois qu'il ne le voit point avec plaisir fréquenter assidûment la maison. C'est un nouveau motif d'éloigner , sans affectation , le Marquis ; je ferai d'autant plus volontiers ce sa-

crifice , tout pénible qu'il me paraîtra d'abord , qu'il est le seul auquel il faudra me résoudre , encore suis-je la maîtresse de ne point triompher de mon penchant , puisque M. de Fontenor ne l'exige pas. Il ne songe qu'à s'amuser , & m'invite sans cesse à me divertir de mon côté ; crainte de me gêner en la moindre chose , il ne vient chaque jour qu'une minute dans mon appartement ; lorsqu'il mange au logis , c'est à l'heure des repas que nous nous voyons le plus long-tems , & à chaque fois qu'il m'aborde , il donne carrière à son humeur gaie & joviale. Tous ses amis , persuadés qu'ils ne peuvent lui plaire davantage , s'empressent de me composer une cour brillante. Nos concerts sont charmans ; sans te parler des *Virtuoses* qui le composent , c'est-à-dire , des plus célèbres Musiciens de Paris & de l'Europe , on y voit accourir tout ce qu'il y a de plus distingué à la Ville &

à la Cour; car, tout le monde se pique de mériter le titre d'Amateurs. Ah! que n'es-tu témoin, ma chère Sœur, des louanges flatteuses que l'on m'adresse, & des nombreux applaudissemens qu'on prodigue à ma voix & à la légèreté de ma main sur le Clavecin! Tu envîrais mon bonheur, dont je ne peux te retracer qu'une bien faible idée.

Le Comte de C\*\*\*, l'un des amis intimes de mon mari, & à qui j'ai les plus grandes obligations, puisque je lui suis redevable de ma fortune; le Comte de C\*\*\* s'est déclaré l'un de mes adorateurs; mais il a beau faire, je ne puis avoir pour lui les tendres sentimens qu'il voudrait m'inspirer. Il a toujours un certain air ironique & persifleur, qui empêche de se fier à ses discours. Il est amusant par ses propos enjoués, par ses manières étourdies;

j'aime singulièrement sa conversation & son air frivole; mais tout ce que je sens pour lui n'est point de l'amour. Quelle différence de ce que j'éprouve en faveur du Marquis!.... Et il faudra que je fuie celui qui m'est cher, tandis que je me permettrai de voir chaque jour l'homme qui contribue le plus à l'agrément de ma société! Pourquoi serait-il plus criminel de voir l'un que l'autre? Ne m'assurent-ils pas tous deux qu'ils m'adorent? Le Comte cherche à me séduire par des raisonnemens faux & spécieux; il prétend, dit-il, m'instruire des usages & des mœurs d'un certain monde, dont me rapproche mon mariage avec M. de Fontenot; & m'apprendre quelles sont actuellement les maximes que je dois suivre: si je l'en crois, la plupart des femmes sont infidèles à leurs époux, sur-tout celles que leur rang ou leurs

richesses élèvent au-dessus de cette contrainte insupportable, que le vulgaire appelle bienfaisance. Je dois donc imiter leur exemple, si je veux paraître digne de ma fortune, & ne point courir les risques de me ridiculiser par une conduite extraordinaire, qui m'exposerait beaucoup plus à la critique, que si elle ne sortait pas de l'ordre naturel. M. le Comte se flatte de trouver en moi une écolière bien docile.... Il serait plaisant que je profitasse de ses leçons, en faveur d'un de ses rivaux : ce serait un bon tour à lui jouer, & je voudrais en être capable..... Mais si j'ai la force d'éviter le Marquis, il n'aura jamais lieu de craindre une telle mortification.

Adieu, ma chère Sœur, je t'embrasse un million de fois : tâche de ne pas trop t'ennuyer dans la campagne où te voilà confinée : je te plains

un peu quand je songe que tu n'as,  
du matin au soir, d'autre compagnie  
que celle de ton mari.

JEANNETTE R\*\*\* DE FONTENOR.

*De Paris , ce 6 Septembre , 17...*

---

## LETTRE CLXXXIV.

*La Marquise de F \* \* \* , à la  
Comtesse de C \* \* \* .*

**V**ous ferez toujours la même, ma  
chère Comtesse, vous ne cesserez ja-  
mais d'être inexorable aux moindres  
fautes de votre prochain, & vous ver-  
rez même avec colère le bonheur dont  
il jouit quelquefois après son repen-  
tir. Mais n'est-ce pas assez que le re-



mords nous rende malheureux quand nous sommes coupables, faut-il nous envier une félicité méritée, quand nous faisons oublier le passé par une bonne conduite; & n'est-il pas juste qu'il y ait une récompense pour ceux qui reviennent à la vertu, comme il y a un châtiment pour ceux qui persévèrent dans le crime? Ma chère Jeanette est digne de son heureuse destinée, puisque son repentir est sincère. Toutes les Lettres que je reçois de Paris, sont remplies de son éloge; il n'y a que vous, trop sévère amie, qui en soyez mécontente, vous qui desirez, dans l'espèce humaine, une perfection qu'il est impossible d'acquérir. N'avez-vous pas vous-même vos défauts, malgré votre austère dévotion? Que penseriez-vous de votre roideur de caractère, de votre inhumanité, si vous l'apperceviez dans les autres; & que diriez-vous d'une mère qui, à vo-

tre exemple , au-lieu de ramener son fils dans le chemin de la sagesse , le réduirait au désespoir ? Pour moi , je suis persuadée que la douceur peut tout sur le cœur des hommes , & je me plaïs à pardonner les fautes que je n'ai pu empêcher , & qui , une fois faites , ne sauraient n'être point commises , quelque rigueur que l'on emploie : je pratique exactement les préceptes de la plus sainte des Religions. Si l'on punissait pendant toute leur vie , les jeunes personnes qui se rendent coupables d'une seule faiblesse , la Société serait privée d'un grand nombre de mères de famille , qui se rendent respectables par la pureté de leurs mœurs ; car on a toujours observé que leur conduite est ordinairement très-exemplaire , quand elles sont mariées. Ne soyez donc plus indignée de la félicité de ma Jeannette , & soyez sûre qu'elle la méritera.

Aucun motif ne serait assez fort pour m'engager à priver mon fils de ma tendresse. Vous me marquez que sa conduite a quelque chose de reprehensible, & qu'afin de l'en faire repentir, je dois l'accabler de toute ma haine. Je ne suis point surprise qu'il se laisse emporter à la fougue de ses passions; il est homme; & comme je suis sa mère, je ne dois jamais cesser de l'aimer. J'aurai soin qu'il ne donne jamais dans la perversité du siècle; je l'arrêterai, lorsqu'il en sera tems, au bord du précipice, & les moyens que j'emploierai, loin de le porter à me haïr, me rendront encore plus chère à son cœur. Je viens d'écrire au Vicomte de L\*\*\*, je le prie d'avoir l'œil sur toutes ses actions, de ne rien lui dire qui le chagrine, s'il fait quelque découverte fâcheuse, mais de m'en informer à l'instant. Peut-être que si vous vouliez suivre mon exemple,

vous ne contribuerez pas à la perte du Comte votre fils , qui rougirait de ses désordres , & deviendrait la consolation de votre vieillesse.

J'ai beau vous gronder , je n'en suis pas moins la plus tendre de vos amies : je pense que vous êtes de même , & que la diversité de nos sentimens ne change rien à notre ancienne amitié.

La Marquise de F\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\* , le 6 Septembre , 17....*



---

**LETTRE CLXXXV.**

*Madame P \* \* \* , à Madame  
de Fontenor , sa Sœur.*

**V**OTRE dernière Lettre m'a pénétrée de douleur ; j'y vois que vous êtes trop sensible au plaisir d'être devenue une grande Dame , & à la satisfaction d'être belle & d'avoir quelques talens. Prenez-y garde , ma Sœur , la vanité est bien dangereuse , elle nous fait commettre les plus grandes fautes : il me suffira de vous avertir qu'elle vous portera , sans doute , à écouter les flatteries des hommes , & que les dispositions que vous aurez à les croire , ne manqueront pas de corrompre votre cœur. Ce qui vous est arrivé devrait vous servir de leçon , & vous rendre

sage à l'avenir. Mais vous oubliez les chagrins que vous a causé une première faute, & vous vous préparez de nouveaux remords. Je vous le dis en pleurant, vous avez cessé d'être modeste, maintenant vous voilà coquette, & bien-tôt vous aurez tous les vices. O, ma Sœur ! il en est peut-être tems, rappelez-vous votre obscure origine & les vœux que vous aviez faits de chérir toujours la sagesse ; songez à ce que vous seriez sans les bontés de Madame la Marquise de F\*\*\* & de Monsieur de Fontenor. Il est vrai que vous livrez quelques combats pour ne point succomber ; mais vous vous défendez trop faiblement pour mériter d'être victorieuse. Il faudrait ne vous trouver jamais dans la compagnie de M. le Marquis : vous l'aimez trop pour qu'il vous soit possible de le voir sans danger. Eh ! comment vous permettez-vous encore tant de familiarité avec

M. le Comte de C\*\*\* ? Ne vous apercevez-vous pas qu'il se propose de vous séduire , & que vous commencez à trouver ses défauts agréables , & à prendre ses vices pour des qualités charmantes ? C'est-là l'homme que vous devez fuir avec le plus grand soin. Si vous étiez pénétrée des obligations que vous avez contractées en vous mariant , vous n'auriez nullement besoin de mes conseils : la vie dissipée que vous menez , vous empêche peut-être d'y songer. Permettez-moi donc de vous les retracer en peu de mots. Une femme honnête & raisonnable , fait qu'elle est destinée à faire le bonheur de son mari , à partager ses peines , à les adoucir , à ne penser que comme la moitié de soi-même , & à mettre sa gloire à lui rester toujours fidelle. Une jeune personne qui n'est liée par aucuns sermens , se rend bien moins coupable en s'écartant de la

vertu, que lorsqu'elle se plaît tout-à-la-fois à se déshonorer, & à manquer à-la Religion & à l'homme qui la croit une chaste épouse. Je suis persuadée de toutes ces vérités, & c'est dans la pratique de mes devoirs que je trouve une félicité véritable, bien au dessus de celle dont vous jouissez, malgré votre opulence & vos plaisirs. Tout mon bonheur est de m'occuper de mon ménage, & de passer la journée entière auprès de mon mari. Les inquiétudes que vous me causez, ma chère Sœur, m'empêchent d'être aussi fortunée que je le ferais. Ah, Dieu veuille toucher ton cœur, & t'inspirer le desir de suivre mon exemple ! tu ferais beaucoup plus heureuse.

LOUISE R\*\*\* P\*\*\*.

*Du Village de S\*\*\*, le 10 Septembre, 17...*



## LETTRE CLXXXVI.

*Màdame de Fontenor , à Mādame P \* \* \* , sa Sœur.*

**Q**UE vais-je t'apprendre, ma chère Sœur ! oserai-je t'avouer une nouvelle faiblesse , qui met le comble à toutes celles dont je me suis rendue coupable ? Oui , tu sauras quelle est la fragilité de ma vertu ; en vain la honte voudrait arrêter ma plume ; ce serait être trop criminelle , que de dissimuler avec toi. Je prévois les reproches dont tu vas m'accabler , & t'assure que je m'en fais encore davantage. Je connais maintenant toute l'énormité de ma faute..... O ciel ! j'ai pu faire le dernier outrage à mon mari ! lui qui m'a donné des preuves d'une gé-

nérosité peut-être sans exemple ; lui dont les bienfaits annoblissent mon existence !..... Mais je ne suis coupable que d'un moment de faiblesse... Il me semble que plusieurs raisons me rendent moins condamnable..... Je croyais avoir triomphé de mon funeste amour ; peu rassurée encore par les combats que je livrais depuis deux ans , je le fuyais , cet aimable jeune homme , je ne voulais jamais me trouver seule avec lui : n'avais-je pas pris toutes les précautions que me suggéraient la prudence & l'honneur ? Eh bien , elles ont été inutiles ; mais j'ai du moins la consolation de n'avoir rien négligé pour rester toujours fidelle à mon époux. J'avais défendu expressément à ma Femme-de-chambre de se retirer , si le Marquis de F\*\*\* se présentait chez moi le matin ; il l'avait , sans doute , gagnée ; car aujourd'hui elle l'a introduit dans

mon cabinet de toilette, sans même l'annoncer, & m'a laissée seule avec lui. Comme il remarquait dans mes yeux de l'étonnement & de la colère, il s'est jeté à mes genoux, & m'a protesté qu'il ne pouvait vivre sans me voir & sans m'exprimer tout son amour. J'ai voulu lui représenter, d'un ton ferme, que mon devoir me défendait de l'entendre davantage, & m'ordonnait même d'éviter les occasions de me trouver avec lui; j'ai mis tant de ménagement & tant de douceur dans mes expressions, qu'elles l'ont rassuré, malgré moi, contre la crainte de me déplaire. Tandis que je lui parlais, il pressait de ses lèvres une de mes mains, & je sentais couler ses larmes. — » Ah ! s'est-il écrié, ne m'en-  
» vriez point la douceur de vous ai-  
» mer, laissez-moi vous adorer sans  
» espoir : seriez-vous assez barbare  
» pour me défendre un sentiment qui

„ fait toute ma félicité , & qui n'ôte  
 „ rien à votre vertu ? “ — Emue , at-  
 tendrie , je lui cachais avec peine mon  
 trouble. — „ Aimez-moi , ( lui ai-je  
 répondu d'une voix entre-coupée ,  
 après un instant de silence ) „ aimez-  
 „ moi , j'y consens , mais songez que  
 „ c'est la seule faveur que vous pouvez  
 „ obtenir “. — A ces mots , qui l'ont ,  
 sans doute , rempli de joie , il s'est  
 élancé dans mes bras , sa bouche s'est  
 approchée de la mienne &..... Je  
 n'ai opposé que de faibles efforts à ses  
 caresses , j'ai fini par oublier mes de-  
 voirs , mon mari , l'Univers entier.

Avais-je cherché ma défaite ? Pour-  
 vais-je prévoir les circonstances qui  
 m'ont perdue ? Non , ma chère Sœur ,  
 tu rendras justice aux précautions que  
 j'avais prises , & tu auras que je suis  
 beaucoup plus à plaindre qu'à blâ-  
 mer..... Les pernicious discours du  
 Comte de C\*\*\* , ont peut-être porté

La séduction dans mon âme : s'ils ont opéré ce funeste effet , les mauvaises intentions sont bien punies , puisque , sans le vouloir , il a contribué au triomphe de son rival. . . . . Mais quand j'y songe mûrement , je ne vois pas que ma faute soit si grave. Je serais , certainement , bien plus coupable si M. de Fontenor m'était fidèle. Puisque les hommes se permettent sans honte d'être volages & changeans , pourquoi les femmes ne jouiraient-elles pas du même privilège ? Nous ne sommes-donc que de viles esclaves , auxquelles des maîtres impérieux viennent imposer des loix injustes & révoltantes. On ne peut , nous disent-ils , se livrer à l'inconstance sans se déshonorer , sans commettre un crime. Et cependant cette même inconstance est parmi eux une chose toute naturelle , qui ne touche jamais à la réputation. Comment ce qui est crime en nous , n'est-il chez

eux qu'une simple bagatelle ? L'injustice est d'autant plus criante, que la forte constitution de l'homme & la trempe de son esprit, lui donnent le pouvoir de maîtriser ses passions, au lieu que mon sexe, doué d'organes délicats, & ne recevant qu'une éducation molle & efféminée, doit avoir moins d'empire sur ses sens, & doit être nécessairement plus fragile. Ajoutez encore que nous sommes sans cesse exposées aux attaques d'une foule d'aimables séducteurs, qui mettent toute leur gloire à nous faire succomber.

J'ai donc raison de trouver ma faute, en quelque sorte, excusable; & je pense, ma chère Sœur, que, si tu veux y réfléchir mûrement, ton indignation se calmera, & que tu feras même rentrée de me pardonner.

JEANNETTE R\*\*\* DE FONTENOR.

*De Paris, le 13 Septembre, 17...*

## LETTRE CLXXXVII.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

O MON cher Comte! que ne puis-je vous apprendre quelle est ma félicité, vous verriez que je suis le plus heureux des hommes..... Mais vous avez vos secrets; je veux avoir aussi les miens: vous n'avez pas oublié, sans doute, que vous m'avez fait mystère de je ne sais quelle aventure, dont vous ne m'avez dit que quelques mots confus, malgré mes vives instances: si vous n'y songez plus, je m'en souviens, moi, & je prends aujourd'hui ma revanche. Peut-être qu'avant de venir à Paris, j'aurais été incapable d'une telle dissimulation; mais l'usage du monde,

que je commence à connaître , & surtout vos judicieuses leçons , m'ont appris que la première vertu est de ne se fier à personne , & qu'on doit même se refuser à la douceur d'épancher ses plaisirs ou ses peines dans le sein d'un ami. Vous m'avez découvert des choses encore plus étonnantes , que je n'aurais jamais crues , si l'expérience ne m'en avait montré la vérité : eh ! pouvais-je m'imaginer que les bonnes mœurs ne fussent qu'une chimère , & que le moyen de se couvrir de ridicules , serait de mener une conduite trop régulière ? Vous me l'avez dit cent fois , & j'en vois la preuve chaque jour , la vertu est passée de mode depuis long-tems , elle est reléguée parmi le peuple , ou chez le petit Bourgeois ; on affiche ses désordres , on se montre publiquement avec ces Demoiselles que la sottise & le libertinage ont enrichies ; rien de sacré pour les



les gens du bon ton.... Que je suis heureux d'avoir été instruit par un maître tel que vous ! Vos conseils & votre exemple m'ont débarrassé de mon innocence & de mes préjugés : graces vous en soient rendues un million de fois. Instruit par vous des maximes du monde, je me suis défait de ma timidité ridicule, j'ai cessé de respecter tout ce qui en impose au vulgaire, & j'ai cessé de croire à la vertu des femmes. Je n'ai pas eu plutôt pensé comme mon aimable mentor, que l'amour a comblé tous mes vœux, que les plus doux plaisirs m'ont été prodigués. Une personne charmante vient de récompenser mon audace ; elle couronne, malgré elle, mes sentimens & ma constance ; j'ai vu succéder dans ses yeux la tendresse à l'indignation ; j'ai vu la colère expirer sur ses lèvres de rose : elle voulait me crier d'arrêter, sa voix s'est éteinte,

elle n'a poussé que des soupirs.....  
 Il n'est point d'expressions pour vous  
 peindre mon bonheur ; mais je le cou-  
 vrirais d'un voile impénétrable , quand  
 il me serait possible de vous en offrir  
 l'image : vous n'avez jamais eu pour  
 moi toute la confiance qu'exigeait  
 peut-être notre amitié , je veux user  
 de la même réserve. D'ailleurs , à vous  
 parler franchement , j'ai encore le pré-  
 jugé gothique d'être persuadé qu'un  
 galant homme doit toujours cacher le  
 nom de la maîtresse qui ne lui est  
 point cruelle.

Le Marquis de F \* \* \* ,

*Ce 13 Septembre.*



## LETTRE CLXXXVIII.

*Le Comte de C\*\*\*, au Marquis  
de F\*\*\*.*

P UISQUE je ne vous verrai peut-être point aujourd'hui, & que, d'ailleurs, nous nous écrivons, comme si nous étions éloignés de cent lieues, je vais répondre à la singulière missive que vous venez de m'envoyer. Vous faites donc le discret, Monsieur le Marquis; je ne croyais pas que vous vous seriez piqué d'avoir une qualité aussi extraordinaire, & je suis confondu que vous prétendiez m'en être redevable. Si je me suis avisé une seule fois dans ma vie, de me montrer mystérieux, c'est que l'évènement ne m'était point favorable;

au-lieu que vous me cachez une aventure qui ne peut que vous faire honneur ; ce qui est bien différent , comme vous voyez. Votre procédé à mon égard est donc inexcusable , & tout-à-fait contraire à l'usage reçu. Je le désapprouve , autant que les louanges excessives qu'il vous plaît de me prodiguer ; vos éloges ne sont pas mieux fondés que les sentimens de votre reconnaissance : si je méritais les uns & les autres , j'aurais fait un élève plus digne de moi ; vous ne vous étonneriez point que le plaisir soit recherché de tout ce qui respire , & que les gens sensés lui fassent les plus grands sacrifices : vous sauriez qu'il ne suffit pas d'être élevé au-dessus du peuple par le rang & les richesses , mais qu'il faut encore se distinguer de la foule commune en brisant les entraves qu'elle porte stupidement depuis tant de siècles. Vous avez cependant

profité de mes leçons pour un objet essentiel; je vous ai appris, dites-vous, qu'une femme est toujours tendre, malgré son air prude, & que la manière de l'attaquer, décide ordinairement de la victoire. Je vous félicite de vos progrès à cet égard; vous en ferez plus heureux dans vos amours. Mais j'admire la bifarrerie de mon fort; les conseils que je vous ai donnés, vous ont servi à m'enlever ma maîtresse, ou plutôt à me précéder dans une carrière que je devais parcourir le premier. J'enrage de vous avoir si bien instruit. Morbleu! était-ce pour me jouer ce tour indigne, que j'ai pris la peine de vous introduire dans le monde, & de vous éclairer par mes conseils? Votre procédé n'est-il pas le comble de l'ingratitude? Plus je songe à mon avanture, plus elle me paraît unique; oui, elle est originale, & je suis tenté d'en

rire.... Pourquoi m'en affligerais-je ? Il faut s'accoutumer à ne pas régner seul dans le cœur d'une femme. Ces sentimens ne sont-ils point délicats ? Si j'en avais d'autres , que m'en reviendrait-il ? beaucoup de chagrins ; je perdrais des momens agréables , & je ferais cent fois plus égoïste que tous ceux qu'on rencontre dans la Société. Après avoir témoigné un peu d'humeur , je prends gaîment mon parti ; comme vous voyez ; mais c'est afin de triompher à mon tour : les fleurs qui charment les yeux dans un parterre , ne sont pas toutes cueillies par la même main ; & l'on peut encore glaner quand la moisson est faite. Je fais enfin quel est le moyen d'attendrir votre Belle en ma faveur , & je vais me hâter de le mettre en usage.

Vous comprenez , Marquis , que je vous ai entendu à demi-mot : voilà comme sont les Amans ; ils veulent

toujours faire les discrets , & finissent par ne se confier qu'à cinq ou six de leurs amis.

Le Comte de C \* \* \*.

*Ce 14 Septembre.*

---

## LETTRE CLXXXIX.

*Madame de Fontenor, à Madame P \* \* \*, sa sœur.*

**J**E ne puis voir le Marquis qu'avec beaucoup de précautions ; il serait même peut-être plus convenable qu'il ne vînt jamais au logis. M. de Fontenor me témoigne , depuis quelques jours , qu'il s'étonne de ses fréquentes visites. Mais je prendrai le parti de le recevoir pendant l'absence de ce mari trop incommode , qui emploie ordi-

naîrement les matinées à vaquer à ses affaires; & une Femme-de-chambre, qui m'est afidée, me garantira de toute surprise: s'il survenait quelque témoin importun, le Marquis se sauverait par un escalier-dérobé. Tu conviendras, ma chère Sœur, que je respecte les bienséances, & que, si j'ai des reproches à me faire, du moins je ne lève pas le masque, comme tant de femmes hardies, qui semblent se prévaloir de leur rang & de leurs richesses, pour afficher tous les desordres d'une vie scandaleuse. Non, jamais, jamais je n'aurai une telle effronterie. Je t'avoûrai seulement que j'envie leur bonheur; un mari jaloux ne les contrarie point dans leurs plaisirs.... & le remord ne paraît nullement les tourmenter..... Eh! pourquoi éprouveraient-elles quelques scrupules, puisque l'exemple de chacune d'elles les autorise, & qu'elles ont un



consentement tacite de leurs époux?.. Il est bien singulier que le mien ne suive point un usage généralement reçu ; il se couvre du ridicule d'être jaloux..... Mais il fait plus, il se permet d'avoir une maîtresse, & s'oppose au penchant de mon cœur : il est donc injuste à mon égard. Je suis un peu consolée de la contrainte que j'éprouve par la facilité d'entretenir en secret l'objet de ma tendresse. Une chose rend ma situation moins désagréable, il m'est permis de recevoir chaque jour les visites du Comte de C\*\*\*, dont la conversation enjouée & pleine d'esprit, charme singulièrement mes ennuis. Je remarque en lui un changement très-avantageux ; il n'est plus si dissipé qu'il l'était ; ses discours sont moins frivoles, & sont beaucoup plus sérieux qu'autrefois, & je le crois corrigé de son insupportable persiflage. Si j'avais causé une

métamorphose aussi étonnante, je ne pourrais douter que le Comte ne m'aimât véritablement..... Eh, que fait-on ! l'amour opère tant de miracles !..... Mais qu'obtiendra-t-il pour prix d'une telle réforme ?..... Je ne saurais du moins m'empêcher de lui savoir gré des efforts qu'il fait pour me plaire.

Adieu, ma chère Sœur, je t'embrasse un million de fois, & j'attends de tes nouvelles avec la dernière impatience. Que tu dois t'ennuyer !

JEANNETTE R\*\*\* DE FONTENAY.

*De Paris, ce 20 Septembre, 17...*



## L E T T R E   C X C.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

**Q**UELLE est donc la bisfarrerie du cœur humain ! Avant que l'amour eût comblé mes vœux les plus ardens , j'idolâtrais avec fureur un objet digne de toute ma tendresse ; mais actuellement j'en éprouve qu'une passion douce & tranquile , & sans être inconstant , mon cœur se partage entre deux personnes aimables : je sens même qu'il accorde aujourd'hui une certaine préférence à la piquante Julie Eh ! pourquoi ne me ferait-elle pas extrêmement chère ? Aucun devoir , ni encore moins le penchant , ne l'attachent à d'autre qu'à moi ; je suis le seul qui règne

sur son cœur , & dont elle veuille recevoir les tendres caresses. Si j'avais quelques doutes sur la sincérité de ses sentimens , ils seraient détruits pour toujours par le désintéressement qu'elle me témoigne. Croiriez - vous , mon cher Comte , qu'elle refuse tous les présens que je lui offre , & qu'elle a même engagé sa mère à l'imiter dans la noblesse de ses procédés ? J'ai beau prier , j'ai beau me fâcher , elle persiste à ne rien recevoir de moi ; mon cœur lui suffit , me dit elle ; en agissant autrement , elle craindrait d'être confondue dans la classe de ces filles méprisables , qui ne choisissent un amant riche & d'une naissance illustre , que pour le trahir & le ruiner. Elle rejette aussi , avec indignation , les offres qu'on lui fait d'une brillante fortune ; elle me montre les galantes missives qu'elle reçoit , & ses réponses pleines de modestie & d'honnêteté.

Mais ce qui vous surprendra bien davantage , ô mon ami ! cette estimable Julie a formé le dessein de quitter au plutôt l'Opéra , afin de me donner une dernière preuve de son attachement , & pour se délivrer des importunités qu'elle éprouve , de la part de ces gens qui ne savent que marchander une maîtresse & qu'avilir un des plus doux sentimens de la Nature. » Il » me semble que je serai plus digne » de toi , cher amant , ( me répétait-elle encore ce matin , en me serrant dans ses bras ) » je me trouverai plus » digne de ta tendresse , en ne pouvant » plaire qu'à toi seul , en ne briguant » d'autres regards & d'autres applaudissemens que les tiens «. — Auriez-vous soupçonné tant de délicatesse & tant de constance dans la fémillante Julie ? Mais ses manières folles & dissipées , n'ôtent rien aux qualités de son âme. . . . Fille estimable & charmante !

comment reconnâtrai-je les généreux sacrifices que tu m'as faits ? Que ne m'est-il possible de te faire accepter toute ma fortune , pour prix de ta tendresse fidelle & de ton désintéressement sans exemple !

Vous prenez part à mon bonheur, cher Comte ; la véritable amitié jouit de la félicité de ceux qu'elle chérit : soyez donc bien content , car je suis on ne peut pas plus heureux.

Vous ne connaissez point la Dame avec laquelle une douce sympathie m'unit depuis long - tems ; si c'était celle que vous soupçonnez , je vous conseillerais de perdre les espérances que vous nourrissez mal-à-propos : votre caractère & votre façon de penser , ne peuvent absolument lui convenir.

Le Marquis de F \* \* \*.

*Ce 20 Septembre.*

---

---

## L E T T R E C X C I.

*Le Comte de C\*\*\*, au Marquis  
de F\*\*\*.*

**O**N prend beaucoup de part, il est vrai, au bonheur de ses amis; mais il n'est pas moins certain que nos propres jouissances nous affectent plus que celles d'autrui; d'ailleurs, quelque charmé que l'on soit de la félicité des personnes qui nous sont chères, on ne peut souvent se défendre de l'envier. C'est ce qui m'est arrivé à votre égard, Monsieur le Marquis, j'en conviens de bonne foi; j'ai long-tems soupiré après la faveur que vous aviez de posséder le cœur & les bonnes grâces d'une femme aussi parfaite que la belle de Fontenor. Mais actuelle-

ment je vous verrai sans jalousie au comble du bonheur suprême : voulez-vous en savoir la cause ? c'est que je me crois tout aussi heureux que vous, & c'est parce que vous devenez sérieusement amoureux de Julie. Une Dame tout-à-fait aimable, que je pourchassais depuis long tems, s'est enfin laissée prendre dans mes pièges, & j'ai remporté la victoire la plus complète.... O triomphe tant désiré ! tu me flatterais davantage, si tu t'étais fait moins attendre. Quelques-uns de mes rivaux ont trouvé mon infante moins difficile & moins cruelle ; mais que m'importe ? mon tour devait venir un peu plus tard, & ce n'est point ma faute. Ce qu'il y a de plaisant, il a fallu employer la ruse & me contre-faire d'une manière bisarre. Cette Lucrèce moderne me trouvait trop enjoué, trop dissipé, pour me croire bien amoureux : j'ai découvert sa façon de



penser, j'ai vu quel était son faible ;  
 & aussi-tôt je suis devenu grave comme  
 un Auteur qui s'efforce de paraître mo-  
 deste ; je l'abordais d'un air aussi sé-  
 rieux que si elle avait été ma femme  
 depuis dix ans, & je lui tenais des dis-  
 cours doucereux & fades, aussi tristes  
 que les Elégies d'Ovide, ou, si vous  
 voulez, aussi ennuyeux qu'un Opéra.  
 Cette conduite extravagante n'a pas  
 manqué de produire un très-bon effet ;  
 je m'en suis apperçu à certain air ten-  
 dre que prenait par fois ma dulcinée ;  
 j'ai senti qu'il était tems d'obtenir le  
 prix de mes galantes jérémiades ; & le  
 nouveau stratagème que j'ai mis en  
 usage, devait avoir un prompt succès :  
 je le donne pour infallible à tout  
 homme dont la maîtresse est une hé-  
 roïne en grands sentimens. Après avoir  
 composé ma physionomie sur celle  
 d'un héritier trompé dans son attente,  
 je me suis présenté chez la Dame de

mes pensées, au moment où je savais qu'elle était seule ; au-lieu de persiffler, comme à mon ordinaire, & de folâtrer autour d'elle, j'ai gardé un morne silence, me tenant immobile sur mon fauteuil, & poussant, par intervalles, de profonds soupirs. Frappée de ma contenance lugubre, ainsi que je l'avais prévu, elle m'a demandé si j'étais malade : c'était-là où je l'attendais, & j'avais ma réponse toute prête : — » Hélas ! Madame, me suis-je » écrié du ton le plus douloureux, » vos cruautés me désespèrent, & je » sens que mes jours vont bientôt s'é- » teindre dans la tristesse & dans les » larmes «. — En achevant de prononcer ces mots, je me suis précipité aux genoux de la Belle, & j'ai mouillé de mes pleurs une de ses mains, que je couvrais de baisers ; car l'essentiel est de savoir pleurer pour réussir auprès de certaines femmes. Comme je

voyais qu'elle rêvait profondément ; & qu'elle était encore incertaine sur le parti qu'elle devait prendre , je me suis levé tout-à-coup , & tirant mon épée , j'ai fait mine de vouloir me la passer au travers du corps , en m'écriant que la vie m'était odieuse , puisque je ne pouvais adoucir l'objet de mon amour ; on m'a bien vite arrêté le bras , & je vous laisse à deviner le reste de l'histoire. . . . Voilà une conquête qui m'a donné furieusement de peine ; je renoncerais au plaisir d'aimer & de tromper les femmes , s'il étoit toujours aussi difficile de les mettre à la raison. Mais cette galante aventure est heureusement mise à fin : que le ciel me préserve d'en rencontrer souvent de pareille ! N'en parlons plus ; je vais reprendre ma gaîté , mon étourderie , mon habitude à lancer des Sarcasmes ; je vais redevenir un homme charmant pour la Société. La gêne que

je m'étais imposée depuis quelques jours, a répandu sur tout mon être une teinte de mélancolie sombre, dont il est important que je me défasse au plutôt. Imiter-moi, mon cher Marquis, livrez-vous à tous les amusemens de votre âge, n'aimez que pour être heureux, & chérissez constamment votre friponne de Julie : je n'aurais jamais soupçonné qu'il fût possible d'inspirer à cette petite folle une véritable tendresse ; ce miracle incroyable vous était réservé.

Le Comte de C \* \* \*.

*Ce 26 Septembre.*



## L E T T R E CXCII.

*Madame de Fontenor , à Madame P \* \* \* , sa Sœur.*

QUE signifie donc le silence obstiné que tu gardes depuis quinze jours, ma chère Sœur ? je t'écris pour la troisième fois, sans avoir reçu de tes nouvelles : est-ce que tu deviendrais nonchalante & paresseuse, parce que tu as changé d'état pour vivre à la Ville ? C'est un vice qui se contracte ici, je t'en prévienne, & dont on a bien de la peine à perdre la douce habitude ; je me suis apperçu que toutes les femmes d'un certain ton, s'occupent sans cesse à ne rien faire ; la toilette, le jeu, les Spectacles, voilà leur unique travail. Pour moi, je me suis accoutumée, sans

efforts , à ce genre de vie , qui ne laisse pas d'avoir son agrément ; mais toi , ma Sœur , j'imagine qu'il te paraîtra long-tems un peu étrange. Daigne donc répondre à mes Lettres , jusqu'à ce que tu sois devenue tout-à-fait paresseuse , ou plutôt sois exacte à m'écrire , jusqu'à ce que tu cesses de m'aimer ; car la femme la plus indolente , néglige rarement de composer de charmantes missives , sur-tout quand elle les adresse à des personnes qui lui sont chères. Comme je ne songe qu'à varier mes plaisirs , je vois couler mes jours d'une manière fort agréable ; & je te conseille de m'imiter. Tout le monde s'empresse à contribuer à mon bonheur. Le Comte de C \* \* \* s'est rendu l'homme le plus aimable ; il se livre actuellement à la douceur qu'inspire une véritable tendresse ; il ne feint pas des sentimens qu'il est loin d'éprouver ; il se pique mainte-

nant d'estimer l'objet de son amour ,  
& de lui donner des preuves qu'il fait  
être discret. N'est-il pas flatteur pour  
moi d'avoir causé un changement aussi  
difficile à faire ? Je me proposais ce-  
pendant de ne jamais répondre aux  
soins empressés du Comte ; j'applau-  
disais en secret au changement de sa  
conduite , & je croyais m'en tenir là.  
Mais pouvais-je prévoir l'extrémité  
où le porterait la violence de sa pas-  
sion ? J'étais seule ce matin , il m'a  
pressée de lui avouer si je l'aimais ,  
& m'a dit qu'il lui était impossible  
de vivre davantage dans l'incertitude  
cruelle où je le laissais languir. J'ai  
gardé un silence qui me paraissait de-  
voir le rebuter en lui apprenant ce que  
je pensais. Il est tombé à mes genoux ,  
& j'ai senti couler des pleurs sur une  
de mes mains ; oui , ma Sœur , il a  
versé des larmes , je n'en ferais dou-

ter : est-il de marque plus certaine d'un véritable amour ? Dissimulant mon trouble , j'affectais une extrême froideur ; je ne voulais point me rendre coupable d'une nouvelle faiblesse. Mais admire la force de sa passion ; ne pouvant soutenir l'idée qu'il était haï , il s'est levé précipitamment , & tirant son épée , il allait se percer à mes yeux , si je ne lui avais arrêté le bras , en poussant un grand cri. Ce mouvement de ma part lui a fait croire qu'il était aimé , & il m'a témoigné sa reconnaissance par les plus tendres caresses.... Quelle résistance pouvais-je opposer ? Un amant est-il parjure quand il veut sceller de tout son sang la promesse d'être toujours fidèle ? devais-je froidement consentir qu'il se donnât la mort ? O Dieu ! qu'aurait-on pensé de moi si j'avais été aussi barbare ?.... Le Comte m'a quittée enchanté de son



son bonheur , & ne songeant plus qu'à vivre , afin de me prouver , dit-il , qu'il est aussi constant au sein de la félicité , que lorsqu'il est tourmenté par d'injustes rigueurs..... Qu'ai-je fait ? je viens de combler les vœux du plus sincère amant..... Mais pourquoi des remords déchirent-ils mon âme dans des momens si doux ? ..... Eh ! quand il m'aurait été possible de douter de son amour , étais-je libre de lui résister ? .... Le souvenir de mon époux...., ou plutôt l'image enchantée du Marquis de F\*\*\* , m'avait défendue jusqu'à présent contre les attaques du Comte de C\*\*\* ; mais cette épée m'a fait frémir , je n'ai plus été maîtresse de moi-même..... Je suis donc plus malheureuse que criminelle ; j'aime à me le persuader ; je me dis que ma Sœur , si elle réfléchit sur toutes les circonstances , ne sau-

rait encore me refuser son amitié...  
ni son estime.

JEANNETTE R\*\*\* DE FONTENOR.

*De Paris , ce 27 Septembre ; 17...*

---

## LETTRE CXCIH.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

**V**ous ne changerez jamais , l'habitude de mal-faire tient trop à votre être , pour qu'il soit possible de vous rendre meilleur : heureusement que ce n'est que pour tourmenter les femmes , que vous exercez votre malice naturelle. Mais le plaisir que vous éprouvez à tromper cette belle moitié du genre humain , est-il aussi vif que

celui que l'on goûte à l'aimer sincèrement ? Soyez bien persuadé, mon cher Comte , que vous vous êtes privé jusqu'à présent des sensations les plus délicieuses. Vous pensez jouir de la volupté en profitant de l'erreur d'une jeune personne qui croit couronner un amant sincère , & vous en avez à peine l'image. Qu'il est différent de presser dans ses bras l'objet d'une vive tendresse , ou d'abuser de la crédulité d'une femme trop sensible ! Puissent ces réflexions vous inspirer l'idée de former un attachement durable ! Vous en seriez plus heureux , & vous avoueriez que les plaisirs des sens sont bien froids , bien insipides , quand le cœur n'y prend aucune part. Votre légèreté & votre perfidie , ne feraient plus d'infortunées ; vous cesseriez de vous glorifier du nombre de vos conquêtes , qui ne flattent qu'un instant la vanité ; vous trouveriez dans une seule tous

les charmes & toute la félicité que vous cherchez envain depuis si long-tems. J'imagine que je ne connais point la personne que vous venez de séduire en l'effrayant par votre feint désespoir ; elle apprendra bien-tôt combien il est facile d'être duppe des apparences , lorsqu'une âme honnête & franche , veut apprécier les discours & les actions de ceux qui nous intéressent. Je la plains sincèrement des chagrins que vous lui préparez , au lieu que je vous féliciterais l'un & l'autre , si vous étiez moins volage , & si l'amour vous avait fait desirer le plus doux triomphe. Vous vous écrierez , sans doute , que j'ai furieusement la manie d'être raisonneur , & qu'avant de condamner vos défauts , je devrais les appercevoir en moi , puisque je suis infidèle à deux femmes charmantes , que je parais aimer tout-à-la-fois. Il est vrai qu'au premier coup

d'œil ma conduite semble reprehensible ; mais elles me sont chères toutes les deux ; je ne les trompe donc point quand ma bouche leur jure une tendresse éternelle. Peut-être , par la suite , aimerai-je l'une avec moins d'ardeur ; alors je saurai me conformer à mes sentimens ; mais il est impossible qu'elles me soient jamais indifférentes.

Le Marquis de F\*\*\*.

*Ce 28 Septembre.*



## LETTRE CXCV.

*Le Comte de C\*\*\* , à M. de Fontenor.*

AURAI-JE des craintes mal fondées ? Je crois m'appercevoir que vous êtes horriblement jaloux , ou beaucoup trop amoureux de votre femme ; c'est souvent la même chose. Eh quoi ! mon ami , donneriez - vous dans un pareil ridicule , vous qui connaissez les usages ? Je suis confondu de vous voir presque tous les jours avec votre épouse ; on vous prendrait , en vérité , pour son écuyer ; je crois même vous avoir surpris à la regarder d'une manière fort tendre. Songez aux plaisanteries dont vous allez être l'objet , si vous ne changez promptement de

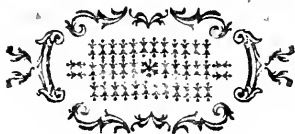
conduite. Ne vous montrez qu'un infant chez Madame , & gardez-vous bien de l'accompagner à la promenade , aux Spectacles , au Bal. On verra , par cette sage retenue , que vous êtes un mari du bon-ton , & que si vous avez d'abord agi différemment, c'était par singularité , sans tirer à conséquence.

Mon amitié, très-alarmée du ridicule que vous alliez vous donner dans le monde, finira par vous avertir qu'il n'est pas plus pardonnable d'être jaloux de sa femme, que d'en être amoureux : ces deux défauts essentiels , qui troublent l'ordre & l'harmonie de la Société , peuvent déshonorer le plus honnête homme. Défaites-vous donc aussi de la jalousie : elle croit tout voir , & ne voit absolument rien. D'ailleurs, vous imaginez-vous qu'elle ait l'art de détourner le malheur qu'elle redoute ? Je puis vous assurer que vous

feriez singulièrement dans l'erreur. . . .  
 Mais brisons là-dessus ; des réflexions  
 à ce sujet me mèneraient trop loin ;  
 je n'ai que le tems de finir ma mis-  
 sive , en vous invitant à suivre mes  
 judicieux conseils, & à vous bien per-  
 suader que je suis pour la vie votre  
 ami sincère , ainsi que celui de Ma-  
 dame votre épouse.

Le Comte de C\*\*\*.

*Ce 29 Septembre.*





## LETTRE CXCV.

*Madame P \* \* \* , à Madame  
de Fontenor , sa Sœur.*

**J**E m'étais promis de ne plus vous écrire ; mais avant d'effectuer un dessein qui me fait beaucoup de peine , je crois devoir vous faire tous les reproches que vous méritez. Est-ce donc ainsi , ma Sœur , que vous remplissez vos promesses ? Vous étiez au désespoir , me disiez-vous , d'avoir trop écouté vos passions , & vous deviez mener la conduite la plus régulière. J'avais cru voir un repentir sincère dans les Lettres qui contenaient l'aveu de vos fautes & la douleur que vous en ressentiez : touchée des remords qui vous déchiraient , ( vous voyez que

j'ai retenu vos termes ) je vous avais presque pardonné les égaremens d'une jeunesse inconfidérée. Mais dans quelle affliction venez vous de me plonger ! A peine êtes-vous mariée, qu'oubliant vos chagrins passés & les sermens de vivre en honnête femme, vous donnez dans les derniers désordres. Est-ce de la sorte que vous reconnaissez les bontés de M. de Fontenor ? Que de reproches ne vous feriez-vous pas à chaque instant , si vous étiez encore capable d'éprouver la honte & de savoir rougir ! Vous manquez d'une manière odieuse au meilleur des hommes, qui vous a tout sacrifié pour vous élever jusqu'à lui , parce qu'il pensait que vous répareriez , par une conduite exemplaire , les faiblesses dont vous vous êtes rendue coupable. Quelle serait son indignation s'il en était informé ! Vous devez trembler en songeant qu'une telle découverte est très-

possible. Pourquoi ne se ferait-elle pas ? aucun crime ne reste caché ; Dieu permet que l'on reçoive tôt ou tard la punition que l'on a méritée. Cela posé, comment pouvez-vous soutenir les regards de votre mari, ou, plutôt, comment pouvez-vous, sans frémir, jeter les yeux sur vous-même ? Votre endurcissement au mal est la seule cause de votre sécurité. Je vous en conjure, ma Sœur, songez à l'éducation que vous avez reçue ; représentez-vous la peine que ressentirait Madame la Marquise de F\*\*\*, si on l'informait de vos nouveaux égaremens ; cette généreuse Dame vous aime comme sa fille ; elle se flatte que vous serez digne de sa tendresse, en triomphant de vos passions, en obtenant l'estime de tout le monde. Quelle fera cruellement trompée ! pour prix de ses bienfaits, vous lui réservez les chagrins les plus sensibles. Mais peu

vous importe d'affliger les personnes à qui vous êtes chère ; vous n'avez d'attachement qu'aux faux plaisirs & qu'aux vices en horreur à la sagesse ; votre cœur est tellement perverti , que la honte & les remords ne peuvent plus se faire entendre ; vous m'apprenez votre vie scandaleuse avec autant de légèreté & d'enjoûment , que si vous me faisiez part d'une action indifférente : en un mot , je vous le dis avec la dernière douleur , le ton de vos dernières Lettres annonce une âme tout-à-fait corrompue ; autrefois vous aviez des remords, vous n'étiez point heureuse en commettant des fautes ; actuellement vous voilà tranquille , & vous croyez jouir de la félicité dans le sein du crime. ... Ah ! si notre pauvre mère vivait encore , & qu'elle fût instruite que sa Jeannette a cessé d'être vertueuse , comme elle serait affligée ! comme elle priait Dieu , en

pleurant , de toucher le cœur de son infortunée fille ! Hélas , elle n'a pu nous laisser que l'honneur ; & vous n'avez pas daigné conserver ce précieux héritage ! Il me fera toujours cher , ainsi que sa mémoire. Vous l'avez oubliée depuis long-tems , cette mère tendre , respectable malgré sa pauvreté ; si elle eût été présente à votre esprit , sa seule idée aurait suffi pour vous détourner de vos funestes penchans. Livrez-vous-y , puisque rien ne vous arrête plus ; je sens toute l'inutilité de mes remontrances , & vous épargnerai , par la suite , l'ennui qu'elles vous causent. Mais je vous prie de ne plus me révéler vos désordres ; il me semble que ces confidences me rendent coupable avec vous ; elles me font d'autant plus de peine , que je crois devoir les cacher à mon mari. Adieu , Madame..... je n'ose vous appeller ma sœur. Cessez de m'é-

crire ; il ne me conviendra de recevoir vos Lettres , que lorsqu'un heureux changement vous ramènera vers la sagesse , afin de vous y fixer pour toujours. Pour peu que vous tardiez à changer de conduite , craignez d'avoir ma mort à vous reprocher ; vos dernières Lettres m'ont déjà rendue très-malade ; je ne quitte point le lit depuis quelques jours ; mon état est d'autant plus inquiétant , que tout annonce qu'avant six mois , je vais devenir mère.... O mon Dieu ! accordez à mes prières & à mes larmes , la conversion d'une femme trop coupable , que je fuirai jusqu'à ce que ses sentimens soient dignes de mon estime.

LOUISE R \*\*\* P \*\*\*.

*Du Village de S \*\*\* , le 6 Octobre , 17...*

## LETTRE CXCVI.

*M. de Fontenor , au Comte de  
C\*\*\*.*

QUE voulez-vous donc dire , Monsieur le Comte , avec toutes les folies que vous m'écrivez ? Je ne suis point amoureux de ma femme : je n'ai garde de me couvrir d'un pareil ridicule ; oui , d'honneur. Je vois seulement dans Madame de Fontenor une jeune personne aimable , destinée à vivre avec moi le reste de mes jours , & qui est obligée de m'amuser , quand je ne pourrai trouver d'autres plaisirs qu'auprès d'elle ; je fais encore que je l'ai associée à mon sort , pour qu'elle me représente chez moi en diverses circonstances , & afin qu'elle m'aide à recevoir les amis qui viennent à la

maison : je me suis promis sur-tout qu'elle contribuât aux agrémens de mes Concerts par la beauté de sa voix, & par l'art avec lequel elle touche du Clavécin : vous conviendrez que mes espérances n'ont point été trompées, & qu'elle fait à merveilles sa partie avec les Virtuoses que je rassemble une fois la semaine. Voilà ma confession de foi, Monsieur le Comte, sur le premier chef de vos accusations : j'espère que vous me rendrez la justice d'avouer que je n'ai point la sottise d'être l'amant de ma femme. Je vous prie de me défendre & de me disculper, s'il arrivait qu'on m'accusât devant vous de ce bizarre travers. Eh ! pourquoi diable m'aviserai-je de soupirer encore en faveur de ma belle moitié ? N'est-elle pas à moi ? ne m'a-t-elle pas été adjugée d'une manière irrévocable ? Est-il d'usage de soupirer pour ce que l'on possède ? Ce serait,



parbleu ! le comble de la démence. Soyez donc bien assuré que je ne viens quelquefois dans son appartement & ne l'accompagne à la promenade, aux Spectacles, que par désœuvrement, que parce qu'il m'est alors impossible de mieux faire. Je vous jure encore que si vous m'avez surpris à la regarder avec une certaine expression de tendresse, c'était par distraction, ou bien parce qu'il y a des momens que la vue d'une jolie figure coiffée, fait toujours plaisir, quand ce serait même sa femme..... Mais je suis bien bon, en vérité, de me disculper d'une chose qui se détruit d'elle-même : n'entretiens-je pas, au sçu de tout Paris, la fameuse Q \* \* \* ? Faites-en souvenir ceux qui l'auraient oublié ; & il ne restera plus de doutes sur ma façon de penser au sujet du lien conjugal. Cependant je vous promets de mieux m'observer à l'avenir, & de

prendre auprès de mon épouse toute la froideur d'un mari raisonnable,

Après ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, il est inutile de vous protester que je ne suis aucunement jaloux. Mais il me semble qu'il est tout simple de ne pas souffrir que Madame de Fontenor voient des gens qui pourraient compromettre sa réputation. A son âge on ignore certaines convenances, on est plus étourdi que coupable, & l'on donne prise, fort innocemment, aux mauvais propos de la malignité. Je préviendrai les bruits défavantageux qui se répandraient peut-être : si Madame de Fontenor ne peut plus trouver en moi un amant, elle verra du moins que je veux être toujours son ami.

Tels sont les sentimens dans lesquels je persisterai toute ma vie ; je me flatte qu'ils auront votre suffrage, ainsi que ceux qui m'attachent à vous,

Monsieur le Comte, & avec lesquels  
je suis bien sincèrement, votre très-  
humble serviteur.

DE FONTENOR.

*Ce 5 Octobre.*

---

## LETTRE CXCVII.

*Le Marquis de F \* \* \* , à  
Madame de Fontenor.*

**N**ON, Madame, je ne suis point  
changé à votre égard ; vos reproches  
sont très-mal fondés ; mon air de froi-  
deur n'a d'autre cause que la réserve  
où je dois être auprès de vous, dans  
la crainte qu'on ne se doute de nos  
sentimens. Mais soyez persuadée qu'il  
m'en coûte beaucoup plus pour dé-  
guiser les miens, que si je les laissais  
éclater ; il me semble que mon bon-

heur n'est point aussi parfait. Comment cesserais-je de vous aimer ? Je m'en suis fait une douce habitude dès mon enfance. Si l'amour que vous m'inspirez pouvait perdre quelque chose de sa vivacité, ce serait parce qu'il est bien cruel de voir l'objet de sa tendresse entre les bras d'un autre, & d'éprouver mille difficultés pour l'entretenir sans témoin. La contrainte & le mystère rendent les plaisirs plus piquans ; mais quand des obstacles multipliés contrarient sans cesse les desirs d'un amant délicat qui fait qu'un époux peut obtenir chaque jour des faveurs délicieuses, dont la moindre mettrait le comble à sa félicité ; il est alors le plus malheureux des hommes. Eh ! qui fait si je ne vous aimerais pas encore davantage, sans les nœuds que vous avez formés ? nœuds cruels qui s'opposent souvent à mon bonheur & le rendent moins vif. Que vous me

faites payer cher les momens où l'amour nous favorise ! Permettez-moi donc de chercher quelques amusemens , afin d'étourdir ma douleur. J'ai des amis qui s'efforcent de dissiper ma mélancolie , & m'entraînent dans des sociétés aussi honnêtes qu'agréables ; dois-je les fuir , pour me consumer de langueur , & pour m'attirer la réputation de misantrope ou d'hipocondriaque ? Votre image me suit par-tout , lorsque je voudrais même qu'elle me fût moins présente. Ainsi ne concevez aucun ombrage si je passe plusieurs jours sans me présenter chez vous. Adieu , trop aimable Jeannette. . . . . Je ne puis me résoudre à vous appeller Madame de Fontenot ; ce nom m'est même odieux : il fait naître dans mon esprit mille idées tristes , que je tâche en vain d'éloigner.

Le Marquis de F\*\*\*.

*Paris , ce 10 Octobre.*

---

---

**LETTRE CXCVIII.**

*Madame de Fontenor, au Comte  
de C \* \* \*.*

**P**OURQUOI donc , Monsieur le Comte , huit jours se sont-ils passés sans que je vous aie vu ? Je ne puis m'imaginer que ce soit négligence ou froideur. Vous avez , sans doute , d'importantes occupations ; des graces à solliciter à Versailles , une jolie noirceur à commettre , un ami à supplanter ; car Messieurs les Courtisans sont comme certaines jolies femmes , il faut rarement ajouter foi à leurs caresses. Eh bien , ne vous gênez pas , livrez-vous aux chimères de l'ambition , n'éprouvez de plus doux desirs que lorsque vous sentirez l'ennui qu'inspire la Grandeur. J'avais cependant

besoin de vous voir au plutôt , pour  
 vous faire part d'un dessein bizarre ,  
 qui me roule depuis quelques jours  
 dans la tête , & que vous ne manque-  
 rez pas de trouver excellent , puisqu'il  
 s'agit de faire une méchanceté.....  
 Oui, j'y suis résolue; elle ne fera plus  
 en droit de m'excéder par de longs  
 sermons : je la verrai rougir à son  
 tour. Ecoutez-moi , Monsieur le Com-  
 te , & préparez-vous à me seconder.  
 Je suis d'une colère furieuse; j'ai peine  
 à me modérer..... Mais je vais cal-  
 mer l'indignation qui fait bouillonner  
 mon sang , & tâcher de vous appren-  
 dre tranquillement la cause de ma  
 juste fureur. Je viens de recevoir une  
 Lettre de mon indolente Sœur , qui  
 m'a mise hors de moi. Cette imperti-  
 nente créature ne cesse de me mora-  
 liser ; non-contente de ses ridicules  
 leçons , elle me menace de son mé-  
 pris ; ma conduite lui déplaît , dit-elle ,

& elle croit beaucoup me punir en me déclarant qu'elle rompt tout commerce avec moi , qu'elle ne me verra plus. N'est-il pas bien singulier que ma Sœur cadette , qu'une petite mijaurée , s'ingère de vouloir m'instruire , & pousse l'audace jusqu'à me manquer de respect ? Oh ! je ne le souffrirai point , je l'en ferai repentir , & l'a rendrai aussi méprisable , même à ses propres yeux , qu'elle se croit digne d'estime. Couvrons-la de honte & d'humiliations. .... Il faut lui faire perdre cette vertu qui la rend si fière & si hautaine. C'est vous, Monsieur le Comte, vous-même , que j'ai choisi pour un tel projet. Eh ! pouvais-je mieux m'adresser ? Vous vous rendrez l'ami de M. P\*\*\* , vous feindrez de le consulter sur différens objets , si cela est nécessaire ; vous trouverez l'occasion de voir souvent ma Sœur , vous lui direz des choses galantes , vous paraîtrez



paraîtrez de plus-en-plus passionné ; elle deviendra sensible ; & quand vous ferez certain d'avoir fait sur son cœur une vive impression , vous cesserez vos visites ; & moi je lui reprocherai sa faiblesse , en exagérant ses torts. Je la connais, le cri de sa conscience s'élèvera bien plus fort que ma voix ; la moindre faute lui semble un crime impardonnable ; honteuse , humiliée , osant à peine lever les yeux , elle ne me regardera plus comme indigne de son amitié ; elle conviendra du moins que notre vertu n'est pas plus héroïque à l'une qu'à l'autre ; & je ne saurais vous exprimer quelle satisfaction ce fera pour moi..... Mais je vous détaillerai beaucoup mieux mon projet à la première entrevue. Venez , charmant séducteur , vous qui connaissez si bien le cœur des femmes , venez apprendre de ma bouche quel est le rôle dont je veux vous charger ; il est

ſingulièrement analogue à votre caractère ; auffi vous le jouerez à merveille, & vous ferez trop heureux de contribuer à ma vengeance.

\* \* \* \*

*Ce 12 Oâtobre.*

---

## LETTRE CXCIX.

*La même , au Marquis de F\*\*\*.*

**J**E ne vous crois point infidèle ; ſi j'avois penſé que vous fuſſiez capable de le devenir un jour , j'aurais triomphé de mes ſentimens pour vous , ou je les aurais diſſimulé toute ma vie. Il m'a ſeulement paru que vous ne recherchiez point aſſez les occaſions de me voir en particulier : & vous ſavez combien le véritable amour s'alarme des moindres choſes. Mais je

ne vous reprocherai plus la rareté de vos visites ; hélas ! elles n'ont , sans doute , été que trop fréquentes ; je suis réduite à vous prier de ne m'en plus faire. Admirez quelle est la fatalité de mon sort ; vous ne m'avez jamais été si cher , & il faut que je vous conjure de ne jamais venir à la maison , ou d'y paraître du moins bien rarement. Mon mari a conçu une violente jalousie contre vous ; allumée & entretenue par les soins que vous m'avez rendus ; peut-être même quelqu'un de ses gens nous a-t-il trahis , & l'a-t-il informé qu'on vous voyait souvent au logis à l'heure qu'il devait en être absent ; il vient de me témoigner , avec beaucoup d'humeur , qu'il ne concevait pas le motif qui pouvait vous amener chez lui lorsqu'il était dehors. Je me suis efforcée de le tranquiliser , en lui faisant entendre que le hasard vous avait conduit , & non un dessein pré-

médité de me trouver seule dans mon appartement. Je crois qu'il a goûté mes raisons ; mais je vous avoue que je ne lui parlais point avec cette assurance que bien des femmes auraient eue à ma place ; je crains qu'une autre fois mon trouble ne décèle notre intimité secrète ; car je suis loin d'avoir acquis cette hardiesse si nécessaire pour soutenir un mensonge. Ainsi vous sentez, mon cher Marquis , l'importance du sacrifice que je vous demande ; ne venez qu'aux heures où la compagnie s'assemble..... Peut-être même ferait-il mieux que vous cessassiez insensiblement de fréquenter la maison..... Me fera-t-il possible de ne plus vous voir ? Mon cœur se révolte contre la nécessité cruelle qui voudrait m'en faire une loi..... O Dieu ! que n'est-il un moyen de concilier le devoir avec l'amour , ou de jeter un voile impénétrable sur des erreurs enchante-

resses, dont il est si difficile de ne pas se rendre coupable dans le cours de la vie!

Adieu, mon cher Marquis; aimez-moi toujours autant que je vous aimerai. Je vous écris avec confiance les secrets sentimens de mon cœur, parce que je suis persuadée que vous êtes trop honnête homme, pour manquer de discrétion. Cependant, la prudence exige que vous brûliez cette Lettre (\*), qui vous sera remise par ma fidelle Femme-de-chambre.

\* \* \* \*

*De Paris, ce 20 Octobre.*

---

(\*) Le Marquis de F\*\*\* ne se conforma point aux intentions de Madame de Fontenor.



## L E T T R E   C C.

*Le Marquis de F \* \* \* , à  
Madame de Fontenor.*

**L**E singulier personnage que ce Monsieur de Fontenor ! eh quoi , il s'avise de faire attention aux personnes qui viennent vous voir ! Son procédé me paraît tout-à-fait étrange , après ce que j'ai ouï dire des usages du monde : ne fait-il pas qu'un mari , pour peu qu'il soit jaloux de sa réputation , ne doit nullement s'occuper des actions de sa femme ? Mais il est des gens qui s'aguerrissent contre les ridicules ; on doit les plaindre , plutôt que s'en moquer. Ce qui me console , c'est que votre argus songe un peu tard à ouvrir tous ses yeux , & qu'il me fera tout

aussi possible de le tromper, malgré sa vigilance, que lorsqu'il dormait avec sécurité. Je crois même que les peines qu'il se donne pour détourner de lui une petite disgrâce commune à la plupart des époux, ne serviraient qu'à l'attirer sur sa personne, s'il ne l'avait déjà éprouvée, sans en avoir le moindre pressentiment. Mais il me semble que maintenant j'aurai un nouveau plaisir à réaliser ses craintes. Oui, mon adorable Jeannette, vous rendez ma félicité encore plus délicieuse qu'elle ne l'était ; je me forme les idées les plus agréables, en songeant que je vous verrai en dépit d'un jaloux, sans qu'aucune inquiétude vienne troubler mon bonheur ; vous ferez toute à moi pendant quelques instans, le tendre amour triomphera de l'hymen envieux & tyrannique, & vous partagerez le sentiment qui m'anime. Ne doutez pas qu'il ne soit facile d'exécuter

mes projets, & de combler mes vœux. Voici quelles sont les mesures que j'ai prises. J'ai loué un appartement dans la rue de. . . . , près de l'Hôtel. . . . , sous le nom du Chevalier de Villeneuve; on travaille à le meubler; dans huit jours tout sera prêt pour vous y recevoir. Ce quartier est extrêmement éloigné du vôtre, & nous ne sommes connus de personne. Je me flatte que vous aurez quelquefois la complaisance de vous y rendre en secret, après m'avoir fait avertir du jour & de l'heure que vous choisirez. J'attends votre réponse avec la plus vive impatience; elle me réduirait au désespoir si elle n'était pas conforme à mes desirs: j'aurais lieu de croire que vous avez cessé de m'aimer.

Le Marquis de F \* \* \*.

*Ce 26 Octobre.*



## L E T T R E C C I.

*Madame de Fontenor , à Madame P \* \* \* , sa Sœur.*

**L'**AMITIÉ que vous m'avez toujours témoignée , ferait - elle donc éteinte sans retour ! Est-il possible , ma Sœur , que l'on en vienne à haïr quelqu'un qui nous fut extrêmement cher , & auquel on est attaché par les liens du sang & de la nature ? Mon cœur ne concevra jamais de pareils sentimens , la honte de l'humanité , & qui ne naissent qu'au milieu des Villes , où le luxe & l'intérêt ont tout dénaturé , & rendent souvent ennemis les plus proches parens. Les éprouveriez-vous , ces sentimens barbares ? vous , ma Sœur , dont les mœurs inno-

centes & pures, nous retracent la vertu du genre-humain dans les premiers siècles; vertu reléguée parmi les tranquilles habitans de la Campagne, ou chez les peuples heureux & grossiers, que l'homme infortuné & vicieux, parce qu'il est civilisé, ose taiter de sauvage. La dernière Lettre que vous m'avez écrite, ma chère Sœur, m'a fait bien craindre quelque refroidissement de votre part; mais je ne puis croire que vous cessiez tout-à-fait de m'aimer. Cependant depuis trois semaines que vous êtes revenue à Paris, on ne vous a point encore vue chez moi; & quand je me présente pour goûter du moins le plaisir de vous embrasser chez vous, il est facile de s'appercevoir que vous me recevez avec une politesse forcée, & non avec la tendresse qui devrait toujours nous lier l'une à l'autre. O ciel! que va-t-on penser dans le monde, lorsqu'on sera certain de

notre brouillerie , & qu'on vous verra persister à me fuir ? A combien d'interprétations malignes ne donnera-t-elle pas lieu , & que diront sur-tout votre mari & le mien , d'une rupture aussi étonnante ? Si vous n'avez point été frappée de toutes ces considérations , je les ai vivement senties , elles me pénètrent d'une juste douleur. Les tristes réflexions qu'elles m'ont inspirées , m'éclairent sur les égaremens dont je me suis rendue coupable , & m'engagent à changer de conduite. J'avoue que vous n'avez que trop de motif , non de m'accabler de votre haine , mais de moins me chérir. Je suis résolue de vous en ôter jusqu'au moindre prétexte : il me fera bien doux de regagner votre tendresse , en même-tems que le repentir me ramènera vers la vertu. Je connais maintenant tout le prix d'une vie honnête & sans reproche ; elle fait éprouver un calme

délicieux. Qu'ai-je ressenti en me livrant à mes passions ? Des alarmes continuelles , des remords qui me poursuivaient sans cesse. Je vois trop tard quels sont les moyens qu'une femme doit employer pour se rendre véritablement heureuse ; je serai désormais fidelle à mon mari ; & peut-être que le ciel , touché des larmes que je répandrai en secret , me pardonnera mes erreurs , en m'accordant le tems d'en faire pénitence.

La dernière fois que je t'ai vue , ma chère Sœur , je t'aurais découvert l'heureux changement fait en moi ; mais l'air d'indifférence & de mépris avec lequel tu m'as reçue , m'a tellement humiliée , que la honte me fermait la bouche : à peine dans ce moment-ci ai-je la force de t'écrire. Tu vois que je ne suis plus indigne de ton amitié..... Que dis-je ! te ferait-il possible de chérir une infortunée

qui ne saurait descendre en elle-même  
sans rougir ? continue de la mépriser  
& de la fuir ; elle doit être punie.....  
Eh ! quel supplice plus cruel pour  
elle , que celui de te devenir un objet  
odieux ?

JEANNETTE R\*\*\* DE FONTENOR.

*De Paris, ce 10 Novembre.*



## L E T T R E C C I I.

*Le Comte de C\*\*\* , à Madame de Fontenor.*

**J**E vous le répète , Madame , vous avez formé un projet de vengeance tout-à-fait agréable pour celui qui aura le bonheur de contribuer à son succès , & je vous réitère mes remerciemens de m'avoir honoré de votre choix. Vous ne pouvez certainement douter de mon zèle à vous servir dans toutes les occasions ; mais vous devez en être encore plus sûre dans celle que vous avez eu la complaisance de m'offrir ; je suis seulement fâché qu'elle ne soit pas d'une autre nature , afin que vous jugiez , par l'effort que je me ferais , de tout l'empire que vous avez

sur moi. C'est bien peu exiger d'un homme qui vous est attaché pour la vie, que de lui demander qu'il paraisse amoureux d'une jolie femme; vous m'auriez mis à une plus rude épreuve, si vous aviez voulu que je devinsse inconstant, & que j'eusse profité des sentimens que je vais peut-être faire naître en jouant le rôle d'un amant tendre & sincère. Pourquoi ne prétendez-vous pas que je tire tout le parti possible de l'aventure? Votre vengeance devrait-elle se borner à si peu de chose; & n'êtes-vous pas trop injuste à mon égard, en me forçant à m'éloigner de l'aimable personne que j'aurai attendrie? Un autre recueillera donc le fruit de mes soins & de mes peines, en achevant de porter le trouble dans ce jeune cœur, qui, sans moi, se fût peut-être toujours montré rebelle aux douces impressions de l'amour..... Mais je dois me con-

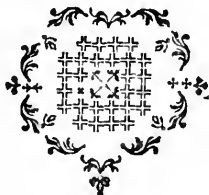
former exactement à vos intentions ; j'avais oublié les raisons qui m'y contraignent ; elles sont sans réplique ; n'en parlons plus. Afin de commencer à les suivre , je me suis déjà rendu plusieurs fois chez M. P\*\*\* , sous prétexte de le consulter au sujet de mes affaires , qui sont on ne peut pas plus dérangées. Je lui témoigne une confiance sans réserve , & je le comble de politesses & de marques d'amitié. Cet honnête Avocat qui me croit sincère , sans doute parce qu'il connaît peu les gens de Cour , me prend singulièrement en affection ; il me presse de l'honorer souvent de mes visites , & m'a si fort prié de dîner sans façon chez lui , que je n'ai pu refuser aujourd'hui de lui accorder cette faveur. Sa table , comme vous savez , est délicatement servie ; si je voulais l'en croire , je n'en aurais point d'autre. Je me suis hasardé à sourire tendrement à



votre charmante Sœur, & à lui tenir quelques galans propos ; mais elle n'y a fait nulle attention. Oh je la rendrai moins innocente ; elle entendra bientôt les signes & le langage mystérieux d'un amant. M. P \* \* \* desire de me voir presque tous les jours ; il me chérit, m'estime ; cela suffit ; je jouirai dans peu de tous les droits de l'ami de la maison.

Le Comte de C \* \* \*

*Ce 10 Novembre, à minuit.*



## L E T T R E   C C I I I .

*Madame P \* \* \* , à Madame  
de Fontenor , sa sœur.*

**N**ON, je n'ai point d'inimitié contre vous ; je n'ai jamais cessé d'être à votre égard une bonne & tendre Sœur. Si vous m'aviez été indifférente, aurais-je eu tant de chagrin quand votre conduite était reprehensible ? Je n'avais voulu rompre tout commerce avec vous, que parce qu'il m'était impossible de soutenir la vue de vos désordres. Pourquoi, ma chère Sœur, m'en faisiez-vous la confidence, ou plutôt pourquoi vous en rendiez-vous coupable ? Ce qui redoublait encore ma peine, c'était de n'oser les apprendre à mon mari, qui croit que vous vous

êtes toujours comportée de manière à réparer la seule faiblesse que vous avez voulu que je lui découvrîsse, & au sujet de laquelle il vous a même écrit une Lettre quelque tems après mon mariage. Il est si honnête homme, que s'il avait été informé de vos dernières actions, il en aurait été au désespoir, & m'aurait défendu de vous revoir jamais. Je n'ai fait que prévenir les ordres qu'il m'aurait donné, parce que je fais qu'il ne suffit pas qu'une femme sage obéisse à son mari; il faut encore qu'elle aille au-devant de ce qui peut lui faire plaisir, sur-tout lorsqu'il s'agit d'une chose que la vertu commande aussi. Mais Dieu soit béni de ce que je n'ai plus rien à lui cacher à ton sujet, & de ce que mes prières sont exaucées. Tu me marques que tu as absolument changé de façon de penser, que tu vas suivre tes devoirs, être fidelle à ton mari; & que tu ne te per-

mettras plus d'avoir aucun amant. O ma Sœur ! que tu m'as pénétrée de joie en m'apprenant cette agréable nouvelle ! Tu verras combien les plaisirs de la sagesse surpassent ceux que la conscience nous reproche. J'aurais couru t'embrasser tout de suite, après avoir lu ta Lettre, si je n'étais retenue à la maison par une saignée que l'on m'a faite à cause de ma grossesse, qui approche de son terme. Mais viens recevoir mes félicitations ; viens que je te presse contre mon sein, & que je te remercie d'avoir mis aujourd'hui le comble à mon bonheur ; car si tu avais persisté dans le mal, m'aurait-il été possible d'être heureuse ?

LOUISE R\*\*\*P\*\*\*.

*Ce 10 Novembre.*



## L E T T R E   C C I V.

*Madame de Fontenor, au Mar-  
quis de F \* \* \*.*

**I**L ne m'a point été possible de répondre plutôt à votre Lettre, mon cher Marquis; la maladie de celle de mes Femmes à qui je crois devoir seule me confier, m'a forcée de vous laisser si long-tems dans l'inquiétude. Je me hâte de vous en tirer enfin, & de vous apprendre que je me rendrai au moins tous les quinze jours dans l'appartement que vous avez fait meubler. Je feindrai d'avoir besoin de faire moi-même quelques emplettes, & sous prétexte de ménager mes chevaux, je prendrai une voiture de place, & ne mènerai avec moi que ma fidelle

Femme-de-chambre, dont la présence empêchera qu'on ne suspecte mes démarches. Tel est le plan que je me propose de suivre. Vous pouvez m'attendre demain matin, entre onze heures & midi. Jugez, Marquis, combien je vous aime, puisque je me résouds à vous tout sacrifier. Mais je récompense l'amant le plus tendre, & je me flatte qu'il fera aussi le plus constant. Croiriez-vous que des remords voudraient quelquefois troubler mes plaisirs ? Ils me rappellent, malgré moi, ce que je m'étais promis pour expier des fautes. .... & pour reconnaître les obligations sans nombre que j'ai à mon époux. .... Ah ! chassons ces idées importunes ; on ne jouit de la vie qu'en sachant se rendre heureux, & les plus beaux de nos jours seraient perdus, si l'on suivait les conseils de la froide raison. D'ailleurs, une âme tendre, violemment emportée vers

l'objet qu'elle adore , a-t-elle le  
 tems de réfléchir ? L'insensibilité seule  
 prend ce triste soin , & aggrave ses  
 peines , en s'imposant de prétendues  
 obligations..... Mais je suis folle ,  
 en vérité , de trancher ici du Philoso-  
 sophe , quand il s'agit de parler tout  
 simplement le langage de l'amour.  
 Adieu , mon cher Marquis ; demain  
 matin vous achèverez de dissiper mes  
 scrupules , s'il pouvait m'en rester  
 encore.

\* \* \* \*

*Ce 11 Novembre.*



## L E T T R E C C V.

*Le Comte de C\*\*\*, à Madame  
de Fontenor.*

**M**E voilà confiné à Versailles pour quelques jours. Comme je n'ai pu, avant mon départ, vous informer où j'en suis de l'aventure amoureuse que vous m'obligez d'entreprendre, trouvez bon, Madame, que je vous fasse par écrit, ce récit intéressant. Je me rends assidûment dans la maison de M. P\*\*\*, qui a la bonté de se croire la seule cause de mes fréquentes visites, tandis qu'il ne les doit qu'à sa chère moitié: mais combien d'époux donnent tous les jours dans la même erreur? L'un & l'autre sont de plus-en-plus enchantés de mes manières; je les amuse, je les fais rire par des propos  
qui



qui ne ressembtent à rien ; & je tâche sur-tout de plaire au mari : c'est le meilleur moyen de m'assurer les bonnes graces de la femme. Notre Avocat s' imagine que son mérite me transporte d'admiration ; il se dit mon intime ami, parce qu'il croit que je le regarde comme le plus fameux Jurisconsulte. Il changerait bien vîte de sentiment , s'il se doutait du motif qui me conduit si souvent chez lui ; mais je vous promets qu'il l'ignorera toujours : il est si facile de surprendre la confiance d'un honnête homme , quand on fait mettre en jeu le grand ressort de l'amour-propre ! Pour la petite Sœur , je la ferai bientôt tomber dans mes filets ; elle répond de bonne foi à tous les témoignages d'estime & d'amitié , que je ne me lâlse point de prodiguer à ce couple trop heureux : l'innocente colombe ne fait pas encore qu'il est dangereux de s'apprivoi-

fer avec un renard tel que moi. Cependant , à vous dire la vérité , mes progrès sont beaucoup plus lents qu'ils ne devraient l'être : j'ai beau me rendre aimable en prenant l'air conquérant d'un charmant petit-mâitre , & en disant de ces jolis riens qui tournent la tête à la plupart des femmes ; la belle & insensible P \* \* \* semble m'écouter avec indifférence ; elle me sourit froidement , je ne lis point dans ses yeux le trouble & l'émotion que je devrais avoir portés dans son âme. Une telle tranquillité me confond & ne me paraît nullement naturelle : si elle n'est pas l'ouvrage de la dissimulation , elle nous montre qu'il est difficile de séduire une Agnès. Mais on réussit enfin ; & plus il en a coûté de peines pour triompher d'une innocente Beauté , plus le plaisir malin qu'on goûte à la tromper , devient délicieux. Prenez donc patience , &

fiez-vous à mon zèle & à mes talens ; j'humaniserai la Lucrèce qui vous fait ombrage ; elle ne pourra plus se glorifier de sa vertu. Quel dommage que vous m'obligiez de m'arrêter quand il me serait si doux de recueillir le fruit de mes soins ! Il faudra donc qu'un autre profite des sentimens que j'aurais fait naître ! . . . . Il me restera toujours la satisfaction d'avoir suivi le plan que vous m'avez tracé, & d'avoir inspiré à Madame P\*\*\* le desir de s'égarer agréablement : elle ne serait pas femme , si son cœur ne s'ouvrait jamais aux douces impressions du plaisir.

Le Comte de C\*\*\*.

*Ce 4 Décembre.*



## L E T T R E C C V I.

*Madame de Fontenor, au Comte  
de C \* \* \*.*

A H, mon cher Comte ! je m'apperçois un peu tard que je n'ai pas songé à vous prévenir d'une chose essentielle ; mon étourderie vous a fait faire une démarche inconsiderée auprès de ma bégueule de Sœur ; je vous en demande pardon, & me flatte que vous aurez pour moi autant d'indulgence que de zèle. Vous allez savoir la cause de cette froideur qu'on vous a montrée, & vous cesserez d'en être surpris. J'ai eu la sottise de confier à Madame P \* \* \*, que vous avez été un de mes amans ; & qu'il m'était arrivé, par une faiblesse très-pardonnable, de combler tous vos vœux. Vous sentez, après cer

éclaircissement , qu'elle n'a dû vous voir lui faire la cour qu'avec une espèce d'horreur ; sa façon de penser vous est connue ; ainsi représentez-vous tout ce qu'elle se fera dit si elle s'est apperçue que vous avez formé le dessein de lui plaire : eh , quelle ne serait donc pas son indignation si vous lui déclariez que vous êtes amoureux d'elle ! Toutes ces considérations ne m'ont frappées qu'à la lecture de votre dernière Lettre. J'avoue que le desir de me venger de ma Sœur & de lui faire perdre cette vertu qui la rend si fière , m'a portée à jeter trop légèrement les yeux sur vous, Monsieur le Comte. Vous ne pouvez mettre à fin l'aventure amoureuse que vous avez entreprise à ma sollicitation ; elle serait déjà terminée sans les obstacles insurmontables qui s'opposent à la gloire dont j'ai voulu vous couvrir : est-ce que ma Sœur pourrait être insensible aux grâces &

aux discours d'un aimable séducteur tel que vous ? Mais quel parti devons-nous prendre ? ..... O ciel ! il faut renoncer au projet que j'avais formé ; elle fera toujours heureuse avec son mari , je continuerai de rougir à sa vue , elle se croira supérieure à moi , parce qu'elle n'a point encore trouvé l'occasion de connaître qu'il est impossible de rester long-tems sage. .... je suis au désespoir !

\* \* \* \*

*Ce 5 Décembre.*



## LETTRE CCVII.

*Le Comte de C\*\*\* , à Madame  
de Fontenor.*

**E**H quoi , Madame , vous avez fait confidence de vos bontés pour moi ! Ignorez-vous donc qu'une jolie femme doit avoir de tendres faiblesses , mais qu'elle doit les dissimuler , même à sa meilleure amie ? En se livrant à des épanchemens indiscrets , elle se met dans le cas d'avoir à rougir de ses fautes , quand on vient à les révéler ; au lieu que si elle les eût cachées avec soin , elle serait peut-être parvenue à les oublier. Il est vrai que la plupart des femmes galantes s'aguérissent contre les murmures & l'injuste indignation du Public ; mais ne vaut-il pas

mieux , par un peu de prudence , tirer un voile impénétrable sur ses plaisirs , plutôt que d'aller s'exposer , de gâité de cœur , à la censure & aux brocards des gens mal intentionnés ? Vous voyez que je ne parle ici que pour votre sexe , Madame ; car qu'est-ce que les hommes qui jouissent de la vie , ont à craindre des discours de la critique ? Leur gloire consiste à se livrer à tous les amusemens qu'on appelle des travers ; & le jeune Seigneur qui ne se fait pas la réputation d'aimable libertin , est regardé comme un personnage extraordinaire. Vous êtes assujéties à d'autres préjugés ; vous devez dissimuler vos plaisirs , ainsi que je l'ai déjà dit , & cette sage réserve les rend beaucoup plus piquans. La preuve que leur publicité peut vous être défavantageuse , c'est que vous recommandez toutes la discrétion à vos amans. N'en manquez donc pas les premières : pourquoi vou-



driez-vous trouver dans les autres une vertu que vous ne sauriez avoir vous-mêmes ? Mais, répliquerez-vous , c'est à des amies intimes que nous confions nos secrets. Eh , Mesdames ! croyez-vous donc vous disculper par-là de l'imprudencce que je vous reproche ? Vous seriez , en quelque sorte , excusables , si des brouilleries imprévues ne refroidissaient jamais votre amitié , & ne la changeaient point quelquefois en une haine déclarée : alors que n'avez-vous pas à craindre de l'indiscrétion qui se venge en se soulageant ? Vous répondrez à mes graves remontrances , vous , Madame , en votre particulier , que vous vous êtes confiée à une personne beaucoup plus chère & plus sûre qu'une amie , puisque vous n'avez déposé vos secrets que dans le sein de la plus tendre des Sœurs. L'évènement vous montre cependant qu'une femme a toujours lieu de se repentir d'avoir

manqué de réserve. Si vous aviez été plus dissimulée, nous trouverions-nous dans l'embarras où nous sommes aujourd'hui ? J'aurais feint d'être amoureux de cette Lucrèce insensible, dont vous avec raison de vouloir enflammer le cœur froid & glacé ; je serais certainement parvenu à rendre sa vertu moins bourgeoise & moins sauvage. Mais depuis l'aveu que vous m'avez fait, j'avoue qu'il me serait impossible de réussir. J'enrage d'être contraint d'abandonner une entreprise si conforme à mon caractère, & dont je me serais acquitté au gré de vos vœux ; il faut y renoncer ; votre inconséquence m'enlève les nouveaux myrthes que j'allais cueillir, & vous prive de la satisfaction qu'il m'était si doux de vous procurer : que ce fâcheux contretems vous serve au moins de leçon.

Le Comte de C \* \* \*.

*Ce 7 Décembre.*

## LETTRE CCVIII.

*Madame P \* \* \* , à Madame  
de Fontenor , sa Sœur.*

**N**E fois plus inquiète de ma santé, chère Sœur; je suis entièrement rétablie; il ne me manque que le bonheur de t'embrasser. Viens me voir dès que tu auras reçu cette Lettre, & tu avoûras que je suis la femme la plus heureuse du monde. Mon enfant se porte à merveille, il prend le sein avec un appétit qui annonce qu'il ne demande qu'à vivre: quelle félicité pour moi quand je le ferre entre mes bras! il me semble déjà qu'il me sourit. Je serai doublement sa mère en le nourrissant de mon lait. Eh! devais-je le confier à une nourrice mercenaire, qui l'aurait soigné par

intérêt , & qui aurait reçu & mérité toutes ses caresses ? Ne suis-je pas sa mère , & obligée , par conséquent , d'en prendre soin moi-même ? Dois-je me rendre indigne de tous les dons que m'a faits la Nature ? Mais l'usage des grandes Villes , me disait-on , veut qu'on ait une Nourrice ; on ménage sa santé , la délicatesse de son tempérament , & l'on s'épargne des fatigues inouïes .... Que l'on se prive aussi de sensations délicieuses ! Lorsque mon fils a troublé mon sommeil ; quand ses cris m'ont remplie d'alarmes ; s'il se jète avidement sur mon sein , s'il me presse de ses petits bras , tout est oublié , j'éprouve un plaisir inexprimable : seulement en le regardant , je sens une joie pure & dont rien n'approche. Ce qui augmente encore ma félicité , c'est que mon mari paraît m'aimer davantage depuis que je l'ai rendu père ; il vient vingt fois par jour dans

ma chambre , prend doucement son  
 fils dans ses bras , le baise avec trans-  
 port , & , en le reposant sur moi , me  
 fait toutes les caresses qu'il vient de  
 prodiguer à ce cher gage de notre  
 amour. Que n'as-tu pu nous voir il  
 y a quelques instans , tous les deux  
 courbés sur le berceau de l'enfant ,  
 n'osant respirer , dans la crainte de l'é-  
 veiller , & le contemplant avec une  
 volupté céleste..... O ma Sœur !  
 que l'on est heureux quand on remplit  
 tous ses devoirs , & que ton sort est  
 digne d'envie , puisque tu connais  
 actuellement tous les charmes de la  
 Vertu !

LOUISE R \*\*\* P \*\*\*.

*Ce 26 Janyier.*



## LETTRE CCIX.

*Le Comte de C\*\*\*, à Madame  
de Fontenor.*

C ONSOLEZ-VOUS, Madame, j'espère de me faire remplacer auprès de notre belle indolente ; j'ai trouvé un homme excellent pour seconder vos vues & les miennes : c'est au hasard que je dois cette heureuse découverte, & l'idée d'en faire usage. Lisez avec attention ces lignes que je trace très-rapidement, & qui me semblent pourtant écrites avec la dernière lenteur, tant ma plume est loin de seconder la légèreté de ma pensée, & l'impatience où je suis de vous instruire de mon projet. Apprenez qu'il existe dans le monde un certain Chevalier de \*\*\*\*,

personnage d'une figure intéressante & de la taille la plus avantageuse ; doué d'un esprit aussi vif que brillant, il plaît, il enchante, il éblouit. Mais il n'ignore point toutes ses bonnes qualités, ni les dons qu'il tient de la Nature, il se les exagère même ; partout où le conduit la certitude de plaire, on lit dans son air satisfait, combien il est content de sa personne ; comme il a la jambe assez bien tournée, il a grand soin de l'offrir à tous les yeux, en la posant toujours en avant, ou bien en l'agitant avec grace lorsqu'il est assis, & il ne manque pas, en riant, de laisser voir ses dents, qu'il a fort belles ; persuadé qu'il parle avec beaucoup d'aisance, & s'exprimant, en effet, d'une manière agréable, il s'empare de la conversation, & il est bien difficile d'arrêter la fougue de ses saillies. Jamais on ne s'est montré plus passionné pour les femmes, &

jamais on ne les a tant méprisées ; il jure à toutes qu'il les adore , & il les trompe toutes : la tendresse , l'inconfiance & la perfidie , composent son caractère. Il est cependant l'idôle des femmes , qui semblent se disputer à qui aura la gloire d'en être aimée & trahie. — A quoi bon me tracer le portrait de ce charmant petit-maître ! vous écrierez-vous peut-être , Madame. Vous allez savoir quel est mon motif. J'ai cru devoir vous peindre un personnage que je vais bientôt faire agir pour vos intérêts. Oui , ce joli homme que vous ne connaissez point encore , heureusement pour vous , car il est bien dangereux , je le destine à être l'amant de votre Sœur , ou à le feindre du moins. Vous sentez que n'ayant aucunes raisons de s'en défier & de le haïr , comme elle en aurait à mon égard , elle ne pourra résister aux grâces & au mérite du Chevalier de \*\*\*\* ;



& se laissera doucement aller à quelques faiblesses, qui la feront alors marcher votre égale dans la route du plaisir. J'ai conçu cette idée en entendant le Chevalier se féliciter de ses bonnes fortunes, & soutenir qu'il n'y avait point de Lucrèces assez cruelles pour lui résister plus de trois jours. Il me sera facile de l'engager à tenter une aventure dont il croira le succès infail-  
 lible, sur-tout quand je lui aurai dit que Madame P \* \* \*, après l'avoir vu quelquefois au Spectacle, & avoir entendu répéter son éloge, est devenue singulièrement amoureuse de lui, au point qu'elle ne cesse d'en parler. Il a trop d'amour-propre pour ne point ajoûter foi à mes discours : je le persuaderai donc sans peine, & lui offrirai ensuite de l'introduire chez M. P \* \* \*. Ai-je besoin de vous prévenir qu'avant de le présenter à Madame votre Sœur, j'aurai tâché de le lui ren-

dre intéressant par tout ce que je lui conterai des prétendues vertus de mon ami? Le Chevalier fera le reste.

Eh bien , n'est-ce pas que mon plan est admirable ? Je me réjouis de l'avoir formé ; l'amour m'en récompensera en multipliant mes plaisirs. . . . . Je vais travailler à le mettre en exécution , & je termine enfin mon Epître , qui est d'une longueur énorme , tandis que je me proposais de vous écrire seulement une demi - page. Mais vous avez depuis long-tems vaincu ma paresse à prendre la plume ; je suis étonné , quand j'y songe , du nombre prodigieux de missives que j'ai faites par rapport à vous , depuis environ trois ans. Ma foi , les amans auraient bien besoin de Secrétaires. Je ne me serais pas cru capable d'une pareille confiance , & sur-tout de cette ardeur infatigable à entasser épître sur épître. Mais tel est le pouvoir de la Beauté :

je suis né trop sensible pour ne pas l'éprouver; & de toutes les femmes, charmante de Fontenor, vous êtes celle qui devait me le faire ressentir davantage.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Paris , ce premier Février, 17...*

---

## LETTRE CCX.

*Madame de Fontenor, au Comte  
de C \* \* \*.*

**E**N vérité, mon cher Comte, je suis de plus-en-plus enchantée de votre projet; il ne peut manquer d'avoir un heureux succès; la petite sotte ne saurait long-tems résister aux brillantes qualités d'un aimable séducteur, qu'elle écoutera sans défiance, & je ne serai

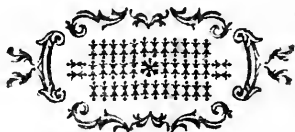
plus humiliée en me trouvant auprès d'elle. Quelques réflexions que j'aie faites pour excuser mes faiblesses, il me reste toujours de certains remords, ouvrages des préjugés de l'enfance & de l'éducation, dont on ne peut se défaire qu'en partie : ils me paraîtront bien moins désagréables, lorsque ma Sœur aura quelquefois sujet de rougir à son tour. J'ai déjà rencontré le Chevalier de \* \* \* \*, chez l'honnête & ennuyeux Avocat. Il m'a semblé qu'il commence à faire des progrès dans le cœur de la jeune personne ; elle a peine à cacher la satisfaction qu'elle éprouve à sa vue, & rit la première de tous les contes qu'il débite. Elle n'a jamais été si gaie & si contente, & je ne doute pas que le Chevalier ne soit la seule cause de sa bonne-humeur. Mais avant de le connaître, ses jours étaient déjà fortunés ; toute entière à l'amour de son époux & aux soins de son ménage,

elle paraissait goûter un bonheur aussi pur que délicieux : croiriez-vous , mon cher Comte , que j'ai souvent été assez simple pour envier son sort heureux & tranquile ? Aucuns remords ne troublaient du moins sa félicité. Que j'aurai de plaisir à la voir agitée par les cris de sa conscience , & , livrée à des terreurs pusillanimes , se reprocher vivement de trouver le Chevalier trop aimable ! elle viendra peut-être , couverte de confusion , m'avouer , en fondant en larmes , qu'elle s'est écartée de ses devoirs. Je triompherai d'autant plus , qu'elle s'imagine qu'à mon âge , j'ai renoncé à tous les amusemens , & qu'elle me croit digne de l'estime des personnes les plus scrupuleuses. J'ai enfin senti combien il est dangereux pour une femme de confier ses faiblesses , même à sa meilleure amie , & pour réparer ma faute , autant que la chose était possible , je me suis mon-

trée à ses yeux repentante , & tout-à-fait corrigée. Oh , qu'il me fera doux de jouir de sa honte ! Je fais , par ma propre expérience , qu'on n'acquiert jamais dans le crime une entière tranquillité. Les obligations que je vais vous avoir , sont au-dessus de mes remercimens. Adieu , cher Comte ; ce ne sera point par des paroles que je vous prouverai ma reconnaissance.

\* \* \* \*

*Ce 20 Février.*



## L E T T R E C C X I.

*Le Comte de C\*\*\*, à Madame  
de Fontenor.*

U NE légère indisposition m'empêche de sortir aujourd'hui. Ne pouvant vous voir que demain, je veux du moins charmer mon impatience en vous écrivant. D'ailleurs, j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer; elles vous combleront de joie en réalisant vos espérances; ainsi je me hâte de vous les apprendre. Nous tenons la belle insensible dans nos filets; elle n'a plus que quelques jours à faire les honneurs de sa vertu chancelante. Le Chevalier a fait une vive impression sur son cœur; s'il lui arrive d'être plusieurs jours sans paraître dans la maison, elle m'en

demande des nouvelles avec un air d'inquiétude que je trouve expressif. Mais voici plus que des conjectures : il m'a conté hier au soir qu'il s'était hasardé à lui baiser la main : eh bien, au-lieu de se fâcher, elle l'a retirée en rougissant. Vous voyez bien, Madame, qu'il n'y a point à douter qu'elle ne s'humanise bientôt : en effet, elle a montré du trouble, non de la colère, & sa rougeur est l'expression du plaisir, ou témoigne du moins qu'elle est violemment émue par une simple caresse du Chevalier. Aussi ne doute-t-il pas qu'il ne soit aimé ; mais il a jugé, à l'air grave & pincé de la chère Sœur, qu'il fallait l'attaquer avec beaucoup de ménagement : c'est pourquoi il n'a fait parler jusqu'à présent que ses yeux & son assiduité. Il va changer de conduite dans quelques jours, & nous verrons la pauvre petite ne plus s'enorgueillir de sa vertu. Je suis étonné qu'elle



qu'elle ne vous ait point encore avoué son secret penchant , & j'en conclus qu'elle est plus fine & plus raisonnable que son aînée, puisqu'elle dissimule ses faiblesses.

Mais ce n'est point assez de porter la séduction dans le cœur d'une chaste épouse , trop fière d'avoir joué jusqu'à présent le rôle de Lucrèce , il faut encore pervertir son honnête homme de mari , qui en est imbécile à force d'être sage. Oui , je me flatte de rendre notre grave Avocat , partisan d'une vie agréable , & de l'entraîner peu-à-peu dans les plus charmans désordres. Il cessera d'aimer sa femme , lui sera infidèle sans scrupule , & finira peut-être par la détester. Nous jouïrons du trouble qui va régner dans ce ménage ; & nos plaisirs en seront plus piquans. Pour opérer tant d'évènemens heureux , je vais inviter M. P \* \* \* , à souper demain chez moi , & j'y ferai trouver

plusieurs jolies filles de l'Opéra, dont les propos, les agaceries, les caresses, endormiront sans peine la sagesse de notre Caton.

Ecrivez-moi tout de suite, si vous trouvez quelque chose à redire à ce nouveau plan : je vous avertis que votre silence m'annoncera que vous êtes fatiguée de mon zèle, & que vous m'exhortez à ne rien négliger pour continuer de vous en donner des preuves. Je laisserai prendre alors une libre carrière à mon esprit fécond en ruses & en stratagèmes, quand il s'agit de s'amuser aux dépens du prochain ; j'ammolirai, je séduirai les cœurs de nos deux Epoux, & je jouirai d'avance des remerciemens que vous me préparez.

Le Comte de C\* \* \*.

*Ce Jeudi matin.*

## LETTRE CCXII.

*Madame de Fontenor, au Marquis de F\*\*\*.*

**L**'vient de m'arriver une aventure qui m'a beaucoup surpris, & dont vous ferez aussi fort étonné, mon cher Marquis. J'étais ce matin à ma toilette, quand Monsieur de Fontenor est venu me souhaiter le bon jour; il avait l'air extrêmement satisfait, & sa gaiété s'annonçait par de grands éclats de rire. Accoutumée à ses bruyans transports de joie, je ne songeais nullement à lui demander le sujet de ceux-ci; je m'armais seulement de patience, dans l'espoir qu'il ferait sa visite très-courte; jugez de mon chagrin quand je l'ai vu prendre un fauteuil, & s'écrier qu'il allait

me présenter une de mes anciennes connaissances , à laquelle j'étais loin de songer , & que j'éprouverais autant de joie que de surprise. Cela sera plaisant a-t-il continué ; je m'apprête à bien m'amuser de la mine que tu feras. Tout-à-coup il s'est levé , & courant vers la pièce voisine , il répétait à plusieurs reprises : *Paraissez, paraissez, personnage inattendu.* O ciel ! qui ai-je vu entrer ? votre ancien Précepteur , l'Abbé T\*\*\* , en habit d'uniforme , l'épée au côté , un plumet à son chapeau : j'ai poussé un cri perçant , & me suis évanouie. Revenue à moi-même , j'ai dit que croyant l'Abbé T\*\*\* fort éloigné de la Capitale , & m'imaginant ne plus le revoir , son aspect imprévu & son changement de décoration m'avaient causé une espèce de frayeur. . . . . Vous devez penser que c'est en effet la véritable raison de l'effroi qui m'a saisi à sa vue. Un Protec-

teur respectable lui a fait avoir une Lieutenance dans un Régiment de Cavalerie : il n'est à Paris que depuis deux ou trois jours , & Monsieur de Fontenor s'est trouvé hier à souper avec lui chez un ami intime... A vous parler franchement , je n'ai jamais pu souffrir ce M. T\*\*\* ; je crains que sa présence inopinée ne m'annonce quelque malheur ; mille craintes secrètes m'agissent & m'effrayent. Selon toute apparence , je me livre à des terreurs paniques ; mais je ne peux les dissiper , malgré tous mes efforts.

Je ne serais point réduite à vous écrire mes chagrins & mes allarmes, si vous ne paraissiez m'avoir oubliée. Vous ne vous rendez donc plus dans cet appartement où nous devons quelquefois goûter la douceur de nous entretenir sans témoins ?..... Ah ! Marquis, vous avez cessé de m'aimer : je

le vois, mes craintes commencent à se réaliser.

\*\*\*\*.

*Ce 2 Mars.*

---

## LETTRE CCXIII.

*Le Comte de C\*\*\*, à Madame de Fontenor.*

MES Convives sont partis ; ils se sont doucement écoulés. Resté seul à deux heures après minuit, au-lieu de me livrer au sommeil, qui me présente vainement ses douceurs, je vais vous rendre compte de la charmante Orgie à laquelle j'avais invité le grave P\*\*\*, afin que vous en soyez instruite à votre réveil. Il ne s'attendait pas de trouver si bonne compagnie :

j'avais rassemblé chez moi les Nymphes les plus piquantes de l'Opéra & sur-tout les moins cruelles; j'avais eu soin de les faire accompagner par des jeunes gens d'une humeur enjouée, en qui l'esprit est joint à l'amour du plaisir. Notre Caton a paru d'abord déconcerté; mais il s'est enhardi peu-à-peu, & n'a pas tardé à lier connaissance avec la jolie personne près de laquelle il était placé. Il n'a guères fait attention qu'aux grâces & au joli minois de cette belle enfant; il s'est montré insensible aux regards expressifs, aux agaceries des autres Nymphes. Afin d'enflammer son cœur qui paraissait de glace, on a monté la conversation sur le ton le plus galant, nos Cavaliers se sont émancipés, nos Dames se sont attendries. A tout cela l'inconcevable P \* \* \* opposait une extrême froideur; son front serein & son visage tranquille semblaient an-

noncer qu'il goûtait dans le fond de son âme d'autres plaisirs que les nôtres; quand on tenait des discours qui ne lui plaisaient point, il ne témoignait son mécontentement que par un profond silence. Après avoir laissé quelque-tems un libre cours à nos propos licencieux, il a pris la parole d'un air riant, & sans que nous nous en soyons apperçus, il nous a tous amenés à traiter des sujets honnêtes & décents. Une fois que la conversation a eu pris le tour qu'il desirait lui donner, il l'a maintenue de la sorte avec art & sans affectation. Mes efforts pour la faire changer ont été inutiles. Lorsque quelqu'un de nous voulait remettre sur le tapis quelque histoire indécente, ou bien un propos équivoque, l'Avocat nous rappelait des traits intéressans de vertu & de bienfaisance, qui nous faisaient oublier toute autre chose : ses répon-



ses étaient si mesurées & si sages , qu'il couvrait de confusion ceux qui essayaient de le railler : il a même fait rougir une de nos Demoiselles. Enfin , quand nous nous sommes levés de table , nous étions presque devenus des Catons , & nos Beautés folâtres commençaient à avoir l'air modeste : notez cependant , Madame , que nous ne nous sommes jamais tant amusés. Le singulier Homme ! en imposer à des Libertins ; obtenir leur estime , & les forcer , ou peu s'en faut , d'admirer la vertu !

Mais nous avons tous été dupes de son hypocrisie ; car tandis qu'il nous tenait des discours mielleux & scientifiques , il ferrait la main & les genoux de sa jolie voisine : il tâchait , sans doute , de détourner notre attention. Eh , pourquoi s'est-il gêné ! il aurait bien dû voir que nous ne cherchions qu'à lui donner de bons

exemples. S'il eût été plus pénétrant , qu'il nous aurait épargné de confusion ! car enfin nous en avons eu en écoutant les choses judicieuses qu'il nous a dites sur l'abus du plaisir. Mais nous avons connu notre erreur , quand nous l'avons vu s'offrir de reconduire la séduisante Danseuse qui avait été placée à côté de lui : ils ont monté tous les deux dans un des carrosses destinés à ramener mes Convives. Nous avons senti alors que la victoire était remportée , & chacun de nous s'est retiré comblé de joie , en voyant que ce prétendu homme de bien fera , comme tant d'autres , un aimable sectateur d'Epicure..... Bon , à merveille ! Ils sont ensemble au moment que je vous écris ; du moins un de mes gens , à qui j'avais donné ordre tout bas de monter derrière la voiture & de me rendre compte de ce qui se passerait , vient

de m'assurer que l'honnête Avocat est entré dans la maison de la jeune Danseuse ; on a fermé la porte , & il n'a apperçu sortir personne , après avoir fait le guet pendant plus d'une heure. Vous vous douterez sans peine de ce qui s'est passé. Voilà pourtant à quoi tient la sagesse ; souvent un minois fripon nous la fait perdre. Quelle serait la douleur de la chaste épouse , si elle savait tout ceci ! .... Il est nécessaire qu'elle le sache ; on le lui apprendra quelque jour , afin de la mettre aussi à la raison . . . . Mais bon soir , il est trois heures après minuit ; la plume me tombe des mains ; je vais me coucher . . . . sans être , pour le moment , aussi heureux que l'honnête Avocat.

Le Comte de C \* \* \*.

*Ce Vendredi 3.*

## L E T T R E   C C X I V .

*Madame P \* \* \* , à Madame  
de Fontenor , sa sœur.*

A H , ma sœur ! je suis au désespoir ; mon mari a passé la nuit hors de la maison ; & , ce qui achève de me causer les plus vives allarmes , il est six heures du matin , & il n'est point encore rentré. . . . . O Dieu ! lui ferait-il arrivé quelque malheur ? Il était allé souper chez M. le Comte de C \* \* \* ; j'y ai envoyé pour savoir à quelle heure il en était sorti ; on a répondu qu'il s'était retiré d'assez bonne-heure , & qu'on ignorait , s'il avait jugé à propos de s'arrêter quelque part. Tout sert à m'affliger & à redoubler mes inquiétudes. C'est la

première fois qu'il n'a point couché à la maison : hélas ! je lui suis trop chère , il aime trop son enfant , il mène une conduite trop régulière , pour s'être jamais absenté de la sorte. . . . . Il faut qu'il y ait été contraint par de fortes raisons. . . . . Je n'ose m'arrêter à une idée affreuse qui se présente souvent malgré moi . . . . se trouvant seul dans des rues écartées , à une heure indue , peut-être que des malheureux l'auront assassiné. . . . .

O mon Dieu ! j'implore votre bonté pour le meilleur des hommes ; veillez sur ses jours , daignez le conserver pour les Pauvres , dont il ne cesse d'être le père : auriez-vous pu permettre. . . . . Mais non , vous protégez l'innocence & la vertu. Eh ! que deviendrais-je si l'on m'apportait mon époux baigné dans son sang ? quel ferait le sort de cette faible créature , si paisible maintenant dans son ber-

ceau !... Viens , ma chère sœur , dissiper les tristes idées qui me poursuivent ; j'ai besoin de ta présence pour supporter la situation où je me trouve. J'aurais voulu chez toi ; mais je n'ose & ne puis m'éloigner de la maison ; je me flatte à chaque instant de le voir arriver , ou d'en apprendre du moins des nouvelles. D'ailleurs , mon fils exige tous mes soins.... Le voilà qui se réveille ; il me sourit , il me tend ses petits bras..... Il ne saurait partager mes inquiétudes , il ne connaît point encore ni le chagrin ni les craintes de l'avenir : puisse-t-il rester toujours dans cette heureuse insensibilité ! .... O ma sœur ! je n'ai que toi & lui pour me consoler ; viens essuyer mes larmes , ou pleurer avec moi.

LOUISE R \*\*\* P \*\*\*.

*Ce 3 , à six heures du matin.*

---

## LETTRE CCXV.

*Madame de Fontenor , à Madame P\*\*\* , sa sœur.*

Q U E viens-tu de m'apprendre , ma chère sœur ! Si ma santé me le permettrait , j'aurais vôle auprès de toi , je te presserais maintenant dans mes bras , & nous nous affligerions ensemble ; mais une migraine épouvantable me met hors d'état de quitter ma chambre. Sois persuadée que personne au monde ne prend un plus tendre intérêt à tout ce qui t'arrive ; je dois partager tes peines ; ma félicité ferait inexprimable s'il dépendait de moi de te rendre toujours heureuse. J'avoue que le procédé de ton mari te pénètre justement d'une vive dou-

leur. Comment peut-il s'absenter pendant toute une nuit ? ne devait-il pas prévoir les inquiétudes qu'il allait te causer ? il lui était si facile de te prévenir , ou de trouver un prétexte pour paraître moins coupable ! A te dire la vérité , ma sœur , je crains qu'il n'ait en secret quelque inclination ; la plupart des maris agissent de la sorte. J'aurais cru que M. P\*\*\* se ferait distingué par des sentimens dignes d'estime : il a l'air si honnête & si respectable ! Hélas ! il ne faut qu'un seul instant pour perdre le fruit de plusieurs années d'une bonne conduite. Ne t'es-tu pas aperçue qu'il témoigne des égards à quelque jolie femme , ou peut-être à une créature de la figure la plus commune ? car les hommes sont si capricieux dans leurs goûts ! En se comportant d'une manière aussi reprehensible , il est , sans doute , bien certain de



ta vertu : une autre à ta place, qui ferait moins sage, ne se ferait aucun scrupule de se venger en suivant son exemple. Il semble qu'il soit tout naturel de rendre la pareille, & que l'épouse ne se pique pas plus d'être fidelle que l'époux..... Mais M. P\*\*\*. n'est peut-être pas aussi coupable qu'on le croirait d'abord : les apparences sont souvent trompeuses. Ne précipite rien, écoute ce qu'il pourra dire pour se disculper, aïde même à sa justification.

JEANNETTE R\*\*\* DE FONTENOR.

*Ce 3, à neuf heures.*



## L E T T R E   C C X V I.

*La même, au Comte de C\*\*\*.*

O N m'a réveillée ce matin trois heures plutôt que de coûtume, pour me remettre une missive de ma sœur, qu'on croyait d'une extrême conséquence ; heureusement que j'ai reçu la vôtre en même-tems. Comme je vous ai lû le premier , mon cher Comte , je me suis bien douté de ce que m'écrivait la petite mijaurée. Oh , vous êtes un charmant mortel ! Le délicieux soupé opérera des merveilles. Voilà déjà Monsieur le Philosophe enchanté de la jeune Danseuse ; il ne l'a pas reconduite pour discuter un point de morale ; & le tête-à-tête a dû être d'une longueur raisonnable ,

puisque notre grave Jurisconsulte n'était point encore rentré chez lui à sept heures du matin. Mais tels sont les prétendus Sages ; pour ressembler au plus grand nombre , il ne leur manque que l'occasion ; & lorsqu'une fois ils ont brisé les entraves qu'ils s'étaient bonnement imposées, ils deviennent de zélés sectateurs du plaisir. De quelles allarmes ma pauvre sœur a-t-elle été agitée ! sa Lettre est une véritable jérémiade. Elle me marque de venir promptement la consoler ; je ne me suis point rendue à son invitation , parce que je me ferais fort ennuyée de toutes ses doléances , & que j'ai craint d'en être attendrie malgré moi. J'aurais cependant voulu me trouver à l'arrivée de l'infidèle époux. J'imagine que cela sera plaisant. . . . Bon ! je vois d'ici tout ce qui va se passer : le mari entre avec une mine fort

embarrassée & fort sotte ; il balbutie de mauvaises excuses ; la femme soupire & pleure dans un coin , tandis qu'il se promène en long & en large d'un air rêveur ; enfin des reproches , des querelles , & puis chacun va bouder dans son appartement. Ne vous représentez-vous pas tout cela comme moi , Monsieur le Comte ? Eh bien , jouissez des suites de votre heureuse victoire sur la sagesse de l'Avocat ; vous triomphez , grace pourtant au minois fripon de la séduisante Danseuse ; car il faut être juste. Achevez votre ouvrage , un nouveau succès vous attend ; la timide colombe ne demande pas mieux que d'être immolée sur l'autel de l'Amour. Vous m'entendez , cher Comte : ne voyons autour de nous que des cœurs heureux & qui nous ressemblent.

\* \* \* \*

*Ce 3 , à neuf heures & demie.*

## LETTRE CCXVII.

*Le Marquis de F \* \* \* , à  
Madame de Fontenor.*

N ON, belle de Fontenor, je ne suis point aussi inconstant que vous le croyez ; je vous aimerai toujours ; mais je n'éprouve plus ce trouble involontaire, cette impatience de vous revoir quand je venais de vous quitter ; mon cœur est devenu tranquille, & n'en est pas moins tendre. Les diverses sociétés où mes amis m'entraînent, me causent trop de dissipation, pour que je puisse me livrer avec la même ardeur au sentiment qui m'anime depuis mon enfance ; mais de telles impressions sont ineffaçables ; le tems les fait seulement paraître moins vives.

D'ailleurs , on se lie quelquefois avec de certaines personnes auxquelles on s'attache beaucoup plus qu'on ne s'y attendait , & qui semblent nous faire négliger nos anciennes connaissances ; mais le cœur se partage sans être absolument infidèle. Telles sont les principales raisons qui m'ont forcé d'être si long-tems sans vous prier de vous rendre dans l'asyle consacré au bonheur. Pourrez-vous y venir demain dans la matinée ? je vous attendrai avec toute l'impatience & l'agitation d'un amant qui craint de voir retarder sa félicité.

Je suis tout aussi étonné que vous , mon amie , de la subite apparition de l'Abbé T\*\*\* , & de sa singulière métamorphose. Mais je ne conçois pas pourquoi sa présence vous afflige & vous remplit d'alarmes : il vous a toujours montré beaucoup d'estime , & la plus tendre amitié. Je suis sur-

pris qu'il ne soit point encore venu me voir ; il croit , sans doute , qu'il est oublié de son élève : mais je fais à quoi le devoir & la reconnaissance m'obligent.

Le Marquis de F\*\*\*.

*Ce 3 Mars.*

---

## LETTRE CCXVIII.

*Le Comte de C\*\*\*, à Madame  
de Fontenor.*

**L**A victoire est tout-à-fait décidée ; nous ne pouvons avoir aucun doute sur le succès de notre attaque ; l'Avocat s'est débarrassé pour toujours de l'incommode Sagesse : il en fera plus aimable , & beaucoup plus heureux. Ce Caton si farouche s'est tellement

adouci dans les bras de la Beauté , qu'il prétend être le seul amant de sa jolie danseuse. Croiriez-vous qu'afin de la soustraire aux tendres soins de ceux qui la connaissaient avant lui , il vient de lui faire changer d'appartement , & qu'on ignore dans quel quartier il l'a conduite ? Il va sûrement exiger qu'elle quitte l'Opéra : ce sera un vol fait aux plaisirs du Public. Ce procédé injuste devrait être défendu en bonne Police : n'est-il pas criant qu'un homme aussi riche que jaloux , ait la liberté d'enlever du premier Spectacle de la Nation , une jeune & belle personne qui s'y rendait très-utile par ses talens ? Ce qu'il y a de plus désagréable dans l'aventure qui m'inspire ces réflexions sérieuses , c'est que la Nimphe piquante, confisquée par le Jurisconsulte , devait accorder ses bontés à un jeune Militaire de mes amis , qui lui faisait  
du



du bien , & lui rendait quelquefois visite. Il s'est présenté chez elle ce matin ; & n'a trouvé que la Femme-de-Chambre toute éplorée , qui lui a conté que sa maîtresse , après avoir resté jusqu'au jour renfermée avec M. P\*\*\* , était sortie pour ne plus retourner dans cette maison , & , sans vouloir dire où elle allait , lui avoit donné congé. Le pauvre amant délaissé est venu tout de suite m'informer de sa dolente histoire ; il avait presque la larme à l'œil , & son triste récit m'a fait éclater de rire. Je suis enfin parvenu à le consoler , en lui faisant entendre qu'il ne manquerait pas de retrouver à Paris & des coquettes & des femmes intéressées.

Je conclus que puisque notre Caton s'est laissé séduire , lui qui pouvait alléguer des raisons spécieuses pour excuser sa morgue & sa gravité , il nous sera facile d'attendrir sa chaste

épouse , qui a l'ame si simple & si naïve. Lorsqu'elle se fera défaite de ses préjugés , & que de nouveaux sens la ranimeront ; quelles obligations ne nous aura-t-elle pas , sur-tout au Chevalier de \* \* \* , qui recevra aussi la plus douce récompense !

Le Comte de C \* \* \* .

*Ce 3 , à dix heures du matin.*



## LETTRE CCXIX.

*Madame P \* \* \* , à Madame  
de Fontenor , sa Sœur.*

**M**ON DIEU ! ma sœur , que vous rendiez peu de justice à M. P \* \* \* ! vous me faisiez presque entendre qu'il était capable de mener une mauvaise conduite ; & je vous assure qu'il n'a jamais été si sage , & qu'il ne m'a jamais tant aimée. Je connais trop bien son cœur & sa façon de penser , pour avoir formé aucun soupçon injurieux contre lui ; j'appréhendais seulement qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur ; mais tandis que j'étais si inquiète à son sujet , il avait lieu d'être très-content , puisqu'il goûtait le plaisir de faire une bonne action. Il

est rentré vers les neuf heures , & j'ai compris tout de suite à son air satisfait , qu'il ne lui était arrivé rien de fâcheux : après m'avoir embrassée , ainsi qu'il a coutume lorsqu'il revient de dehors , il m'a dit que je lui pardonnerais sûrement les inquiétudes qu'il m'avait causées , quand je saurais le motif de sa longue absence. Un sourire lui a prouvé que tout avait été oublié au moment que je n'avais plus eu d'alarmes ; alors il m'a fait un récit auquel j'ai prêté la plus grande attention : tu vas voir , ma chère sœur , que j'ai bien retenu tout ce qu'il m'a raconté. Placé au souper du Comte de C\*\*\* , près d'une jeune fille de l'Opéra qui l'avait beaucoup intéressé par un air de candeur & de modestie , peu commun dans ses pareilles , il crut devoir lier conversation avec elle , & lui témoigner quelques égards. Quelle fut sa surprise de

la trouver aussi réservée dans ses discours que dans son maintien ! » Hélas !  
 » Monsieur , lui dit-elle tout bas , je  
 » suis une infortunée digne de votre  
 » pitié ; le Ciel m'inspire , sans doute ,  
 » dans ce moment , l'idée de recourir  
 » à vos conseils : me ferait-il possible  
 » de vous entretenir en particulier ? «  
 — Mon mari lui répondit , aussi à voix  
 basse , qu'il en ferait naître l'occasion ,  
 parce qu'elle lui paraissait estimable &  
 digne des services d'un honnête-homme.  
 Après le souper il s'offrit de reconduire  
 cette Demoiselle ; ce qui fit beaucoup  
 rire tous les convives , qui étaient loin  
 de soupçonner son motif ; M. P\*\*\* les  
 laissa penser tout ce qu'ils voulurent :  
 il lui suffisait d'avoir pour lui la voix  
 de sa conscience. Comme il ne lui était  
 guères possible de s'expliquer dans une  
 voiture , la jeune personne garda un  
 profond silence pendant tout le chemin ;  
 elle ne

fit seulement que soupirer. Mais à peine fut-elle arrivée chez elle, que fermant la porte de sa chambre, dans la crainte d'être entendue d'une domestique dont elle se défiait, elle se mit à fondre en larmes, & conta tout en sanglotant, qu'elle était la fille unique d'un honnête Bourgeois de Paris, qui lui avait donné la meilleure éducation, mais qu'il avait ensuite cessé d'être un bon père, en lui défendant de voir un jeune homme bien né, d'une fortune au-dessus de la médiocre, qu'elle aimait depuis son enfance; & en voulant la forcer d'épouser un vieillard qu'elle ne pouvait souffrir. Dans l'extrémité cruelle où elle se vit réduite, quelqu'un lui conseilla d'entrer à l'Opéra parce qu'elle serait délivrée de la tyrannie de sa famille, qui n'aurait alors aucun pouvoir sur elle, à cause du privilège singulier, & peut-être dangereux, qu'à ce ma-

gnifique Spectacle. On lui offrait la protection d'un grand Seigneur, qui, se flattant de recevoir des preuves de sa reconnaissance, la fit admettre à l'Académie Royale de Musique, en qualité de Danseuse surnuméraire, quoiqu'elle fût à peine danser le menuet. Avec quelque argent qu'elle avait ramassé du fruit de ses épargnes, elle se meubla un petit appartement, & sortit furtivement de la maison de son père. Résolue de mener une bonne conduite, elle commença par prier son protecteur de ne jamais l'honorer de sa visite; elle ne se permit de voir que son amant, encore était-elle bien sûre qu'il respecterait la vertu de celle qu'il regardait toujours comme devant être son épouse. Elle brodait, & le travail assidu de l'aiguille, lui procurait le moyen de subsister avec décence. Cependant l'exemple & les discours de quelques-unes de ses com-

pagnes, l'engagèrent insensiblement à se relâcher du plan qu'elle s'était proposé; elle parut moins réservée, reçut certaines personnes chez elle, seulement dans l'intention de se faire une société agréable : elle en vint à croire qu'elle pouvait, sans scrupule, assister à de petits soupers, puisqu'elle n'avait pour but que de s'amuser honnêtement; le premier où elle se soit trouvée, est celui qu'a donné hier au soir M. le Comte de C\*\*\*; mais elle n'a pas tardé à sentir l'inconséquence de sa démarche; elle se serait retirée tout de suite, sous quelque prétexte, si l'air vertueux de M. P\*\*\* ne l'avait rassurée, & si elle ne s'était décidée à lui confier ses remords & le desir qu'elle forma dans l'instant de se réconcilier avec sa famille.

Après avoir achevé ce récit, la jeune personne ajouta qu'elle venait d'apprendre depuis peu que son père,



justement irrité contr'elle , avait formé le dessein de la déshériter.

Mon mari s'est efforcé de consoler cette infortunée , & la trouvant résolue à faire toutes les soumissions nécessaires , & même à ne plus revoir son Amant , il n'a point désespéré de la faire rentrer en grace avec sa famille. Cet espoir a pénétré de joie la jeune personne , qui a pressé M. P\*\*\* de commencer tout de suite la bonne-œuvre qu'il avait projetée. Ses instances & ses larmes ont eu tout l'effet qu'elles devaient avoir sur l'âme sensible & généreuse de son estimable protecteur ; il lui a dicté une Lettre très-touchante pour son père , qu'il s'est offert de porter lui-même ; ensuite il lui a conseillé de se retirer dans une maison religieuse , jusqu'à ce qu'elle soit rentrée dans le sein de sa famille ; & il lui a dit

qu'il la conduirait dans un Couvent de Paris , dont la Supérieure était sa parente. La jeune personne l'a tellement prié de l'y mener dès qu'il ferait jour , qu'il n'a pu s'en défendre ; après quoi il a remis la Lettre dont il s'était chargé. Le vieillard lui a paru très - couroucé ; mais il se flatte de l'adoucir bientôt , & de le faire voler dans les bras d'une fille digne actuellement de toute sa tendresse.

Tu vois , ma chère Sœur , combien tu avais tort de soupçonner la conduite de mon mari : les différens soins auxquels il s'est livré pour faire la bonne action que je te raconte , l'ont empêché de rentrer avant dix heures. Comme je suis persuadée que je ne puis te faire un plus grand plaisir , je me hâte de te détromper , afin que tu lui rendes la justice qui lui est due , & que tu prennes part

à la nouvelle satisfaction que j'en  
prouve.

LOUISE R\*\*\* P\*\*\*.

*Le 3 Mars , à onze heures du matin.*

## LETTRE CCXX.

*Le Marquis de F\*\*\* , au Comte  
de C\*\*\*.*

**I**L est bien étonnant que certaines personnes ne cessent de déclamer contre les filles de Théâtre : elles auraient dû s'appercevoir que leur censure est trop générale , & que la justice les obligeait à faire du moins quelques exceptions. Ne se trouve-t-il pas , en effet , à nos Spectacles , des jeunes personnes qui méritent l'estime publique , non seulement par

leurs talens , mais encore par leur conduite irréprochable ? Quoique ce ne soit point celles que vous ayez le plus recherchées , mon cher Comte , vous en avez cependant entendu citer plusieurs avec éloge à l'Opéra , au Théâtre Français & à la Comédie Italienne , &c. Les talens acquièrent , sans doute , un nouveau lustre quand ils sont réunis aux Grâces & à la Vertu : aussi voyons - nous que celles qui se montrent sur la Scène avec tous ces avantages , malheureusement trop rares , obtiennent les applaudissemens les plus unanimes & les plus durables. Eh ! pourquoi ces femmes estimables sont-elles en si petit nombre ? C'est parce que tout se réunit pour les séduire : à force de peindre ou d'exprimer l'amour , l'âme s'amollit , pour ainsi dire , & se pénètre , plus qu'une autre , de cette douce

& cruelle passion ; & comme si ce n'était pas encore assez , des Séducteurs du premier rang , ou de riches Midas , s'efforcent de les éblouir par l'offre d'une fortune immense : ils sont donc plus coupables que les jeunes personnes qu'ils font succomber. Quelques-unes d'entr'elles , sans se piquer d'une sagesse à toute épreuve , se rendent aimables par un excellent caractère , sont bonnes & généreuses au sein du luxe & des richesses : pour ne vous en citer qu'un seul exemple , il me suffira de vous rappeler ce qu'on publie de la fameuse & charmante G \* \* \*. Votre amitié m'a fait connaître , à ce même Théâtre , une autre Beauté digne de tous nos éloges & du tendre attachement que je lui ai juré. Quelles obligations ne vous ai-je pas , cher Comte ! sans vous je n'aurais peut-être jamais formé aucune liaison avec Julie ; j'au-

rais eu le malheur de ne pouvoir apprécier des qualités qui annoncent une âme sensible & désintéressée. Chaque jour cette belle enfant me laisse appercevoir des vertus qu'on ne croirait point découvrir en elle ; sous l'apparence de l'étourderie & de la légèreté , elle cache un esprit solide & un cœur aussi tendre que constant. Puis-je douter de l'amour qu'elle a pour moi ? apprenez qu'elle vient de refuser les offres brillantes du vieux Prince de \* \* \* ; j'ai lu la Lettre qu'il lui écrit ; il lui promet cent pistoles par mois , une maison toute meublée , & pour vingt-mille francs de pierreries , si elle veut être sa maîtresse ; & il finit par lui dire qu'on fait dans le monde qu'il a fait la fortune d'un grand nombre de Danseuses de l'Opéra. Eh bien , mon ami , elle me sacrifie tous ces avantages ; elle a voulu que je dictasse moi-même

la réponse qu'elle devait au Prince de \*\*\*. Après de telles preuves, non équivoques, de la sincérité de ses sentimens, il faudrait que je fusse le plus ingrat des hommes, si je ne l'aimais avec une nouvelle ardeur. Ma félicité serait au-dessus de toute expression ; si elle n'était quelquefois troublée par le chagrin que j'éprouve de ne pouvoir récompenser tout de suite la généreuse & adorable Julie.

Le Marquis de F \* \* \*.

*Ce 3 Mars.*



## L E T T R E   C C X X I.

*M. P \* \* \* , à M<sup>me</sup>. de Fontenor.*

MON épouse vous a raconté, Madame & très-chère Sœur, le bonheur qu'un heureux hafard m'a procuré, en me mettant à même de faire une bonne-œuvre. Mon état m'oblige de fervir la veuve & l'orphelin ; mais quand j'aurais embrassé toute autre profession, l'infortune aurait toujours eu des droits sur mon cœur. Je me hâte de vous apprendre la fin d'une histoire dont le commencement a dû intéresser votre âme sensible & bien-faisante. Si j'avais pu me flatter de vous voir bientôt, je me serais fait un plaisir de vous informer verbalement du dénouement de cette avan-



ture ; mais vous venez si peu à la maison , & mes occupations m'ôtent si souvent la liberté d'aller vous rendre visite , que j'ai cru devoir vous faire par écrit le recit du succès de mes démarches : sauf à Madame P\*\*\*, à vous le répéter , la première fois qu'elle aura la satisfaction de vous embrasser. Vous avez sûrement applaudi au zèle que j'ai montré pour une infortunée qui ne s'était éloignée de la Vertu qu'en apparence , & qui désirait de réparer la faute que lui avait fait commettre le désespoir. Je ne me suis point effrayé de la dureté que laissait paraître le père de cette jeune personne ; je me suis efforcé plusieurs fois de l'attendrir ; & lorsque j'ai cru le voir hésiter entre l'indulgence & la sévérité , j'ai redoublé d'ardeur , j'ai engagé toute la famille à joindre ses sollicitations aux miennes : je vous promets que c'est alors

que j'ai désiré l'éloquence des Cochin & des Gerbier. Enfin, le vieillard a paru moins irrité, nous l'avons entraîné vers sa malheureuse fille. Il me serait impossible de vous décrire la scène touchante qui s'est passée sous mes yeux. La jeune personne a tombé aux pieds de son père, lui a déclaré qu'elle était prête à se soumettre à toutes ses volontés, & que, s'il l'exigeait, elle épouserait tout autre que son Amant. Mais elle l'a supplié de lui permettre de se faire Religieuse. Bientôt les larmes du vieillard ont coulé, la Nature a fait entendre sa voix victorieuse, il a relevé sa fille, l'a serrée contre son sein, & lui a dit en sanglotant, que sa résignation & son repentir lui suffisaient, qu'il lui rendait sa tendresse, & que loin de vouloir la forcer à faire un choix, ou à prendre le voile, il consentait qu'elle épousât celui qu'elle aimait depuis si

long-tems. A ces mots , la joie s'est répandue dans tous les cœurs , j'ai couru chercher le jeune homme ; il a balbutié les transports de sa reconnaissance ; & son mariage doit se célébrer dans quelques jours. Le vieillard qui s'est décidé à rendre heureux tout ce qui l'environne , jouit de la félicité de ses enfans , dont il reçoit les tendres caresses , & semble se rajeunir en contemplant leur bonheur.

Mon sort est-il moins digne d'envie ? J'ai fait le bien , mon nom sera béni par trois personnes qui , sans moi , auraient traîné des jours malheureux..... Mais j'ai rempli les devoirs d'un honnête homme ; mon procédé n'a rien d'extraordinaire : le méchant doit seul se glorifier d'avoir fait une belle action , comme n'y étant point accoutumé. Cependant , quelle obligation n'ai-je pas à M. le Comte de C\*\*\* , qui , en m'invitant

à souper chez lui , m'a procuré l'occasion de suivre le plus doux penchant de mon cœur !

P \* \* \* .

*Ce 9 Mars.*

---

## LETTRE CCXXII.

*Le Comte de C \* \* \* , au Marquis  
de F \* \* \* .*

C O M M E N T , Marquis , vous voilà le champion des Actrices & des Danseuses qui brillent sur les Théâtres de la Capitale ! Je vous en félicite , preux Chevalier ; mais je vous avertis en même-tems que vous aurez furieusement de lances à rompre ; car la vertu de ces Demoiselles trouvera toujours un grand nombre d'incrédules. Il est fâcheux que votre zèle ne soit point

désintéressé ; on pourrait croire que l'envie seule de soutenir la bonne cause , vous engage à entrer fièrement en lice ; mais vous êtes amoureux fou d'une Nymphé de l'Opéra ; & tout en soutenant les qualités chimériques de votre Dulcinée , vous embrassez la défense générale de nos Demoiselles de Coulistes ; c'est toujours quelque chose : ainsi je conclus qu'elles doivent vous regarder comme leur Chevalier. Ne vous attendez pas d'en être mieux traité : ces Déeses se font rarement piquées de reconnaissance , & souvent elles se plaisent à ruiner leurs plus ardens adorateurs. Défiez-vous donc de toutes les belles démonstrations de la petite Julie ; elle a l'air d'une fine mouche : peut-être se propose-t-elle de vous tromper. Au moins vous voilà prévenu ; vous ne sauriez maintenant pécher par ignorance ; & si quelqu'un entreprenait de vous ouvrir

les yeux, il ne le ferait qu'après moi, & vous ne seriez point étonné de la vive lumière qui viendrait frapper vos regards. Il est vrai que la médifance & la calomnie fe déchaînent tous les jours au fujet des Infantes dont vous vous êtes érigé le défendeur; on ne peut les croire capables d'un tendre attachement; on fuppose qu'elles font fans cefle animées par l'intérêt & par la perfidie. Cependant, ne peut-il pas arriver que quelques-unes d'entr'elles aient des fentimens plus nobles, parce qu'elles fe font fait une façon de penfer bifarre, extraordinaire? On voit arriver des chofes fi furprenantes & fi peu vraifemblables! La demoifelle Julie ferait une preuve de la poffibilité de ce phénomène. D'ailleurs, elle eft trop vive, trop éveillée, pour fonger à trahir fes amans. J'ai peine à me défier de ces charmantes créatures qui rient tou-

jours ; je soupçonne bien plutôt ces minois hypocrites , qui annoncent un caractère tranquille & sérieux : de telles fines-mouches ne réfléchissent pas pour rien. Vous voyez , Marquis , que mon amitié s'efforce d'excuser l'opinion avantageuse que vous avez de Julie : peut-être est-elle trop indulgente ; mais je vous connais , votre âme tendre s'enflamme facilement , & une fois qu'elle a reçu certaines impressions , il est bien difficile de les lui faire oublier : il faut donc doucement flatter vos travers , afin de parvenir à vous en corriger au moins d'une partie. Je me suis toujours douté que vous vous attacheriez beaucoup plus que vous ne le pensiez à la jolie Danseuse ; vous n'avez fait que rire de mes sages avis : votre inexpérience vous empêchait de vous appercevoir que les passions , d'abord faibles dans les commencemens , font chaque jour de

nouveaux progrès. Avouez maintenant, mon pauvre Marquis, que je connais le cœur humain, & qu'il est dangereux de badiner avec les flèches de l'Amour. Ce qui me fait le plus de peine, c'est que vous êtes capable des plus grandes extravagances, lorsque vous êtes vivement amoureux. Prenez-y garde, & songez qu'en vous défiant un peu de votre Dulcinée, vous courez moins risque de vous tromper, qu'en la regardant comme le phénix de son sexe.

Adieu, Marquis; la main me fait mal à force de vous écrire..... Bon Dieu! quelle missive énorme! Jugez par-là combien vous m'êtes cher.

Le Comte de C \* \* \*.

*De Versailles, ce 9 Mars.*

LETTRE



## LETTRE CCXXIII.

*M. T \* \* \* , à Madame de Fontenor.*

**M**E tromperais-je , Madame ? il me semble que vous me regardez avec un air de hauteur & même de mépris. Est-ce que vous avez oublié qui je suis, ou plutôt ce que je fûs ? Nous nous connaissions cependant autrefois d'une manière assez intime, pour que je ne fois point encore sorti de votre mémoire. Oui , plus j'y songe , moins je puis croire que vous n'ayez conservé aucune idée de mes traits. D'où vient donc l'air de froideur & de dédain que vous affectez en me voyant ?.... Attendez , Madame , j'en devine la cause : dans les tems heureux où vous

*Quatrième Partie.*

I

daigniez me sourire , vous n'étiez qu'une simple protégée de la Marquise de F\*\*\* ; & actuellement vous êtes une opulente Financière , couverte de diamans , logée dans un hôtel superbe , & se faisant traîner dans un char éblouissant d'or. Je vous fais compliment de votre prodigieuse fortune. Mais permettez-moi de vous représenter , avec un profond respect , que c'est donner une mauvaise opinion de son caractère , que de mépriser dans la prospérité les amis qu'on avait lorsque le sort nous était peu favorable. . . . Ah ! ma chère Jeannette , tu es trop belle , pour que je n'excuse pas ton inconséquence. Les richesses , la grandeur , t'ont tourné la tête ; & c'est bien pardonnable : elles séduisent tous les jours des gens d'un esprit beaucoup plus solide que le tien. . . . Je m'égaré , Madame , j'oublie que les tems sont changés , & qu'il faudrait peut-

être vous parler d'un ton respectueux. Cependant, permettez-moi de vous le dire, mon cœur est toujours le même; & votre opulence actuelle, votre fierté déplacée, ne sauraient empêcher que vous n'ayez été la simple & tendre Jeannette, & que je n'aie eu le bonheur d'être votre amant favorisé. Je croyais ne plus vous aimer, Madame; mais à peine vous ai-je revue, que j'ai ressenti pour vous un nouveau caprice..... Ecoute, belle Jeannette, bannis avec moi la dissimulation, partage ordinaire de ton sexe; elle te serait inutile; agissons ensemble comme de vieilles connaissances. Tu m'as témoigné des bontés quand je portais un habit qui me mettait le moins en droit d'y prétendre; mon heureuse métamorphose me ferait-elle trouver en toi une cruelle? Ce serait trop étonnant. Arrangeons-nous promptement: je suis devenu Mili-

taire, j'ai saisi l'esprit de mon nouvel état, & partant, je suis un peu brusque avec les femmes. Le faste qui t'environne maintenant, ne m'empêche pas de voir toujours en toi la charmante orpheline dont je suis enchanté ; & j'aime mieux parler à la Jeannette simple & naïve d'autrefois, parée des seuls dons de la Nature, qu'à l'orgueilleuse Madame de Fontenor, qui ternit l'éclat de ses charmes, en empruntant le secours de l'art, & qui, sûrement, s'est fait une douce habitude de tromper son bon-homme de mari.

\* \* \* \*

*Paris, ce 10 Mars.*



## LETTRE CCXXIV.

*Mme de Fontenor, à M. T\*\*\*.*

J'AI connu sans peine quel était l'auteur de l'insolente Lettre que je viens de recevoir : elle ne mérite aucune réponse. Je vous avertis seulement de n'avoir jamais l'audace de vous présenter chez moi , si vous ne voulez m'obliger de vous faire jeter par la fenêtre : c'est la seule faveur que vous ayez lieu d'attendre de moi. Vous auriez dû vous épargner la confusion de lire des vérités aussi désagréables ; mais vous avez l'effronterie des hommes les plus pervers , & vous croyez trouver dans tous les cœurs , les vices & la bassesse du vôtre. Non , je n'ai point trompé mon mari ; j'aurais eu trop de

reproches à me faire si j'avais abusé de sa bonne-foi. J'ose le dire, la noblesse de mes sentimens aurait toujours conservé la pureté de mes mœurs, sans les pièges tendus à mon innocence. .... Vil suborneur ! tu me regardais donc comme une victime dévouée à tes caprices & à ta méchanceté ? Apprends qu'il est de certains scélérats, les derniers des êtres méprisables, qu'une femme ne se pardonne jamais d'avoir écouté un instant. Ah ! du moins remporte, pour prix du dernier aveu de ton amour, ou plutôt de ton goût pour le libertinage, car un monstre tel que toi, fait-il aimer ? remporte, dis-je, la certitude de m'être à jamais odieux. Il faut que tu me croies bien vicieuse, puisque tu me soupçonnes capable de m'abaisser jusqu'à toi, qui n'as plus depuis long-tems à mes yeux, le masque dont le crime se couvre quelquefois. Va, tu n'es pas plus digne de

l'habit que tu portes actuellement, que de celui que tu as quitté; tu déshonorais l'un par ton hypocrisie & ton libertinage; & tu ignores que l'autre n'appartient réellement qu'aux défenseurs de la Patrie, aussi braves que vertueux. Puissent les vérités dont je t'accable, te couvrir de honte ! tu sentirais peut-être un jour le remords; & si tu ne devenais pas meilleur, tu resterais du moins au point de perversité où te voilà parvenu : ce serait toujours un bonheur, & pour toi & pour la Société.

\*\*\*.



## LETTRE CCXXV.

*La même , au Comte de C\*\*\*.*

VENEZ ; aimable Comte , venez rendre le calme à mon esprit ; je suis d'une humeur affreuse ; tout m'excede , m'ennuie , m'impatiente ; croiriez-vous que je viens même de me mettre dans une violente colère ? Oui , moi qui suis ordinairement si douce , j'éprouvais tout-à-l'heure des transports de fureur qui vous auraient fait trembler. Ne vous imaginez pas que mon mari en ait été la cause : vous allez voir que le sujet en est beaucoup plus surprenant. J'ai reçu une déclaration d'amour qui m'a révoltée ; soupçonneriez-vous jamais quel en est l'auteur ? Apprenez qu'elle vient du



Précepteur de M. le Marquis de F\*\*\* ; ce malheureux a quitté le petit-collet ; une personne respectable lui a procuré une Lieutenance de Cavalerie , & il déshonore autant la profession des armes , qu'il était indigne de l'état Ecclésiastique , dont il n'avait heureusement qu'une faible apparence. Mais c'est assez vous parler de ce misérable , à qui j'ai répondu comme il le méritait , & qui n'aura certainement pas l'audace de reparaitre chez moi.

Je suis bien-aïse de vous dire deux mots sur un sujet qui m'intéresse davantage. Que fait donc le Chevalier ? Il me semble qu'il est furieusement long-tems à s'emparer du cœur de Madame P \* \* \* : un petit-maître à bonnes-fortunes , tel que lui , accoutumé à se jouer des Prudes & des Coquettes , devrait , au bout de trois jours , avoir mis à la raison une Agnès. Est-ce que les brillantes qualités de votre

Chevalier n'auraient point été apperçues ; ou bien les maussaderies de la froide créature, le dégoûteraient-elles ? Engagez-le , je vous en conjure , à ne pas se rebuter ; qu'il étale les grâces les plus séduisantes , les airs les plus conquérans ; dût-il courir les risques de se montrer un peu fat aux yeux d'une femme instruite : des manières outrées & même ridicules , seront admirées par notre innocente , qui s'en laissera bien-tôt charmer : eh , le moyen qu'elle y résiste , tandis qu'on les voit charmer des Dames de beaucoup d'esprit , à qui elles devraient être familières ! Je suis impatiente , je vous l'avoue , d'appercevoir le trouble & le remords dans son âme , actuellement si tranquille. Oh ! je découvrirai les faiblesses dont elle va se rendre coupable , quand elle entreprendrait de me les cacher : sa confusion & sa rougeur seront des indices infail libles

Elle est encore remplie de mille préjugés : les plaisirs lui paraîtront long-tems des crimes. Tant mieux , elle pourra moins se dérober à mon œil pénétrant , & mon triomphe n'en fera que plus doux. Je ne desirais autrefois qu'elle fût séduite & malheureuse , qu'afin de me venger de ses morales déplacées , & de l'envie qui lui avait pris de se brouiller avec moi. Mais un sentiment beaucoup plus fort , me presse & m'agite maintenant ; j'éprouve que je la haïs , parce que son bonheur surpasse le mien. Sa fortune est médiocre en comparaison de la mienne ; mais elle est contente & satisfaite dans son petit ménage , dans la compagnie de son mari , & en tenant son enfant dans ses bras : au-lieu qu'au sein de l'opulence & de la grandeur , je mène une vie sans cesse agitée , & ne goûte que des plaisirs mêlés d'inquiétudes cruelles. Je la verrai

ressentir une partie de mes peines ,  
 elle ne m'opposera plus son insolente  
 vertu ; je deviendrai véritablement  
 heureuse..... ou moins infortunée.

\*\*\*\*.

*Ce 10 Mars.*

---

## LETTRE CCXXVI.

*Le Comte de C\*\*\*, à Madame  
 de Fontenor.*

**V**ous m'apprenez une chose qui  
 me fait le plus grand plaisir. Quoi ,  
 T\*\*\* est à Paris , métamorphosé en  
 Militaire ! Je n'osais m'attendre à  
 cette précieuse faveur du destin ; au  
 moment que j'y songe le moins , il  
 a la complaisance de me renvoyer un  
 homme à qui je veux parler de près ,

& de changer son état , contre toute apparence , afin qu'il puisse mieux se prêter au genre de conversation que je desirerois d'avoir avec lui. Je ne puis vous dire le juste sujet qu'il m'a donné de lui en vouloir ; tout ce que je puis vous révéler , c'est que M. T\*\*\* est un personnage très-dangereux , dont les hommes doivent se défier autant que les femmes. Je suis pourtant fâché que vous l'ayez congédié de chez vous , belle Dame ; je me ferois chargé de ce soin-là ; j'aurais du moins su où le prendre ; au-lieu que j'ignore sa demeure , les endroits qu'il fréquente , le nom de son Régiment. Eh bien , je le chercherai avec une patience infatigable ; & je me flatte qu'il sera possible de le déterrer.

Pour prix de la bonne nouvelle que vous m'avez apprise , je vais vous en dire une autre à mon tour. La petite Sœur commence à s'apprivoi-

fer ; elle est aussi familière avec le Chevalier que si elle le connaissait depuis plusieurs années ; elle le voit sans peine chercher l'occasion de lui tenir compagnie , elle lui procure même la facilité de l'entretenir tête-à-tête. Comme il a parlé d'une affaire considérable , qu'il voulait au premier jour confier à P\*\*\* , le crédule Avocat , ne s'étonne point de lui voir fréquenter sa maison ; d'ailleurs , après le soin que j'ai pris de l'y introduire , il est naturel qu'il y vienne assidument. Mais notre Lucrece n'est point la dupe du motif qui conduit le Chevalier : il a trop fait parler ses yeux , pour qu'elle puisse douter de ses véritables intentions. Une preuve convaincante qu'elle en est instruite , & que son cœur les applaudit , c'est qu'elle vient de lui accorder pour demain un entretien secret , tandis que son cher époux sera à l'Audience. Il

veut lui faire l'aveu de l'amour qu'il a pour elle , & la prier d'être touchée de son douloureux martyre ; car il faut toujours commencer par une tendre déclaration ; ensuite l'intrigue se dénoue tout naturellement. Le Chevalier vient de m'écrire ; il me rend compte de ce qu'il a fait pour parvenir à ses fins , & il ne doute pas que la Belle ne soit aussi impatiente que lui d'arriver à la conclusion de l'aventure. Elle a consenti au rendez-vous , me dit-il , avec un air de bonté & de satisfaction qui lui donne les plus douces espérances. Ainsi vous voyez , mon amie , que nous touchons au moment tant désiré : cette épouse si vertueuse ne la fera bientôt plus qu'en apparence , ainsi que tant d'autres. Tandis que le grave Jurisconsulte défendra les droits de la veuve & de l'orphelin , sa chaste moitié , doucement émue , connaîtra ceux de l'A-

mour , & l'heureux Chevalier , tombant à ses genoux , plaîdera la cause de la Nature & de l'Humanité.

J'aurai donc le bonheur de vous avoir servie au gré de vos souhaits ! Puissai-je encore trouver d'autres occasions de vous montrer l'empire que vous aurez toujours sur mon cœur ! Mais , adorable Fontenor , ai-je besoin de vous donner des preuves de mon tendre attachement ? en est-il de plus frappantes que ma constance inouïe ? Je vous aime depuis je ne fais combien d'années , moi qui changeais de maîtresse tous les huit jours ! La conformité de nos caractères a sans doute opéré en moi ce changement inconcevable : vous vous faites un plaisir malin d'humilier ou de voir disparaître la vertu ; je me suis toujours plu aussi à débarrasser les jeunes personnes de cette cruelle ennemie de leur félicité. Puisque tant de liens



nous réunissent , continuons de nous aimer , du moins pendant quelque tems encore ; sur-tout , soyez - moi fidelle , si cela vous est possible. Que n'ai-je pas fait pour m'assurer l'entière possession de votre cœur , & pour éloigner un rival dont la concurrence me paraissait d'autant plus dangereuse qu'il était à craindre qu'il ne parvint à me faire exclure ! Je suis actuellement tranquile , & j'en rends grace à mon adresse , qui m'a fait triompher de tous les obstacles. Que ne m'est-il aussi facile de me défaire de mes Créanciers ! J'ai beau les payer de belles promesses , ils s'avisent de perdre patience. Mais ce qui me console , je les oublie fort aisément : auprès de vous , ô mon amie ! j'en oublierais encore un plus grand nombre.

Le Comte de C \* \* \*.

*De Versailles , ce 11.*

## LETTRE CCXXVII.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

**J**E goûte une félicité inexprimable ; à chaque instant mon cœur palpite de joie ; tout mon être est plongé dans une délicieuse ivresse. Quel homme est plus heureux que celui qui peut se dire je suis véritablement aimé de l'objet que j'adore ? c'est pour lui sur-tout que l'amour est le comble du bonheur, & que ses jours s'écoulent comme un moment au sein de la volupté , tandis que les passions ordinaires ont pour aliment les craintes & les desirs. O mon cher Comte ! je suis cet amant fortuné ; Julie me donne tous les jours des

preuves d'un attachement sincère & désintéressé : les sentimens qu'elle éprouve en ma faveur sont aussi tendres que délicats. Ce n'était pas assez pour elle d'avoir dédaigné , à cause de moi , les offres les plus séduisantes ; il fallait encore qu'elle me fît un plus grand sacrifice. Qui s'y ferait attendu ? elle vient de quitter l'Opéra. Pour m'ôter toute crainte de la perdre , elle renonce aux applaudissemens si flatteurs que prodiguait le Public à ses grâces , à sa jolie figure & à la légèreté de ses pas. Ce n'est point d'elle que j'ai appris cette générosité sans exemple ; je ne dois qu'au hasard une telle découverte. J'étais ce matin chez elle quand on lui a remis une Lettre ; comme elle veut absolument que je lise toutes les missives qu'on lui adresse , avant même qu'elle y jète les yeux , afin que , si ce sont de galantes déclara-

rions , je sois tout de suite témoin  
 du cas qu'elle en fait , elle a exigé  
 que je décachetâsse celle - ci , & j'ai  
 vu que c'était son congé , que lui  
 donnait l'administration de l'Opéra ,  
 d'après les instances secrètes qu'elle  
 faisait depuis six mois pour l'obtenir.  
 A peine s'est-elle apperçue de ce que  
 je lisais , qu'elle a tâché de me l'ar-  
 racher des mains ; mais j'ai trompé  
 son effort , & j'ai parcouru jusqu'à la  
 dernière ligne. — » Eh bien , s'est-  
 » elle écriée , oui , je quitte l'Opéra ,  
 » malgré tous les succès brillans que  
 » j'y avais ; je ne dois desirer d'autre  
 » satisfaction , d'autre bonheur , que  
 » d'être sans cesse aimée de toi ; il  
 » m'a semblé que les suffrages que je  
 » venais chaque jour briguer sur le  
 » Théâtre , ne pouvaient se concilier  
 » avec les sentimens que tu m'inspi-  
 » res , puisque je ne veux plaire qu'à  
 » toi seul «. — J'ai tombé aux pieds

de cette adorable personne , & l'ai vainement priée de poursuivre une carrière dans laquelle elle s'était déjà couverte de gloire ; elle a demeuré inébranlable dans sa résolution , quoique je lui aie représenté que ma fortune actuelle ne me permettrait point encore de la récompenser de son généreux sacrifice.

N'êtes-vous pas aussi surpris , aussi charmé que je le suis de la noblesse d'un tel procédé ? auriez-vous cru que Julie qui paraît si capricieuse , si folle , fût capable de tant de confiance & pensât un jour avec solidité ? Mais ce qui m'étonne encore plus , c'est que sa mère approuve toutes ses raisons , & permet , sans le moindre murmure , qu'elle se soutienne dans une honnête médiocrité par un travail assidu à l'aiguille. .... Non , je ne les laisserai point languir dans l'indigence , en attendant que je puisse

les rendre aussi heureuses qu'elles le méritent.

Le Marquis de F \* \* \*.

*Ce 11 Mars.*

---

## LETTRE CCXXVIII.

*Madame P \* \* \* , à Madame  
de Fontenor , sa Sœur.*

**J**E commence à goûter le séjour de la Ville , je crois même , ma Sœur , que je m'y plaîs beaucoup. Eh ! pourquoi ne m'y amuserais-je pas infiniment ? on y trouve un grand nombre de personnes d'un caractère aimable , qui mettent tous leurs soins à bien recevoir leurs connaissances , à leur faire bonne - chère , & qui ne sont jamais plus contentes que lorsqu'on va

manger chez elles. La famille de M. P\*\*\*, & puis ses bons amis, nous ont fait des fêtes à ne pas finir, & c'est tous les jours de nouvelles invitations. Mais la conduite de mon ménage m'oblige à ne sortir que bien rarement ; je suis encore plus sédentaire depuis mes couches : mon premier plaisir est de songer que je suis la nourrice de mon fils. Je garde aussi la maison pour tenir compagnie à mon mari, qui reste des journées entières dans son cabinet, quand il ne va point plaider au Palais. Tu dois penser, ma chère Sœur, que malgré cette espèce de contrainte, nous n'avons guères le tems de nous ennuyer : M. P\*\*\* se délâsse de ses sérieuses occupations, en passant quelquefois dans la Salle où je me tiens avec mon enfant ; il nous regarde, sourit, me donne un baiser, joue avec la charmante créature que je tiens contre

mon sein , & va se remettre ensuite courageusement au travail. Pour moi, je n'ai pas besoin de chercher de la dissipation ; il me suffit de recevoir une seule caresse de mon fils, ou de baiser un million de fois sa petite bouche vermeille , pour être aussi satisfaite qu'une Reine fortunée. Nous sommes encore dédommagés de préférer le devoir aux amusemens , par les visites que nous recevons. M. le Comte de C \* \* \* , nous honore très-souvent des siennes ; je le trouverais un homme charmant s'il avait été plus honnête à ton égard. Il nous a présenté un de ses amis , que tu connais peut-être , c'est M. le Chevalier de \* \* \* \* , qui est de la meilleure humeur du monde , & possède toutes les qualités qui rendent aimable & intéressant. Il va charger mon mari d'une affaire considérable ; il s'agit, je crois , d'un héritage qu'on lui dispute ; & comme cela rapportera  
beaucoup



beaucoup de profit à la maison, nous avons obligation à M. le Comte, qui nous fait faire des connaissances agréables & utiles. Ce M. le Chevalier me témoigne des égards, & paraît singulièrement se plaître avec moi. De mon côté, je suis charmée de me trouver avec lui. Je ne fais pourquoi sa compagnie me fait toujours un nouveau plaisir : c'est, sans doute, parce qu'il est digne de toute mon estime. Mais tu viens demain dîner à la maison, n'est-ce pas ? eh bien, je te parlerai tout à mon aise de l'esprit & du mérite de ce Seigneur, dont tu me féliciteras sûrement d'avoir fait la connaissance.

LOUISE R \*\*\* P \*\*\*.

*De Paris, ce 11 Mars, 17...*

---

---

## LETTRE CCXXIX.

*Madame de Fontenor, au Comte  
de C \* \* \*.*

**V**ous l'avez bien prévu , le Chevalier a fait des merveilles ; ses manières étourdies & la légèreté de ses propos ont eu l'effet qu'elles devaient avoir. Je ne dis pas qu'on est enchanté de son esprit & de son mérite ; sa nouvelle conquête est hors d'état de les apprécier ; mais , comme il n'est point d'Agnès assez simples pour ne savoir pas distinguer un bel homme , je vous avertis , cher Comte , que ses grâces & sa jolie figure ont fait la plus vive sensation sur la sotte créature qu'il s'agissait d'enflammer. Elle m'envoie à l'instant une épître qui m'annonce

clairement sa défaite. Je suis presque fâchée de voir son cœur s'ouvrir aux douces impressions de l'amour ; l'agitation des sens va développer les idées ; & il en résultera qu'elle sera moins sotte quand elle sera moins innocente : ainsi nous lui rendons un service essentiel, quoique ce ne soit pas tout-à-fait le motif qui nous anime. N'importe ; rendons nos pièges , qu'elle s'y enveloppe , & qu'il en arrive tout ce qu'il pourra. Elle s'ennuyait autrefois à Paris , dans le sein de la politesse & du goût ; elle regrettait la rusticité des grossiers habitans de la campagne ; mais depuis que sa raison s'éclaire , à mesure que ses préjugés se dissipent , elle trouve que le séjour de la Ville a des charmes bien attrayans , & qu'on n'y languit jamais dans une ennuyeuse uniformité d'occupations & de plaisirs. Cette confiance m'aurait fait beaucoup de peine , puisqu'elle prouve

que l'esprit de notre Agnès se développe, si elle ne m'avait en même tems fait l'aveu de toute sa faiblesse pour le Chevalier. Oui, Monsieur le Comte, elle m'a découvert combien elle se plaisait à l'entendre, & combien elle desire le moment de le revoir. Ne vous récriez donc plus contre ma prétendue indiscretion ; avouez plutôt qu'il faut que toutes les femmes aient des confidentes : c'est une satisfaction qu'elles ne sauraient se refuser, quelque risque qu'il y ait pour elles à se la procurer. Il est vrai que ma tendre Sœur n'avoue qu'à demi qu'elle commence à devenir sensible ; elle aime, dit-elle, le Chevalier, parce qu'il lui paraît fort honnête : mais il est facile d'entrevoir qu'elle se fait illusion, ou qu'elle dissimule ses véritables sentimens. Il ne reste qu'une dernière attaque ; le Chevalier peut être sûr du succès, & je vous

réponds qu'elle m'écrira bientôt avec plus de franchise. Si vous doutiez de l'envie qu'elle a de se rendre, je vous observerais qu'elle a consenti sans peine à l'entretien secret qui lui est demandé. Je suis étonnée qu'elle n'ait point opposé la moindre résistance, car la feinte est tellement le partage de mon sexe, que nous différons souvent de jouir d'un bonheur qu'il nous tarde d'éprouver : mais, sans doute, que les Agnès ignorent le manège employé par les femmes un peu instruites. Je crois aussi que notre Lucrece, devenue sensible, ira loin dans la carrière du plaisir.

Mais on ne peut suivre sans peine cette route riante & semée de fleurs ; avant d'y avoir pénétré, l'âme était tranquille, & jouissait d'une apparente félicité : s'est-elle livrée aux passions ? plus de repos, elle en est sans cesse

cruellement agitée, elles la flattent & la déchirent tour-à-tour ; & les remords viennent augmenter son supplice. . . . . Elle ne fera donc pas plus heureuse que moi , cette Sœur qui a mené jusqu'à présent une vie si paisible & si douce ! Je la verrai rougir de honte , malgré tous ses efforts pour cacher sa confusion ; une voix intérieure & terrible lui reprochera quelquefois les désordres de sa conduite ; & ma haine sera satisfaite. . . . . Il ne manquera à mon bonheur que d'étouffer ces préjugés ridicules, ouvrages de l'enfance & de l'éducation , qui nous font entendre que les plaisirs sont des crimes.

Adieu. Je ne vous dis rien de votre jalousie ; elle est une nouvelle preuve de ce que je viens d'observer , qu'on ne peut être véritablement heureux , quoiqu'on soit comblé des faveurs de

la fortune & de l'amour : je me réserve cependant le droit de vous querreller à votre retour de Versailles.

\*\*\*\*,

*Ce 11, à minuit.*

---

## LETTRE CCXXX.

*Le Comte de C\*\*\*, à Madame de Fontenor.*

**J**E crois, en vérité, que le diable s'en mêle ; nos espérances sont toujours trompées, nous avons la confusion de voir renverser les projets les mieux combinés, dont la réussite paraissait infaillible. J'enrage..... oui, le mot n'est pas trop fort pour vous exprimer ce que j'éprouve ; j'enrage, dis-je, d'avoir à vous apprendre que

la Belle insensible a triomphé des attaques du charmant séducteur ; sa vertu s'est montrée incorruptible , & il faut la laisser végéter toute sa vie dans la langueur & l'indifférence..... Mais je n'ai pas la force de vous entretenir davantage de ce prodige inouï de sagesse , ou plutôt de bégueulisme ; j'aime mieux vous envoyer la Missive que je viens de recevoir , qui contient la Relation curieuse & incroyable de l'existence d'une nouvelle Lucrèce : vous la trouverez ci-jointe , & je vous conseille de la faire imprimer , pour l'édification des bonnes âmes. Le pauvre Chevalier ne s'attendait nullement à cette aventure extraordinaire , lui qui est accoutumé à tourner la tête de la plupart des femmes ; il en est confondu , & je vous assure, Madame , que la mortification qu'il en a , lui donnerait par la suite un air moins avantageux , si la chose était possible.



Je suis désespéré d'avoir engagé mon ami à faire une démarche aussi déplacée; je crains qu'il ne me la pardonne jamais. Ce qui augmente encore le chagrin que je suis susceptible de prendre, c'est-à-dire, ce qui me cause un peu d'humeur, c'est que je vois qu'il vous reste beaucoup de préjugés. L'usage du monde devrait pourtant avoir effacé depuis long-tems les impressions trop vives qu'ont faites sur votre âme les idées pitoyables dont on nous berce dans l'enfance. N'avez-vous pas observé que les femmes qui ont le plus d'esprit & qui ont reçu une meilleure éducation, se piquent le moins de sagesse? Qu'elles sont, en effet, celles qui s'avisent d'être scrupuleuses & de mener une conduite régulière? Des Agnès, des idiotes, des petites bourgeoises, des femmes du peuple: d'un autre côté, quelles sont celles dont la vie n'est qu'un enchaînement

de plaisirs , & qui affichent volontiers leurs aimables désordres ? Il est inutile de vous les désigner. Vous devez sentir qu'elles sont faites pour donner le ton , & pour servir d'exemples. D'ailleurs , la Nature parle bien plus haut que tous les farouches Moralistes , & détruit sans peine leurs vains sophismes : l'effervescence de nos sens , le penchant irrésistible qu'ont tous les êtres à la volupté , ne sont-ils pas autant de preuves que la Sagesse est un abus & une bisarrerie qu'ont voulu introduire quelques hommes froids , qui cherchaient à se distinguer par des opinions singulières ? N'ayez donc plus de remords ; félicitez-vous , au contraire , de savoir jouir de la vie.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Versailles, ce 13.*

P. S. Comme j'allais cacheter ma

Lettre, il m'est venu une idée excellente pour couvrir de honte notre Prude, & lui faire perdre le prétendu mérite de sa forte vertu : à quoi lui servira pour lors la résistance qu'elle vient d'opposer au Chevalier, & dont sûrement elle s'applaudit ? Je vous communiquerai mon projet aussi-tôt mon arrivée à Paris, qui sera dans deux ou trois jours.

---

## LETTRE CCXXXI.

*Le Chevalier de B \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

**N**ON, ce n'est point une femme que vous m'avez fait connaître, mon cher Comte; c'est une belle Idole, que tous les feux de Prométhée ne pourraient animer. Je ne fais où vous avez

pris qu'elle était favorablement prévenue en ma faveur : elle est trop simple pour aimer un autre que son mari, ou pour se permettre de goûter un bonheur plus vif que celui qu'amène tristement le devoir conjugal. En un mot, votre Madame P\*\*\* a le cœur pétri de toutes les glaces du Nord; c'est une petite Bourgeoise pour jamais entichée de mille préjugés; & je ne fais point faire de miracles. Je suis honteux d'avoir perdu quelques jours auprès de cette ennuyeuse créature; mais je l'abandonne, elle peut, tant qu'elle voudra, végéter dans son ménage : il me restera du moins la satisfaction d'en rire quelquefois, quand je serai revenu de l'étonnement que me cause mon aventure.

Je fais trêve un instant à ma mauvaise humeur, pour vous raconter comment s'est passé le rendez-vous que j'avais obtenu : l'histoire en est

plaisante. Je n'ai pas manqué d'arriver ce matin chez l'Avocat, à dix heures & demie précises, ainsi que j'en étais convenu avec la Belle. Je savais que le Jurisconsulte serait au Palais, & je me promettais de le remplacer auprès de sa jolie moitié. Un peu d'inquiétude troublait cependant les idées délicieuses dont je m'occupais; j'appréhendais qu'il ne fût point encore jour chez ma divinité. Jugez de ma surprise quand on m'a dit qu'elle se levait ordinairement à sept heures. Je m'attendais de la trouver au moins à sa toilette; je me suis encore trompé; elle était déjà toute habillée, & lisait un gros volume de l'*Histoire Romaine*: l'agréable lecture! au-lieu de faire ses délices des Romans nouveaux! J'ai aussi été fort étonné de n'appercevoir rien de recherché dans sa parure, & de voir un énorme fichu dérober toujours aux yeux la blancheur du plus

beau sein. J'aurais tiré un mauvais augure de tout cela , si je n'avais été accueilli d'un air extrêmement gracieux , & si je n'avais considéré que l'exactitude avec laquelle on me donnait audience , à l'heure indiquée , & pendant l'absence du mari , annonçait l'intention de me traiter favorablement. — » Je vous attendais avec impatience , m'a-t-elle dit en venant au-devant de moi ; vous avez , sans doute , quelque chose d'important à me communiquer ; j'ignore ce que c'est ; mais me voilà prête à vous entendre. — Vous devez , Madame , vous douter de ce que j'ai à vous dire , ai-je répondu en souriant. — Je ne puis le deviner « , a-t-elle répliqué avec une naïveté charmante. Nous nous sommes assis , j'ai pris une de ses mains , sur laquelle mes lèvres ont imprimé un tendre baiser. — » Que prétendez-vous , Monsieur ?

„ s'est elle écriée , en rougissant jus-  
 „ qu'aux yeux. — Vous déclarer que  
 „ je vous adore , & vous prier de com-  
 „ bler mes vœux. Cessez de feindre ;  
 „ vous ne m'avez pas fait venir ici  
 „ pour vous entendre lire *l'Histoire Ro-*  
 „ *maine*. Nous sommes seuls ; profitons  
 „ de l'occasion. . . . “ — J'ai vu l'indi-  
 gnation se peindre dans ses regards ;  
 elle s'est levée , & me regardant fière-  
 ment : — „ Si vous avez cru me faire  
 „ renoncer à la Sagesse , vous vous êtes  
 „ trompé , m'a-t-elle dit ; je n'oubli-  
 „ rai jamais ce que je dois à mon ma-  
 „ ri “. — Courant ensuite au berceau  
 de son enfant , elle l'a pris dans ses  
 bras , & me le montrant , elle a pour-  
 suivi , toujours sur le ton d'une an-  
 cienne Romaine : — „ Après mon  
 „ cher époux , voilà le seul objet à  
 „ qui je prodiguerai toute ma ten-  
 „ dresse “. — Je vous avoue , Mon-  
 sieur le Comte , que , pendant ce

Monologue, j'avais l'air fort sot : je pense qu'à ma place vous n'auriez été guères moins embarrassé : la vertu a quelque chose d'imposant, qui force au respect le libertin le plus déterminé. Ce qui a achevé de me faire perdre toute contenance, malgré mon effronterie naturelle, c'est que la Dame a tiré vivement le cordon de sa sonnette, & que j'ai vu paraître la grosse servante, chargée du soin de bercer le petit poupon : je m'attendais qu'enhardie par ce témoin, elle allait faire briller sa vertu en me couvrant de honte & me traiter de vil suborneur, qui avait eu l'audace d'essayer à corrompre sa chasteté ; mais les choses se sont passées beaucoup plus doucement que je ne l'aurais cru. Je ne fais si c'était pour m'épargner une nouvelle confusion ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à peine la domestique a-t-elle eu mis le pied dans la chambre, que



Madame P \* \* \* s'est radoucie , elle n'a plus montré aucune agitation , & , prenant tout-à-coup un air tranquile , elle a ordonné à cette fille de rester auprès d'elle , parce que l'enfant allait avoir besoin de quelque chose. Je n'ai pas tardé à me retirer , & elle m'a conduit très-poliment jusqu'à la porte de sa chambre , comme s'il ne s'était rien passé entre nous.

En honneur , mon cher Comte , il y a des momens où je ne puis m'empêcher de l'estimer. . . . . Mais quelle folie ! c'est une prude ridicule , avec laquelle je me suis compromis , & que j'aurai grand soin de fuir le reste de mes jours. Dieu vous préserve , ô mon ami ! de rencontrer jamais une femme qui lui ressemble. . . . . si toutefois il est possible qu'il en existe une seconde.

Le Chevalier de B \* \* \* .

*Ce Mardi 12.*

## LETTRE CCXXXII.

*Madame P\*\*\*, à Madame de  
Fontenor, sa sœur.*

**T**U n'es pas venue hier, ma Sœur ; comme tu me l'avais fait espérer ; le beau monde qui se rassemble chez toi t'a fait oublier ta promesse , & je crains que tu ne le préfères à mon amitié ; car je crois remarquer de la froideur dans tes caresses. Je souhaite de me tromper , & m'en flatte quelquefois , parce que je me dis qu'il est impossible que tu cesses de m'aimer , attendu que je suis toujours ta Sœur , que je t'ai toujours témoigné de la tendresse , & que depuis ton enfance tu es accoutumée à me chérir. Viens donc au plutôt passer la journée avec moi ; mon

mari desire beaucoup d'avoir la satisfaction de t'embrasser. Au cas que tu tardes plusieurs jours, je vais t'écrire ce qui vient de m'arriver : tu apprendras par-là qu'on doit soigneusement se garantir des hommes. Oh ! je m'en défierai toute ma vie, quelque mine douce & honnête qu'ils aient : je soupçonne maintenant que cet air réservé ne leur est point naturel, & qu'ils l'affectent lorsqu'ils veulent tromper une pauvre innocente. Hélas ! j'avais toute confiance en l'un d'eux, dont je t'ai souvent parlé avec estime, c'est M. le Chevalier de B \* \*. Eh ! comment aurais-je été fâchée de le connaître ? Il paraissait si poli, si honnête ! Mais aujourd'hui il n'a pu se déguiser plus long-tems. Imagines-toi, ma chère Sœur, qu'il est venu ce matin me trouver, tandis que j'étais seule ; à la vérité, je lui avais dit de se rendre ce

matin à la maison ; mais pouvais - je soupçonner ses intentions coupables ? Je pensais qu'il se proposait de me prier d'engager mon mari à terminer promptement les importantes affaires dont il allait le charger , disait-il. Au lieu de tout cela , il m'a tenu de fort mauvais discours , & comme il paraissait ne rien craindre , il m'a fait grand-peur. Je m'en suis débarrassée , grace au Ciel , & j'ai cru m'appercevoir qu'il était humilié de s'être tant mépris à mon égard. Tu vois , ma Sœur , qu'on ne saurait être trop sur ses gardes , & que par son imprudence une femme honnête semble souvent cesser d'être sage. Pour moi , je profiterai de cette leçon ; j'espère que Dieu permettra que je ne fasse jamais une pareille faute.

Ne parle point de cela à mon mari , je t'en prie ; il pourrait en vou-

loir à M. le Chevalier de B\*\*\* ,  
qui est assez puni du mauvais succès  
de sa tentative.

LOUISE R\*\*\* P\*\*\*.

*De Paris , ce 13 Mars , 17...*

## LETTRE CCXXXIII.

*Le Comte de C\*\*\* , à Madame  
de Fontenor.*

**J**E me proposais d'aller vous voir en arrivant à Paris ; mais plusieurs raisons m'en empêchent ; il me suffira de vous en citer une seule : mes maudits Créanciers viennent de me faire mettre en prison. Ces coquins-là ont pensé que je les avais oublié , & n'ont pas cru pouvoir se servir d'un meilleur moyen pour être quelquefois présens

à ma mémoire. Il est sûr que leur expédient n'est pas si mal trouvé, & que je ferai contraint de me ressouvenir d'eux. . . . . Oui, mais ce fera pour les donner à tous les Diables. Encore si j'avais eu le tems de dire deux mots à ce pendard T \* \* \*, & d'exécuter mon projet concernant la petite Sœur ! je serais plus tranquile, mon imagination n'aurait point à s'occuper de tant d'objets à la fois. . . . . Il faut prendre patience, puisque j'y suis forcé ; je satisferai mes Créanciers, parce qu'ils m'obligent de payer mes dettes, en dépit de l'usage & de la coutume ; & ne devant pas plus qu'un simple Bourgeois, je reparaîtrai dans le monde, aussi honteux qu'un Renard qui s'est laissé prendre : j'aurai du moins la liberté de suivre le plan que je me suis tracé, pour vous venger du bégueulisme de Madame P \* \* \*, & de l'effronterie du petit-collet enté sur un

Militaire..... Mais Dieu fait quand je sortirai d'ici : il me faudrait de l'argent , & je n'ai pas le sou..... Bon ! me laisserai-je abbattre pour si peu de chose ? C'est dans les revers que le Sage montre sa fermeté. Je vais déployer toutes les ruses de mon esprit , afin de briser bientôt mes indignes fers : prières , intrigues , promesses , rien ne me coûtera. Mais que la fortune me comble de ses faveurs , ou me persécute par ses caprices , elle ne changera jamais mon caractère ; je ferai aussi gai dans le fond de ma prison , que dans le boudoir d'une jolie femme. Mon cœur restant toujours le même , pourquoi me plaindriez-vous , belle de Fontenor ? puisque je ne cesse point de vous aimer , je n'ai pas cessé d'être heureux.

Le Comte de C\* \* \*.

*Du Fort-l'Evêque , ce 15 Mars.*

---

## LETTRE CCXXXIV.

*Madame de Fontenor, au Comte  
de C \* \* \*.*

**S**OYEZ bien persuadé, mon cher Comte, que je suis pénétrée de douleur ; votre situation me touche infiniment ; vous devez rendre assez de justice à ma façon de penser, pour croire que je partage toutes vos peines. Combien je maudis vos impitoyables Créanciers ! leur procédé m'étonne & m'indigne avec juste raison, après ce que j'ai entendu dire cent fois, que les gens de condition semblent avoir le privilège de ne jamais payer leurs dettes, & que les Marchands sont trop honorés de faire crédit à un grand Seigneur. Vous avez,  
sans



sans doute , fait des Lettres-de-change? deviez-vous prendre de tels engagements, vous qui savez qu'il ne faut jamais se mettre dans le cas d'être forcé à tenir sa parole; vous qui savez si bien prodiguer les promesses, surtout auprès des femmes? Je vous plains d'autant plus, mon pauvre Comte, que j'ai fait tout ce qu'il m'a été possible pour engager M. de Fontenar à vous tirer de ce mauvais pas; mais il m'a répondu brusquement qu'il vous avait prêté d'assez grosses sommes, & que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de ne jamais vous redemander ce que vous lui devez. Il m'a tourné le dos après ces douces paroles. Voilà comme font la plupart des gens de fortune; plus ils s'enrichissent, plus ils deviennent avides d'amasser de nouveaux trésors; habitués à tout sacrifier pour en acquérir, & voyant tant de malheureux qui s'efforcent envain

de changer leur triste destinée , ils s'enorgueillissent des succès qu'ils ont eu ; peu s'en faut qu'ils ne se croient d'une nature supérieure à la foule qui languit dans la misère ; ils sont méprisans & durs , & n'ont d'autre ami que l'argent , dont ils font leur dieu.

Cette réflexion ennuyeuse m'est inspirée par l'humeur que me cause la façon d'agir de mon époux à votre égard ; il aurait pu prendre des tempéramens avec vos Créanciers , en acquittant une partie de vos dettes , & les engager , sans peine , à vous donner du tems. Mais il est beaucoup de gens dans le monde qui se montrent froids & peu serviables quand il s'agit d'être utiles à leurs amis. Pour vous , cher Comte , vous n'avez que trop de zèle. Quelle ardeur martiale vous porte à vous battre contre M. T\*\*\* ? il est indigne d'avoir un tel adversaire , & ce ferait vous déshono-

rer que de vous compromettre à ce point-là. Renoncez donc à un dessein qui ne peut que me faire une peine sensible ; je serais au désespoir qu'un homme hasardât sa vie par rapport à moi. D'ailleurs, je crois vous avoir écrit que je l'avais tellement traité comme il le méritait, qu'il n'aurait plus l'audace de se présenter à mes yeux : il ne vient plus en effet à la maison. Ainsi cessez de m'en parler ; tournez toute votre attention sur ma bégueule de Sœur, je vous la livre, & j'approuve d'avance tous les mauvais tours que vous pourrez lui jouer. Il est bien singulier que nous ne l'ayons point encore fait tomber dans les pièges que nous ne cessons de lui tendre ; je remarque même que tout ce que nous avons fait jusqu'à présent, n'a servi qu'à rendre sa maussade vertu plus tenace, & qu'à nous couvrir d'une espèce de confusion..... Oh ! nous

la précipiterons enfin dans l'abîme que nous avons creusé : pourquoi les mœurs d'une créature aussi simple ne se pervertiraient-elles point , tandis qu'un si grand nombre de jeunes personnes , remplies d'esprit , cessant un moment de se tenir sur leur garde , commettent des fautes dont elles rougissent toute leur vie ? J'ignore quel est le dessein que vous avez formé ; j'espère que vous allez m'en instruire , & que vous ferez bientôt à même de le mettre à exécution. Encore une fois , soyez sûr d'obtenir mon suffrage , pourvu qu'elle cesse de s'estimer , & qu'elle soit bien malheureuse. . . . . Oui , elle le sera si son cœur est assez tendre pour l'entraîner dans quelque faiblesse ; car vous avez beau dire , il est impossible de goûter une félicité parfaite lorsqu'on oublie ses devoirs : il semble que le remords qui nous déchire malgré nous , soit la voix de la Nature qui

nous avertit que la sagesse est nécessaire au bonheur de notre être , ainsi qu'au bien de la Société. Cette voix terrible qui s'élève du fond de nos cœurs , détruit tous vos sophismes , & rend souvent la volupté moins agréable : la force de la raison consiste à ne point l'entendre ; aussi tout ce que je puis faire , c'est de m'étourdir sur mes égaremens.

\* \* \* \*

*Ce Samedi 16.*

---

## LETTRE CCXXXV.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

**V**ous m'avez donc trouvé l'air rêveur , inquiet , & vous m'accusez de dissimuler mes peines à l'amitié. Eh

L 31

bien, je vais céder à vos vives instances, & vous dévoiler tous les secrets de mon âme. Vingt fois j'ouvris hier la bouche pour vous en faire l'aveu, mais j'ai craint la sévérité de vos reproches : il me semble que je serai plus hardi la plume à la main, & que, pesant davantage mes expressions, je peindrai avec plus d'énergie le trouble violent que j'éprouve; d'ailleurs, j'ai besoin de vos conseils; vous serez mieux en état de m'éclairer par de sages avis, après avoir lu ma Lettre, que si vous n'étiez instruit de mes sentimens que dans la rapidité d'une conversation. Oui, mon ami, vous ne vous êtes point trompé, je suis vivement agité, je forme un dessein que je n'ose confier à personne, & que souvent je voudrais me cacher à moi-même. .... Mais pourquoi rougissais-je de suivre les mouvemens de la reconnaissance, & de me laisser guider

par l'amour le plus tendre? . . . . . Ah! je cesse d'écouter de vaines considérations, je vais me montrer aussi fidèle, aussi généreux que l'adorable Julie : je suis résolu de l'épouser en secret. Dispensez-vous, mon cher Comte, de me faire aucunes remontrances, je veux rester ferme dans le parti que j'embrasse; rien au monde ne me fera changer de sentiment. Quoi, cette fille estimable aura renoncé pour moi aux succès flatteurs du Théâtre & à la brillante fortune que ses charmes lui auraient procurée; & je ne lui offrirais qu'une admiration stérile, qu'un attachement qui causerait tous ses malheurs! Non, je dois reconnaître tous les sacrifices qu'elle m'a fait. Que ne m'est-il possible de la déclarer tout de suite mon épouse légitime! ses grâces & ses vertus, m'obtiendraient aisément le suffrage du Public. Mais mon âge ne me permet point de former

des nœuds indissolubles sans l'agrément de ma famille; je m'unirai du moins en secret avec Julie, & dans quatre ans, lorsque je serai majeur, elle portera publiquement mon nom. Je crois entendre les reproches dont m'accablerait ma mère si elle était actuellement instruite des nœuds que je vais former, & ils me déchirent le cœur; elle m'accuserait de m'avilir en me rendant indigne de ma naissance & des bontés qu'elle a toujours eues pour moi. Je sens que je résisterais davantage à ses menaces, à sa colère, qu'à de nouvelles marques de sa tendresse. Mais elle ne fera mon mariage que lorsque les Lois me donneront le droit de le défendre. Ai-je besoin d'attendre cet heureux tems pour connaître que la prévention seule osera le blâmer? En effet, le rapport des caractères & l'union des cœurs, voilà les principales choses qu'on desire en



le formant , & qui lui assurent un bonheur réel ? Les richesses & l'égalité de naissance , ne peuvent lui procurer qu'une félicité imparfaite. Qu'est-il besoin d'obtenir le suffrage de ses parens ? Est-ce pour eux ou pour soi-même qu'on se marie ? D'ailleurs , suis-je le seul amant qui ait choisi son épouse dans un rang inférieur au sien ? Que d'exemples pourrais-je citer ! Des Actrices ont mené une conduite assez estimable pour se rendre dignes d'épouser des gens de condition : l'amour rapproche tous les états ; on l'a dit & répété cent fois ; mais ce qu'on n'a pas tant observé , c'est qu'on ne voit se méfalloir que les cœurs les plus tendres & les plus véritablement épris. De quelle félicité ils s'enivrent sans cesse ! ils surpassent les vœux de l'objet qu'ils adorent , & redoublent la vivacité du sentiment qu'ils lui inspirent. Leur bonheur est sur-tout inexprimable , lors-

qu'ils retirent de l'abaissement une jeune personne vertueuse, opprimée par l'injustice du sort. Je ne saurais douter que ma Julie ne mérite tout ce que je veux faire pour elle : avec quel désintéressement ne m'a-t-elle pas permis de l'aimer ! Apprenez encore, mon cher Comte, qu'elle voulait pousser la générosité jusqu'à refuser l'offre de ma main ; cette charmante fille m'a représenté l'obscurité de sa naissance, le préjugé défavorable qu'il y avait contre celles qui montaient sur le Théâtre, les persécutions que j'aurais à essuyer de la part de ma famille, & les reproches que je me ferais peut-être un jour d'avoir commis une faute irréparable. Ce n'est qu'après les plus vives instances, que j'ai pu la faire consentir au mariage secret auquel je suis fermement résolu. Ce dernier trait n'achève-t-il pas de vous dévoiler la noblesse de son âme ? noblesse bien

supérieure à celle de descendre d'illustres aïeux , puisqu'on la doit aux vertus qu'on s'est acquises , au-lieu que l'autre n'est que l'ouvrage du hasard.

Pourrez-vous donc désapprouver mon projet ? Non , il obtiendra votre suffrage ; vous vous empresserez même à contribuer au succès d'un dessein dont l'exécution va faire le bonheur de ma vie. Mais j'ignore les moyens que je dois mettre en usage pour ferrer les nœuds secrets que je brûle de voir former. Hélas ! je crains qu'il soit impossible de combler mes vœux. O mon ami ! je vous en conjure , tirez-moi de l'inquiétude affreuse où je languis , dites si je peux espérer , apprenez-moi ce qu'il faut faire pour qu'à mon âge , à l'insçu de ma famille , & sur-tout de ma mère , je devienne l'époux fortuné de l'adorable Julie..... Ma félicité me paraîtrait plus prochaine & plus délicieuse , si des Créanciers inhumains

ne vous retenaient dans les fers : il ne me suffit point de me flatter avec vous que votre esclavage cessera bien-tôt ; je voudrais que ma fortune me permît dès aujourd'hui de vous rendre la liberté.

Le Marquis de F \* \* \*.

Ce 16.

---

## LETTRE CCXXXVI.

*Le Comte de C \* \* \* , à  
M. P \* \* \*.*

**P**AR quel pressentiment me suis-je avisé de me lier avec vous , Monsieur ? Je ne me serais pas cru capable d'un procédé aussi sage ; on dirait que j'ai lu dans l'avenir l'utilité dont vous me seriez un jour. Cependant je

n'avais aucune vue intéressée quand je me suis fait un devoir & un plaisir d'être votre ami : vos qualités personnelles étaient le seul motif de mon attachement. Je vais recueillir le fruit de la justice que j'ai rendue au mérite ; tant il est vrai que l'on est toujours récompensé d'une bonne action, soit par la satisfaction intérieure que l'on éprouve, soit par le bien qui en résulte ! Jamais mon étourderie n'eut autant besoin de vos conseils. Pourrez-vous croire, Monsieur, que mes Créanciers ont le ridicule inouï d'avoir perdu patience ? La chose n'est que trop certaine ; & non-seulement ils n'ont point voulu se contenter des belles promesses avec lesquelles il est d'usage que nous payions nos dettes, nous autres grands Seigneurs ; ils savent si peu vivre, qu'ils viennent d'avoir l'impolitesse de me faire mettre en prison : me voilà le héros malheu-

reux d'une aventure qui n'était encore jamais arrivée. Comme vous êtes très-instruit des usages du monde, s'il vous est impossible d'ajouter foi à mon histoire merveilleuse, vous n'avez qu'à prendre la peine de vous transporter au Fort-l'Evêque, vous y trouverez, entre quatre murailles, le fameux Comte de C\*\*\*, qui, malgré l'esprit & la philosophie que vous lui connaissez, ne peut s'empêcher de faire une assez sotte figure. Je vous prie même, mon cher, de vous rendre au plutôt dans ma sombre demeure; nous raisonnerons ensemble sur les moyens de m'en tirer le plus promptement possible : je n'aime point un séjour où il faut se coucher à dix heures, si l'on ne veut s'ennuyer tout seul : mes compagnons de malheur, rient & se divertissent du matin au soir, mais c'est afin d'oublier qu'ils ont lieu d'être tristes. D'ailleurs, puisque mes

Créanciers font aussi peu au fait de la manière dont on doit traiter un homme de mon rang, il faut bien que je les méprise assez pour les payer. Je me console de l'esprit provincial que montrent ces Messieurs, parce que j'aurai soin de m'adresser une autre fois à des gens qui connaîtront mieux le monde.

Adieu, mon cher ami; je vous attends avec la plus vive impatience.

Le Comte de C \* \* \*.

*Le Samedi 16, à neuf heures du matin.*



## LETTRE CCXXXVII.

*Le même , au Marquis de F \*\*\*.*

**E**H , quoi , deux jours se sont passés sans que je vous aie vu ! Dans la biffarerie de ma situation je croyais devoir attendre d'autres procédés de votre amitié. Mais j'imagine qu'une chose vous rend un peu excusable ; vous ne voulez paraître devant moi que lorsque vous saurez ce que je pense de votre amour héroïque pour la séduisante Julie. Une telle idée tient de l'enfantillage ; il faut s'y conformer , par indulgence , & je vais vous écrire tout ce que j'ai sur le cœur. Vous voilà donc tout-à-fait pris au piège , mon pauvre Marquis ; votre jolie Danseuse vous paraît le phénix , non-seulement



des filles de Théâtre, mais même des femmes qui passent pour honnêtes, & qui souvent le sont le moins. Eh ! pourquoi ne craignez-vous pas d'être la dupe de quelque manége adroit ? Connaisant le faible de votre cœur, vous jugeant capable de faire les plus grands sacrifices, on peut feindre de vous aimer, on peut pousser la ruse jusqu'à dédaigner des gens très-riches. La Belle se flatte, sans doute, d'être amplement dédommée de tous ces efforts pénibles : que fait-on si elle n'a pas prévu même que vous seriez un jour assez fou pour vouloir l'épouser. Au-lieu de vous armer d'une juste défiance, vous aidez vous-même à vous envelopper dans les filets que l'on a pu vous tendre. Vous avez, Marquis, les passions très-vives ; je vais, avec votre permission, vous comparer à un volcan : le feu s'allume par degrés dans ses abîmes, & lorsque les différentes

matières qu'il contient se sont enflammées , rien ne pourrait éteindre le vaste incendie qui tout-à-coup s'annonce avec fracas , & l'explosion est terrible : voilà l'image de votre cœur. Vous êtes jeune , sans expérience , & , par conséquent , facile à tromper. Il me semble pourtant que vous auriez dû vous appercevoir que la semillante Julie a un air bien fripon , bien éveillé ; or , ces minois-là désignent communément une petite personne bien fourbe & bien maligne. Il est vrai qu'on a dit & redit que rien n'était si trompeur que la mine. On a observé aussi que les Demoiselles attachées au Spectacle , ne sont pas toutes intéressées & trompeuses , & qu'il y en a même parmi elles qui sont très-estimables. Il est encore vrai que Julie semble avoir un excellent caractère , & que , sans être trop crédule , on pourrait trouver sincères les preuves qu'elle vous a

données de son amour : si elle n'avait eu pour vous qu'une tendresse simulée , elle n'aurait point quitté l'Opéra. Je ne conclurai cependant pas de tout ceci que vous êtes l'unique objet de son attachement , ni que l'intérêt n'entre pour rien dans sa conduite actuelle ; j'aime mieux différer mon jugement , plutôt que de risquer à vous induire en erreur par une décision trop précipitée. C'est à vous , mon ami , à réfléchir mûrement d'après tout ce que je viens de vous dire ; osez saisir le flambeau que je vous présente , éclairerez les actions de cette inconcevable Julie , & la raison vous indiquera bientôt le parti que vous devez prendre. Si elle en était véritablement digne , il ne serait pas impossible de vous la faire épouser ; il me serait facile de lever des obstacles qui vous paraissent insurmontables ; je connais une certaine Paroisse aux environs de cette

Capitale, où un Prêtre de mes amis vous marîrait fans beaucoup de difficultés. Mais, encore une fois, ne précipitez rien, pesez le pour & le contre, tâchez d'être sûr des sentimens de l'objet de votre vive tendresse. Si cet examen ne détruit point la résolution où vous êtes, je vous promets qu'en sortant de prison, je vous prouverai qu'on doit tout attendre d'un ami tel que moi. Mais, ( & je ne saurais me lasser de le répéter ) réfléchissez mûrement à la bisarre alliance dont vous formez le dessein, & qui n'est pourtant pas sans exemple : craignez de nous exposer l'un & l'autre à un repentir éternel.

Le Comte de C \* \* \*.

*Ce Lundi 18.*

---

LETTRE CCXXXVIII.

*M. P \* \* \*, à la Comtesse de  
C \* \* \*.*

MADAME,

**J**E serais votre plus cruel ennemi, si je pouvais douter que votre cœur ne se soit brisé en apprenant l'emprisonnement de M. votre fils, & que vous n'ayez versé des larmes lorsque vous avez appris toute son infortune. Vous êtes mère, Madame, & par conséquent sensible; vous joignez à cette qualité respectable, celle d'être extrêmement bienfaisante & d'aimer à protéger tous les malheureux. On cite encore parmi vos vertus cet amour ardent de la Religion, cette piété vive

& sincère, trop rare dans le siècle où nous sommes, & qui annonce la compassion & l'humanité. Dois-je penser qu'à tant de titres précieux vous ne réunissiez point celui de mère tendre ? Non, ce serait trop dégrader vos sentimens, ce serait trop outrager la Nature. Il est vrai que M. votre fils a mené une vie dissipée, & qu'il a follement contracté beaucoup de dettes ; mais les jeunes gens ne connaissent que bien tard le prix de la Sagesse ; ils ne sentent l'avantage & le bonheur d'une conduite sans reproche, qu'après s'être livré à toute la fougue de leurs passions. M. le Comte gémit de ses erreurs ; son repentir est d'autant plus vrai, qu'il lui est inspiré par la situation déplorable où ses fautes l'ont réduit. Quelle félicité pour vous, Madame, de recevoir ce nouvel enfant prodigue, & de le voir abjurer à vos pieds les égaremens de sa jeunesse !

Tout en éprouvant la douceur de lui pardonner, vous goûterez encore celle de le trouver & raisonnable & vertueux. Pour le mettre à même de ne jamais s'écarter du bon chemin qu'il veut suivre, il ne s'agit que de réparer les désordres qui règnent dans ses revenus. Je me suis donné beaucoup de mouvemens, afin de parler à tous ses Créanciers, & de les engager à un accommodement à l'amiable ; je suis parvenu à les assembler chez moi ; ils ont eu égard à mes représentations, je les ai tous rendus d'un même avis. Les peines & les soins qu'il m'a fallu prendre, les démarches qu'il me restent même à faire dans l'instant, jointes aux obligations de mon état, m'empêchent d'avoir l'honneur de me présenter aujourd'hui chez vous, Madame ; mais je compte me le procurer demain matin, à votre lever. C'est à vous, Madame la Comtesse, à terminer

mon ouvrage , en ayant la bonté de vous charger du paiement des dettes les plus pressantes. Il vous fera d'autant moins onéreux de donner à M. votre fils cette dernière marque d'une extrême bienfaisance , que les Créanciers se contenteront de recevoir une partie des sommes qui leurs sont dues , & qu'ils accorderont , pour le reste , tout le tems qui sera jugé nécessaire. Eh ! pourquoi refuseriez-vous de rendre service à votre fils unique dans les tristes circonstances où il se trouve ? Voudriez-vous le laisser périr de misère & de douleur dans le fond d'une prison ? Si un malheureux obscur & inconnu avait recours à votre charité , la Religion vous porterait aussi-tôt à soulager ses peines : les principes saints dont elle vous a pénétrée , auraient-ils moins de force quand il faut sauver la vie & l'honneur de celui qui est toujours votre fils , malgré les fautes d'une jeunesse



nessé inconsiderée ? Je crois vous connaître assez , Madame , pour devoir me flatter que vous ferez demain dans les dispositions où je desire de vous trouver. Lorsque vous m'aurez dit un mot , je me charge d'arranger toutes les affaires à votre satisfaction , & à celle de l'infortuné qui languit dans les fers. Pour moi , voyant le succès suivre mes peines , je puis vous assurer que je ne ferai pas le moins heureux.

Je suis avec un profond respect, &c.

P\*\*\*

*De Paris , ce 20 Mars, 17...*



## LETTRE CCXXXIX.

*Madame de Fontenor, au Comte  
de C\*\*\*.*

**L**A tranquillité dont jouit ma Sœur, me fait toujours beaucoup de peine, sur-tout quand je la compare aux inquiétudes, aux alarmes que j'éprouve, moi, dont le sort serait si digne d'envie ! Mais je me flatte d'avoir trouvé le moyen de troubler à jamais sa vie paisible & fortunée, & de faire déchirer son cœur par les passions les plus violentes. Oui, Monsieur le Comte, mon attaque réussira mieux que la vôtre : nous autres femmes nous connaissons bien davantage les faiblesses de notre sexe, que l'homme à bonnes-fortunes qui se vante le plus de les avoir étu-

diées. Je vais répandre dans son âme le poison de la jalousie ; elle se croira trompée par son mari ; après s'être livrée à la douleur, elle finira par vouloir se venger. Pourquoi se piquerait-elle d'être fidelle à un époux dont elle se croira dédaignée & trahie ? Sans qu'elle y prenne garde, sa vertu deviendra moins farouche, son esprit s'éclairera, les préjugés cesseront d'obscurcir sa raison ; elle sera charmée d'avoir un prétexte pour briser le joug imposé par le devoir. Peut-être qu'un jour elle s'apercevra qu'elle s'est trop pressée à regarder son mari comme parjure à la foi conjugale ; mais elle s'en consolera facilement, ou du moins elle ne sera pas plus heureuse que moi, puisque la voix du remord s'élèvera quelquefois malgré elle dans le fond de son cœur.

\*\*\*\*.

*Ce Lundi.*

## L E T T R E C C X L.

*La Comtesse de C \* \* \* , à  
M. P \* \* \* .*

C O M M E N T avez-vous pu imaginer, Monsieur, que j'aurai la faiblesse de payer les dettes de mon fils ? N'auriez vous pas dû sentir que, si j'avais pour lui cette condescendance criminelle, ce serait approuver sa mauvaise conduite, & m'en rendre complice ? Je suis étonnée qu'un honnête homme, dont les lumières égalent la probité, n'ait point fait tout de suite cette sage réflexion. Mais je le vois, la bonté de votre cœur vous a séduit, vous vous êtes trop laissé emporter au desir de rendre service, ou plutôt vous avez cédé aux sollicitations, aux im-

portunités de ce malheureux , qui commence peut-être à se repentir du libertinage dans lequel il a vécu. Il regrette actuellement le bonheur dont il aurait jouï s'il se fût comporté en homme raisonnable ; il frémit des sacrifices qu'il sera contraint de faire à ses Créanciers pour sortir d'embarras. S'il lui en coûte la moitié ou même les trois-quarts de son bien , il maudira les suites cruelles qu'ont eues ses passions , qui l'ont entraîné dans la dernière indigence ; nous le verrons se corriger de ses fautes , s'efforcer de mériter mes bontés , & s'en rendre peut-être digne. Quelle satisfaction pour ma tendresse ! car croyez qu'il m'est cher , malgré les désordres de sa conduite , & que je gémissais jour & nuit , de ne pouvoir me montrer sa mère qu'en l'accablant d'une trop juste rigueur. Vous voyez , Monsieur , combien il m'en coûte pour ne point céder à vos vives solli-

citations : mais je dois me priver de la douceur de répandre sur lui mes bienfaits , dans la crainte qu'il ne fût pas plus sage s'il recouvrait trop facilement sa liberté. Ne prenez donc point la peine de venir chez moi demain ; vous feriez une démarche inutile , puisque la raison & l'amour que m'inspire mon fils , m'engagent à ne point changer de sentiment. J'espère qu'une autrefois je serai assez heureuse pour pouvoir suivre vos conseils , & vous témoigner l'estime & la considération avec lesquels je me ferai gloire d'être toute la vie , Monsieur , votre très-humble servante.

La Comtesse de C\*\*\*.

*Paris, ce 20 Mars.*



## L E T T R E   C C X L I.

*Madame de Fontenor , à Madame P \* \* \* , sa sœur.*

U<sub>N</sub>E légère indisposition m'empêche de sortir , & me forcera peut-être de passer plusieurs jours sans te voir. Comme je crains que tu ne sois aussi retenue chez toi pendant quelque tems , à cause des soins minutieux auxquels tu veux bien t'assujétir pour ton enfant & pour ton ménage , je vais t'informer d'une chose importante , qu'il est nécessaire que tu saches. Je voudrais avoir une bonne nouvelle à t'apprendre , je t'écirais avec plus de plaisir. Mon amitié va s'acquitter d'un triste devoir , en te montrant qu'on abuse de ta crédulité ;

mais devais-je souffrir que tu fusses toujours honteusement trompée ? Puisque le hasard m'a fait découvrir les perfidies d'une personne que tu juges digne de ton estime & de ta tendresse, ne serait-ce pas contribuer moi-même à ton déshonneur, si je te cachais les vérités funestes qui peuvent t'éclairer & t'armer d'une juste défiance ? O ma Sœur ! qui l'aurait soupçonné ? ton mari n'est qu'un parjure, un infidèle ; il vit secrètement avec une maîtresse, il débauche la femme de son ami ; pendant qu'il affecte la plus exacte probité, & qu'il semble ne vivre que pour idolâtrer son épouse, il manque à tous les sentimens qu'il affiche sans cesse, & se dédommage dans les bras d'une autre, des efforts qu'il se fait encore pour te marquer un reste d'amour ; mais il ne tardera point à ne plus se contraindre ; peut-être même t'a-t-il déjà laissé entrevoir son indifférence



& sa haine : n'as-tu pas surpris quelque-fois en lui un air de froideur, dont il attribuait la cause aux nombreuses affaires qui l'accablent, ou bien au travail de son cabinet ? Ah, ma Sœur ! en faut-il davantage pour te dévoiler toute sa perfidie ? Tu le vois, ton mari n'est qu'un inconstant & un hypocrite, parvenu à se jouer de ta tendresse & de l'estime du Public. Mais combien d'hommes lui ressemblent dans le monde, & sont beaucoup moins coupables que ceux qui ne jettent aucun voile sur leurs désordres, & se rient de la pitié qu'inspirent les larmes de leurs épouses infortunées ? Je serais encore comme toi la dupe des vertus apparentes de M. P\*\*\*, si quelqu'un ne m'avait rendu le service de le démasquer. Il y avait hier au soir un cercle nombreux dans mon appartement, & en attendant l'heure du jeu, on s'est entretenu de diverses choses : on est

venu à parler des Procès singuliers &  
 bisarres, qui, depuis quelque tems,  
 semblent se succéder exprès pour amu-  
 ser les oisifs & la malignité du Public;  
 la conversation a tombé ensuite sur les  
 Avocats célèbres qui font la gloire du  
 Barreau; ton mari n'a pas manqué  
 d'être du nombre de ceux que l'on a  
 cités; mais à son nom M. des B\*\*\*,  
 qui vient fort peu chez moi, s'est  
 écrié: — » Quel dommage que cet  
 » habile homme ne mène point une  
 » meilleure conduite! il a une épouse  
 » charmante, qu'il va bientôt rendre  
 » malheureuse, puisqu'il est en liaison  
 » secrète avec une jeune personne,  
 » qu'il a mariée après lui avoir fait  
 » quitter l'Opéra. Je demeure dans  
 » une maison voisine de cette jeune  
 » personne, & je suis témoin que tout  
 » le quartier, qui le voit entrer furti-  
 » vement à toute heure chez la petite  
 » Bourgeoise, a bien raison de croire

» qu'il en est l'amant favori «. — Ce propos a été pour moi un coup de foudre ; cependant , afin de le laisser tomber , comme s'il n'avait été qu'une plaisanterie , j'ai feint d'en rire avec tous ceux qui l'avaient entendu. Mais je suis vraiment en colère contre ton parjure époux , quand je me représente la fausseté de l'amour qu'il te témoigne , & la sincérité de la tendresse que tu as pour lui. Il est indigne du moindre attachement ; son odieux procédé est tout-à-fait impardonnable. Dissimule pourtant ce que tu dois en penser , feint d'ignorer qu'il te soit infidèle ; tes reproches ne pourraient que l'aigrir , & tu ferais encore plus malheureuse. Que de femmes à ta place , chercheraient à se consoler en recevant les tendres soins d'un amant estimable , qui ne songerait qu'à leur plaire ! Eh , quel crime feraient-elles en se permettant une inclination honnête ?

Si leurs maris n'ont aucun scrupule de manquer à la foi conjugale , pourquoi seraient-elles blâmables d'être au moins volages en apparence?..... Mais je m'arrête ; ces réflexions toutes naturelles , scandalisent peut-être ta vertu trop sévère. Adieu ; je ne me les suis permises que pour te détourner un moment des noires idées qui vont t'affecter. Tâche de ne point trop te livrer au chagrin ; vois ce qui peut apporter quelque soulagement à tes peines ; car enfin , les personnes raisonnables ne doivent point s'affliger comme un enfant , sur-tout s'il y a des moyens honnêtes de se consoler.

JEANNETTE R\*\*\* DE FONTENOR.

Ce 21.



---

---

## LETTRE CCXLII.

*Le Vicomte de L \* \* \* , à la  
Marquise de F \* \* \* .*

**I**L vient, Madame, de me tomber une missive entre les mains, que je me hâte de vous envoyer; vous y verrez quels sont les beaux projets de M. votre fils, & qu'il n'y a point de tems à perdre, pour en empêcher l'exécution. J'allais sortir quand j'ai entendu un Laquais, sans livrée, remettre à mon Portier une Lettre pour M. le Marquis de F \* \* \* ; je l'ai prise aussi-tôt, & appercevant sur l'adresse une écriture de femme, j'ai cru devoir m'éclaircir de ce qu'elle contenait. Vous allez convenir, Madame, que si j'ai

fait une indiscretion , j'avais , sans doute , un pressentiment qu'elle serait excusable par l'importante découverte qu'elle occasionnerait. Vous m'avez confié votre fils , & vous ne cessez de me recommander de veiller sur ses actions : je ne dois donc rien négliger pour tâcher de m'en instruire , sur-tout dans un tems où ma vigilance est réveillée par des soupçons qui ne paraissent que trop bien fondés. Je vois avec la dernière douleur que ce jeune homme va se perdre dans une ville telle que Paris , où le libertinage & les mauvais exemples peuvent corrompre les cœurs les plus honnêtes. Oui , ma respectable amie , il vous prépare des chagrins bien cruels , si vous n'y mettez ordre promptement. Il a commencé , malgré moi , par se lier avec de jeunes débauchés , qui n'ont aucun sentiment de honte & de pudeur , &

qui , parce qu'ils sont d'une illustre naissance , croient pouvoir se livrer impunément aux désordres les plus scandaleux ; il fait continuellement des parties avec ces dangereux amis , rentre souvent à des heures indues , & quelquefois même ne vient point coucher à la maison : pour comble d'inconduite , le voilà qui forme le projet d'épouser une Danseuse de l'Opéra. Je ne vous porte mes plaintes qu'à la dernière extrémité , parce que je me flattais qu'il se corrigerait , ou que du moins ses égaremens n'iraient point à cet excès ; mais je me suis trompé , il est entièrement perverti : c'est à la sagesse d'une mère tendre à le forcer de rentrer dans le bon chemin. Je pense que vous ne pouvez mieux faire , que de l'éloigner bien vite du séjour de la Capitale : il n'y a plus moyen de le placer dans les Mousquetaires ; ainsi

achetez-lui une Compagnie de Cavalerie. J'attends votre réponse, afin de me conformer à vos ordres.

Je suis avec un respectueux attachement, &c.

Le Vicomte de L \* \* \*.

*De Paris, ce 21 Mars, 17...*





## LETTRE CCXLIII.

*Julie C\*\*\*, au Marquis de  
F\*\*\*.*

J'AI réfléchi à ta proposition, mon bon ami; depuis que tu me l'as faite, elle me revient sans cesse dans l'idée, & je suis presque fâchée de t'avoir donné ma parole d'y consentir. Cela t'étonne que je réfléchisse; vraiment, tu verras bien d'autres changemens dans mon caractère quand je serai ta femme; tu as déjà commencé, Dieu me pardonne, à me rendre raisonnable..... Mais est-il écrit que je deviendrai ton épouse légitime? Moi être un jour Marquise! Oh, la métamorphose serait tout-à-fait plaisante. Tout est arrangé, me dis-tu, nous

nous marîrons en secret , & quand tu seras majeur , nous cesserons de faire un mystère de notre union. Sais-tu bien qu'il n'y a rien de plus fou que ce dessein-là , & que je le trouverais tout-à-fait extravagant si je ne t'aimais pas autant que je t'aime ? Ecoute , mon cher , prends garde à te repentir de m'avoir élevée jusqu'à toi. Je suis contente dans mon obscurité , je ris , je chante , je m'amuse , j'ai le plaisir de posséder mon amant , & de le lutiner quand je veux : il serait bien désagréable qu'après nous être confiné dans notre ménage , tu me rendisses triste & maussade , & me forcâsses à te haïr , moi dont toutes les actions ont respiré la joie , l'aimable folie , & qui suis née pour éprouver les sensations délicieuses de la tendresse , & non le vilain sentiment de la haine : ce qu'il y aurait de pire , c'est qu'il ne ferait plus tems de nous faire la moue à l'un & à

l'autre. Tâchez-donc, mon cher Marquis, d'être aussi raisonnable que moi; restons comme nous sommes, dans la crainte que le titre d'époux ne détruise tout notre bonheur. Je vous réponds de vous aimer toujours, quelle que soit la situation où je me trouve; mais je ne puis vous répondre d'avoir la patience de souffrir vos froideurs & vos mépris: je pourrais bien m'amuser, je vous en avertis, à vous faire quelquefois enrager.

JULIE C \* \* \*.

*Ce 20 Mars, avant de me coucher.*



## LETTRE CCXLIV.

*Madame P \* \* \*, à Madame  
de Fontenor, sa sœur.*

AH, ma Sœur ! je me croyais heureuse, mais je ne le suis point, je ne le ferai même jamais. Quel bonheur me fera-t-il possible de goûter, puisque mon mari aime une autre que moi ? Il me dédaigne après m'avoir tant chérie, & ses caresses n'auront d'autres motifs que de me tromper plus sûrement. Il lui était bien facile de m'en imposer ! je n'avais aucun soupçon, j'étais loin d'imaginer que j'avais perdu son cœur ; il paraissait, d'ailleurs, si tendre, si attentif à me plaire ! encore aujourd'hui il m'a demandé, avec un air inquiet, comment

je me portais ; des larmes roulaient dans mes yeux , & il ne m'a quittée qu'après que je l'ai eu assuré que je n'avais qu'une violente migraine..... Mais j'ouvre les yeux , tu me le montres tel qu'il est.... & je deviens pour toujours malheureuse. Je te remercie cependant de m'avoir rendu ce cruel service ; sans toi il aurait ri de ma folle crédulité, je l'aurais long-tems gêné dans ses plaisirs ; au-lieu que ma mort va bien-tôt le délivrer d'une femme qui ne lui est encore qu'indifférente , & qu'il ne tarderait point à détester..... Plus je relis ta Lettre , plus je m'étonne d'avoir été la dupe de ses fausses caresses. Je me rappelle en effet qu'il a souvent l'air froid & de mauvaise humeur ; quelquesfois même il me repousse en me disant qu'il s'occupe d'une affaire importante. Je songe aussi avec quel intérêt je lui ai entendu parler de cette jeune

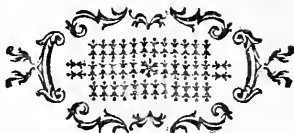
personne qui a quitté l'Opéra ; il n'a pas cessé de la voir depuis qu'elle est rentrée en grace avec sa famille : combien de fois ne l'a-t-il pas priée, elle & son mari, de venir manger à la maison ! Aurait-il tant désiré de l'attirer au logis, s'il n'avait cherché qu'à lui rendre service ? Le succès des démarches qu'il a faites pour elle , ne l'empêche point de la combler de politesses & d'attentions. En faut-il davantage pour me prouver qu'on s'a bien informée ? D'ailleurs , puis-je douter d'une intrigue connue de tout un quartier ? . . . . O mon Dieu ! qui l'aurait cru ? il affecte des sentimens qu'il est bien éloigné d'avoir. Je suis moins fâchée de la perte de son cœur , que de trouver en lui la fourberie & la dissimulation : il se montrait vertueux , & se familiarisait avec le vice. Ah ! qu'il cesse de se contrefaire, qu'il paraisse tel qu'il est, un parjure & un

infidèle. Puisque je suis la cause de  
 son hypocrisie , & qu'il ne m'aime  
 plus , je vais aller passer le reste de mes  
 jours auprès de la bonne Michelle ,  
 je vais quitter la parure des Dames ,  
 & reprendre les simples habits d'une  
 paysanne ; il aura la liberté d'agir à sa  
 fantaisie : il sera moins coupable. La  
 mort ne tardera point à le délivrer  
 d'une épouse qui lui est à charge.....  
 Mais que dis-je ! aurais-je la cruauté  
 de quitter mon fils , dans un âge où il  
 ne saurait sa passer de sa mère ?.....  
 Non , ce cher enfant sera ma consolacion ;  
 les soins que j'en prendrai adouciront  
 mes peines. Je dois vivre pour  
 lui..... & même pour mon époux ,  
 dont l'inconstance ne m'autorise point  
 à l'imiter. Peut-être qu'un jour ma  
 douceur & ma tendresse toucheront  
 enfin son cœur , & l'engageront à  
 revenir à moi. Mais qu'il m'oublie ou

me haïsse , j'ai promis de l'aimer toujours , je remplirai mes sermens. La satisfaction de suivre tous mes devoirs , & les soins que je prodiguerai à mon fils , feront souvent tarir mes larmes : j'éprouverai qu'une honnête femme ne peut jamais être véritablement malheureuse.

LOUISE R \* \* \* P \* \* \* ,

*Ce 22 Mars , 17 . . . ,*



LETTRE



## LETTRE CCXLV.

*Le Comte de C\*\*\*, à Madame  
de Fontenor.*

**V**ous m'envoyez à l'instant la singulière épître que vous écrir Lucrèce seconde ; je vous remercie de bon cœur de m'avoir procuré une lecture aussi curieuse ; cette femme-là a des idées qui ne sont pas communes : elle se persuade fortement que son mari lui est infidèle , & cependant elle s'en console , parce qu'elle a un fils digne de toute sa tendresse , & parce qu'elle a promis d'aimer toujours son époux. En vérité , voilà une manière unique de raisonner : les hommes sont bien heureux que les femmes qui se croient adorées de leurs maris , ne s'avisent point

*Quatrième Partie.*

N

encore d'avoir une façon de penser aussi bizarre. Votre affidée Femme-de-chambre m'a remis avec cette missive originale le petit billet que vous m'écrivez, dans lequel vous vous félicitez de voir combler tous vos vœux, puisque vous êtes enfin parvenue à troubler le bonheur dont votre sœur jouissait dans son ménage. Mais permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas tout-à-fait sujet de vous livrer à la joie; elle peut s'appercevoir que vous l'avez trompée, & l'amour conjugal en reprendra de nouvelles forces. D'ailleurs, nous ne nous sommes pas proposé seulement d'exciter entre les deux époux une querelle passagère; ce serait nous borner à un trop mince avantage: songez que nous avons résolu de faire en sorte que la petite personne n'ait plus lieu de se glorifier de sa rare sagesse, heureusement passée de mode. Je vous demande si vous avez

employé un moyen suffisant ? Elle est remplie de mille préjugés gothiques, & je vous avoue qu'il me paraît impossible de la séduire. Je veux cependant qu'elle soit aussi honteuse, que si elle avait quelque faiblesse à se reprocher. Je lui aurais déjà fait éprouver une partie des chagrins que je lui prépare, qui lui feront beaucoup plus sensibles que ceux dont vous êtes la cause ; mais que peur le renard lorsqu'il est tombé dans un piège ? Patience, je ne languirai pas éternellement en prison.

A propos, comme je n'ai rien de caché pour vous, mon amie, je vous dirai en confidence que le Marquis de F\*\*\*, va se marier secrètement avec une Danseuse de l'Opéra, dont il est amoureux fou. J'ai fait envain tout mon possible pour l'empêcher de se déshonorer par cette extravagance. Je crois qu'il vous aimait autrefois :

les sentimens qu'il jurait à vos pieds ; l'auraient défendu des charmes d'une dangereuse tyrène , si son amour avait été sincère , ou plutôt s'il était aussi constant que moi. Ne lui parlez jamais de ce que je vous confie aujourd'hui ; il serait furieux que j'aie manqué de discrétion ; vous nous mettriez dans le cas , l'un & l'autre , d'avoir une affaire d'honneur. Adieu , je vous embrasse de tout mon cœur ; Mademoiselle Javote , qui veut vous porter ma Lettre , me presse de finir..... Encore une fois , sachez garder mon secret. Je connais votre prudence ; cela me suffit , je suis tranquille.

Le Comte de C \* \* \*.

Ce 22.



## LETTRE CCXLVI.

*M. P\*\*\*, à M<sup>me</sup>. de Fontenor.*

QUEL étrange changement s'est donc fait dans le caractère de ma femme ! elle n'est plus la même depuis quelques jours. Autrefois j'avais le plaisir de la trouver sans cesse d'une humeur égale ; lorsque je rentrais à la maison, ou lorsque je venais un instant auprès d'elle pour me délasser du travail de mon cabinet, son air satisfait & riant me pénétrait d'une douce joie ; j'étais le plus heureux des hommes. Mais actuellement je suis le mari le plus infortuné. Mon épouse est tombée tout-à-coup dans une tristesse profonde ; elle est en proie à une noire mélancolie ; & j'en ignore le sujet.

Une vive allégresse brillait autrefois dans ses yeux , quand elle prodiguait de tendres soins à son fils : aujourd'hui elle le caresse d'un air morne , ou le fixe long-tems avec l'expression de la douleur ; je l'ai même surprise qui l'embrassait en pleurant. Je l'ai priée , je l'ai conjurée de m'avouer le motif secret de ses chagrins ; elle persiste à me dire que rien ne lui fait de la peine , tandis que tout me prouve qu'elle gémit intérieurement. Je ne puis me le dissimuler , son âme est douloureusement affectée , & elle s'efforce de m'en cacher la cause. Je devrais cependant avoir gagné sa confiance , elle n'a point lieu de craindre d'épancher ses secrets dans mon sein ; & Dieu m'est témoin que je fais tout ce qu'il m'est possible pour la rendre heureuse : je la regarde non-seulement comme mon épouse , mais encore comme ma meilleure amie. O vous , sa Sœur ! vous

que je me fais un devoir & un plaisir d'aimer & de chérir avec elle, vous connaissez tout ce qui se passe dans son cœur, peut-être vous a-t-elle parlé plus librement qu'à moi : d'aignez m'apprendre ce qu'elle n'ose me révéler. Si elle vous en a fait un mystère, voyez-là, dites-lui que son silence me réduit au désespoir, qu'elle découvre hardiment le sujet de sa tristesse, & que je m'empresserai de la faire cesser. A-t-elle à se plaindre de moi, malgré mon extrême attention à satisfaire ses moindres desirs; croit-elle qu'il lui manque quelque chose? eh bien, qu'elle le déclare, qu'elle s'explique, je ne lui refuserai rien, ses vœux seront aussi-tôt comblés. Je m'adresse à vous, Madame & très-chère Sœur, rassurez son âme timide, dites-lui qu'avec ses charmes & ses vertus, on peut tout obtenir de l'époux dont on fait le bonheur.

*Ce 24 Mars.*

P\*\*\*.

N 4

## LETTRE CCXLVII.

*Le Comte de C\*\*\*, à Madame  
de Fontenor.*

**F**ORT-BIEN, le désordre commence à régner dans le ménage; avant qu'il soit peu il va ressembler à la plupart de ceux de Paris; & les choses seront dans l'ordre. La femme boude d'un côté, l'époux se désole de l'autre. A merveille! ces gens-là auront du moins l'air d'être mariés. Vous devez vous applaudir de votre ouvrage, si vous n'avez prétendu que semer la zizanie entr'eux. Moi, je me propose d'aller beaucoup plus loin, je veux suivre le premier plan que je me suis d'abord tracé; le seul changement que je suis contraint d'y faire, c'est de rendre Ma-



dame P\*\*\*, coupable en apparence; puisqu'il est impossible qu'elle le soit réellement. Je vous avoue même que cette nouvelle idée me flatte infiniment plus que l'autre, & que je me promets de goûter un plaisir bien plus piquant; car il n'y a rien d'extraordinaire d'apprivoiser une Belle qui se montre long-tems farouche; mais perdre de réputation celle qui croyait pouvoir s'enorgueillir de sa ridicule faiblesse, ou dont l'heure n'est pas encore venue! voilà un amusement délicieux, que je serais presque tenté de préférer à la gloire trop commune, d'adoucir une Prude ou de triompher d'une Agnès. Vu les difficultés qu'il semble y avoir à faire passer pour galante une femme qui s'efforce d'être vertueuse, ne vous imaginez pas que ce soit le chef-d'œuvre d'un homme du monde; rien n'est si facile, le moindre petit-maître s'en fait un jeu;

il lui suffit de dire à deux ou trois de ses amis que Madame une telle, qui affiche des mœurs si rigides, s'humanise secrètement en sa faveur : tout Paris en est bientôt imbu ; l'amour-propre du petit-maître y trouve son compte, ainsi que la malignité du Public. Tel est l'exemple que je vais imiter, afin de tourmenter la chère Sœur & son grave mari ; le tout pour vous faire plaisir & pour m'amuser à leurs dépens. Je vois qu'il est tems de commencer mon innocente malice ; réflexion faite, je n'ai pas besoin d'attendre que mes fers soient brisés : qu'importe ma prison, mon esprit & mon imagination sont aussi libres que l'air. J'y suis décidé, dès aujourd'hui je vais confier aux jeunes gens qui viennent me voir, que je suis du dernier mieux avec Madame P\*\*\* ; j'engagerai le Chevalier de B\*\*\* à dire aussi de son côté qu'il n'a qu'à se louer

de sa douceur ; il sera charmé de se venger de la résistance inconcevable qu'il a éprouvée ; nous recommanderons à nos confidens d'être discrets, & ils n'auront rien de plus pressé que de manquer à leur parole. Il est surtout essentiel que vous me secondiez, ô mon amie ! répondez à la dolente missive de l'Avocat, marquez-lui que la tristesse de votre Sœur n'a d'autre cause qu'une passion secrète qu'elle se reproche ; faites-lui même entendre qu'elle a peut-être commis une plus grande faute ; ajoutez qu'elle vous a confié, après bien des façons, qu'elle est amoureuse de moi, & priez-le instamment de ne jamais vous trahir. Le prétendu secret que vous avouerez, lui fera paraître vraisemblables les bruits défavantageux que le Chevalier & moi, allons répandre sur sa chère moitié, & qui, certainement, parviendront jusqu'à lui ; car il faut qu'il soit aussi

un de nos confidens ; autrement ce ne ferait guères la peine d'en avoir un si grand nombre. Je ris d'avance de la mine plaifante de ce pauvre époux, quand il saura son malheur imaginaire, & je me représente l'air moitié colère & moitié contrit de notre Lucrèce, furieuse de perdre le fruit de toutes ses privations.

A vous parler sérieusement, je suis presque fâché de jouer ce mauvais tour à M. P\*\*\* ; c'est mon meilleur ami, il se donne des peines infinies pour mettre mes Créanciers à la raison. De quel prix vais-je payer ses bontés ! .... Mais quel enfantillage ! est-ce que je m'avise d'avoir des remords, c'est-à-dire, des préjugés ? Examinons le tort que je fais à mon illustre défenseur, à l'homme qui a promis de briser mes fers : je ferai cause qu'on croira que sa femme lui est infidelle. .... Mais je ne lui attire qu'une disgrâce chiméri-

que : combien de maris l'éprouvent réellement, & ont le bon esprit d'en rire ? Tout bien considéré, il n'aura pas beaucoup à se plaindre de moi ; je mériterai très-peu le reproche d'ingratitude.

Le Comte de C \* \* \*.

*Ce 24, à minuit.*

---

## LETTRE CCXLVIII.

*Madame de Fontenor, au Marquis de F \* \* \*.*

SERIEZ-VOUS un inconstant, mon cher Marquis ? Cet amour si tendre ; formé dès votre enfance, a-t-il eu le sort des passions ordinaires ? Vous vous seriez donc trompé sur la nature de vos sentimens, ou bien les hom-

mes ne peuvent s'empêcher d'être volages. Mais du moins, si je ne suis plus votre amante , regardez - moi comme votre amie. Il est étonnant que je vous reproche si souvent vos torts ; il semble qu'il y ait long-tems que vous cherchiez à rompre avec moi. Quelle preuve de froideur & même d'indifférence ne me donnez-vous pas ! vous ne m'écrivez plus , vous ne vous trouvez plus dans les maisons où je vais , afin que nous ayons au moins le plaisir de nous voir un instant ; & que vous êtes loin de m'inviter à me refouvenir de ce joli appartement, qui devait être toujours consacré à notre bonheur mutuel , & qui peut-être n'est plus témoin que de votre perfidie ! Eh bien..... vous allez être surprise..... c'est moi qui vous y demande un rendez-vous pour demain dans la matinée. Ne pensez pas que je veuille avoir un charmant tête-à-tête ;

Je m'occupe de choses plus sérieuses. J'ai à vous entretenir d'une affaire importante, qui n'exige aucun délai. Je me flatte que vous ne refuserez point d'avoir avec moi une conversation d'un quart-d'heure, que je ne veux devoir qu'à votre complaisance, non à l'amour que vous me juriez autrefois. Vous daignerez m'entendre demain, n'est-ce pas, Monsieur le Marquis? Quel est le Magistrat ou le Ministre, qui ne s'empresse pas de donner audience à une jolie femme? Je ne puis croire que vous soyez moins obligeant.

*Ce 24.*

\*\*\*\*.



## LETTRE CCXLIX.

*La même , à M. P \* \* \**

**L**A dernière Lettre que vous venez de m'écrire, mon très-cher Frère, m'a fait une peine infinie, en m'apprenant que vous n'êtes point heureux dans votre ménage; elle m'aurait affligée encore davantage, si je n'avais soupçonné depuis long-tems une partie des chagrins que vous éprouvez. Mais elle a réalisé mes inquiétudes, & je vous plains bien sincèrement. Vous m'inspirez beaucoup plus qu'une pitié stérile, je crois ressentir vos justes douleurs; j'ai presque autant besoin que vous-même de consolation, quand je pense que ma Sœur, au-lieu d'être la cause de votre félicité, sera peut-être.



celle de toutes vos infortunes. Je me suis apperçu , avant vous , du changement qui vient de se faire en elle , & ce n'est qu'après des prières souvent réitérées , qu'elle a pu se résoudre à me faire un aveu qui..... le dirai-je ? ..... a déchiré mon cœur. Etonnée , confondue de ce que j'entendais , je lui ai représenté les bienfaits dont vous la comblez chaque jour ; je lui ai rappelé ce qu'elle ferait sans vous : un torrent de larmes a semblé m'annoncer son repentir , & je l'ai embrassée en la croyant revenue d'un moment de faiblesse. Sa jeunesse & la simplicité de ses mœurs me remplissaient encore de quelques allarmes ; néanmoins je me flattais que mes conseils &..... j'ose vous l'avouer , que mon triste exemple , lui apprendraient à se tenir en garde contre ses passions : aurais-je à rougir de mes fautes , dont vous avez su les funestes

suites, si une amie sincère, instruite  
 par sa propre expérience, & corrigée  
 de ses erreurs, m'eût avertie des dan-  
 gers auxquels une jeune personne est  
 exposée dans le monde? Hélas! fau-  
 dra-t-il que ma Sœur achève de me  
 prouver qu'une triste fatalité, attachée  
 à mon sexe, l'oblige à faire des fautes  
 avant qu'il sache qu'on n'en doit point  
 commettre? Non, elle m'a toujours  
 parue trop sage & vous aimer trop ten-  
 drement, pour qu'elle ait osé enfrein-  
 dre tous ses devoirs; la mélancolie où  
 vous la voyez plongée, les larmes qui  
 lui échappent, peuvent montrer les  
 combats qu'elle livre pour vaincre une  
 passion fatale, plutôt que les remords  
 du crime..... Cependant, redoutons  
 les faiblesses d'un cœur violemment  
 agité; éloignez d'elle M. le Comte  
 de C\*\*\*, quand il sera libre de se  
 présenter chez vous; elle ferait peut-  
 être moins maîtresse de triompher de

son penchant, si elle en voyait trop souvent le dangereux objet. Je ne vous aurais jamais découvert, mon cher Frère, ce qui se passe dans l'âme de votre épouse, s'il n'était nécessaire que vous en foyez instruit, afin d'y apporter le remède que votre prudence vous suggérera. Par un tel aveu, je vous donne non-seulement des preuves de ma tendre amitié, je vous marque encore la confiance & l'estime que m'inspirent votre mérite. Je suis persuadée que vous n'éclatterez point en reproches, & que ce ne fera point par de mauvais traitemens que vous chercherez à ramener une infortunée qui est au désespoir de flotter entre le vice & la vertu. Vous sentirez que la douceur, les bons procédés, & l'éloignement de celui qu'elle aime, sont les meilleurs moyens que vous puissiez employer.

Je vous témoigne mon attachement

dans une circonstance bien fâcheuse<sup>te</sup> que ne m'est-il réservé de vous en donner de nouvelles preuves , dans une occasion moins désagréable !

Je suis pour la vie votre affectionnée  
Sœur.

JEANNETTE R\*\*\* DE FONTENOR.

*Le 25 Mars , à dix heures du matin.*

---

## LETTRE C C L.

*Le Marquis de F \* \* \* , à  
Madame de Fontenor.*

**I**L faut donc vous répondre tout de suite , puisque votre Femme-de-chambre a la complaisance d'attendre. J'aurais eu cependant besoin de me recueillir quelques instans , afin de peser mûrement certains endroits de votre

Lettre, que je ne dois point laisser sans réplique, & qui me causent un peu d'embarras, je l'avoue avec franchise. Vous me prodiguez les épithètes d'inconstant & de volage, vous pensez qu'à votre égard je suis devenu tout-à-fait indifférent. Mais si je recherche avec moins d'empressement l'occasion de vous voir, pourquoi ne pas soupçonner qu'une infinité d'obstacles peuvent me contrarier sans cesse? Je crois vous l'avoir déjà dit, & vous l'avez sûrement éprouvé, lorsqu'on est entré dans le monde, il faut ajouter de nouveaux plaisirs aux amusemens qu'il nous offre, sans quoi on serait à charge à la Société, qui veut de la complaisance & une humeur gaie & toujours égale : on se laisse donc entraîner de cercle en cercle, de souper en souper; on n'est plus à soi, mais tout à ses amis. Convenez, Madame, que je ne suis coupable qu'en apparence,

& qu'il est bien difficile d'être son maître quand on est comme emporté dans un immense tourbillon. Vous pousserez ensuite l'injustice jusqu'à m'accuser de ne plus vous aimer. Il est vrai que le nombre des jolies femmes qu'on rencontre dans le monde, rend souvent moins vive l'impression que nous fait le seul objet digne de notre attachement ; mais on ne saurait oublier tout-à-fait la Beauté qui reçut notre premier hommage. S'il arrivait que je cessasse d'être votre amant, soyez persuadée que vous seriez toujours mon amie : il me serait même impossible de ne point vous accorder ce précieux titre. Si l'inconstance ordinaire au genre humain me forçait à quitter celle que j'adore, je n'aurais point l'inconcevable cruauté de la haïr, & malgré mon changement, sa présence me remplirait d'un trouble délicieux ; elle m'inspirerait un sentiment plus doux

& plus durable que l'amour, celui de l'amitié, qui réunit les âmes, épure les passions, & dont le tems ne fait que resserrer les nœuds.

Après cette explication, qui m'a paru nécessaire, vous penserez peut-être qu'il est inutile que nous nous trouvions aujourd'hui dans l'appartement qui ne me plaisait que parce que vous y veniez quelquefois. Je me conformerai, sans murmurer, à tout ce que vous voudrez me prescrire : il se pourrait, ma chère Jeannette, qu'on s'aperçût enfin que vous vous rendez mystérieusement dans une maison inconnue. Cependant, au cas que vous persistiez à vouloir en courir les risques, je vous attendrai ce matin à midi précis : il faut bien vous donner le tems de faire votre toilette. Ce n'est point par complaisance que je consens à ce rendez-vous ; je serai toujours charmé de satisfaire vos vœux ; mais il

me ferait encore plus doux de les prévenir.

Le Marquis de F \* \* \*.

*Samedi , à dix heures.*

---

## LETTRE CCLI.

*La Marquise de F \* \* \* , au  
Vicomte de L \* \* \*.*

**J**E reconnais dans votre vigilance , Monsieur le Vicomte , le zèle d'un bon ami , & je sens toute l'importance de l'avis que vous m'avez donné. Je m'apperois , avec douleur , que le goût du plaisir répandu dans la Capitale a séduit mon fils , & que des faux amis & des femmes dangereuses ont corrompu ses mœurs. Qu'est devenue cette vertu pure qui brillait dans ses discours



discours & dans toutes ses actions ! Il aurait rougi de prononcer le moindre mensonge ; la candeur qui se peignait sur son front , donnait un charme inexprimable à ses traits : quel spectacle plus délicieux pour les âmes honnêtes , que celui qu'offre un beau jeune homme qui fait être vertueux ! Je ne crois pas que la tendresse maternelle me fasse illusion , quand je déclare hautement que si mon fils eut toujours été sage , il aurait été le jeune homme le plus accompli , & moi je serais la femme la plus heureuse. Hélas ! je me suis longtemps flattée de ce bonheur suprême ; la douceur de mes exhortations , mes bontés constantes , la certitude d'avoir en moi une mère & une amie , me paraissaient avoir affermi son âme dans la sagesse. Quel triste réveil succède au songe agréable dont j'étais enchantée ! je vois mon fils oublier tout ce que j'ai fait pour lui , devenir vicieux , &

se rendre coupable d'une conduite répréhensible , sans craindre de faire mourir de chagrin la plus tendre des mères. .... Il est encore tems de le rappeler à ses devoirs; il me reste du moins l'espérance de le rendre meilleur. Oui , ne négligeons rien pour réprimer ses passions. Mais il faut le traiter avec ménagement; trop de sévérité l'affligerait , le réduirait au désespoir; & je veux faire naître son bonheur , & non causer ses peines. Ne lui dites donc rien qui puisse le mortifier; cachez-lui même que je suis instruire de ses désordres & du mariage qu'il projette : j'aurai le tems de tout prévenir , de l'arrêter aux bords du précipice; je le verrai peut-être digne de la félicité que je lui destine: eh ! ne prouverai-je pas mieux que je suis sa mère en le forçant d'être heureux , que si j'abusais des droits que la Nature & les Lois me donnent sur

lui, pour le tyranniser le reste de ses jours ? Gardez-vous bien aussi, mon cher Vicomte, de persécuter la jeune personne dont il est amoureux : faut-il faire un crime à cette infortunée de l'obscurité de sa naissance ; & parce que le hasard nous a placés de beaucoup au-dessus d'elle, devons-nous abuser de notre rang & de nos richesses pour l'opprimer ? Les avantages dont nous jouissons, ne doivent servir qu'à défendre & protéger le pauvre contre l'oppression & l'indigence.

Adieu, mon ancien & respectable ami, je compte vous remercier moi-même dans cinq ou six jours de toutes vos bontés, puisque je vais me rendre promptement à Paris. S'il arrivait que je ne pusse faire tout le bien que je me propose, je serais du moins la seule à plaindre.

La Marquise de F\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, le 25 Mars.*

## LETTRE CCLII.

*M. P\*\*\*, à M<sup>me</sup> de Fontenor.*

**T**OUT est tranquille chez moi, tout est plongé dans un sommeil profond; ma femme elle-même en goûte les douceurs.... elle semble jouir du calme de la vertu. Moi seul je veille pour éprouver l'horrible tourment de la jalousie.... Que dis-je! je ne suis point en proie à cette passion avilissante, qui dégrade deux êtres à la fois, change la sagesse en crime, & fait le malheur de ceux qui la ressentent, autant que des personnes qu'elle oblige à persécuter: je suis animé par l'honneur, qui me dit que la mort est préférable à l'ignominie, qui ne ferait même que l'ouvrage du préjugé. Il est affreux,

fans doute , d'être l'objet du mépris de  
 la Société ; mais ce qui est encore plus  
 cruel que la honte , c'est de ne pouvoir  
 accorder son estime à la compagne  
 qu'on s'est choisie , à la femme qui  
 doit passer ses jours avec nous , à la  
 mère de ses enfans..... Quelle triste  
 lumière a passé dans mon âme ! je dois  
 fuir l'épouse que j'adorais , la haine  
 doit succéder à mon amour..... Mais  
 peut-être qu'elle n'est point coupable ,  
 elle a peut-être triomphé des senti-  
 mens que sa vertu condamnait..... O  
 Dieu ! si je la trouvais réellement cri-  
 minelle..... Non , il est impossible  
 que le vice fouille jamais un cœur  
 aussi pur , qui a toujours été l'asyle de  
 l'innocence & de la sagesse. Je l'ai vue  
 constamment occupée de son ménage ,  
 & ne craindre ni la peine ni la fatigue ,  
 pour prodiguer ses soins à l'enfant  
 qu'elle nourrit : ce n'est point à de telles  
 indices que l'on connaît une femme

capable de manquer à tous ses de-  
voirs..... Mais elle vous a confié,  
ma chère Sœur, le trouble secret qui  
l'agite & les remords qui la déchir-  
rent : je veillerai sur toutes ses actions,  
je l'empêcherai de se rendre encore  
plus malheureuse en me déshonorant.  
Le Comte de C \* \* \* ignore l'impres-  
sion qu'il a faite , je m'en flatte du  
moins ; les services que je vais lui ren-  
dre , le pénétreront de reconnaissance ;  
il ne pourrait se résoudre à payer mes  
bienfaits par le dernier outrage.....  
C'est ainsi que je tâche de me rassurer ;  
mais joignez-vous à moi , ma chère  
Sœur , informez-vous de tout ce qui  
m'intéresse , & continuez à me faire  
part de vos découvertes : vous conser-  
verez la vertu d'une Sœur qui vous est  
chère ; & j'aurai la satisfaction de savoir  
jusqu'à quel point je dois lui accorder  
mon estime.

P \* \* \*.

*Ce 25 , à minuit.*

---

---

## LETTRE CCLIII.

*Madame de Fontenor, au Comte  
de C \* \* \*.*

**Q**U'AI-JE à vous apprendre, mon cher Comte, & quel étonnement vais-je vous causer ! Ce n'est plus dans la maison de mon mari que je vous écris ; je suis actuellement au Couvent des Religieuses de Saint \* \* \* ; j'y ai déjà passé une partie de la journée d'hier & toute la nuit dernière ; mais dans une agitation, dans un accès de fureur qui m'a mis hors d'état de goûter un seul moment de repos. Vous auriez été d'abord effrayé, & vous n'auriez pu ensuite vous empêcher de rire, si vous m'aviez vue me promener à grands pas dans ma chambre grillée,

frappant du pied par intervalle , en parlant & gesticulant comme si je m'étais entretenue avec quelqu'un. N'allez pas vous imaginer que je sois prisonnière dans cette ennuyeuse & sainte demeure ; je m'y suis confinée volontairement , afin d'attendre qu'on ait préparé l'appartement que je dois occuper. Vous ne concevez rien à ce changement imprévu dans ma situation ; je vais vous en détailler les causes , tandis que mon âme est un peu plus tranquille ; mais je ne vous réponds point d'achever paisiblement un récit qui pourra fort bien rallumer toute ma colère.

Je prétendrais vainement vous déguiser une partie de mon aventure ; le bruit public , ou mon mari lui-même , vous en informerait bientôt : ainsi je prends le parti de vous parler avec sincérité. Sur ce que j'ai entendu dire que Madame la Marquise de F \* \* \* , avait beaucoup à se plaindre de M. son



fils, j'ai désiré d'avoir une conversation particulière avec lui, afin de l'engager à ne point mécontenter une mère qui a tout fait pour le rendre heureux. Comme je n'osais le voir chez moi, parce que M. Fontenor s'est avisé d'en devenir jaloux, sans considérer qu'il était bien naturel que j'aimâsse à recevoir les visites d'un jeune homme qu'il m'est permis d'appeller mon frère depuis ma plus tendre enfance, il m'a mandé de me rendre dans certain appartement, qu'il loue à l'insçu de tout le monde, je ne fais à quel dessein. Je n'ai point fait difficulté d'y aller hier vers les midi : cette démarche pouvait-elle me paraître indiscrete ? J'avais pour moi le témoignage de ma conscience, & je m'étais faite accompagner d'une de mes Femmes-de-chambre. Mais souvent l'action la plus innocente, paraît criminelle aux yeux de la malignité. A peine commençais-je

à dire quelques mots au Marquis, que la porte de la chambre où nous étions, s'est tout-à-coup ouverte avec violence, & j'ai vu entrer mon mari, l'œil hagard, les joues bouffies de fureur, soufflant au-lieu de parler, & ne pouvant que me faire des gestes menaçans. Le Marquis a voulu mettre l'épée à la main; mais trois grands coquins de laquais, qui suivaient mon cher époux, l'ont saisi au travers du corps, se sont emparés de son épée, & l'ont tenu en respect : cette première victoire a semblé rendre la parole à M. de Fontenor, qui s'est écrié : — » Mes soupçons n'é-  
 » taient que trop bien fondés; qu'en  
 » pensez-vous, Madame? Il est, par-  
 » bleu ! édifiant de venir trouver un  
 » jeune homme chez lui. J'aurais en-  
 » core été long-tems votre dupe, sans  
 » l'honnête M. T \* \* \* . . . . . ( Oui ,  
 il l'a traité d'honnête . . . . . le scélé-  
 rat ! ) » Ce digne ami faisait épier de-

» puis long-tems toutes vos actions :  
 » on est accouru l'avertir que vous ve-  
 » niez de monter dans un Fiacre , avec  
 » la friponne qui vous est affidée ; il  
 » en a conclu que vous alliez *incognito*  
 » dans la maison suspecte où vous avez  
 » coutume de vous rendre quelque-  
 » fois ; il s'est empressé de m'infor-  
 » mer de tout le manège ; & moi je  
 » me suis fait un plaisir de troubler  
 » votre mystérieux tête-à-tête , afin  
 » qu'une autrefois vous vous gêniez  
 » moins «. — C'est à-peu-près de la  
 sorte que s'est exprimé M. de Fonten-  
 nor , tandis que le pauvre Marquis se  
 débattait dans les bras vigoureux de  
 ceux qui le retenaient. J'allais essayer  
 à me justifier ; & il ne m'aurait pas été  
 difficile de confondre la noire impos-  
 ture ; mais mon mari , trop fortement  
 prévenu , ne m'en a point donné le  
 tems ; il m'a interrompu pour me dire  
 qu'il fallait amicalement nous séparer ,

que nous vivrions chacun de notre côté, comme bon nous semblerait, & qu'il voulait bien m'assurer la moitié de ses revenus, afin de me faire un certain fort. .... & qu'en attendant qu'on m'eût trouvé & meublé une maison convenable, il était de la bienfaisance que je me retirâsse dans un Couvent, où il allait lui-même me conduire. Cet arrangement m'a paru raisonnable, j'ai cru devoir y acquiescer; le Marquis s'est adouci; M. de Fontenor a pris congé de lui d'une manière fort honnête, m'a donné galamment la main jusqu'à son carrosse, & sans prononcer un seul mot, m'a menée dans la maison Religieuse où je suis maintenant, & d'où je vous écris cette énorme mi live.

Je ne puis me résoudre à finir sans avoir du moins la consolation de maudire en ore ce misérable T\* \* \*. N'admirez-vous pas son acharnement à me

pour suivre, son effronterie, son insolence? Je suis naturellement bonne; mais, si je le renais, il me semble que j'aurais un plaisir délicieux à l'étrangler. O le malheureux! il est cause que je vais devenir l'entretien de la Cour & de la Ville. Eh! que pensera ma généreuse protectrice, Madame la Marquise de F \* \* \* ? elle va peut-être me croire tout-à-fait coupable; & la perte de son amitié serait pour moi le comble du malheur. Que va penser aussi ma bégueule de Sœur, avec son air prude & pincé? elle triomphera de me voir si humiliée, si couverte de mépris, & quelle satisfaction pour elle de comparer son sort au mien! .. Mais sa joie sera de courte durée; elle commence déjà à ressentir une partie de mes peines. cette idée consolante me fera supporter avec moins d'impatience le cruel affront que j'éprouve.

## LETTRE CCLIV.

*Le Comte de C\*\*\*, à Madame  
de Fontenor.*

**L**E Roman le plus rempli de fictions merveilleuses ne m'a jamais causé tant de surprise, que la lecture de votre dernière épître; non qu'elle contienne des faits bien extraordinaires, car rien de si commun, dans les Histoires Romanesques, que la subite apparition d'un mari jaloux, qui semble tomber des nues exprès pour troubler le bonheur de deux amans. Mais je ne m'attendais point à vous voir aller étourdiment chez un jeune homme qui s'est montré long-tems amoureux de vous; il faut avouer que si cette démarche n'avait dans votre esprit rien

de criminel , elle peut du moins paraître trop inconséquente. Je ne me ferais point imaginé non-plus que le Marquis desirât d'avoir un tête-à-tête avec une jolie femme , tandis qu'il idolâtre une nymphe piquante , dont il éprouve l'extrême douceur. Voilà ce qui m'étonne & me confond..... Mais tâchons d'oublier cette folie ; songeons seulement aux suites qu'elle a eues. Vous vous êtes donc librement rendue prisonnière ; j'avoue que la fin de cette aventure n'est point aussi plaisante que le commencement , & que vous devez faire , au milieu des barreaux & des grilles qui vous environnent , une mine triste tout-à-fait comique. Vous vous écrierez que je prends mal-à-propos un ton de jérémie , puisque vous n'avez qu'à le vouloir pour cesser d'être recluse. Ecoutez - moi , belle de Fontenor , si je vois un peu en noir , contre ma coutume , ce n'est

pas sans quelque raison. En effet , le Serin qui voltige à son aise dans une cage dorée , & qu'on nourrit de biscuit & de bonbons , n'en est pas moins fâché d'avoir perdu sa liberté. Le jaloux Financier peut avoir agi de ruse pour vous conduire poliment dans une prison dont il empêchera que vous ne sortiez de votre vie. Un instant , un rien , un seul Créancier de mauvaise humeur nous met dans les fers ; & le diable nous y retient ensuite des années entières , afin d'avoir le plaisir de nous faire enrager. Malheureusement je suis un exemple de cette accablante vérité. Depuis que je me suis laissé prendre comme un sot , que de jours se sont tristement passés , & combien de fois ai-je pesté contre mon étoile maudite ! Je me désespère sur-tout aujourd'hui de mon long esclavage , qui me force à différer la vengeance éclatante que je veux



tirer du fourbe, du scélérat T\*\*\*. Oh! je le ferai repentir, ce traître, des mauvais tours qu'il vous a joués, & de son audace à faire réjaillir jusques sur moi sa noire malice. Ce dangereux serpent devrait être déjà écrasé sous mes pieds..... Mais le grave P\*\*\* procède à ma délivrance avec une lenteur si affomante, il y met tant d'ordre & de formalités, que je crains de vieillir dans ma demeure obscure..... Eh, morbleu! que ne fait-il les plus grands sacrifices, que ne donne-t-il tout mon bien à mes coquins de Créanciers: je m'en vengerais sur d'autres quand je serai rentré dans le monde. Il aime mieux me laisser morfondre & pester jour & nuit contre lui. J'en suis plus ardent à poursuivre notre projet. D'après les réflexions que j'ai faites, car, par malheur j'ai tout le tems de réfléchir ici, je vais tendre un nouveau piège à la Lucrèce mo.

derne, qui n'est vertueuse que par innocence. Je me propose de lui écrire une Lettre qui sera tournée de manière, qu'elle ne pourra me répondre sans paraître amoureuse de moi, & même sans me faire de certaines avances; elle ne sentira point la force des expressions dont elle sera comme obligée de se servir; & quand elle serait plus fine, elle aurait bien de la peine à ne point suivre l'impulsion que je prétends lui donner.

Il faut bien que je cherche à m'amuser dans mon ennuyeuse prison, & à vous prouver mon tendre attachement.

Le Comte de C\* \* \*.

*Ce 26.*



## L E T T R E C C L V.

*M. P \* \* \* , à Madame de  
Fontenor.*

**S**OYEZ-BIEN persuadée, Madame & très-chère Sœur, que je prends toute la part possible à votre malheureuse aventure, & que je vous rends la justice qui vous est due. M. de Fontenor a conçu mal-à-propos de l'ombrage d'une entrevue qui ne pouvait rien avoir de criminel, puisqu'il est tout simple que, ne voulant point recevoir chez lui le fils de votre bienfaitrice, la reconnaissance vous ait engagé à le revoir dans quelque maison particulière. J'espère que cet époux trop injuste ne tardera pas à revenir de sa prévention, & qu'il me fera facile de vous

reconcilier ensemble. Quelle satisfaction pour moi de pouvoir me dire que vous me devez l'un & l'autre votre bonheur ! Madame P \* \* \*, qui m'a montré le petit billet que vous lui avez écrit , refuse d'aller vous consoler ; elle m'assure même , en fondant en larmes , qu'elle ne doit plus avoir aucune liaison avec vous , parce que vous avez refusé de suivre ses conseils , & que votre imprudence semble vous rendre coupable. Je ne conçois rien à un tel procédé , qui n'est nullement dans son caractère. Peut-être se repent-elle de vous avoir confié les sentimens que lui inspire le Comte de C \* \* \*, & veut-elle éloigner une personne dont la seule présence la fait rougir. . . . O Dieu , si elle ne vous fuyait qu'afin de mieux se livrer à son funeste penchant ! . . . Cette dernière idée me paraît la plus probable , & je vous prie , ma chère Sœur , de nous

continuer vos visites. N'écoutez point le ressentiment que vous pourrez avoir contre mon épouse ; ayez l'indulgence de pardonner à sa jeunesse, & répondez à ma sincère amitié.

P \* \* \*.

*Ce 27 Mars.*

## LETTRE CCLVI.

*Le Comte de C \* \* \*, à Madame  
P \* \* \*.*

DANS la prison où mes malheurs m'ont plongé , je goûte du moins la consolation d'être plaint des cœurs honnêtes & sensibles , & j'aime à me flatter que vous daignez aussi , Madame , être touchée de mon triste sort. La certitude de vous intéresser adoucit l'horreur de mon esclavage , &

m'aîde à le supporter fans murmures. Me ferais-je bercé d'une illusion commune aux infortunés ; me verriez-vous avec indifférence languir dans les fers ? Non , vous avez l'âme trop bonne pour ne point vous attendrir fur ma situation. Ainfi , tandis que M. P\*\*\* fe donne les plus grands mouvemens, afin d'obtenir ma liberté, fa généreufe époufe, non moins bienfaifante, fait des vœux au Ciel pour que je cefse d'être malheureux. Est-ce que fi mon bonheur dépendait de vous, Madame, vous retarderiez d'un feul instant ma félicité ? Indépendamment que vous ferez toujours très-charitable, fi vous aviez quelque fujet de chagrin, vous feriez encore plus difposée à partager les peines d'un prifonnier : nos propres malheurs nous rendent infiniment fenfibles à ceux de notre prochain ; & ce n'est que du riche qui n'éprouve aucune viffitude

dans sa fortune , ou du grand Seigneur sans cesse en crédit à la Cour , que l'indigent & le misérable ne reçoivent quelquefois ni pitié ni secours. Mais vous êtes bonne & humaine envers les infortunés , sans avoir eu besoin d'être portée à la compassion par le sentiment de vos peines. Qui aurait pu se résoudre à vous affliger ? Vos charmes & vos vertus sont également dignes d'admiration , & je ne saurais croire que M. P\*\*\*, cesse jamais de vous aimer. Il saisissait autrefois avidement toutes les occasions qui se présentaient de faire votre éloge ; il me parle moins de vous actuellement , sans doute afin de ne me rien dire qui puisse détourner son attention des moyens de finir promptement mes malheurs. Je rends tellement à son zèle toute la justice qui lui est due , que je vous prie , Madame , si vous avez la bonté de m'écrire dans ma

prison , de ne montrer à cet estimable époux , ni ma Lettre, ni votre réponse : je pourrai du moins me flatter qu'il ne vous aura point dicté une partie des consolations dont elle sera remplie ; je les regarderai comme les pures expressions de votre cœur ; ma joie & ma reconnaissance en seront beaucoup plus vives. Eh ! quelle bonne-œuvre ne ferez-vous pas en versant le baume de la consolation dans l'âme désespérée d'un malheureux prisonnier !

Je suis avec un respectueux attachement, &c.

Le Comte de C \* \* \*.

*Du Fort-l'Evêque , ce 28 Mars.*



LETTRE



## L E T T R E C C L V I I .

*Madame P \* \* \* , au Comte  
de C \* \* \* .*

MONSIEUR,

**N**E vous affligez point dans votre prison ; vos amis font des vœux pour que vous soyez bientôt libre , & je suis la première à prier le Ciel en votre faveur. Qu'il me tarde de goûter le plaisir de vous voir ! s'il dépendait de moi , ce serait aujourd'hui , tout-à-l'heure même. Je suis au désespoir que cette satisfaction me soit peut-être encore interdite pendant plusieurs jours. Il faut prendre patience , & se consoler en se persuadant que le bonheur le plus différé est ordinairement

*Quatrième Partie.*

P

le plus agréable. Avez-vous pu croire ; Monsieur , que je vous aie oublié ! un prisonnier tel que vous , occasionne des regrets aussi vifs que sincères : à chaque instant je soupire après votre délivrance. Rendez donc une autrefois plus de justice à mon cœur. O Monsieur le Comte ! s'il est vrai que je puisse apporter quelque consolation à vos peines , je sens que votre présence adoucira les chagrins que j'éprouve. Vous avez bien raison , les âmes tendres & malheureuses , sont charmées d'épancher leurs secrets dans le sein de l'amitié. Hélas ! depuis que je ne vous vois plus , j'ai mille sujets d'afflictions ; ma Sœur me contrarie sans cesse , & mon mari m'observe avec soin , comme s'il voulait pénétrer mes vrais sentimens , dont il n'aurait aucun lieu de douter si mon cœur lui était bien connu. Ce qui redouble mes inquiétudes , à cause de certaines

raisons, c'est que je m'apperçois qu'il me méprise..... Je n'ose présentement vous en dire davantage. Dès que vous serez sorti de votre vilaine prison, ne manquez pas de venir me voir; je vous prouverai peut-être combien j'ai été malheureuse pendant votre absence. En attendant le moment qui doit combler mes vœux, je vous exhorte encore à ne point trop vous abandonner à la tristesse: de mon côté, je tâche de vaincre ma douleur..... En voilà bien assez pour répondre à votre Lettre, que j'ai reçue tandis que mon mari était au Palais, & à qui j'en ai fait mystère, ainsi que de ma réponse. Je souhaite que ce que je vous écris de moi-même, vous fasse autant de plaisir que j'en ai à vous exprimer ce que je pense. Je voudrais qu'il me fût possible de faire beaucoup plus pour vous. O mon Dieu! que je serais

[ 340 ]

contenté si j'avais le bonheur de vous  
revoir dès aujourd'hui !

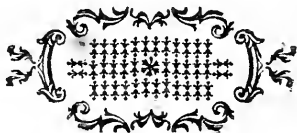
Je suis avec les sentimens dont  
vous devez être persuadé,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-  
obéissante servante.

LOUISE R \*\*\* P \*\*\*.

*De Paris , ce 29 Mars , 17..*



---

 LETTRE CCLVIII.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

QUI s'y ferait attendu, mon cher Comte ! je suis marié depuis deux jours, & ce n'est point avec Julie ; c'est avec la fille du Président de \*\*\*\*. Moi-même j'ai peine à le croire ; je me regarde comme un autre être ; si vous pouviez m'appercevoir, vous trouveriez très-plaisans, mon air étonné & ma contenance embarrassée. Le changement imprévu de mon nouvel état, les fêtes consécutives que me donne une famille qui est devenue la mienne, & qui m'était étrangère il n'y a que deux jours, les visites à recevoir & à rendre ; tout cela ne me

permet point d'aller vous voir de si-tôt : à peine ai-je pu saisir un instant pour vous écrire à la hâte tout ce qui vient de se passer. Jugez quelle a été ma surprise en recevant , Mardi dernier , un billet de la main de ma mère , qui me mandait qu'elle venait d'arriver en poste à Paris ; qu'elle avait accepté un appartement chez le Président de \* \* \* \* , & qu'elle voulait me parler d'une affaire très-importante. Ne me doutant nullement du motif de son arrivée subite , je me suis empressé de voler auprès d'elle. Quel spectacle déchirant s'est offert à mes yeux ! je l'ai trouvée mourante , cette mère si tendre & si respectable. — » Approchez , mon fils , ( m'a-t-elle dit d'une voix faible ) » vous êtes seul la cause » de mon triste état ; la précipitation » de mon voyage , jointe aux vives » inquiétudes que vous m'inspiriez , » m'ont fait tomber malade en arrivant

» ici. J'accours pour vous empêcher  
 » de faire une faute qui vous désho-  
 » norerait, & dont vous vous repen-  
 » tiriez en vain toute votre vie. Si j'ai  
 » le bonheur de vous faire entendre  
 » la voix de la raison, je mourrai tran-  
 » quille en vous bénissant ; mais si vous  
 » méprisez mes exhortations mater-  
 » nelles , la douleur & le désespoir  
 » avanceront ma dernière heure, &  
 » d'autres mains que les vôtres me  
 » fermeront les yeux..... Mon fils,  
 » mon cher fils ! vous vous proposez  
 » donc d'épouser secrètement une fille  
 » de Théâtre ! je suis instruite de tout  
 » par une Lettre que cette jeune per-  
 » sonne vous écrivait, & qui m'a été  
 » envoyée par le Vicomte de L \* \* \* .  
 » Avez-vous bien songé qu'en exécu-  
 » tant ce dessein honteux, vous per-  
 » driez l'estime des honnêtes gens, &  
 » feriez mourir votre mère de chagrin ?  
 » Répondez-moi, l'Amour a-t-il étouffé

» dans votre cœur tout autre senti-  
 » ment; n'êtes-vous plus mon fils? »  
 — Immobile au chevet du lit de ma  
 mère, dont les accens douloureux re-  
 tentissaient au fond de mon âme,  
 j'étais tour-à-tour déchiré par mille  
 passions opposées; tantôt je me repré-  
 sentais l'adorable Julie, je la voyais  
 me sourire, & me promettre un bon-  
 heur éternel; tantôt je me représen-  
 tais les bontés, la tendresse de ma  
 mère, qui me priait de lui obéir,  
 quand elle pouvait interposer son au-  
 torité, & je me disais qu'il serait  
 affreux de lui donner la mort, quand  
 le devoir & la reconnaissance m'obli-  
 geaient à prévenir tous ses vœux. Au  
 milieu de ce choc violent de passions  
 différentes, je levais, en tremblant,  
 les yeux; j'allais peut-être m'écrier  
 que l'amour tyrannisait mes sens, &  
 me forçait, malgré moi, à remplir  
 ma promesse; mais j'aperçus que le



visage de ma mère était baigné de larmes; alors la tendresse filiale l'emporta, je tombai à ses genoux; je demandai sincèrement pardon à la femme respectable qui m'a donné le jour, & pris le ciel à témoin que j'étais prêt à lui obéir. — » Vous êtes encore mon  
 » fils! s'écria-t-elle, & vous méritez  
 » le bonheur que je vous destine: vous  
 » allez voir la jeune épouse dont vous  
 » venez de vous rendre digne «. — A ces mots, une porte s'ouvrit, & je vis paraître le Président de\*\*\*\*, tenant sa fille par la main, dont vous savez, cher Comte, que la beauté est éblouissante. — » La voilà, me dit l'estima-  
 » ble vieillard; la voilà, celle qui vous  
 » est destinée depuis long-tems, & à  
 » laquelle vous ne deviez être uni que  
 » dans quelques années; mais nous  
 » vous l'accordons aujourd'hui, afin  
 » de vous arrêter aux bords du précipice qui s'ouvrirait sous vos pas «.

— M'était-il possible de résister encore ? Je ne me connaissais plus , tous ces gens vertueux s'étaient emparés de moi ; je balbutiai quelques mots de soumission & de reconnaissance , & je baisai la main de mon épouse future , dont le front modeste se couvrit d'une aimable rougeur. Tranquille en apparence , mais vivement agité dans l'intérieur , j'entendis arrêter mon mariage pour le lendemain , sans avoir la force de rien objecter. Enfin , que vous dirai-je , ô mon ami ! on a craint de me laisser à moi-même , on n'a point voulu que j'eusse le tems de faire des réflexions , le Vicomte de L\*\*\* m'a comme gardé à vue , me répétant des choses très-sensées , & me félicitant du bonheur que j'allais éprouver : de son côté ma mère a voulu que je passasse des heures entières auprès d'elle ; & dans un de nos entretiens , elle m'a montré un contrat , qu'elle m'a dit être

de quinze-cents livres de rente viagère, & qu'elle enverrait à Julie, aussitôt que je ferais devenu l'époux de Mademoiselle de \*\*\*\*, ne voulant pas, a-t-elle ajouté, qu'une personne que j'avais aimée, fût exposée à tomber quelque jour dans la misère. C'est ainsi que j'ai vu approcher l'instant de mon mariage ; toutes les dispenses avaient été obtenues, & vingt-quatre heures ont suffi pour lier à jamais ma destinée à une personne que je ne connaissais qu'à peine. Mais je suis loin de m'en repentir ; le Président est extrêmement riche, & ce qui me flatte beaucoup plus, ma femme est très-jolie, & paraît avoir un caractère fort doux : je sens que je l'aimerais si je pouvais oublier Julie.

Le Marquis de F \* \* \*.

*Ce 2 Avril.*

## LETTRE CCLIX.

*Madame de Fontenor , au Comte  
de C\*\*\*.*

**Q**UE deviennent vos craintes pusillanimes , Monsieur le Comte ? je suis pour toujours hors du Couvent qui , selon vous , devait me servir de prison ; j'occupe une maison très-vaste ; que mon mari a fait magnifiquement meubler. Ainsi me voilà ma maîtresse ; ce n'est plus qu'à moi seule que je rendrai compte de mes actions ; quoique mariée , je goûterai tous les charmes de la liberté ; mon état sera même préférable à celui d'une jeune personne qui peut disposer de sa main , puisque j'aurai des privilèges dont elle n'oserait jouir. Il faut avouer que les usages des

Villes sont admirables, délicieux ; une femme est-elle lasse de son mari, elle le quitte, on s'arrange à l'amiable, chacun va vivre de son côté ; ce procédé paraît tout simple ; on n'y fait même aucune attention : qu'on dise encore , après cela, que le mariage est un esclavage affreux , dans lequel on languit toute sa vie ! Il semble que les gens du bon-ton aient réformé racitement ce que la loi conjugale avait de trop contraire à la Nature , ou à la faiblesse humaine. Je compte bien me procurer tous les agrémens qu'il est permis d'avoir dans mon heureuse situation : mes jours vont s'écouler dans un enchaînement de plaisirs.

Il ne manquerait plus rien à mon bonheur , si je voyais l'orgueil de ma Sœur humilié ; elle peut toujours se glorifier de sa froide vertu , puisqu'elle ignore jusqu'à présent les bruits défavantageux que vous & le Chevalier

de B\*\*\*, faites courir sur sa conduite. On m'en a déjà raconté une partie, sous prétexte de plaindre l'innocence, contre laquelle la calomnie ose se déchaîner. Mais ce n'est point assez que je les sache, il est encore nécessaire qu'ils lui parviennent, grossis de tous les propos de la malignité, & que, pour mettre le comble à sa confusion & à son désespoir, on en informe son cher époux. J'ai eu l'art de commencer à mettre le trouble & la discorde dans ce ménage autrefois si bien uni : est-ce que vous aurez moins de ruse & de malice que moi ? Je ne vous le cacherai point ; j'avais quelques remords des chagrins que je prétends causer à cette Sœur trop heureuse ; je sentais qu'elle m'était encore chère ; mais les nouveaux sujets de plaintes qu'elle vient de me donner depuis ma séparation d'avec mon mari, ont redoublé ma haine, & m'em-

pêchent d'être arrêtée par aucune considération. Elle voulait rompre avec moi d'une manière outrageante, elle aurait eu l'impudence de me bannir de chez elle, si M. P \* \* \* n'avait interposé son autorité. Je vous demande, mon cher Comte, si ne voilà pas des motifs assez forts pour m'exciter à la vengeance, & pour vous engager à me seconder avec une nouvelle ardeur ? Est-ce ma faute si elle me force à bannir la pitié de mon âme, & si j'étouffe cette tendresse dont il m'était si doux de lui donner des preuves ?

\* \* \* \*

*Ce 2 Avril.*

P. S. A propos, voilà donc le Marquis marié avec Mademoiselle de \* \* \* \*. Il peut se flatter d'avoir une belle idole. Vous assuriez qu'il allait faire la sottise d'épouser une

fille de l'Opéra. Extravagance pour  
 extravagance , j'aurais autant aimé l'une  
 que l'autre : il aurait du moins ri quel-  
 quefois avec sa divinité de coulisses ;  
 au-lieu qu'il va s'ennuier à la mort avec  
 son indolente vestale. Ce qu'il y a en-  
 core d'aussi vrai , c'est que vous avez  
 mal connu ses intentions , ou que  
 vous vous étiez proposé de me faire  
 croire une fable.





## L E T T R E C C L X.

*Le Marquis de F \* \* \* , à  
Madame de Fontenor.*

**B**ANNISSEZ toute inquiétude, ô mon amie ! ma mère ne vous croit nullement coupable ; elle rejette la faute sur votre mari, qu'elle accuse d'avoir conçu d'injustes soupçons à mon égard. Dans une visite qu'il lui a rendue, elle s'est plainte amèrement des chagrins qu'il avait causés à sa chère fille, & lui a dit, avec chaleur, que, comme vous n'aviez fait qu'une démarche indiscrete, il aurait dû éviter un éclat scandaleux, & chercher à vous rendre plus raisonnable, en montrant moins de défiance, en ayant de meilleurs procédés. Voyant que sa con-

duite était blâmée par la personne dont il desirait le plus d'obtenir le suffrage, il a pris de l'humeur, & s'est retiré brusquement. Ainsi, je vous le répète, ma mère vous aime toujours; la froideur que vous avez cru remarquer sur son visage, était plutôt l'expression de la douleur qu'elle ressent de votre séparation. Je fais qu'elle a dessein d'aller vous voir dans votre nouvelle demeure, aussi-tôt que sa santé le lui permettra; & comme elle se rétablit de jour en jour, j'espère qu'elle ne tardera point à vous donner cette satisfaction. En attendant, venez souvent lui tenir compagnie; vous ne sauriez lui faire un plus grand plaisir: tant vous avez eu l'adresse de lui prouver votre innocence par les discours que vous lui avez tenus, & sur-tout par les larmes qu'elle vous a vu répandre.

Pour moi, j'ai gardé le silence, en-

chanté de n'avoir besoin de rien ajouter à la manière dont vous vous êtes défendue. Je vous avoûrai que s'il avait fallu que je trompassé la bonne-foi de ma mère, il m'eût été peut-être impossible de m'y résoudre : comment oser lui mentir, quand mon cœur est pénétré de ses bontés & des marques de sa tendresse ? Je rougis des reproches qu'elle aurait à me faire, si ma conduite lui était dévoilée. Mais je veux que l'avenir répare les fautes du passé ; je ne craindrai plus les regards de la meilleure des mères ; mon âme n'aura point honte de s'offrir toute entière à ses yeux. Quelqu'effort qu'il m'en coûte, je renonce à tout penchant dont je n'oserais lui faire l'aveu, & que la vertu condamnerait ; je ne veux aimer que ma femme, dont les grâces & la douceur m'enchantent de plus-en-plus, & qui me procurera le bonheur délicieux de remplir les de-

voirs d'époux & de bon fils. Sans doute que vous approuverez des sentimens aussi louables ; & que le titre de mon amie vous paraîtra préférable à celui de ma maîtresse : tel fera le genre d'attachement que j'aurai pour vous toute ma vie.

Le Marquis de F \* \* \*.

*Ce 3.*



## L E T T R E   C C L X I.

*Le Comte de C\*\*\* , à Madame  
de Fontenor.*

**E**NFIN, je suis à la veille de sortir de ma maudite prison ; tout est arrangé, mes Créanciers sont contens, ils vont être régisseurs de mes biens ; dont ils toucheront les revenus, excepté six-mille livres par an, qu'ils ont la complaisance de me laisser jusqu'à ce que mes dettes soient liquidées ; encore m'a-t-il fallu vendre ma Charge, pour donner des à-comptes aux plus pressés. Le grave M. P\*\*\*, malgré toute sa Jurisprudence & sa brillante élocution, a eu bien de la peine à les mettre d'accord. Je ne sais comment il a pu conférer si long-tems.

avec eux ; pour moi , qui n'ai entendu parler qu'une seule fois de leurs prétentions , j'en ai la tête cassée. M'en voila quitte , grace à l'honnête Avocat , que je ne puis m'empêcher d'estimer , quoique je me prépare à lui jouer un assez vilain tour. Mais au fonds ce n'est qu'une plaisanterie , puisqu'il n'aura que la peur. Revenons à mes six-mille livres de rente. Avec cette somme modique , je ferai une bien forte figure dans le monde : heureusement que j'aurai la consolation de contracter de nouvelles dettes.

Je crois que vous me reprochez d'avoir voulu vous tromper , quand je me suis avisé de vous écrire que notre cher Marquis , emporté par un fol amour , allait en secret se méfalloir d'une manière ridicule. Tout inouï qu'était ce projet , je ne l'avais cependant pas pris dans mon imagination , & il avait réellement été arrêté. Je

tremblais ou je me réjouissais de le voir réussir ; n'importe quel sentiment m'agitait. Ce dont il s'agit , c'est de vous assurer que je vous ai dit la vérité. Mais est-il rien de si peu stable que les sentimens d'un homme qui ne fait être ni vertueux ni vicieux ? Sans cesse le jouet de ses passions , il se décide aujourd'hui pour une chose qui lui paraissait hier le comble de l'extravagance , & qu'il rejette le lendemain en faveur d'une autre idée , dont il ne tarde point à se dégoûter. Tel est le caractère du Marquis ; la mort lui semblait préférable à la seule pensée de renoncer à sa Danseuse ; & le voilà qui , tout-à-coup , épouse une jeune personne à laquelle il n'avait jamais songé : les gens qui lui ressemblent , sont aussi peu capables de réfléchir pour faire une bonne action , que pour commettre une sottise. . . . Mais quel diable de langage est-ce que je vous

tiens-là ! je crois , Dieu me pardonne , que je viens de moraliser. Vous verrez que c'est un effet de ma misère future ; mon esprit est désagréablement affecté des six-mille livres de rente que je vais avoir pour toute fortune : les malheureux se piquent ordinairement d'être des Philosophes. . . . . Oh , bien , moi , je ne veux point m'ennuyer en ennuyant les autres ; je me tiendrai en garde contre le ton sentencieux & lugubre ; & de crainte d'y retomber encore dans cette missive , je me hâte de la finir , en vous répétant , belle de Fontenay, que je vous aime avec confiance ; chose qui semblait ne devoir jamais m'arriver.

Le Comte de C \* \* \*.

Ce 3.

LETTRE



## LETTRE CCLXII.

*Le même , à la même.*

**P**ESTE soit des importuns ! j'allais hier chez vous afin de vous communiquer un nouveau stratagème que je vais mettre en usage, qui me paraît infaillible , pour achever d'humilier la petite Sœur ; mais il ne m'a point été possible de vous dire deux mots en particulier ; la vieille Marquise de F\*\*\* avait juré , sans doute , de vous faire une visite éternelle ; il m'a fallu lui céder la place ; je me suis retiré en la maudissant de bon cœur : faible consolation pour l'impatience qu'elle m'a causée ! Que diable faites-vous de cette moraliseuse insupportable ?

*Quatrième Partie.*

Q

Eh , morbleu ! voyez plutôt , voyez de ces charmantes petites-maîtresses , qui ne respirent que le plaisir , & s'y livrent avec une indolence qui prouve qu'elles y sont accoutumées ; leurs discours légers & frivoles , éloignent l'ennui , tandis que leurs manières agréables , les jolies mines qu'elles ont étudiées , enchantent les yeux , & ravissent les cœurs. Voilà une société digne de vous , ma chère amie , & que vous devez songer très-sérieusement à prendre pour modèle : je pense même , soit dit par parenthèse , que vous avez d'heureuses dispositions pour égaler bientôt vos aimables modèles.

Je reviens à ce que je voulais vous dire hier , & que je suis obligé aujourd'hui de vous écrire , parce que je vais me promener aux environs de Paris , afin de respirer à mon aise cet air qui appartient à toutes les créatu-

res vivantes , & que l'homme barbare ravir si souvent à son semblable. Lisez attentivement le reste de mon épître , attendu qu'à mon retour de la Campagne j'exécuterai , peut-être même avant que de vous voir , l'excellent projet que je viens d'imaginer , & dont je crois devoir vous instruire en peu de mots. J'ai répandu dans le monde que je n'avais qu'à me louer de la douceur de Madame P\*\*\* ; le Chevalier confie aussi discrètement , à qui veut l'entendre , qu'elle lui a donné des preuves non équivoques de son amour pour le prochain : non-content de cet innocent manège , je me suis encore avisé d'écrire une Lettre captieuse à la belle Agnès , afin que sa réponse eût tout l'air d'une galante missive : il me semble que cette conduite , adroite mérite les plus grands éloges. Mais ce n'est point assez , le

triomphe auquel nous prétendons , exige une finesse encore plus subtile , ou , si vous voulez , une malice beaucoup plus consommée : tout ce que nous avons fait jusqu'à présent , peut devenir inutile & tourner à notre confusion ; en effet , ce mari que nous cherchons à tromper , & cette femme que nous nous proposons innocemment de déshonorer sans qu'elle s'en doute , n'ont qu'à être assez raisonnables pour s'expliquer entr'eux ; notre ouvrage n'est-il pas détruit sans ressource ? Empêchons ce funeste éclaircissement , & faisons si bien , que le pauvre époux ait des preuves de l'infidélité prétendue de sa chère moitié , & qu'après avoir été si attentive à pratiquer tous ses devoirs , la Belle soit elle-même confondue de l'échec que va souffrir sa vertu. J'avoue qu'il n'est pas facile d'opérer un tel prodige ;

mais , comme dit je ne fais quel Poète :

A vaincre sans péril , on triomphe sans gloire.

Les difficultés ne me rebutent point ; elles servent au contraire , à redoubler mon zèle & mon activité. Les réflexions profondes qui m'ont montré le défectueux des ressorts que j'ai mis en mouvement , m'éclairent en même-tems sur les moyens de perfectionner mon ouvrage , & de me couvrir de gloire par un succès aussi brillant qu'inattendu. Le grave Jurisconsulte croira voir sa honte de ses propres yeux ; & notre Lucrèce interdite , rougissant d'être soupçonnée & presque convaincue , paraîtra éprouver la confusion qui suit l'hypocrisie démasquée. Je ne vous en dis pas davantage ; c'est après-demain que se fait le dénouement de la Pièce ; catastrophe qui sera tout à la fois & tragique & comi-

que : il est inutile de vous avertir que la scène se passera chez l'Avocat même.

Après le mari, qui, comme de juste, jouera le premier rôle, j'aurai l'honneur d'être un des principaux personnage. . . . . Eh ! qu'ai-je à ménager ? il s'agit de vous rendre service , & de m'amuser en faisant une malice innocente. J'ajoute encore , que je suis de si mauvaise humeur , que je me battrais volontiers , si vous me témoigniez en avoir envie. . . . . Je ne désespère pas de me procurer bientôt ce plaisir ; Fontenor m'a dit la demeure de ce coquin de T\*\*\* ; je pourrai bien , s'il raisonne , lui faire l'honneur de lui couper les deux oreilles. . . . . Ma foi , je voudrais que quelqu'un eût la complaisance de m'envoyer savoir des nouvelles de l'autre Monde ; on n'y trouve peut-être pas des créanciers impitoyables , des gens qui refusaient de faire crédit , ou de prêter de

l'argent. Je ne vais plus que végéter avec mes six-mille livres de rente ; mes anciens amis daignent à peine me regarder ; ce qu'il y a de pis, c'est que toutes les bourses me sont fermées , & que les Marchands n'ont aucune confiance ni en mes billets, ni en mes belles paroles. Je me suis présenté chez la Nymphé que j'entretenais avec tant de faste : croiriez-vous que l'insolente créature a feint de ne me point connaître ? j'en suis sorti la rage dans le cœur. Il ne me reste que la ressource du jeu , & l'espoir de rencontrer quelque vieille coquette , qui fasse la sottise de se ruiner en ma faveur. En attendant une meilleure fortune , on me verra toujours gai , heureux , content de mon sort , si je puis me flatter d'être aimé de la seule femme qui m'a rendu constant.

Le Comte de C \* \* \*.

Ce 6.

Q 4

## LETTRE CCLXIII.

*Madame de Fontenor, au Comte  
de C \* \* \*.*

**V**ous êtes un homme charmant ,  
votre zèle est infatigable. J'entrevois  
toutes les obligations que je vais vous  
avoir. Je suis seulement fâchée que  
vous ne m'ayez point détaillé le nou-  
veau plan que vous avez conçu ; j'en  
aurais admiré d'avance la sage combi-  
naison ; au-lieu que je ne puis le bien  
connaître que par le succès qui doit le  
couronner. Tout ce que j'en fais , par  
le peu que vous m'en avez dit , me  
fait espérer que nous achèverons de  
triompher d'une Sœur orgueilleuse ,  
qui ne pourra plus se flatter d'être plus  
heureuse que moi , & qui affiche la



vertu , afin de me mépriser. Si elle avait témoigné plus de ménagement pour les faiblesses dont j'ai eu la sottise de lui faire l'aveu ; je n'aurais point cherché à l'humilier , ni à la couvrir de l'opprobre qu'elle prétendait faire réjaillir sur moi. Hélas ! elle me force à ne ressentir pour elle que de la haine , tandis que j'aurais voulu l'aimer toute ma vie ; mais mon cœur est bien différent du sien ; elle me méprise , elle me déteste ; & moi je ne puis m'empêcher de la chérir encore ; tout en me réjouissant des chagrins qui lui sont préparés , je frémis des suites de ma vengeance , & je verse même des larmes en songeant à l'objet que nous allons persécuter..... Mais je dois étouffer des sentimens qu'elle ne mérite point , & considérer que ma vengeance ne lui fait aucun tort réel , puisqu'il lui restera toujours la satisfaction intime de n'avoir jamais cessé

d'être vertueuse. Hélas ! il me serait impossible de lui ravir cette paix de l'âme que donne le bon témoignage de la conscience : qu'aura-t-elle donc à se plaindre ? Achevez , mon cher Comte , de lui ôter du moins l'estime publique. C'est demain que vous consommez votre ouvrage , & que vous prouvez que l'esprit triomphe facilement de l'innocence..... Il me vient une idée : n'y aurait-il pas moyen , qu'en me trouvant chez mon beau-frère , je fusse moi-même témoin de l'effet que produira votre stratagème ? O ce serait un spectacle délicieux ! Mandez-moi , ou venez me dire , si je puis me procurer ce plaisir ravissant : ma présence nuirait-elle à l'exécution de votre dessein ? Je meurs d'impatience de recevoir une réponse satisfaisante.

\* \* \* \*

*Ce Dimanche , 7.*

P. S. Un mot au sujet de T \* \* \*.  
 Laissez , je vous prie , ce misérable  
 tranquille , ou contentez - vous de lui  
 faire dire que si on n'avait pour lui  
 le plus profond mépris , on le ferait  
 repentir de son impudence & de sa  
 scélératesse. Pourquoi voudriez - vous  
 vous compromettre avec un homme  
 aussi vil ? ..... O Dieu ! si vous aliez  
 vous exposer à quelqu'accident. ....  
 Mon cher Comte , si vous m'aimez ,  
 ne me mettez point dans le cas de  
 craindre pour vos jours. .... & d'a-  
 voir , peut-être , votre mort à me re-  
 reprocher.



---

**LETTRE CCLXIV.**

*Le Comte de C\*\*\*, à Madame  
de Fontenor.*

**J'**ARRIVE à l'instant de la Campagne, & je trouve chez moi votre Lettre, à laquelle je m'empresse de répondre. Je ne vois aucun inconvénient à vous rendre spectatrice du désordre plaisant que je vais répandre dans la maison de notre honnête homme, ainsi que de la confusion dont je vais avoir l'art de couvrir sa trop sage moitié; il me semble, au contraire, qu'il est à souhaiter que vous vous trouviez au dénouement de la Pièce, afin que vous sachiez tout de suite qu'il ne pouvait être plus heureux. D'ailleurs, vous contemplerez la mine étonnée & sin-

gulière des deux époux dans le premier moment de la catastrophe , & je me propose de bien rire du récit que vous m'en ferez. Mais il faut avoir soin de n'arriver qu'une heure après que j'aurai mis en usage mon stratagème. Quand je l'aurai développé à vos yeux, vous sentirez combien ce que j'exige est nécessaire. Apprenez donc quelle est la ruse que j'ai méditée , & qui va nous combler de joie. Enveloppé dans une longue redingote de drap gris , je me glisserai ce matin , vers midi , dans la maison du Jurisconsulte , sans être vu de personne ; & au cas que je sois apperçu , on me prendra pour un laquais , chargé de quelque commission ; parvenu dans le Salon qui précède la chambre où Madame P\* \* \* se tient ordinairement seule ou avec son marmot , je n'aurai garde d'aller plus loin ; je me tapirai dans un coin obscur ; là j'attendrai patiemment l'arrivée

de l'Avocat, qui revient souvent du Palais à une heure précise ; dès que je l'entendrai approcher, je sauterai par la fenêtre du jardin qui est très-basse, au moment qu'il pourra m'appercevoir, & feignant de vouloir me cacher le visage, je tirerai, avec précipitation, mon mouchoir de ma poche, afin de laisser tomber la Lettre que m'a écrite l'innocente Beauté, lorsque j'étais en prison. M. P \* \* \*, surpris de ma fuite soudaine, ne manquera pas de concevoir de violens soupçons, & de courir ramasser la fatale missive ; il lira, & qu'elle lui persuadera que son épouse est parjure, infidelle, & qu'il vient de troubler un de nos secrets rendez-vous. Jugez, ma chère amie, des reproches dont il l'accablera, & convenez qu'il ne fera point facile à la Lucrece moderne de se disculper. Pour moi, riant de l'erreur de ce pauvre mari, je ne remettrai plus

le pied dans sa maison, & j'achèverai de goûter un plaisir malin, & de vous servir au gré de vos souhaits, en racontant mon aventure dans le monde, d'une manière qui donnera singulièrement prise à la Mécidifance. Qu'ai-je à ménager avec M. P\*\*\* ? il n'a plus de services à me rendre. Vous voyez combien il est important que vous ne paraissiez qu'après la première querelle des deux époux ; car si le bon Avocat ne trouvait point sa moitié absolument seule, pourrait-il s'imaginer que j'avais avec elle un mystérieux tête-à-tête ? En arrivant sur les trois heures, par exemple, vous les surprendrez encore dans la chaleur de la dispute. Tandis que vous jouirez d'une scène aussi agréable à votre cœur, j'aurai l'honneur d'avoir, dans le bois de Boulogne, une conversation avec ce coquin de T\*\*\*, à qui j'ai fait dire qu'un ami intime devait aller le prendre chez lui vers les

deux heures , pour une affaire de grande conséquence : il sera furieusement surpris de ma visite , & n'aura pas de peine à comprendre de quelle nature sera la promenade que je lui proposerai. Vous avez grand tort de vouloir que je traite avec moins d'égards ce dangereux personnage ; les sentimens qu'il m'inspire depuis long-tems , m'obligent à lui faire cette politesse ; d'ailleurs, ma destinée actuelle & celle que je prévois , me causent une telle humeur bourrue , que je me couperais volontiers la gorge avec quelqu'un qui ne m'aurait donné aucun sujet de haine : jugez donc si je dois être disposé à me battre contre un fourbe que j'ai lieu de détester & de punir. Au reste , ne craignez rien , ma vie ne sera nullement en danger : les coquins ne sont ni braves ni redoutables.

Le Comte de C \* \* \*.

*Ce Lundi matin.*



---

---

## LETTRE CCLXV.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

**V**ous êtes un monstre, dont je délivrerais la terre, si je ne croyais pas qu'il vaut mieux vous abandonner au mépris & à la haine publique, digne partage des scélérats, dont le mauvais cœur est connu : votre supplice sera prolongé par l'horreur que vous inspirerez à tous les honnêtes gens. Ami faux & perfide, homme corrompu & dégradé par le crime, vous aviez donc formé l'odieux dessein de me faire faire un mariage déshonorant, pour enrichir une vile créature qui feignait de m'aimer, & n'agissait que par vos funestes conseils ? Vous abusiez sans

honte de ma confiance, vous vous proposiez de me sacrifier à l'intrigante Julie. Sont-ce là les sentimens d'un homme de votre naissance ? la bassesse de votre âme, les actions infâmes auxquelles vous engagez vos mœurs dépravées, ne vous ont-elles pas réduit au-dessous de la classe obscure du dernier des Citoyens ? Avez-vous pu oublier que c'est par la vertu que l'on s'élève réellement, & non par le hasard d'avoir eu des Ayeux qui se sont illustrés ? Jusqu'à présent le juste Ciel s'est joué de vos projets criminels, & renvoye sur vous l'ignominie dont vous cherchiez à me couvrir. Mais vous n'en êtes pas moins coupable, & votre confusion doit en être plus grande : quel supplice pour le méchant que la rage de n'avoir point réussi dans tout le mal qu'il s'était promis de faire ! J'ai découvert, au moment que j'y pensais le moins,

vosre connivence avec une fille méprisable , & l'affreux complot dont j'ai manqué d'être la victime. Comme je me suis trouvé hier dans le quartier de Julie, une forte envie m'a pris de savoir si elle avait reçu le contrat de quinze-cents livres de rente viagère , que ma mère m'avait promis de lui envoyer. .... J'étais peut-être aussi entraîné par un reste de faiblesse pour cette fille que j'avais cru si tendre. Quoiqu'il en soit , je suis entré si brusquement chez elle , que je l'ai surprise occupée à brûler un grand nombre de Lettres , dont une table était encore toute couverte ; l'effroi qu'elle a montré à ma vue, l'effort qu'elle a fait pour me cacher ces Lettres , où il m'a semblé entrevoir vosre écriture, tout cela m'a paru suspect , & je lui ai arraché des mains les missives qu'elle allait jeter au feu. Je vous en envoie une , afin que vous vous rappeliez , par

le contenu , de ce que j'ai pu lire dans les autres. . . . . O Dieu ! quelle obligation n'ai-je pas à la meilleure des mères , de m'avoir arrêté sur les bords de l'abîme où je courais me précipiter. La candeur & la vertu sont le partage de l'épouse que j'ai reçu de sa main ; au-lieu que vous m'en destiniez une qui réunit tous les vices. Mes plaisirs purs & délicieux ne seront jamais troublés par les remords cruels. . . . . Mais le spectacle de ma félicité doit déchirer votre cœur. Je suis heureux , & je connais toute la perversité de vos sentimens : Je suis vengé ; qu'un autre que moi vous punisse de votre perfidie , en vous arrachant une vie que vous allez traîner dans l'opprobre , & qui vous fera bientôt à charge. Je suis assez vertueux pour respecter la loi la plus sacrée de mon Souverain ; mais si vous paraissiez jamais vouloir m'attaquer , je saurais me défendre , &

vous faire repentir , peut-être , de n'avoir été ni bon ami ni bon Citoyen.

Le Marquis de F \* \* \*.

*Ce Lundi , à midi.*

---

## LETTRE CCLXVI.

*Le Comte de C \* \* \* , à Julie  
D \* \* \*.*

**D**OUTERAS-TU toujours , petite friponne , du pouvoir de ton minois chifonné ? Ignoreras-tu toujours quel est l'empire qu'une femme adroite fait prendre sur l'homme le plus raisonnable , & , par conséquent , sur un jeune fou , tel que le Marquis , qui s' imagine bonnement que tu l'adores , & dont l'âme faible semble voler au-

devant de l'esclavage ? Mets donc une entière confiance en tes attraits , & sur-tout en mes conseils. Tu as jusqu'à présent assez bien joué ton rôle. continue à paraître désintéressée ; c'est le point essentiel , que je ne me laisserai jamais de te recommander. Tu me dis qu'il est bien désagréable de perdre les présens & les sommes que cet amant te prodiguerait dans la fureur de sa passion. Mais ne vois-tu pas , enfant que tu es , qu'il faut savoir sacrifier quelque chose pour avoir beaucoup plus par la suite. Qu'est-ce que l'imbécile Marquis te donnerait maintenant ? Je suppose que tous ces dons aillent à trente-mille livres. Mais quand il sera majeur , n'as-tu pas lieu d'en attendre six fois autant ; & quelle fortune pour toi , si tu deviens sa femme , comme je l'espère , si tu fais être docile à mes avis ! Ta mère approuve absolument mes raisons ; & il

faut qu'elles soient bien lumineuses ,  
 puisqu'elles ont pu pénétrer les épaisses  
 ténèbres de son entendement. Il est  
 vrai que pour achever de la décider ,  
 je lui ai représenté que tu continuerais  
 à recevoir secrètement les visites de ce  
 Baron Allemand & de ce riche Sous-  
 Fermier ; ces Messieurs sont trop hon-  
 nêtes pour ne pas se gêner un peu ,  
 afin de te voir devenir une grande  
 Dame. Tâche seulement que personne  
 ne s'apperçoive de cette sottise inclina-  
 tion dont tu m'as parlé , qui te pro-  
 cure tant de plaisir dans les tête-à-tête  
 que tu trouves moyen d'avoir avec ce  
 joli Danseur qui se montre aussi fat  
 que rempli de talens. Il faut encore  
 te résoudre à quitter l'Opéra ; ce der-  
 nier sacrifice achèvera de faire tour-  
 ner la tête à ton amant en titre. Est-ce  
 que la missive qui contenait de pré-  
 tendues offres d'une fortune considé-  
 rable , n'a pas opéré des merveilles ? Je

l'avais fait écrire par mon Valet-de-chambre ; & j'étais sûr que le pauvre Marquis en ferait la dupe. Tu ne cesses de m'objecter , qu'en te retirant de l'Opéra , tu t'exposes à tomber dans la misère , au cas que ton mariage vienne à n'avoir point lieu. Ecoute , petite folle ; quand il arriverait que des obstacles imprévus s'opposâssent à mes projets & aux tiens , ne t'es-tu pas ménagée des ressources par les faveurs que tu accordes en secret à des gens tout disposés à t'enrichir , si tu le desirais ; & t'imagines-tu qu'une jolie femme puisse cesser de trouver des dupes ? D'ailleurs , en cas d'évènements fâcheux , tu rentrerais à l'Opéra , où tu aurais alors tous les charmes de la Nouveauté : c'est une politique que devraient avoir la plupart des Demoiselles de ce voluptueux Spectacle ; quelques années d'absence leur redonneraient un nouveau prix. Ne  
 pense



penſe pas que le Marquis renonce à l'envie de t'épouſer , ſans te combler de magnifiques préſens ; ſon fol amour ſera de durée ; & ſi tu ne pouvais être ſa femme , tu aurais du moins le plaifir de le ruiner ; ce qui vaudrait peut-être encore mieux. Laiſſe-toi donc conduire ; j'ai tout prévu , & je ſaurai faire ſervir à ton bonheur les obſtacles même que nous rencontrerons. Tu me délivres d'un rival qui m'eſ devenu odieux par les difficultés que j'éprouve à l'éloigner de l'objet que j'adore : je t'en récompenserai au-delà de tes vœux. Adieu , friponne ; ſois toujours auſſi malicieuſe que jolie ; tu paraîtras encore plus charmante.

Le Comte de C\*\*\*.

*Ce 4 Mars.*

*Quatrième Partie.*

R

---

**LETTRE CCLXVII.**

*La Comtesse de C \* \* \*, à la  
Marquise de F \* \* \*.*

**A**H, Marquise ! je me jète dans le sein de l'amitié, pour tâcher de recevoir quelque consolation..... Mes larmes coulent en abondance, & m'empêchent de distinguer les caractères que je vous trace d'une main tremblante... Mon fils vient d'expirer à mes yeux ; on l'a apporté chez moi tout sanglant & percé de deux coups mortels ; il n'avait eu que la force de dire son nom ; & les bonnes gens qui l'ont recueilli ont cru qu'il demeurerait chez sa mère. Je n'ai pu repousser leur zèle charitable, ni refuser des secours à l'infortuné qui m'inspirait tout-à-la

fois de l'horreur & de la pitié ; son sang coulait à longs flots.... Ma tendresse s'est réveillée à cet affreux spectacle ..... je ne me ferais point crue si sensible. .... Il avait perdu connaissance. J'ai promptement envoyé chercher un Chirurgien ; pendant qu'on visitait ses blessures, il a repris l'usage de ses sens, & ne m'a pas eu plutôt fixée, qu'il m'a reproché d'être l'unique cause de tous ses malheurs, & m'a priée de lui faire grace de mes sermons. Assez pusillanime, a-t-il ajouté, pour ressentir quelque peine de l'abandon qu'il éprouvait de ma part, & surtout des difficultés qu'il prévoyait à se procurer un grand nombre de Créanciers, & cherchant à s'étourdir & à se dissiper, il venait de se battre avec un scélérat, que le Ciel n'aurait point dû protéger, mais qu'il réserve, sans doute, à une mort ignominieuse ; d'ailleurs, il l'avait attaqué avec si peu de

ménagement & tant de fureur , qu'il n'avait pu parer les coups précipités de son ennemi , qui , le voyant tomber , s'était hâté de prendre la fuite. .... En vérité , s'est-il écrié d'une voix faible :

» Il semble qu'il soit un Dieu ven-

» geur qui punisse jusqu'aux fautes

» commises contre les mœurs & en-

» vers la Société. .... Cependant cet

» Etre sublime doit avoir des occu-

» pations beaucoup plus importan-

» tes. .... Mais je sens que ma der-

» nière heure s'approche. .... J'ai du

» moins la consolation d'avoir porté

» le trouble & la division dans un

» ménage du plus mauvais exemple ,

» où régnait un bonheur trop tranquille

» & trop monotone. M. P\*\*\* va sen-

» tir son existence , au-lieu que conf-

» tamment aimé de son épouse , il ne

» faisait que végéter. .... L'adorable

» de Fontenor est unique , elle fait

» combien la vertu est à charge. ....

» Ma foi il est plaisant de paraître en  
 » délivrer une femme, qui porte conf-  
 » tamment ce lourd fardeau : son  
 » orgueil est furieusement humilié !  
 » & . . . . . « — Il allait en dire da-  
 vantage, mais ses forces se sont étein-  
 tes ; en vain a-t-il voulu lutter contre  
 la mort, je l'ai vu expirer dans les  
 convulsions du désespoir ; & je n'ai  
 pu m'empêcher de donner des larmes  
 à sa triste fin.

Que signifient les propos qu'il m'a  
 tenus en mourant ? L'innocente P\*\*\*,  
 cette épouse si attachée à tous ses de-  
 voirs, aurait-elle tombé dans les piè-  
 ges que le libertinage se plaît à tendre  
 à la Vertu ? . . . Pourquoi votre chère  
 Orpheline l'a-t-elle occupé dans ses der-  
 niers momens ? Je ne fais sur quoi  
 fixer mes idées incertaines. J'ai cru ,  
 cependant, devoir, par un petit bil-  
 let, informer l'honnête M. P\*\*\*\* de

tout ce que je venais d'entendre. ....  
 O mon amie ! le cadavre sanglant de  
 mon fils, que je crois encore avoir sous  
 les yeux, m'effraie & m'afflige. Venez  
 mêler vos larmes aux miennes, & ve-  
 nez avouer que ma sévérité, blâmée si  
 souvent, n'était que trop bien fondée.  
 N'avais-je pas raison de regarder ce  
 malheureux comme un libertin incor-  
 rigible ? Après avoir persisté dans le  
 vice, & dissipé la plus grande partie  
 de son bien, il ose enfreindre les sa-  
 ges Loix du Prince contre les duels,  
 & reçoit la mort par les mains d'un  
 ennemi méprisable. Mes remontran-  
 ces ne l'ont point touché, ni la juste  
 rigueur dont il m'a contrainte d'user  
 envers lui ; & , ce qui me désespère  
 davantage, il meurt comme il a vé-  
 cu. .... Hélas ! je n'ai plus qu'à  
 prier Dieu de lui faire miséricorde. ...  
 Il devait être la consolation de ma

vieillesse..... Vains regrets!.....  
il ne me reste que vous seule dans le  
monde.

La Comtesse de C\*\*\*.

*Ce Lundi 8.*

---

## LETTRE CCLXVIII.

*La Marquise de F\*\*\*, à la  
Comtesse de C\*\*\*.*

**Q**UELLES tristes nouvelles viens-je d'apprendre coup-sur-coup!..... O Dieu! pourrai-je résister aux violentes secousses qu'éprouve mon âme dans le même instant; ce n'était point assez d'avoir à partager vos douleurs; il m'était réservé d'avoir à verser des larmes sur mes propres infortunes. J'achevais à peine de lire votre Lettre,

qu'on m'en a remis une de la jeune & intéressante P\*\*\* ; & j'y ai vu que ma chère Jeannette venait de rendre le dernier soupir..... Mort affreuse & inattendue!... Je suis plongée dans une vive affliction, dont je ne veux point me distraire, & que je dévore avec une sorte de délice: je ne recevrai des visites, je ne sortirai qu'après m'en être profondément pénétrée, afin d'être insensible à toute espèce de consolation..... Je n'ai donc prodigué mes soins & ma tendresse à cette malheureuse enfant, que pour qu'elle se soit livrée à des passions criminelles; que pour la voir périr d'une mort funeste, déchirée par des remords trop tardifs..... Que n'a-t-elle eu plus de tems pour se repentir!..... Vous le voyez, ma chère Comtesse, je ne suis pas plus fortunée que vous, qui avez persécuté votre fils unique par une rigueur implacable: il faut en conclure



qu'il est des caractères vicieux que ne sauraient corriger, ni la douceur ni la sévérité. . . . . ou plutôt ma Jeannette aurait toujours été digne de mes bienfaits , si elle n'avait été séduite par les vices qui règnent dans les Villes : ah ! que n'a-t-elle resté avec moi , parmi les heureux & tranquilles habitans de la Campagne. . . . . Mais qui pouvait prévoir cet affreux évènement ! Jamais je n'aurai la force de vous en faire le récit. . . . . Lisez la Lettre de sa Sœur , & laissez - moi pleurer ma pauvre Orpheline : je serais moins touchée de sa perte , si elle était morte vertueuse.

La Marquise de F\*\*\*.



---

## LETTRE DERNIERE.

*Madame P \* \* \*, à Madame  
la Marquise de F \* \* \*.*

O MON Dieu , Madame ! je ne fais où j'en suis. . . . . C'en est fait , ma Sœur est morte ; une main qui doit m'être chère , malgré son crime , lui a percé le sein. . . . . Mais comment vous détailler la scène horrible dont je viens d'être témoin ! le trouble & la douleur m'empêchent d'écrire..... J'étais seule dans ma chambre à coucher , j'allais mettre mon fils dans son berceau , lorsque j'ai comme entendu tomber quelque chose de la fenêtre du Sallon dans le Jardin , & un instant après mon mari est arrivé , l'œil menaçant , l'air furieux , & tenant une

Lettre d'une main , & de l'autre l'épée qu'il porte quelquefois à la Campagne; j'ai jeté un grand cri en le voyant paraître de la sorte; mais sans faire attention à ma frayeur, il m'a demandé, d'un ton terrible, si je reconnaissais la Lettre qu'il avait apportée; je lui ai répondu, en tremblant; que je l'avais écrite à M. le Comte de C\* \* \*. A ces mots, sa fureur a redoublé, & il s'est écrié : — » C'en est assez, perfide ! tu cou-  
 » vres du dernier affront un homme  
 » qui n'a rien de si cher que l'hon-  
 » neur, je viens de voir ton amant se  
 » sauver. . . . . mais tu ne me désho-  
 » noreras plus davantage «. — Il le-  
 vait le bras pour m'ôter la vie, dans  
 cet instant ma Sœur est entrée, s'est  
 élancée comme un éclair entre nous  
 deux, & a reçu le coup mortel que  
 mon mari allait me porter. A peine  
 l'a-t-il vue tomber à ses pieds, que sa

fureur s'est éteinte; il a jeté loin de lui  
 son épée, a appelé du secours, & s'est  
 efforcé d'arrêter le sang de ma pau-  
 vre Sœur. Mais, repoussant tout-à-  
 coup les secours qu'on lui donnait;  
 elle s'est écriée d'une voix faible :  
 — „ Je suis indigne de tous ces  
 „ soins, laissez-moi mourir : un Dieu  
 „ juste me fait recevoir le châtiment  
 „ que je mérite Honteuse que ma  
 „ Sœur fût plus sage que moi, &  
 „ qu'elle eût le droit, par sa bonne  
 „ conduite, de me faire des remon-  
 „ trances, j'ai désiré qu'elle me res-  
 „ semblât; n'ayant pu réussir à lui faire  
 „ aimer le vice, j'ai cherché à la ren-  
 „ dre coupable au moins en apparen-  
 „ ce. Le Comte de C \* \* \* ne m'a  
 „ que trop bien servie; cette Lettre,  
 „ qu'il a fait tomber exprès entre les  
 „ mains de M. P \* \* \*, lui a été écrite  
 „ pendant qu'il était en prison; il a  
 „ su, pour ainsi dire, conduire la

» plume de ma Sœur , qui , rassurée  
» par son innocence , ne voyait rien  
» de criminel dans les expressions  
» dont elle a fait usage. Ce triomphe  
» n'était pas encore assez pour nous ;  
» le Comte a voulu persuader qu'il  
» obtenait des rendez - vous secrets ,  
» d'une femme généralement estimée :  
» il est inutile de vous instruire de  
» l'odieux stratagème qu'il vient d'em-  
» ployer. Enchantée de savoir ma  
» Sœur sur le point d'être déshono-  
» rée , j'accourais jouir de sa confu-  
» sion ; mais le Ciel a fait descendre  
» le châtiment sur ma tête coupable ,  
» & ne m'a conduite ici que pour  
» forcer ma bouche à défendre l'in-  
» nocence , dont j'avais machiné la  
» perte ; j'ai frémi en voyant en dan-  
» ger les jours d'une personne que ,  
» sans m'en douter , j'aimais encore  
» dans le fond de mon cœur , & , em-  
» portée par une pitié que je ne me

» croyais plus digne de ressentir , j'ai  
 » voulu détourner la mort dont elle  
 » était menacée. . . . hélas ! c'était moi-  
 » même qui devais la recevoir , puis-  
 » qu'elle était destinée au crime. . . . »

— A ces mots elle a expiré en me tendant les bras. Nous tâchions en vain de la calmer & de l'engager à garder le silence ; son cœur se soulageait par l'aveu de ses fautes.

Voilà, Madame, le détail de ce qui vient de se passer à la maison. Mon mari est au désespoir ; je m'efforce d'adoucir sa douleur , quoique j'aie autant que lui besoin de consolation. Un ami intime , que nous avons envoyé chercher , nous conseille de cacher à tout le monde la fin tragique & involontaire de ma pauvre Sœur , & de répandre qu'elle est morte subitement. Nous sommes sûrs de nos domestiques , qui nous aiment comme leurs pères ; ainsi le Public ignorera

toujours cette fatale histoire.....  
 O mon Dieu ! il me semblera voir  
 toute ma vie l'affreux spectacle de ma  
 Sœur, poignardée dans mes bras, &  
 m'arrosant de ses larmes & de son  
 sang..... Elle aurait été si heureuse,  
 si elle avait pu conserver à la Ville  
 les Vertus qu'elle montrait à la Cam-  
 pagne!... Venez, sa respectable bien-  
 faitrice, venez avec moi prier Dieu  
 pour elle aux pieds de son lit.

LOUISE R\*\*\* P\*\*\*.

Fin de la quatrième & dernière  
 Partie.

1994

1. The first part of the document is a letter from the President of the United States to the Congress, dated January 1, 1861. It is a formal communication, and it is written in a very dignified and official style. The President expresses his regret that he cannot deliver a personal message to the Congress, and he explains the reasons for this. He then proceeds to discuss the state of the Union, and he mentions the recent events of the secession of the Southern States. He expresses his confidence in the future of the Union, and he asks the Congress to support him in his efforts to maintain the Union.

101

eb nif







PQ            Nougaret, Pierre Jean Baptiste  
2015            La paysanne pervertie  
N6P38  
ptie. 3-4

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 15 06 01 07 001 2